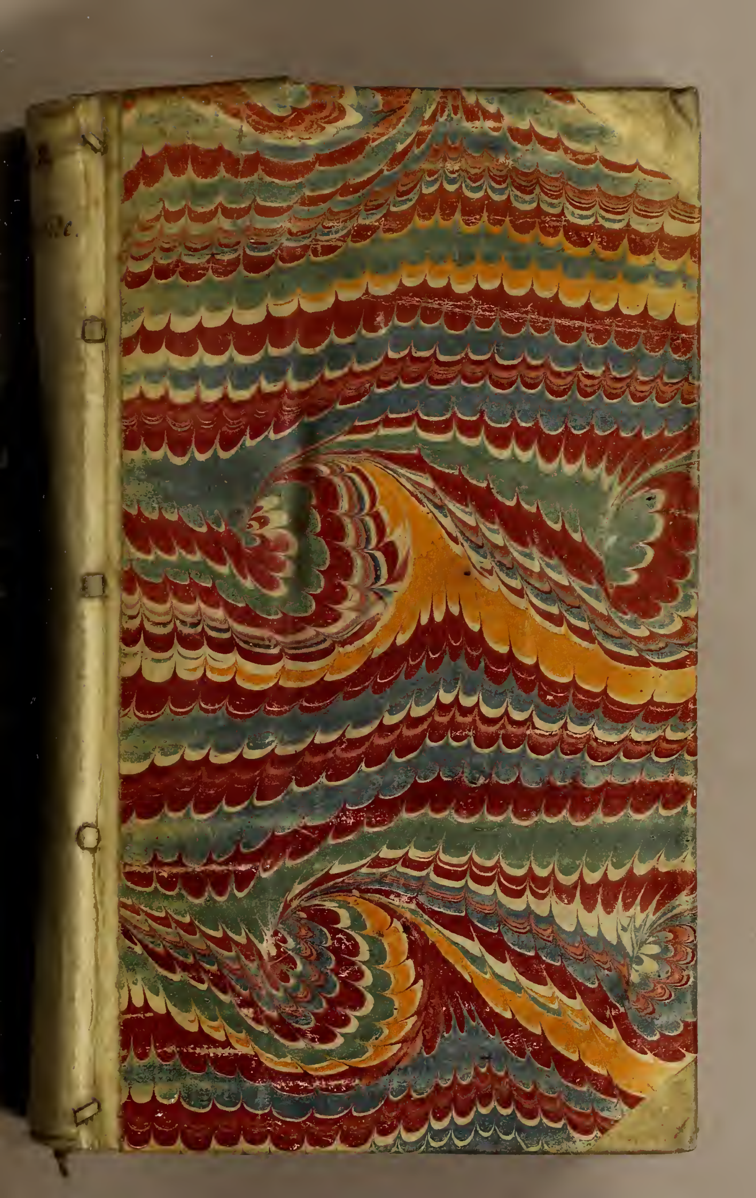
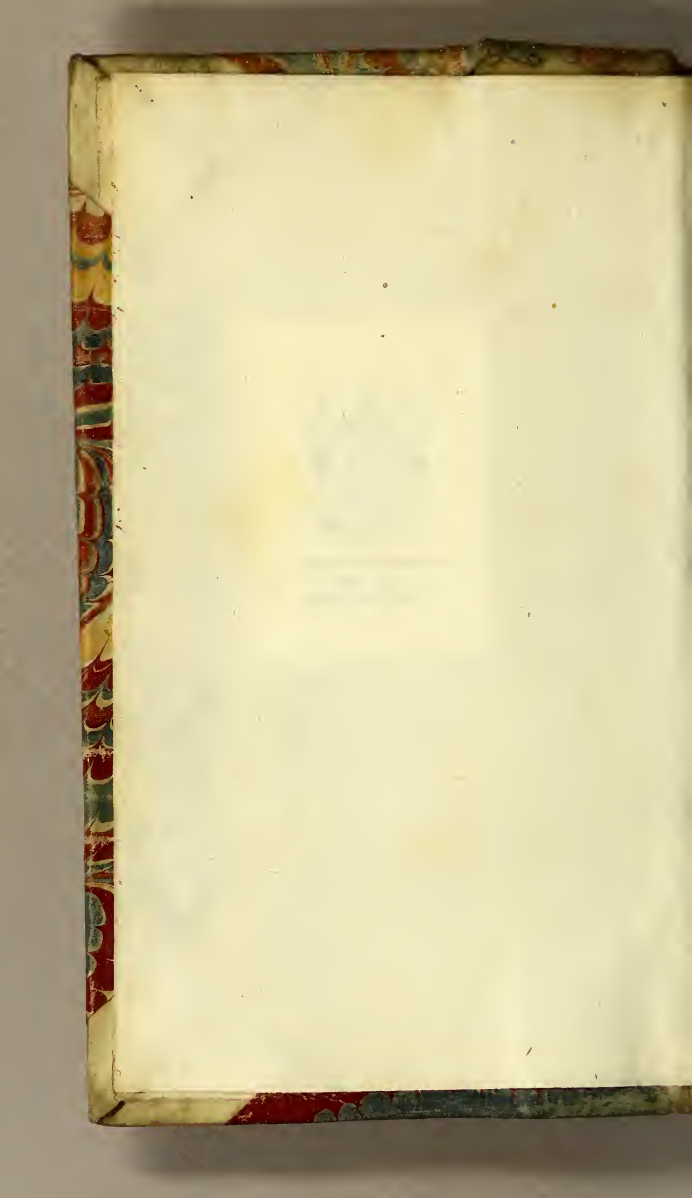
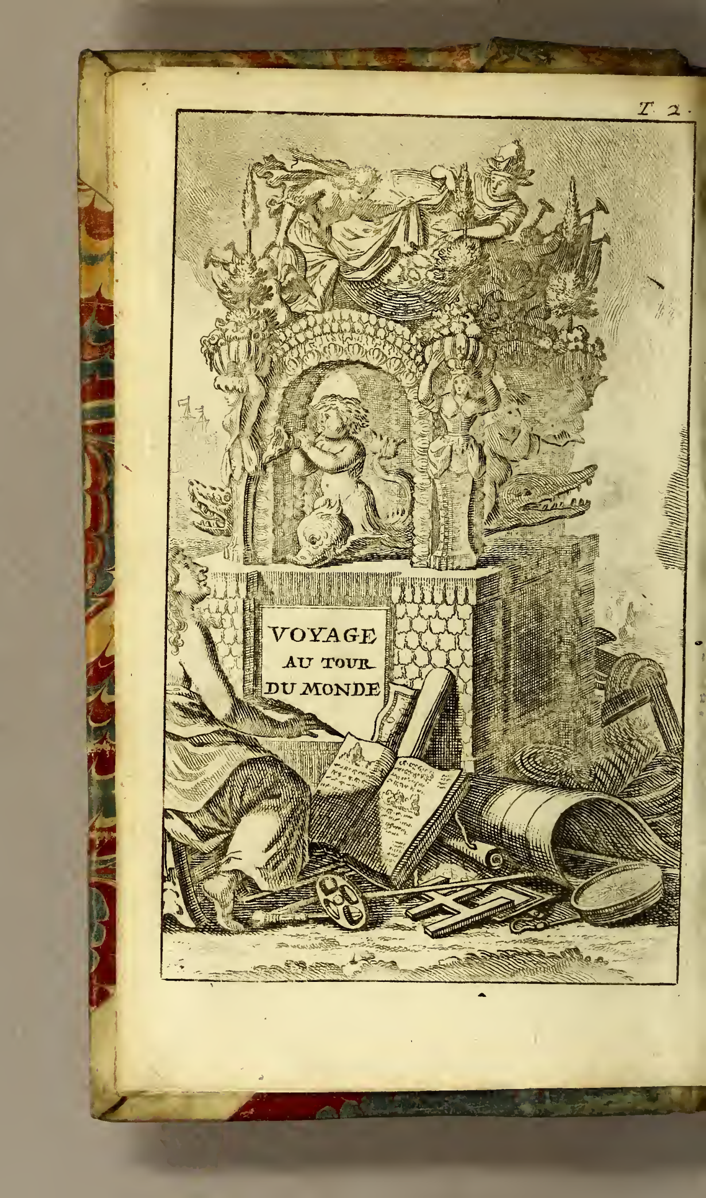



GAUDEO




RPJCB

T. 2.



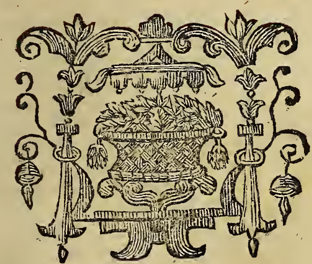
SUITE DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Avec un Traité des Vents qui régnent dans toute la Zone Torride.

Enrichi de Cartes & Figures.

Par GUILLAUME DAMPIER.

TOME DEUXIE'ME.



A ROUEN,
Chez JEAN-BAPTISTE MACHUEL, ruë Etoupée.

M. DCC. XXIII.
Avec Aprobation & Privilege du Roi.

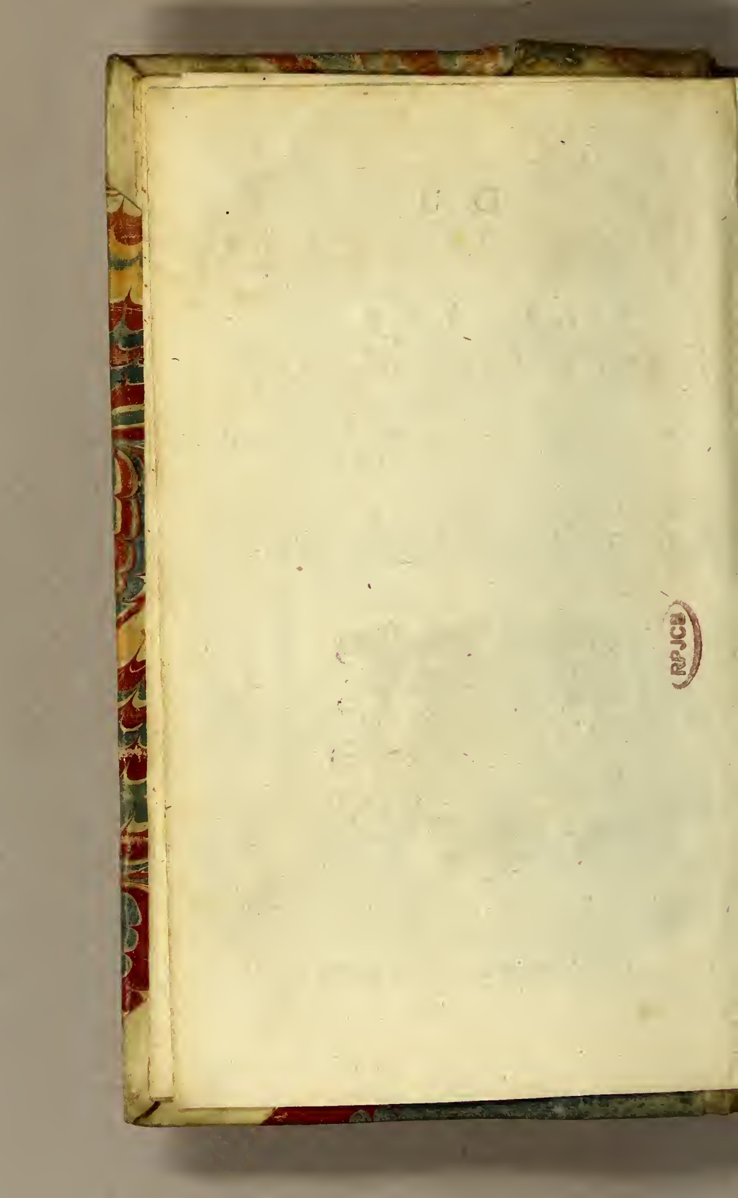

RPJCB



TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE II. TOME.

Chapitres contenus dans le Traité des Vents.

Discours des vents, tempêtes, saisons, marées & courans, de la Zone Torride.

VOYA-



VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE XII.

Des habitans de Mindanao, & de l'état civil de cette isle. Des Mindanayans, Hilanounes, Sologues, & Alfoures. Des Mindanayans proprement ainsi nommez. Leurs mœurs & leurs coûtumes. Mœurs & coûtumes de leurs femmes. Facetieuse coûtume à Mindanao. Leurs maisons, leurs alimens, & leurs lavemens. La langue qu'on y parle, & ce qui s'y passe avec les Espagnols. La peur qu'ils ont des Hollandois, & l'attachement qu'ils témoignent pour les Anglois. Leurs arts & métiers. Sorte de soufflets d'une fabrique singuliere. Leurs Vaisseaux, comment ils les bâtissent, leurs marchandises & leur commerce. Tabac de Mindanao & de Manila. De la lepre qui y regne, & autres maladies. Leurs

Mariages. Sultan de Mindanao, sa pauvreté, son pouvoir, sa famille; &c. Des Pros ou bateaux. Raja Laut, le General, & frere du Sultan, & sa famille. Leur maniere de combattre, leur Religion. De la devotion de Raja Laut. De la cloche ou tambour de leurs Mosquées. De leur Circoncision, & des solemnitez qui s'y pratiquent. Des autres ceremonies & superstitions religieuses. Horreur de ces Peuples pour la chair de cochon.

CEtte Isle n'est point assujettie à un Prince, & le langage qu'on y parle n'est pas une seule & même langue; mais ils s'y ressemblent fort; soit pour le teint, soit pour la force, ou pour la taille. Ils sont tous ou la plûpart de la même Religion qui est le Mahometisme, & leurs mœurs & coûtumes, ne sont que la même chose. Les Mindanayans proprement ainsi nommez, font le plus grand nombre; & comme ils negocient par Mer avec les autres Nations, ils sont aussi les plus civilisez. Je n'ai que peu de chose à dire des autres qui me sont moins connus, & dont je ne sai que ce que j'en ai ouï dire. Il y a outre les Mindanayans, les Hilanounes, comme on les apelle, ou les Montagnards, les Sologues, & les Alfoures.

Les Hilanounes ou Montagnards demeurent dans le cœur du païs. Ils ont peu de commerce par Mer; mais ils ne laissent pas neanmoins d'avoir des Pros ou Barques de douze ou quatorze rames chacune. Ils ont les mines d'or, & par ce moyen ils achetent des marchandises étrangeres des habitans de Mindanao. Ils ont aussi quantité de cire d'abeilles qu'ils troquent pour d'autres marchandises.

Les Sologues habitent le Nord-Oüest de l'isle. Ils sont les moins considerables de tous, & commercent à Manilha & avec quelques-unes des isles voisines, avec leurs Barques ou Pros; mais ils n'ont aucun négoce avec ceux de Mindanao.

Les Alfoures sont les mêmes que les Mindanayans, & ils étoient autrefois sous l'obeïssance du Sultan de Mindanao; mais ils furent divisez entre les enfans du Sultan; & ce n'est que depuis peu qu'ils ont un Sultan de leur Nation; mais comme il s'est allié par mariage avec le Sultan de Mindanao, ce Prince prétend encore qu'ils soient ses sujets, & leur fit la guerre peu de tems aprés nôtre départ, à ce qu'on m'a dit depuis.

Les Mindanayans, proprement ainsi nommez sont de taille mediocre, ont les membres petits, le corps droit, & la tête menuë, le visage ovale, la front plat, les yeux noirs, peu fendus; le nez court, la bouche assez grande, les lévres petites & rouges, les dents noires, fort saines; les cheveux noirs, lisses; le teint tané, mais tirant plus vers le jaune clair, que certains autres Indiens, & principalement les femmes. Leur coûtume est de porter l'ongle du pouce fort long, sur tout au pouce gauche. Ils ne le coupent jamais; mais ils le raclent souvent. Ils ont naturellement beaucoup d'esprit, ils sont ingenieux, agiles, actifs, quand ils veulent; mais en general fort faineans, fort larrons, & ne voulans travailler que quand ils y sont forcez par la faim. La paresse est naturelle à la plûpart des Indiens, paresse qui procede moins ce semble, de leur pente naturelle, que de la severité de leur Prin-

ce qui les tient dans une grande crainte ; car comme il les gouverne d'une maniere fort absoluë, & qu'il leur prend tout ce qu'ils gagnent, cela les décourage tellement, & ralentit si fort leur industrie, qu'ils ne songent jamais qu'aux choses qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. Ils sont en general orgueilleux, & marchent avec beaucoup de fierté, assez civils envers les étrangers, faisant aisément connoissance avec eux ; & les recevant avec beaucoup de franchise ; mais implacables à l'égard de leurs ennemis, vindicatifs au souverain degré, quand ils ont été offensez, & gens à se défaire souvent par le poison de ceux qui les ont insultez.

Ils portent peu d'habits. Ils ont sur la tête un petit turban, garni par les deux bouts de frange ou de dentelle. Ce turban entoure la tête, & est noüé de maniere que les bords de la frange ou de la dentelle ; pendent. Ils portent une souquenille & un haut-de-chausse ; mais point de bas ni de souliers.

Les femmes sont mieux faites que les hommes. Leurs cheveux sont noirs & longs, noüez & pendans derriere. Elles ont le visage plus long que les hommes, & leurs traits sont en general reguliers ; si ce n'est leur nez, qui est fort court, & si plat entre les yeux, qu'il y a de petites filles dont la partie la plus élevée du nez qui doit être entre les yeux, est à peine connoissable. Leur front n'a point non plus d'élevation sensible ; mais de loin elles paroissent fort gentilles ; mais de prés ces imperfections frapent d'abord extrêmement. Leurs membres sont fort petits, & leur habit consiste en une souquenille & une jupe : La jupe est tout d'une piece, cousuë par les deux

bouts, & trop large de deux pieds pour le corps; ainsi elles peuvent la porter par les deux bouts & la tourner du haut en bas. Comme le côté du corps est de beaucoup trop large, elles l'assemblent & le plissent jusques à ce qu'il soit proportionné à la grosseur du corps, troussant le bout plissé entre le corps & le bord de la jupe; ce qui la fait serrer. La souquenille ou robe est ouverte, & décend un peu au-dessous des reins. Les manches sont beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le bout, qu'à peine peuvent-elles y passer les mains. Cette robe étant mise, la manche se plie sur le poignet; dequoi elles se font un grand honneur.

Les personnes distinguées sont habillées de drap; mais les gens du commun portent du drap fait de plantain qu'on apelle Saggen, qui est le nom qu'on donne au plantain. Ils n'ont ni bas ni souliers, & les femmes ont le pied fort petit.

Les femmes aiment beaucoup les Etrangers; mais sur tout les Blancs, aussi est il certain qu'elles seroient fort familieres, si la coûtume du païs ne les privoit de la liberté à laquelle il semble qu'elles ayent du penchant, & qu'elles souhaitent. Cependant on permet aux plus distinguées aussi-bien qu'aux dernieres du vulgaire, de parler aux Etrangers & de les régaler, pourvû que le tout se fasse en presence de leurs maris.

Il y a à Mindanao une maniere de mandier que je n'ai jamais remarquée ailleurs durant tous mes voyages, & que je croi qu'il faut imputer au peu de commerce qui s'y fait. Quand il arrive des Etrangers à Mindanao, les Insulaires viennent à bord, les invitent

d'aller chez eux, & demandent qui a un camarade (mot qu'ils ont je croi, tiré des Espagnols) ou une Pagally, & qui n'en a point. Le camarade eſt un ami familier, & la Pagally une amie intime. Les Etrangers ſont en quelque maniere obligez d'accepter cette honnêteté qu'il faut acheter par un petit preſent, & cultiver par la même voie. Toutes les fois que l'Etranger va à terre, il eſt bien reçû chez ſon camarade ou chez ſa Pagally, où il mange, boit & couche, pour ſon argent; il eſt traité toutes les fois qu'il va à terre de tabac, & de noix de Betel, qui eſt tout ce qu'il peut eſperer d'y avoir gratis. Les femmes des plus riches ont la liberté de converſer publiquement avec leur Pagally, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer par leurs domeſtiques du tabac, & des noix de Betel.

La Ville Capitale de l'iſle s'apelle Mindanao auſſi bien que l'iſle même. Elle eſt au midi de l'iſle à ſept degrez 20. minutes de latitude Septentrionale, ſituée ſur les bords d'une petite riviere à environ deux milles de la Mer. Leur maniere de bâtir a quelque choſe d'etrange; cependant on ne bâtit pas autrement dans cette partie des Indes Orientales. Les maiſons ſont bâties ſur des pilotis élevez de terre d'environ 14. 18. ou vingt pieds. Ces pilotis ſont plus ou moins gros, ſuivant qu'on veut que l'édifice ſoit magnifique. Les maiſons n'ont qu'un étage qui eſt diviſé en pluſieurs chambres, où l'on monte de la ruë par un degré. Le toit eſt large & couvert de feuilles de Palmeto ou Palmier. Ainſi il y a ſous la maiſon un paſſage qui reſſemble à une place publique, & qui tout clair qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être fort ſale. Les pauvres qui tiennent

des canards ou des poules font une cloiſon autour de ces pilotis avec une porte pour entrer & ſortir, & c'eſt à quoi ſeulement ſert le deſſous de leur maiſon. Quelques-uns s'en font des lieux pour leurs maiſons; mais la plûpart bâtiſſent prés de la riviere, qui reçoit toutes les ordures, & quand elle vient à déborder elle nettoye & emporte tout ce qu'il y a de ſale.

La maiſon du Sultan eſt la plus grande de toutes. Elle eſt aſſiſe ſur environ 180. gros piliers ou troncs d'arbres, beaucoup plus haute que les maiſons ordinaires, avec un grand & large dêgré par où l'on monte. Il y a dans la premiere chambre une vingtaine de canons de fer, tous propres, & placez ſur leurs affuts. Le General, & les autres Grands ont auſſi des canons chez eux. A environ vingt pas de la maiſon du Sultan il y a une maiſonnette baſſe, faite exprés pour recevoir les Ambaſſadeurs ou les Marchands Etrangers. Elle eſt auſſi bâtie ſur des pilotis; mais le plancher n'eſt pas à plus de trois ou quatre pieds de terre, couvert de nattes fort propres; parce que c'eſt-là que le Sultan tient Conſeil; car on ne ſe ſert point de chaiſes, & l'on s'aſſied les jambes en croix comme les Tailleurs.

La nourriture ordinaire des Habitans eſt du ris ou du Sago, & un ou deux petits poiſſons. Les perſonnes diſtinguées mangent du bufle, ou des oiſeaux mal acommodez, & avec cela quantité de ris. Ils ne ſe ſervent point de cuiliers pour manger leur ris; mais chacun en prend ſa poignée au plat, & mettant la main dans l'eau, afin que le ris ne s'y atache pas, ils en font un tourteau auſſi

dur qu'ils peuvent, & le fourrent ensuite dans la bouche. Ils font ces tourteaux aussi gros que la bouche peut les contenir. Ils font à l'envi à qui en prendra le plus gros morceau, & cela est si glorieux parmi eux, que peu s'en faut quelquefois qu'ils ne s'étoufent pour ce ridicule honneur. Ils se lavent toûjours aprés le repas, ou quand ils ont touché quelque chose de soüillé : Aussi usent-ils beaucoup d'eau dans leurs maisons. Ils versent cette eau & celles dont ils se servent pour laver leur vaisselle, & generalement toute l'ordure qu'ils font, tout prés de la cheminée; car leurs chambres ne sont point plancheyées; mais seulement pavées de Bambo fendu en forme de late, de sorte que l'eau tombe incontinent dans les chambres où ils demeurent, y engendre des vers, & fait une puanteur horrible. Outre cette ordure les malades font toutes les fonctions de la nature dans leurs chambres, où il y a un petit trou fait exprés pour faire écouler le tout; pour ceux qui se portent bien ils vont pisser, & décharger le ventre à la riviere. Aussi y verrez-vous depuis le matin jusqu'au soir quantité de monde de l'un & de l'autre sexe, les uns faisant les fonctions naturelles, les autres lavans leurs corps ou leurs habits. Ceux qui y vont laver leurs habits, se dépoüillent & demeurent nuds jusques à ce qu'ils ayent fait : Aprés quoi ils reprennent leurs habits & se retirent. Les hommes & les femmes prennent beaucoup de plaisir à nager & à se laver, étant élevez à cela dés leur enfance. Je suis persuadé qu'il est fort sain dans ces païs chauds, de se laver le soir & le matin, au moins trois ou quatre jours de la semaine. J'en usois ainsi au tems que je demeu-

rois à Ben Couli, & j'ai trouvé que cela est sain & rafraichissant. Un trés-bon remede pour ceux qui ont le flux de ventre, c'est de se laver dans la riviere soir & matin. Je dis ici ce que j'ai experimenté, car cette incommodité m'ayant fort affoibli à Achin, je ne fis autre chose que de me laver soir & matin sans manquer, & je fus bien-tôt gueri.

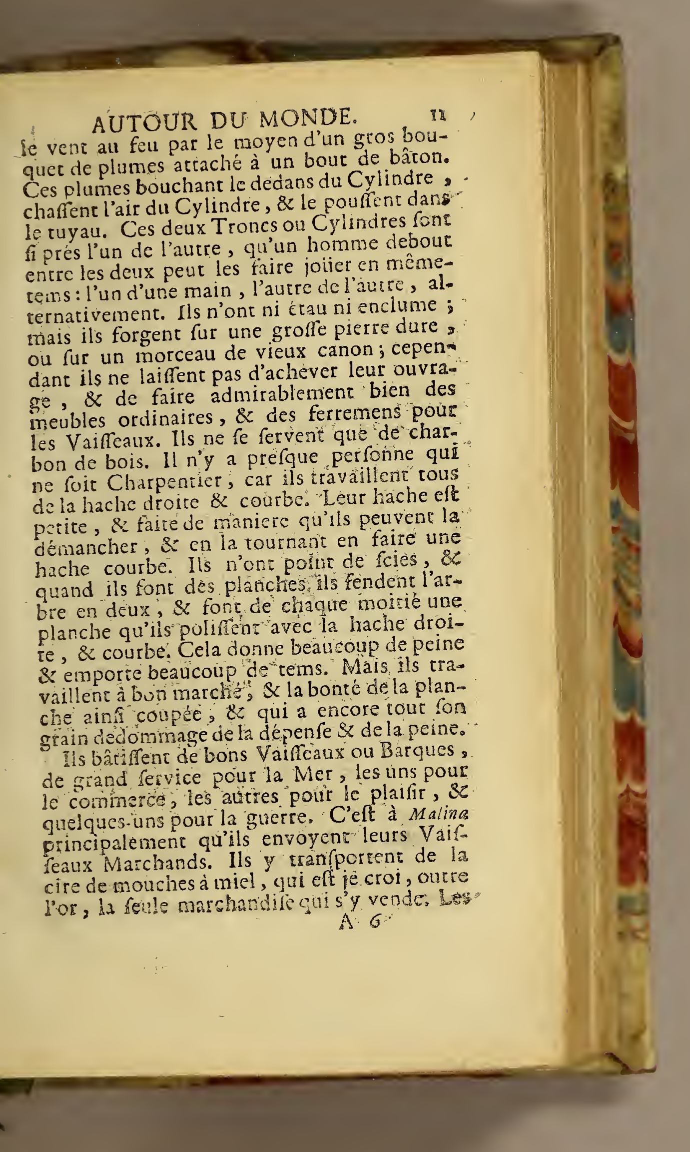
Les Habitans de l'isle de Mindanao parlent deux langues indifferemment, c'est-à dire, leur langue naturelle, & la langue de Malaya; mais ailleurs on ne parle que la langue du païs parce qu'on a peu de commerce avec les Etrangers. Ils ont des écoles, où l'on apprend à lire & à écrire aux enfans, qu'on y éleve à la Religion Mahometane. Aussi ont-ils plusieurs mots Arabes, & principalement dans leurs prieres. Ils ont aussi plusieurs termes de civilité qui sont Turcs. Et lors sur tout qu'ils se rencontrent le matin, ou qu'ils prennent congé les uns des autres, ils s'expriment en langue Turque.

Plusieurs personnes âgées de l'un & de l'autre sexe parlent Espagnol, parce que les Espagnols ont eu autrefois des établissemens parmi eux, & avoient bâti plusieurs Forts dans cette Isle. Ce fut alors qu'ils envoyerent deux Moines à la ville de Mindanao pour convertir le Sultan & ses Sujets. Ces Peuples alors commencerent à aprendre l'Espagnol, & les Espagnols à empieter sur eux & à tâcher de les réduire sous leur dépendance. Ils les auroient vraisemblablement tous mis sous le joug il y a long-tems, s'ils n'eussent pas été obligez de quitter cette Isle pour aller défendre Manila contre les Chinois qui menaçoient d'y faire une invasion. Les Es-

pagnols ne furent pas plûtôt partis, que le vieux Sultan de Mindanao, pere de celui qui regne à present, rasa & démolit leur Fort, fit emporter leurs canons, & renvoya les Moines, n'ayant plus voulu depuis permettre aux Espagnols de s'établir dans ces isles.

Ils apprehendent beaucoup à l'heure qu'il est, les Hollandois, parce qu'ils savent qu'ils ont mis sous le joug plusieurs isles voisines. De là vient qu'ils ont long-tems prié les Anglois de s'établir parmi eux, & leur ont offert un lieu commode pour y bâtir un Fort à ce que nous dit le General même, disant pour raison, qu'ils ne trouvoient pas les Anglois si entreprenans & si injustes que les Hollandois ou les Espagnols. Les Hollandois ne sont pas moins allarmez de la bonne volonté que ces Insulaires témoignent aux Anglois, sentant bien quel préjudice ce leur seroit, que les Anglois s'établissent dans cette isle.

Il y a peu d'Artisans à Mindanao. Les principaux sont les Orfevres, les Forgerons, & les Charpentiers. Il n'y a que deux ou 3. Orfevres. Ils travaillent en or & en argent, & font tout ce qu'on veut; mais ils n'ont point de boutique pourvûë de marchandise prête à vendre. Il y a divers Forgerons qui travaillent fort bien, vû les outils qu'ils ont pour cela. Leurs soufflets sont bien differens des nôtres. Ils sont faits d'un Cylindre de bois, ou tronc d'arbre d'environ trois pieds de long, percé comme une pompe, placé debout à terre, & sur lequel même on fait le feu. Prés du bout d'en-bas il y a un petit trou à côté du Tronc, tout proche du feu. Dans ce trou est un tuyau qui porte



ſe vent au feu par le moyen d'un gros bouquet de plumes attaché à un bout de bâton. Ces plumes bouchant le dedans du Cylindre, chaſſent l'air du Cylindre, & le pouſſent dans le tuyau. Ces deux Troncs ou Cylindres ſont ſi prés l'un de l'autre, qu'un homme debout entre les deux peut les faire joüer en même-tems: l'un d'une main, l'autre de l'autre, alternativement. Ils n'ont ni étau ni enclume; mais ils forgent ſur une groſſe pierre dure, ou ſur un morceau de vieux canon; cependant ils ne laiſſent pas d'achever leur ouvrage, & de faire admirablement bien des meubles ordinaires, & des ferremens pour les Vaiſſeaux. Ils ne ſe ſervent que de charbon de bois. Il n'y a preſque perſonne qui ne ſoit Charpentier, car ils travaillent tous de la hache droite & courbe. Leur hache eſt petite, & faite de maniere qu'ils peuvent la démancher, & en la tournant en faire une hache courbe. Ils n'ont point de ſcies, & quand ils font des planches, ils fendent l'arbre en deux, & font de chaque moitié une planche qu'ils poliſſent avec la hache droite, & courbe. Cela donne beaucoup de peine & emporte beaucoup de tems. Mais ils travaillent à bon marché, & la bonté de la planche ainſi coupée, & qui a encore tout ſon grain dedommage de la dépenſe & de la peine.

Ils bâtiſſent de bons Vaiſſeaux ou Barques, de grand ſervice pour la Mer, les uns pour le commerce, les autres pour le plaiſir, & quelques-uns pour la guerre. C'eſt à *Malina* principalement qu'ils envoyent leurs Vaiſſeaux Marchands. Ils y tranſportent de la cire de mouches à miel, qui eſt je croi, outre l'or, la ſeule marchandiſe qui s'y vende. Les

habitans de la ville de Mindanao ont une grande quantité de cette cire, qu'ils achetent pour la plûpart des Montagnards, qui leur fournissent aussi l'or qu'ils envoyent à Manila, & c'est d'eux aussi qu'ils achetent la toile de coton, les mousselines, & la soie de la Chine. Ils envoyent quelquefois leurs Barques à Borneo & autres isles ; mais je ne sai ni ce qu'ils y portent, ni ce qu'ils en transportent. Les Hollandois y viennent de Ternate & de Tidore avec leurs Barques, & achetent du ris, de la cire d'abeilles, & du tabac ; car il y en croît une grande quantité, & plus qu'en aucune isle ou contrée des Indes Orientales que je connoisse, à la reserve de Manila seulement. C'est une excellente espece de tabac ; mais les Habitans ne savent pas faire valoir ce commerce & en profiter, comme font les Espagnols à Manila. Je croi que les Espagnols porterent la premiere graine de tabac de Manila à Mindanao, & selon toutes les apparences ils envoyerent de l'Amerique à Manila. La difference qu'il y a entre le tabac de Mindanao, & celui de Manila, est que le premier est plus brun, & a la fëüille plus large, & plus épaisse que l'autre, parce qu'il est cultivé & planté dans un terroir plus gras. Le tabac de Manila est d'un jaune vif & clair, d'une grandeur mediocre, doux & agreable à fumer. Les Espagnols de Manila sont fort curieux au sujet de ce tabac, & ont une maniere particuliere de le plier proprement en feüille. Ils prennent deux petits bâtons plats d'environ un pied de long chacun, & mettant les tiges des feüilles de tabac par rang entre les deux bâtons, au nombre de quarante ou cin-

quante, ils les lient bien ensemble, ensorte que les feüilles pendent en bas. Un de ces paquets se vend une reale au Fort saint George ; mais à Mindanao on peut avoir dix ou douze livres de tabac pour le même prix, & même aussi bon, ou plûtôt meilleur que celui de Manila ; mais on n'a pas à Mindanao le même debit que les Espagnols ont à Manila.

Les Mindanayans sont fort incommodez d'une espece de lepre, toute semblable à celle que nous remarquames à Guam. Cette maladie fait une espece de tigne seche qui suit toutes les parties de leur corps, & leur cause une grande démangeaison, qui les fait gratter souvent & s'écorcher eux-mêmes, en sorte qu'il s'enleve de petits morceaux blanchâtres à la superficie de la peau, de la figure à peu prés des écailles d'un petit poisson qu'on a écaillé avec un coûteau. Cela leur rend la peau extraordinairement raboteuse, & il y en a à qui vous verrez de grandes taches blanchâtres sur diverses parties de leur corps. Je croi que ceux-là avoient eu ce mal, & en étoient gueris ; car leur peau étoit unie, & je ne remarquai pas qu'ils se gratassent ; cependant j'appris de leur propre bouche que ces taches venoient de cette maladie. S'ils se guerissent par le moyen des remedes, ou si ce mal s'en va de lui-même, c'est ce que je ne saurois dire : tout ce que je puis dire est, que je ne m'apperçus pas qu'ils en fissent grand cas. Cela ne les a jamais privez d'aucune compagnie, & jamais aucun des nôtres ne prit ce mal, dequoi nous avions grand peur ; aussi avions-nous soin de nous tenir éloignez de ceux qui en étoient attaquez. Ils sont quelquefois incommodez de la petite verole ;

mais leurs maladies ordinaires ſont des fiévres, des flux de ventre acompagnez de grandes douleurs & de tranchées. Le païs produit une grande quantité de drogues & d'herbes medecinales, dont la vertu eſt inconnuë à quelques-uns d'eux qui prétendent être Medecins.

Les Mindanayans ont pluſieurs femmes ; mais je ne ſaurois dire les ceremonies qu'ils pratiquent en ſe mariant. Le nouveau marié fait ordinairement un grand regale pour recevoir ſes amis ; & la plus grande partie de la nuit ſe paſſe en rejoüiſſances.

Le Sultan a une puiſſance abſoluë ſur tous ſes Sujets. Il eſt pauvre, car comme je l'ai déja dit, il y a peu de commerce dans cette iſle, & par conſequent les Inſulaires ne sauroient être riches. Si le Sultan apprend que quelqu'un ait de l'argent, quand ce ne ſeroit que vingt riſdales ; ce qui eſt une groſſe ſomme parmi eux, il les lui envoyera emprunter ſous prétexte d'une neceſſité preſſante, & il n'oſeroit les refuſer. Quelquefois il envoyera vendre une choſe à ceux qu'il ſait qui ont de l'argent, & il faut qu'ils l'achetent, & lui en donnent la valeur ? Si dans la ſuite il a beſoin de la choſe venduë, on la lui rendra s'il l'envoye demander. C'eſt un petit homme entre 50. ou 60. ans. On dit qu'il eſt bon ; mais qu'il ſe laiſſe gouverner par ceux qui ſont autour de lui. Il a une Sultane, & vingt femmes ou davantage avec leſquelles il paſſe la plûpart de ſon tems. Il a une fille de la Sultane Reine, & pluſieurs fils & filles de ſes autres femmes. Celles-ci vont dans les ruës, & ne ceſſoient de nous demander tantôt une choſe, tantôt l'autre ;

mais on dit que la jeune Princesse demeure en chambre sans jamais sortir, & sans jamais voir d'hommes que son frere, & Raja Laut, son oncle, encore faut-il qu'elle ait alors prés de quatorze ans.

Quand le Sultan va voir ses amis, il est porté sur un petit lit par quatre hommes, & accompagné de 8. à dix autres armez qui sont sa garde; mais il ne va jamais loin de cette maniere, car le païs est fort chargé de bois, & il n'y a pour tous chemins que de petits sentiers; ce qui rend la contrée moins commode. Quand il se divertit à la riviere, il est accompagné de quelques-unes de ses femmes. Les Pros ou Barques bâties pour cela peuvent contenir 50. ou 60. personnes, ou davantage. Le corps de la Barque est proprement bâtie. La poupe & la prouë sont rondes, & sur le corps de la Barque il y a une petite maison legere faite de bois de bambo; les côtez sont composez de bambos fendus, & d'enviton quatre pieds de haut. Il y a de petites fenêtres du même bois qui s'ouvrent & qui se ferment quand on veut. Le toit est presque plat, & proprement couvert de feüilles de Palmeto. Cette maison est divisée en deux ou trois petites chambres, dont l'une est particulierement pour le Sultan. Le pavé & les côtez tout autour sont couverts bien proprement de nattes, & il y a un tapis & des oreillers sur lesquels il se couche, & dort. La seconde chambre est pour ses femmes, & assez semblable à la premiere. La troisiéme est pour les domestiques, & tenduë de tabac & de noix de Betel; car ils machent ou fumes continuellement. Le devant & le derriere du Vaisseau sont pour les Matelots, qui y ont leurs

bancs & leurs rames. Outre cela ils ont des pieces de bois hors d'œuvre, comme celles de Guam dont j'ai déja fait la description, à la reserve seulement que les Barques & pieces de Mindanao sont plus larges. Elles sont aussi plus rondes, & presque de la figure d'une demi-lune, & les bambos ou pieces de bois avancées sont courbes. De plus le Bateau n'est pas plat à Mindanao d'un côté, comme il est à Guam ; mais il a un ventre, & des pieces de bois hors d'œuvre de chaque côté. Et au lieu qu'à Guam il y a un petit bâteau dans l'eau, attaché aux pieces de bois hors d'œuvres, les poutres ou bambos sont attachez en travers aux pieces avancées de chaque côté, & ne touchent pas à l'eau comme les bâteaux ; mais en sont à un, ou à trois à quatre pieds, & servent aux Matelots pour s'y asseoir, pour ramer, & pour gouverner la Barque, le dedans du Vaisseau à la reserve du devant & du derriere, servant d'appartement aux passagers. Sur les pieces avancées, regnent en travers deux rangs de poutres sur lesquelles ceux qui sont au gouvernail s'asseyent de chaque côté du Vaisseau. Le rang de ces poutres, qui est en bas, n'est pas à plus d'un pied de l'eau : Aussi le moindre mouvement que le Vaisseau fasse, ces poutres vont dans l'eau, & ceux qui sont dessus se moüillent jusques au milieu du corps ; pour les pieds il est rare qu'ils en échapent. Ainsi comme nos Vaisseaux rament en dedans, ceux-ci au contraire rament en dehors.

Le Sultan a un frere nommé Raja Laut, qui est un brave homme. Il est la seconde personne du Royaume. Tous les Etrangers qui viennent y commercer sont obligez de

s'adresser à lui pour toutes les affaires qui sont de sa competence. C'est lui qui permet aux Etrangers d'aporter ou d'emporter toute sorte de marchandises, & les Originaires même ne peuvent commercer que par sa permission. Il n'y a pas jusqu'aux Pêcheurs qui ne soient obligez d'avoir son consentement, personne ne pouvant entrer dans la riviere ou en sortir qu'avec sa permission. Il est de deux ou trois ans plus jeune que le Sultan, & petit comme lui. Il a huit femmes & des enfans de quelques-unes. Il a un fils unique d'environ douze ou quatorze ans, qui fut circoncis dans le tems que nous y étions. Son fils aîné mourut quelque tems avant nôtre arrivée, & il en étoit encore fort affligé. S'il avoit vécu plus long-tems, il auroit épousé la jeune Princesse. Je ne sai si le puiné qui lui reste doit se marier avec elle, car je n'en ai jamais entendu parler. Raja Laut est un homme d'un grand esprit; il parle & écrit Espagnol, & a appris cette langue dés sa jeunesse. Le commerce qu'il a souvent avec les Etrangers lui a aquis une grande connoissance des coûtumes des autres Nations, & la lecture des livres Espagnols lui a appris quelque chose de l'état de l'Europe: il est General des Mindanayans, & passe pour un soldat d'experience & pour un homme de cœur, & les femmes dans leurs danses chantent plusieurs chansons à sa loüange.

La Sultan de Mindanao fait quelquefois la guerre aux Montagnards ou Alfoures ses voisins. Leurs armes sont des épées, des piques, & quelques cressets. Le cresset est une petite machine faite comme une bayonette, qu'ils portent en tems de guerre & de

paix, quand ils travaillent ou qu'ils ſe divertiſſent, & cela depuis les plus grands juſques aux plus petits. Ils n'en viennent jamais aux mains, en ſorte qu'ils ſe battent en bataille rangée ; mais ils font de petits ouvrages ou forts de Charpenterie, où ils placent de petits canons, & demeurent deux ou trois mois en preſence les uns des autres, eſcarmouchant tous les jours par petits corps, & ſurprenans quelquefois une Redoute, & autre choſe qu'il y a apparence qu'ils emporteront. S'il n'y a pas moyen de ſe ſauver par la fuite, ils vendent leurs vies le plus cher qu'ils peuvent ; car il eſt rare qu'ils ſe donnent quartier, le Vainqueur taillant ordinairement les vaincus en pieces.

La Religion de ces Peuples eſt le Mahometiſme, & le Vendredi leur jour de Sabath ; mais je n'ai jamais remarqué qu'ils faſſent de difference entre ce jour-là, & un autre. Le Sultan va ſeulement deux fois ce jour-là à ſa Moſquée. Raja-Laut ne va jamais à la Moſquée ; mais il y a des tems où il prie huit ou 10. fois le jour. En quelque endroit qu'il ſoit, il eſt fort exact pour ſes heures canonicales, & s'il eſt ſur l'eau, il vient à terre pour prier. Il n'y a point d'affaire, point de compagnie capable de le détourner de ce devoir. S'il eſt chez lui ou dehors, chez quelqu'un, ou à la campagne, il quitte la compagnie, & s'éloigne d'environ cent verges, où il ſe met à genoux & fait ſa devotion. Il commence par baiſer la terre, enſuite il prie à haute voix, il baiſe diverſes fois la terre pendant ſes prieres, & fait la même choſe quand il a achevé. Ses domeſtiques, ſes femmes, & ſes enfans : parlent, chantent, ou jouënt,

comme il leur plaît, durant tout ce tems-là; mais pour lui, il est fort serieux. Le Vulgaire a peu de devotion. Je n'en ai jamais vû aucun prier, ni aller à la Mosquée.

Il y a dans la Mosquée du Sultan un gros tambour, qui n'est garni que par un bout; qu'on nomme Gong, & qui sert de cloche. On bât ce tambour à midi, à trois, à six, & à neuf heures, & il y a un homme exprés pour cela. Il a une baguette de la grosseur du bras, avec un gros bouton au bout, plus gros que le poing. Ce bouton est fait de coton bien lié avec de la ficelle. Il donne environ vingt coups de baguette le plus vite qu'il peut; aprés quoi il commence à battre doucement, & ne donne d'abord que cinq ou six coups: ensuite il bat plus vite, & bat enfin le plus vite qu'il peut, & recommence encore à battre plus lentement. Ainsi il hausse & baisse trois fois, & se retire jusqu'à trois heures aprés. Il fait ce manége le jour & la nuit.

On circoncit les hommes à l'âge de dix à douze ans, & au-dessus; & en même-tems cette ceremonie se fait avec beaucoup de solemnité. Quand nous arrivames à cette Isle, il y avoit quelques années qu'on n'avoit circoncis personne; mais le fils de Raja Laut, fut alors circoncis. On attend à faire administrer la Circoncision aux enfans, que le Sultan, ou le General, ou quelqu'autre Grand, ait un Fils en âge d'être circoncis, car avec lui on en circoncit plusieurs. On fait avertir tout le monde, huit ou dix jours à l'avance, de se trouver en armes, & il se fait de grands apprêts pour ce Jour solemnel. Le matin avant que les en-

fans ſoient circoncis, on envoye des preſens au pere qui fait la Fête, lequel comme j'ai déja dit; eſt, ou le Sultan ou quelque perſonne importante; environ les dix ou onze heures, le Prêtre Mahometan fait ſon office; il prend avec deux bâtons la peau du prépuce, & la coupe droitement avec des ciſeaux. Aprés cela, la plûpart des hommes tant de la Ville que de la campagne, étant en armes devant la maiſon, commencent à faire comme s'ils étoient aux mains avec un ennemi, & ont les armes dont j'ai fait la deſcription. Il n'y en a qu'un à la fois qui agiſſe, le reſte l'environne, faiſant un cercle d'environ deux ou trois cens verges de circonference. Celui qui doit faire l'exercice entre dans le cercle avec un ou deux grands cris, & une mine effroyable; enſuite il fait deux ou trois grandes enjambées, & puis commence l'exercice. Il a ſa grande épée à une main, & ſa lance à l'autre. Dans cette poſture, il traverſe le cercle, & ſaute depuis un bout juſqu'à l'autre avec un air & des yeux menaçans, il défie ſon chimerique ennemi; car il n'y a que l'air qui lui faſſe tête. Alors il frappe du pied, branle la tête, & grince les dents; & fait des grimaces horribles. Aprés cela il jette ſa lance, & tire legerement ſa bayonette, avec laquelle il bat l'air comme un fou furibond, & cela avec des cris frequens. Etant enfin preſque épuiſé par le mouvement qu'il s'eſt donné, il court au milieu du cercle, où il ſemble avoir ſon ennemi à ſa merci, & coupe la terre de deux ou trois grands coups comme s'il coupoit la tête à ſon ennemi. Cependant il eſt tout en eau; & quand il eſt ſorti du cercle d'une maniere triomphante,

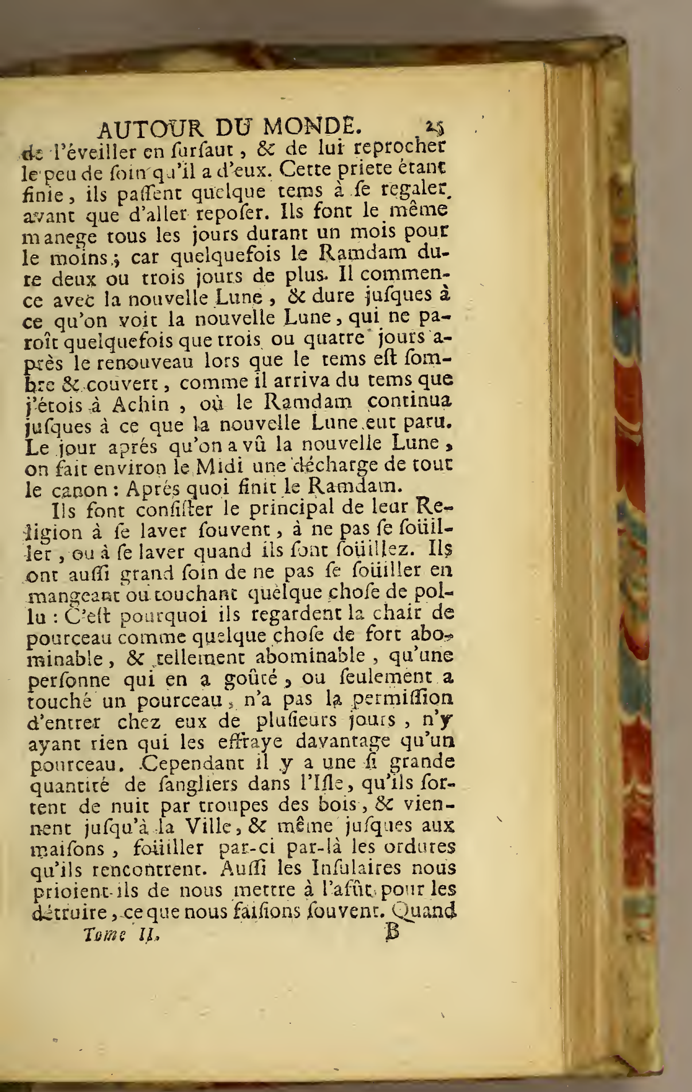
un autre y entre d'abord avec les mêmes cris & les mêmes geftes. Ils continuent de cette maniere à combattre leur chimerique ennemi tout le refte de la journée. Sur la fin du jour les plus riches font l'exercice, & aprés tous le General : Aprés quoi le Sultan finit la ceremonie : lui, le General, & quelques autres Perfonnes confiderables font armez ; Mais tout le refte eft fans armes. Aprés cela le Sultan retourne chez lui accompagné de grand nombre de gens, qui ne le quittent que quand il leur donne congé. Mais pendant que nous étions-là, il fe devoit faire un autre jeu, car le fils du General ayant alors été circoncis, le Sultan voulut lui rendre la nuit une feconde vifite. Le General de fon côté fe mit en devoir de le recevoir de fon mieux, & pria le Capitaine Swan & fes gens de lui rendre fervice en cela. Le Capitaine Swan nous ordonna donc deprendre nos fufils, & d'attendre chez le General jufqu'à nouvel ordre. Nous fûmes donc 40. qui attendimes jufqu'à huit heures du foir, que le General, & le Capitaine Swan avec environ mille hommes, fortirent pour aller au-devant du Sultan, avec quantité de flambeaux qui rendoient la nuit auffi claire que le jour. Voici l'ordre de la marche. Il y avoit premierement un char de Triomphe, & fur ce char deux femmes qui danfoient, magnifiquement parées, avec de petites couronnes fur leurs têtes, pleines de paillettes brillantes, & de pendans de la même matiere, qui leur décendoient fur l'eftomac & fur les épaules. Ce font des femmes qui ont été exprés élevées à la danfe. Leurs pieds, & leurs jambes agif-

ſent peu, ſi ce n'eſt à faire quelques tours en rond qu'elles font fort doucement ; mais leurs mains, leurs bras, leurs têtes, & leur corps, ſont dans un mouvement continuel, & ſur tout leurs bras, qu'elles tordent d'une maniere ſi ſurprenante, qu'on diroit qu'ils ſont ſans os. Outre les deux danceuſes, il y avoit ſur le char de triomphe, deux vieilles femmes qui ſe tenoient prés des danceuſes, avec chacune un flambeau à la main, dont la lumiere faiſoit paroître les pailletes extrêmement brillantes. Six hommes forts & vigoureux portoient ce Char de triomphe, ſuivi de ſix ou ſept flambeaux, éclairant le General, & le Capitaine Swan qui marchoient côté à côté. Nous qui accompagnions le Capitaine Swan ſuivions immediatement aprés, marchans en ordre ſix à ſix de front, chacun ſon fuſil ſur l'épaule, & des flambeaux à chaque côté. Aprés nous venoient douze hommes du General avec de vieux mouſquets à l'Eſpagnole, & marchoient quatre à quatre. Ces douze étoient ſuivis de 40. piquiers, & ceux-ci d'autant d'hommes marchans par ordre, & armez de grandes épées. Enſuite venoient des gens en grand nombre, marchans en deſordre & ſans autres armes que des bayonnettes au côté. Quand nous fûmes prés de la maiſon du Sultan, le Sultan & ſes gens vinrent au devant de nous, & nous fimes un mouvement pour les laiſſer paſſer. Trois chars de triomphe précedoient le Sultan. Sur le premier étoient quatre de ſes fils, âgez d'environ dix ou onze ans. Ils avoient fait proviſion de quantité de petites pierres, qu'ils jettoient par badinerie à la tête des gens. Aprés venoient quatre

jeunes filles, niéces du Sultan, & filles de ſa Sœur. Elles étoient ſuivies de trois enfans du Sultan, qui n'avoient pas plus de ſix ans. Aprés eux venoit le Sultan même ſur un petit lit, qui n'étoit pas fait comme les Palanquins des Indiens, mais ouvert, fort petit & fort commun. Il étoit ſuivi d'une foule de Peuple qui marchoit ſans aucun ordre. Mais le Sultan ne fut pas plûtôt paſſé, que le General, le Capitaine Swan, & nôtre monde le ſuivirent, & marcherent tous enſemble vers la maiſon du General. Nous y arrivames entre dix & onze, & la plûpart de la troupe fut incontinent congediée; mais le Sultan, ſes enfans, ſes niéces, & quelques autres Perſonnes de qualité entrerent chez le General. Ils furent reçûs au haut du degré par les femmes du General, qui les conduiſirent dans les appartemens avec beaucoup de reſpect. Le Capitaine Swan & nous qui étions avec lui, ſuivimes: peu de tems aprés le General fit entrer ſes danceuſes dans la chambre pour divertir la compagnie. J'ai oublié de dire qu'ils n'ont d'autre muſique que celle des voix, autant que j'ai pû l'aprendre, à la réſerve ſeulement d'un rang de cloches ſans batans. Elles ſont au nombre de ſeize, leur poids augmentant par degrez depuis trois livres juſques à dix. On mit ces cloches de rang ſur une table chez le General, & durant ſept ou 8. jours conſecutifs avant la circonciſion, on les touchoit avec un petit bâton pendant la plus grande partie du jour. Elles faiſoient un grand bruit, & la ſonnerie ne ceſſa que ce matin là. Ainſi les danceuſes chantoient elles-mêmes, & danſoient au ſon de leur muſique. Aprés cela, les

femmes du General, les fils du Sultan & les niéces, danſerent. Deux des niéces du Sultan avoient 18. ou 19. ans, & les autres deux avoient trois ou quatre ans de plus. Ces jeunes Dames étoient magnifiquement parées d'habits de ſoye abatùs, avec de petites couronnes ſur la tête. Elles étoient plus belles qu'aucunes femmes que j'aye vû là, leurs traits étoient fort reguliers & bien formez; leurs nez quoi que petits, étoient plus hauts que ceux des autres femmes, & fort bien proportionnez. Aprés que ces Dames ſe furent bien diverties à danſer, & eurent bien diverti la compagnie, le General nous ordonna de jetter quelques fuſées que lui & le Capitaine Swan avoient fait faire pour la ſolemnité de cette nuit. Aprés cela le Sultan & ſa ſuite ſe retirerent, accompagnez de peu de gens: Nous nous retirames auſſi, & ainſi finit la ſolemnité de ce jour; mais les enfans incommodez de leur inciſion, marcherent durant quinze jours en écartant les jambes.

Les Mindanayans comme nous avons déja dit, ne ſont ni fort curieux, ni fort exacts à obſerver certains jours ou tems particuliers de devotion, ſi ce n'eſt le Ramdam, comme ils parlent, qui eſt comme qui diroit leur Carnaval. Le Ramdam étoit alors au mois d'Août autant que j'en puis juger, car ce fut bien-tôt aprés nôtre arrivée en ces païs-là. Ils jeûnent alors toute la journée, & environ les ſept heures du ſoir, ils paſſent prés d'une heure en priere. Sur la fin de leur priere ils invoquent leur Prophête à haute voix durant environ un quart d'heure, les vieux & les jeunes heurlans d'une maniere ſi ſurprenante, qu'on diroit que leur deſſein eſt de



de l'éveiller en ſurſaut, & de lui reprocher le peu de ſoin qu'il a d'eux. Cette priere étant finie, ils paſſent quelque tems à ſe regaler avant que d'aller repoſer. Ils font le même manege tous les jours durant un mois pour le moins; car quelquefois le Ramdam dure deux ou trois jours de plus. Il commence avec la nouvelle Lune, & dure juſques à ce qu'on voit la nouvelle Lune, qui ne paroît quelquefois que trois ou quatre jours après le renouveau lors que le tems eſt ſombre & couvert, comme il arriva du tems que j'étois à Achin, où le Ramdam continua juſques à ce que la nouvelle Lune eut paru. Le jour aprés qu'on a vû la nouvelle Lune, on fait environ le Midi une décharge de tout le canon: Aprés quoi finit le Ramdam.

Ils font conſiſter le principal de leur Religion à ſe laver ſouvent, à ne pas ſe ſoüiller, ou à ſe laver quand ils ſont ſoüillez. Ils ont auſſi grand ſoin de ne pas ſe ſoüiller en mangeant ou touchant quelque choſe de pollu: C'eſt pourquoi ils regardent la chair de pourceau comme quelque choſe de fort abominable, & tellement abominable, qu'une perſonne qui en a goûté, ou ſeulement a touché un pourceau, n'a pas la permiſſion d'entrer chez eux de pluſieurs jours, n'y ayant rien qui les effraye davantage qu'un pourceau. Cependant il y a une ſi grande quantité de ſangliers dans l'Iſle, qu'ils ſortent de nuit par troupes des bois, & viennent juſqu'à la Ville, & même juſques aux maiſons, foüiller par-ci par-là les ordures qu'ils rencontrent. Auſſi les Inſulaires nous prioient-ils de nous mettre à l'afût pour les détruire, ce que nous faiſions ſouvent. Quand

nous en avions tué, nous les portions incontinent à bord; mais aprés cela leurs maisons nous étoient interdites.

A propos de cochons, je ne saurois mieux finir ce Chapitre que par une assez plaisante avanture qui regarde le General. Il voulut avoir une paire de souliers à l'Angloise, quoi qu'il ne portât des souliers que fort rarement. Un de nos gens lui en fit une paire qu'il trouva fort à son gré. Quelques jours aprés quelqu'un lui ayant dit que les pointes du fil dont les souliers étoient cousus, étoient de poil de cochon, cela le mit en si grosse colere, qu'il renvoya les souliers au faiseur, avec d'autre cuir pour lui en faire une autre paire avec du fil garni d'autre poil; ce qui fut fait incontinent, & trouvé fort bon.

CHAPITRE XIII.

Ils côtoyent l'isle de Mindanao depuis la Baye qui est à l'Est jusques à l'autre bout du côté du Sud-Est. Grains & tems orageux. Côte au Sud-Est, ses pâturages, & ses bêtes-fauves. Ils suivent la côte du Sud jusqu'à la riviere de la ville de Mindanao, où ils moüillent. Le frere & le fils du Sultan viennent à bord, & les invitent à s'établir parmi eux. De la possibilité & de l'avantage apparent d'un tel établissement, attendu l'or & les épiceries des isles voisines. Quelle est la meilleure route pour aller à Mindanao par la mer du Sud & par la terre Australe. Découverte que le Capitaine David y fit par hazard, & l'apparence qu'il y a d'en faire une plus impor-

tante. Facilité qu'ils avoient à s'y établir. Les Mindanayans mesurent leur Vaisseau. Présent fait au Sultan par le Capitaine Swan. Comment le Sultan le reçut, comment Raja Laut, frere du Sultan traita ce Capitaine. Contenu de deux Lettres Angloises, que le Sultan de Mindanao lui fit voir. Des marchandises de l'isle, & de la maniere dont on y punit les criminels. Circonspection avec laquelle le General leur conseille de se comporter. Ils mettent par son conseil leurs Vaisseaux à sec dans la riviere. Caresses des Mindanayans. Grosses pluyes & inondation. Les Arithmeticiens des Mindanayans sont Chinois. Comment les Mindanayennes dansent. Avanture de Jean Thacker. Leur Barque mangée des vers, & leur Vaisseau en danger de l'être. Des vers qui sont là & ailleurs. Du Capitaine Swan. Fourbe du General Raja Laut. Chasse des vaches sauvages. Certains Anglois combien prodigues. Le Capitaine Swan traite d'une isle à épicerie avec un jeune Indien. Partie de chasse avec le General. Un de ses domestiques, comment puni. Ses femmes & concubines. Boisson forte faite de ris. Le General en use mal, & fait des exactions. Anxieté du Capitaine Swan, & sa conduite indiscrete. Son équipage se mutine. D'une couleuvre qui s'entortilla autour du col d'un des nôtres. La plûpart de nos gens s'en vont avec le Vaisseau, & laissent le Capitaine Swan & les siens; plusieurs autres empoisonnez.

APrés avoir parlé dans les deux Chapitres précedens de l'état naturel, civil, & Ecclesiastique de l'isle de Mindanao, je continuerai à raporter ce qui s'y passa durant le sejour que nous y fimes.

Nous moüillames dans la Baye de cette isle qui est au Nord-Est, comme il a déja été dit,

Nous ne fûmes dans cette Baye qu'une nuit & une partie du jour suivant : Cependant nous parlames à quelques Insulaires, qui nous firent entendre par signes que la ville de Mindanao étoit à l'Occident de l'Isle. Nous tâchames de persuader à un d'eux de venir avec nous, & de nous servir de Pilote; mais il n'en voulut rien faire. Nous partimes donc l'aprés-midi, & fimes encore route au Sud-Est par un vent de Sud-Oüest. Etant au bout du Sud-Est de l'Isle de Mindanao, nous vimes deux petites Isles qui n'étoient qu'à environ trois lieuës. Nous aurions pû passer entre elles & la principale Isle, comme on nous le dit depuis; mais ne les connoissant pas, & ne sachant ce qui pourroit nous y arriver, nous aimâmes mieux faire route à l'Est de ces Isles. Nous fûmes plusieurs jours sans avancer, à cause des vents d'Oüest qui étoient trés violens. Les Isles de Meangis furent les premieres que nous vimes. Elles sont au Sud-Est, & à environ 16. lieuës de Mindanao. J'aurai occasion d'en parler dans la suite.

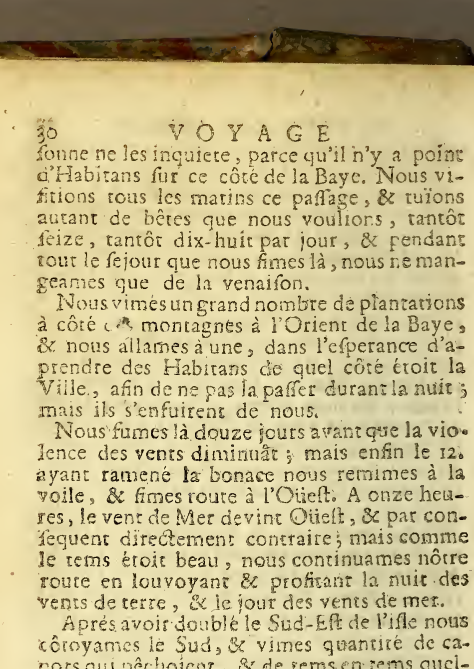
Le 4. de Juillet nous entrâmes dans une profonde Baye au Nord-Oüest des deux Isles dont on a ci-devant parlé. Mais la nuit précedente nous eûmes un Grain si violent, que ne pouvant plus être maîtres de nôtre barque, elle fut emportée; ce qui nous fit beaucoup craindre qu'elle ne se renversât, comme nous avions pensé être renversez nous-mêmes. Nous moüillames au Sud-Oüest de la Baye à 15. brasses d'eau, & loin de la côte d'environ la longueur d'un cable. Nous fûmes forcez de nous mettre à couvert de la violence du tems, qui étoit si tempêtueux, & si

pluvieux, les Grains si frequens, & les vents d'Oüest si violens, que nous fûmes ravis de trouver cet endroit pour moüiller, qui est le seul où l'on soit à couvert des vents d'Oüest.

Cette Baye n'a pas plus de deux milles de large à l'embouchure; mais un peu plus avant elle en a trois, & 7. de long tirant au Nord-Nord-Oüest. Aprés 4. ou 5. lieuës de navigation dans cette Baye, l'eau est de bonne profondeur; mais quand on y est entré, le fond est mauvais & pierreux des deux côtez durant plus de deux lieuës, si ce n'est à l'endroit où nous étions. A environ 3. lieuës de l'entrée du côté de l'Est, il y a de belles Bayes sablonneuses, où l'on peut moüiller fort sûrement à 4. 5. & 6. brasses d'eau. Du côté de l'Est le païs est assez montueux & plein de bois, & neanmoins fort arrosé de petits ruisseaux. Il y a même une riviere assez large pour y faire entrer des canots. A l'Occident de la Baye le païs est mediocrement élevé. Il y a de grands passages tout le long de la Mer, qui s'étendent depuis l'entrée de la Baye fort avant vers l'Occident.

Ces pâturages produisent de l'herbe longue, & il y a quantité de bêtes fauves. Durant la chaleur du jour elles se mettent à couvert dans les bois voisins; mais les matins & les soirs elles vont par troupes au gagnage dans les plaines, & par troupes aussi nombreuses que dans nos parcs d'Angleterre. Je n'ai jamais vû ailleurs une telle quantité de bêtes fauves, quoi que j'en aye trouvé en divers endroits de l'Amerique, tant le long des Mers du Nord, que le long des Mers du Sud.

Les bêtes y vivent assez paisiblement. Pes-



sonne ne les inquiete, parce qu'il n'y a point d'Habitans sur ce côté de la Baye. Nous visitions tous les matins ce passage, & tuïons autant de bêtes que nous voulions, tantôt seize, tantôt dix-huit par jour, & pendant tout le sejour que nous fimes là, nous ne mangeames que de la venaison.

Nous vimes un grand nombre de plantations à côté des montagnes à l'Orient de la Baye, & nous allames à une, dans l'esperance d'aprendre des Habitans de quel côté étoit la Ville, afin de ne pas la passer durant la nuit ; mais ils s'enfuirent de nous.

Nous fumes là douze jours avant que la violence des vents diminuât ; mais enfin le 12. ayant ramené la bonace nous remimes à la voile, & fimes route à l'Oüest. A onze heures, le vent de Mer devint Oüest, & par consequent directement contraire ; mais comme le tems étoit beau, nous continuames nôtre route en louvoyant & profitant la nuit des vents de terre, & le jour des vents de mer.

Aprés avoir doublé le Sud-Est de l'isle nous côtoyames le Sud, & vimes quantité de canots qui pêchoient, & de tems en tems quelque petit Village. Les Habitans n'avoient point peur de nous comme les autres ; mais ils vinrent à bord ; cependant nous ne pûmes ni les entendre, ni en être entendus que par signes ; & quand nous parlames de Mindanao, ils nous montroient du doigt le côté où elle étoit.

Le 28. de Juillet nous arrivames devant la riviere de Mindanao. Son embouchure est à 5. degrez 22. minutes Nord, & à 23. degrez 12. minutes de longitude du Lezard en Angleterre. Nous mouillames tous vis-

à-vis de la riviere, à 15. brasses d'eau sur un sable clair & dur, à environ deux milles de la côte, & à 3. ou 4. de la petite Isle qui étoit à nôtre Sud. Nous tirames 7. ou 9. coups de canon, ausquels on répondit de la côte par 3. ce qui nous obligea de tirer encore un coup. Nous ne fumes pas plûtôt à l'ancre, que Raja Laut, & un des fils du Sultan, vinrent au Canot à 10. rames, nous demanderent en Espagnol qui nous étions, & d'où nous venions. Monsr. Smith qui avoit été prisonnier à Leon en Mexique, répondit en même langue, que nous étions Anglois, & qu'il y avoit long-tems que nous étions hors d'Angleterre. Ils nous répondirent que nous étions les bien venus, nous firent plusieurs questions sur l'Angleterre, & sur tout concernant nos Marchands des Indes Orientales, nous demandans s'ils nous envoyoient pour établir un Comptoir chez eux. Monsr. Smith leur dit, que nous ne venions là que pour acheter des provisions. Ils parurent un peu mécontens d'aprendre que nous ne venions pas pour nous établir parmi eux; car il y avoit long tems qu'ils avoient eu avis que nous étions arrivez à l'Orient de l'Isle, & avoient cru qu'on nous avoit envoyez d'Angleterre pour nous établir & commercer parmi eux, ce qu'ils sembloient souhaiter avec une passion extrême. Il n'y avoit pas long tems que le Capitaine Goodlud avoit été là pour negocier cette affaire avec eux, & il leur dit en se retirant, à ce qu'ils nous raporterent, qu'ils devoient s'attendre qu'il viendroit bien-tôt un Ambassadeur d'Angleterre, pour achever de conclure l'affaire,

Je croi au reste, tout bien consideré, que nous n'aurions pû mieux faire que d'aquiescer au desir qu'ils sembloient avoir de nous faire établir en ce païs-là, & prendre des quartiers parmi eux. En effet il est certain que comme ce parti nous auroit été plus avantageux que celui que nous primes de courir comme des vagabonds, il y a apparence aussi que la Nation en general en auroit profité ; attendu que les Anglois se seroient établis par ce moyen, & auroient pû negocier, non seulement dans ces Isles ; mais aussi dans plusieurs autres à épiceries qui sont dans le voisinage.

Les isles de Meangis dont j'ai fait mention au commencement de ce Chapitre, sont à vingt lieuës de Mindanao. Ce sont trois petites isles qui abondent en or & en Girofle, s'il en faut croire mon Auteur le Prince Jeoly, natif d'une de ces isles, & qui étoit alors Esclave à la ville de Mindanao. Nous aurions pû l'acheter de son maître pour peu de chose, comme fit depuis Monsieur Moody, qui y vint trafiquer, & chargea un Vaisseau d'écorce de Girofle; & si nous l'avions ramené dans ses Etats, nous y aurions pû avoir la liberté du commerce. Mais je parlerai plus amplement dans la suite du Prince Jeoly. Ces isles ne sont apparemment encore connuës aux Hollandois, qui comme j'ai déja dit, n'oublient rien pour se rendre maître des isles à épiceries.

Il se presenta une autre occasion de nous établir là dans une autre Isle à épiceries fort habitée : Car les Habitans craignant les Hollandois, & apprenant que les Anglois avoient

desseín de s'établir à Mindanao, le Sultan de cette isle envoya son Neveu à Mindanao pendant que nous y étions, pour nous inviter d'y aller former un établissement. Le Capitaine Swan confera diverses fois avec lui sur cette affaire, & je croi qu'il avoit du penchant à accepter le parti; mais il ne se conclut rien faute de bonne intelligence entre le Capitaine Swan & ses gens, comme on le dira ci-aprés.

Outre l'avantage qui pouvoit nous revenir du commerce proposé avec les Isles de Meangis, & autres isles à épiceries, celui des isles Philippines mêmes avec un peu de soin & d'industrie, auroit été fort avantageux, & l'un & l'autre de ces commerces pouvoient se faire de Mindanao en commençant par s'y établir; car cette Isle est fort commodement située pour commercer dans les Isles à épiceries & dans les autres Philippines. En effet comme son terroir est fort semblable au terroir des autres, aussi est-elle par maniere de dire le centre du commerce d'or & d'épiceries, qui se fait en ce païs là, les Isles Septentrionales de Mindanao étant fort abondantes en or, & les Meridionales de Meangis en épiceries.

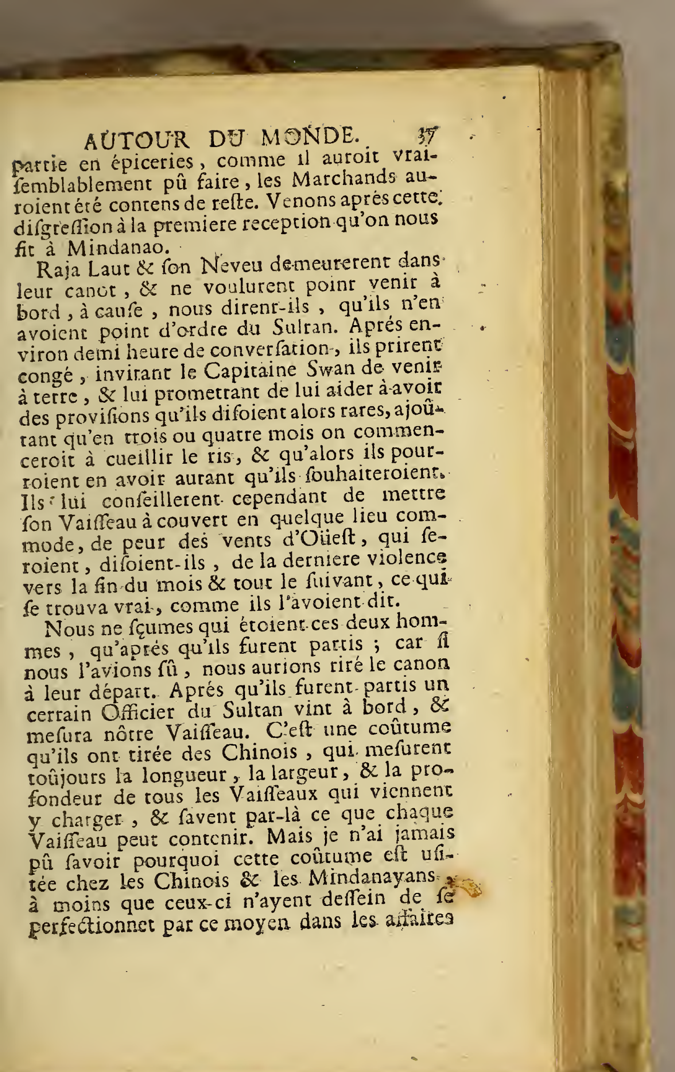
Comme la situation de l'Isle de Mindanao est trés-avantageuse pour le commerce, aussi le chemin pour y aller n'est ni long ni ennuyeux, si l'on considere son éloignement. La route que je voudrois tenir en partant d'Angleterre vers la fin d'Août, seroit de faire le tour de la terre del Fuego, & m'avançant par ce moyen du côté de la Nouvelle Hollande, je voudrois ranger le long de cette côte,

& aller auſſi loin que je jugerois à propos juſques à ce que je fuſſe prés de Mindanao ; aprés quoi je ferois voiles droit à cette Iſle. J'éviterois par ce moyen l'aproche des établiſſemens Hollandois, & aprés que j'aurois une fois paſſé la terre del Fuego je ſerois aſſûré de trouver toûjours un vent d'Eſt, frais & conſtant. Au lieu que paſſant à la hauteur du Cap de Bonne Eſperance, aprés qu'on a gagné l'Ocean de l'Inde Orientale, & qu'on eſt parvenu aux iſles, il faut traverſer le détroit de Malacca, ou bien d'autres détroits qui ſont à l'Orient de Java, où l'on eſt aſſûré de trouver les vents contraires de quelque côté de la ligne qu'on aille ; ce qui eſt d'ordinaire un Voyage de 7. à 8. mois ; mais j'eſpererois bien de faire l'autre en ſix ou ſept mois tout au plus. Il faudroit pour revenir faire la même manœuvre que font les Eſpagnols en allant de Manila à Acapulco, avec cette ſeule difference qu'au lieu qu'ils font route vers le Pole Septentrional durant les vents variables, je voudrois la faire au Sud, juſques à ce que j'euſſe trouvé un vent propre à me faire paſſer la terre del Fuego. Il y a aſſez de lieux où l'on peut toucher, & ſe rafraichir en allant & venant. On peut toucher en allant aux deux côtez des Etats de Pata, ou ſi l'on veut aux Iſles de Gallapagos, où il y a aſſez de rafraichiſſemens, & au retour, on peut vraiſemblablement toucher en quelque lieu de la Nouvelle Hollande, & faire par ce moyen des découvertes avantageuſes dans ces païs-là ſans ſe détourner de ſa route. Pour dire franchement ce que j'en penſe, je croi que ſi cette vaſte étenduë de terre Auſtrale, qui bor-

ne la mer du Sud n'a pas encore été découverte, c'est parce qu'on a negligé une route si facile. Ceux qui traversent cette Mer semblent avoir quelque dessein sur la côte du Perou ou du Mexique, & passent par consequent bien loin des terres Australes. Pour confirmer cette verité j'ajoûterai ici ce que le Capitaine David me dit dernierement, qu'aprés nous avoir quittez au havre de Ria Lexa, comme il a été dit dans le Chapitre huitiéme, il arriva aprés plusieurs traverses aux Isles de Gallapagos, & que de là faisant voiles au Sud pour prendre le vent, & gagner la terre del Fuego, à 27. degrez de latitude Meridionale, à environ 500. lieuës de Copayapo sur la côte de Chili, il vit tout prés de lui une petite isle sablonneuse, & qu'à l'Occident de cette isle, ils découvrirent une longue étenduë de païs raisonnablement élevé, tirant au Nord-Oüest, où on le perdoit de vûë. C'étoit apparemment la côte de la terre Australe inconnuë.

Mais il est tems de revenir à Mindanao. Quoi qu'on ne nous eût point envoyé d'Angleterre pour nous y établir, cependant si l'on considere bien toutes les circonstances, il se trouvera que nous étions aussi bien en état de le faire, ou peut être mieux, que si nous eussions été envoyez exprés pour cela. A peine y avoit-il de métier necessaire que quelqu'un des nôtres n'entendit. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuisiers, des Faiseurs de briques, des Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Nous n'avions besoin que d'un Forgeron pour les gros ouvrages, & nous aurions pû le trou-

ver à Mindanao. Nous avions fort bonne provision de fer, de plomb, & de toute sorte d'outils, comme scies, haches, marteaux, &c. de la poudre, des bales, & de fort bonnes petites armes à suffisance. Si nous avions voulu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix canons dont nous pouvions nous passer, & des gens suffisamment pour conduire le Vaisseau, & pour administrer outre cela toutes les affaires du commerce. De plus nous avions beaucoup d'avantage sur les gens sans experience, qu'on envoye d'Angleterre en ces païs-là, qui s'y prennent d'ordinaire avec trop de circonspection, de froideur, & de formalité, pour faire quelque chose de considerable; ce que l'experience apprend mieux que toutes les regles, sans compter qu'un si grand & si subit changement d'air expose beaucoup leur vie. Il n'en étoit pas de même de nous, qui étions déja tous faits aux climats chauds, endurcis par plusieurs fatigues, & gens en general hardis & entreprenans, difficiles à déconcerter. En un mot nos gens étoient presque las de courir, & commençoient à soupirer aprés le repos, & partant ils auroient été ravis de s'établir par tout où l'on eût voulu. Nous avions aussi un bon Vaisseau, & assez de gens dont nous pouvions nous passer pour cultiver nôtre nouvel établissement, & pour en porter les nouvelles en Angleterre aux proprietaires avec leurs effets. Car le Capitaine Swan avoit déja 5000. livres en or, que lui & ses Marchands, avoient reçû des marchandises venduës pour la plûpart au Capitaine Harris & à son équipage. S'il en avoit employé une



partie en épiceries, comme il auroit vraiſemblablement pû faire, les Marchands auroient été contens de reſte. Venons aprés cette diſgreſſion à la premiere reception qu'on nous fit à Mindanao.

Raja Laut & ſon Neveu demeurerent dans leur canot, & ne voulurent point venir à bord, à cauſe, nous dirent-ils, qu'ils n'en avoient point d'ordre du Sultan. Aprés environ demi heure de converſation, ils prirent congé, invitant le Capitaine Swan de venir à terre, & lui prometrant de lui aider à avoir des proviſions qu'ils diſoient alors rares, ajoûtant qu'en trois ou quatre mois on commenceroit à cueillir le ris, & qu'alors ils pourroient en avoir autant qu'ils ſouhaiteroient. Ils lui conſeillerent cependant de mettre ſon Vaiſſeau à couvert en quelque lieu commode, de peur des vents d'Oüeſt, qui ſeroient, diſoient-ils, de la derniere violence vers la fin du mois & tout le ſuivant, ce qui ſe trouva vrai, comme ils l'avoient dit.

Nous ne ſçumes qui étoient ces deux hommes, qu'aprés qu'ils furent partis; car ſi nous l'avions ſû, nous aurions tiré le canon à leur départ. Aprés qu'ils furent partis un certain Officier du Sultan vint à bord, & meſura nôtre Vaiſſeau. C'eſt une coûtume qu'ils ont tirée des Chinois, qui meſurent toûjours la longueur, la largeur, & la profondeur de tous les Vaiſſeaux qui viennent y charger, & ſavent par-là ce que chaque Vaiſſeau peut contenir. Mais je n'ai jamais pû ſavoir pourquoi cette coûtume eſt uſitée chez les Chinois & les Mindanayans, à moins que ceux-ci n'ayent deſſein de ſe perfectionner par ce moyen dans les affaires

de la marine, pour s'en servir quand ils auront quelque commerce avec les Etrangers.

Le Capitaine Swan considerant que la saison nous obligeroit à faire quelque sejour dans cette Isle, jugea qu'il étoit de son interêt de menager le Sultan le mieux qu'il pourroit, voyant bien qu'il pouvoit dans la suite avancer ou traverser ses desseins. Il se prépara donc d'abord à lui faire un present, qui fut composé de trois verges de drap d'écarlate, trois verges de passement d'or large, d'un cimeterre à la Turque, & d'une paire de pistolets. Et il envoya à Raja Laut trois verges de drap d'écarlate, & autant de passement d'argent. Ces presens furent portez sur le soir par Monsieur Henri More. Il fut d'abord conduit chez Raja Laut, où il demeura jusques à ce qu'on en eût donné avis au Sultan, qui fit incontinent préparer toutes choses pour le recevoir.

Sur les neuf heures du soir il vint un homme de la part du Sultan pour emporter le present. Ensuite Monsieur More fut conduit le long du chemin par des gens armez, à la lueur des flambeaux jusques à la maison du Sultan. Le Sultan, avec huit, ou dix personnes de son Conseil, étoit assis sur des tapis en attendant que More arrivât. Le present fut mis devant eux, & fut fort bien reçû du Sultan, qui fit asseoir Monsieur More auprés d'eux, & lui fit quantité de questions. La conversation se fit en Espagnol par le moyen d'un Interprete. Cette conference dura environ une heure, aprés quoi More fut congedié, & ramené chez Raja Laut, où l'on donna à souper à lui & à l'équipage de la chaloupe, aprés quoi il s'en retourna à bord.

Le lendemain le Sultan envoya querir le Capitaine Swan. Il fit incontinent mettre le pavillon à sa chaloupe, & fut d'abord à terre avec deux trompettes qui sonnerent tout le long du chemin. Quand il fut à terre, il fut reçû à son débarquement par deux principaux Officiers, suivis de gardes & d'une foule de peuple, qui étoit venu pour voir ce Capitaine. Le Sultan l'attendit dans sa chambre d'audience, où il fut régalé de Tabac & de Betel, qui fut toute la chere qu'on lui fit.

Le Sultan fit apporter deux Lettres Angloises, afin que le Capitaine Swan les lût exprés pour lui faire savoir que des Marchands des Indes Orientales avoient dessein de s'établir en ces païs-là, & qu'ils y avoient déja envoyé un Vaisseau. Une de ces Lettres avoit été écrite d'Angleterre au Sultan par les Marchands des Indes Orientales qui demandoient principalement, autant qu'il peut m'en souvenir, pour avoir depuis vû cette Lettre entre les mains du Secretaire, qui se faisoit fort grand honneur de nous la montrer, certains privileges pour bâtir un Fort. Cette Lettre étoit parfaitement bien peinte, & entre chaque ligne on en avoit tiré une d'or. L'autre Lettre fut laissée par le Capitaine Goodlud, & étoit adressée à tous les Anglois que le hasard meneroit en ces lieux. Elle ne parloit que de commerce, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & du prix de celles de l'Europe qui seroient venduës aux Insulaires, à quoi étoit ajoûté un état de leurs poids & mesures, & en quoi de ce, elles differoient des nôtres.

Le prix arrêté pour l'or de Mindanao étoit

pour l'once d'Angleterre 14. écus d'Espagne, monnoye qui a cours dans toutes les Indes, & 18. écus l'once de Mindanao. Je ne me souviens pas du prix de la cire & de l'écorce de Girofle; je ne me souviens pas bien non plus du prix des marchandises de l'Europe; mais je croi que le prix du fer n'alloit pas à plus de quatre écus le quintal. Le Capitaine Goodlud finissoit sa Lettre par ces mots : Défiez-vous de tous ces gens-là; car ils sont tous des voleurs; mais enfin ne disons rien. Nous apprimes dans la suite, qu'un des gens du General, ayant volé quelques marchandises au Capitaine Goodlud, avoit fui dans les montagnes, & n'avoit pû être pris durant le sejour que ce Capitaine fit en cette isle; mais le drôle étant revenu à la Ville quelque tems aprés que nous y fûmes arrivez, Raja Laut l'amena lié au Capitaine Swan, & lui dit ce qu'il avoit fait, le priant de le punir comme il le jugeroit à propos : Mais le Capitaine Swan s'en excusa, & dit que cet homme ne lui appartenant pas, il ne vouloit rien avoir à démêler avec lui. Raja Laut neanmoins ne voulut point lui pardonner; mais le punit suivant la coûtume du païs, ce que je n'avois pas vû encore.

Le matin au lever du soleil le coupable fut dépoüillé tout nud, & attaché à un poteau, en sorte qu'il ne pouvoit remüer ni pieds ni mains, que quand on le remüoit lui-même. Il étoit placé de maniere qu'il regardoit directement le soleil. Midi étant passé on lui tourna le visage du côté de l'Occident, afin qu'il eût toûjours le soleil au visage. Il fut tout le jour en cette situation, exposé aux ardeurs du soleil, qui y est extraordinairement

chaud, & fut cruellement tourmenté des mouches. Aprés cela le General vouloit qu'on le tuât, & cela auroit été fait, si le Capitaine Swan y avoit consenti. Je n'ai jamais vû faire mourir personne; mais je croi qu'ils font mourir d'une maniere assez barbare. Le General même nous dit qu'il avoit fait mourir deux hommes dans une Ville, où quelques-uns des nôtres l'avoient accompagné; mais je n'ai point sû comment cela se fit. On punit ordinairement en dépoüillant tout nud comme on vient de dire, & exposant le criminel au soleil. Quelquefois on l'étend tout de son long sur le sable qui est fort chaud, où il demeure toute la journée exposé aux ardeurs du soleil, & à la fureur des mouches qui le piquent cruellement depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'offre que le General fit au Capitaine Swan de punir le voleur, obligea depuis le Capitaine à offrir la même chose au General à l'égard de quelques uns des siens, qui offenserent les Mindanayans: Mais le General renvoya la chose au Capitaine, pour punir le coupable comme il jugeroit à propos. Aussi pour la moindre faute le Capitaine Swan punissoit ses gens, & cela aux yeux des Mindanayans, & quelquefois même, je croi, par un pur esprit de vengeance, comme il fit de Monsieur Teat son premier Contre-maître, qui étoit venu Capitaine de Barque à Mindanao. Il est certain qu'alors ses gens étoient si soûmis, que s'il avoit sû faire un bon usage de son autorité, il auroit pû mettre ordre à tout, les faire consentir à quelque établissement que ce fût, & les auroit portez à l'assister dans tout ce qu'il auroit voulu entreprendre.

Aprés deux heures de converſation, le Sultan ayant congedié le Capitaine Swan avec beaucoup d'honnêteté, celui-ci alla de là chez Raja Laut. Comme ce General avoit alors quelque demêlé avec le Sultan, il ne fut point à la reception que le Sultan fit au Capitaine Swan; mais il l'attendit au retour, & le régala lui & ſa ſuite, avec du ris & des oiſeaux boüillis. Il dit encore alors au Capitaine Swan, le dit même avec force, que le meilleur ſeroit de faire entrer au plûtôt ſon Vaiſſeau dans la riviere, à cauſe des tempêtes qui étoient ordinaires à la ſaiſon, l'aſſurant qu'il ne manqueroit pas d'être ſecouru en toutes choſes. Il lui dit encore, que comme il nous falloit de neceſſité faire là quelque ſejour, que nos gens ſeroient obligez de venir ſouvent à terre, il le prioit d'avertir ſon équipage de prendre garde à ne pas choquer les Naturels du païs qu'il diſoit être extrêmement vindicatifs. Que leurs coûtumes étant differentes des nôtres, il craignoit que les gens du Capitaine Swan ne chagrinaſſent à quelque heures les Inſulaires, quoi que ſans deſſein & par pure ignorance. Qu'il lui donnoit cet avis en ami pour prévenir cet inconvenient; Qu'au reſte ſa maiſon ſeroit toûjours ouverte pour le recevoir, lui & les ſiens, perſuadé que lui qui ſavoit les coûtumes, ne manqueroit jamais en rien. Aprés pluſieurs ſemblables diſcours, il congedia le Capitaine & ſa ſuite, qui prirent congé, & retournerent à bord.

Le Capitaine Swan aprés avoir tout vû, ne doutant point que les Anglois n'euſſent deſſein d'établir là un Comptoir, & croyant que les honnêtetez de ces Inſulaires étoient

ſincères, fit incontinent entrer le Vaiſſeau dans la riviere. La riviere ſur laquelle la ville de Mindanao eſt ſituée, eſt petite, & n'a pas plus de dix ou onze pieds d'eau à la barre en pleine marée. Il fallut donc décharger le Vaiſſeau pour le rendre plus leger, & le flux venant, nous l'entrames dans la riviere avec beaucoup de peine, aſſiſtez de 50. ou 60. Pêcheurs qui demeuroient à l'entrée de la riviere, Raja Laut étant à bord en perſonne pour les commander. Nous traînames à environ un quart de mille au delà de l'embouchure de la riviere, & amarrames la poupe & la prouë dans une foſſe où il étoit toûjours à flot. Aprés cela les Mindanayans vinrent ſouvent à bord pour inviter nos gens à aller chez eux, & pour nous offrir * Pagally. Il ſe paſſa beaucoup de tems avant qu'aucun des nôtres acceptât une pareille honnêteté; mais ce retardement ne ſervit qu'à nous rendre plus faciles à recevoir leurs demonſtrations d'amitié; car en trés peu de tems, la plûpart de nos gens eurent un ou deux camarades, & autant de Pagallys, principalement ceux qui étoient bien habillez & bien fournis d'argent, comme étoient pluſieurs de ceux qui avoient accompagné le Capitaine Harris dans la traverſée de l'Iſthme de Darien, tout le reſte étant aſſez pauvre. Non ſeulement ceux-là; mais même les plus pauvres & les plus mediocres ne pouvoient guere aller dans les ruës ſans être entraînez par maniere de dire dans les maiſons où ils étoient regalez, quoi que le regal fût bien mediocre, & qu'un peu de tabac, de noix de Betel, ou d'eau parfumée, en fiſſent toute

* *On a dit ci-devant ce que ce mot ſignifie.*

la dépense, cependant la sincerité apparente, la simplicité, & la maniere avec laquelle cela se faisoit, relevoit la mediocrité du present, & se faisoit agréer. Quand nous étions chez eux, ils loüoient continuellement les Anglois, & disoient qu'eux & les Mindanayans n'étoient que la même chose. Ils exprimoient cela en mettant deux doigts proches l'un de l'autre, & disant que les Anglois & les Mindanayans étoient Samo Samo; c'est-à-dire, la même chose. Ils éloignoient ensuite leurs deux doigts de demi pied l'un de l'autre, & disoient que les Hollandois & les Mindanayans étoient Burgeto, qui signifie qu'ils étoient à la même distance en matiere d'amitié. Ils representoient les Espagnols encore plus éloignez que les Hollandois, craignans ceux-ci; mais ayant senti & souffert de la part des autres, qui avoient pensé les mettre sous le joug.

Le Capitaine Swan ne visitoit d'abord presque personne à la reserve de Raja Laut. Il y dînoit ordinairement tous les jours, & tous ceux de ses gens qui venoient à terre, & qui n'avoient pas d'argent pour aller manger ailleurs, se rendoient vers le midi chez le General, où ils avoient à suffisance du ris boüilli & bien accommodé, quelques restes de volaille ou de bufle fort salement aprêtez. Le Capitaine Swan étoit un peu mieux servi, & ses deux trompettes sonnoient pendant qu'il étoit à table. Aprés-dîné Raja Laut vouloit s'asseoir & discourir avec lui, la plus grande partie de l'aprés-midi. C'étoit alors le tems du Ramdam, ainsi le General s'excusoit de ne pouvoir donner au Capitaine le plaisir de la danse, & autres divertissemens, dont il se proposoit de le regaler, aprés que cette so-

lemnité seroit passée. D'ailleurs c'étoit le fort de la saison humide, tems par consequent mal propre aux divertissemens.

La tempête étoit alors extraordinaire, & la pluye excessive. La riviere étoit si fort enflée, & tellement débordée, que nous eûmes beaucoup de peine à tenir nôtre Vaisseau en seûreté. Il venoit de moment en moment de gros arbres flotans qui venoient quelquefois s'arrêter sur nôtre Vaisseau en danger de rompre nos cables, de nous jetter sur des bancs, ou de nous jetter en Mer, deux accidens également dangereux, vû principalement que nous étions sans lest.

La ville de Mindanao a environ un mille de long, & n'est guere large. Elle va en serpentant sur la droite en montant le long du bord de la riviere, quoi qu'il y ait aussi plusieurs maisons de l'autre côté. Mais il sembloit alors que la ville étoit bâtie au milieu d'un lac, & l'on ne pouvoit aller qu'en canot d'une maison à l'autre. Ce tems de tempête & de pluye commença vers la fin de Juillet, & dura la plus grande partie d'Août.

Aprés que le tems se fût un peu radouci, le Capitaine Swan loüa une maison pour y mettre nos voiles & nos marchandises pendant que nous carenerions nôtre Vaisseau. Nous avions bonne quantité de fer & de plomb, que nous portâmes dans cette maison. Le Capitaine Swan vendit huit ou dix tonnes de ces marchandises au Sultan & au General suivant le prix fixé par le Capitaine Goodlud, & en fut payé en ris. Comme les Mindanayans ne sont pas bons Arithmeticiens, les Chinois qui demeurent parmi eux font leurs comptes. Aprés cela le Capitaine Swan

acheta du bois de charpente du General, & employa une partie de nos gens à en faire des planches pour doubler le fond de nôtre Vaisseau. Il avoit à bord deux scies qu'il avoit apportées d'Angleterre, & quatre ou cinq hommes qui savoient s'en servir; car ils avoient été scieurs dans la Jamaïque.

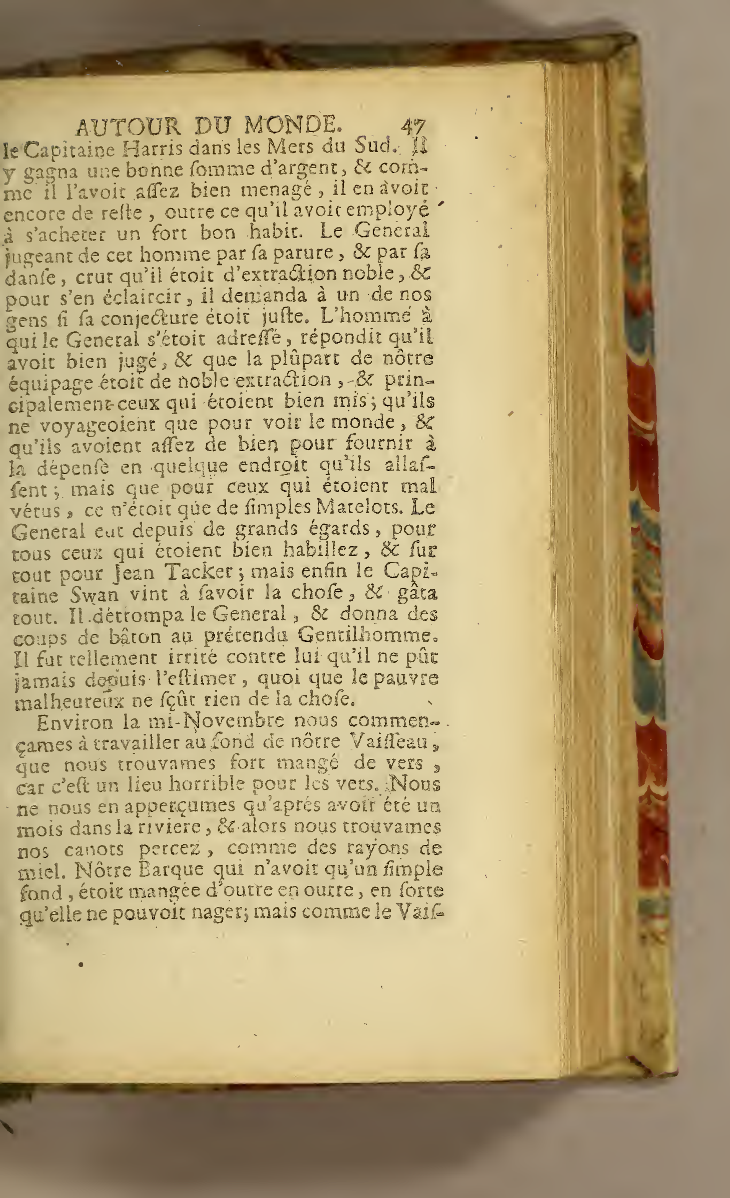
Le tems du Ramdam étant passé, & le beau tems un peu revenu, le General pour faire plaisir au Capitaine Swan, lui donnoit tous les soirs le divertissement de la danse. Les danseuses sont élevées à cela, & en font leur profession, comme je l'ai déja dit. Mais d'ailleurs toutes les femmes en general s'apliquent fort à la danse. Elles dansent 40. ou 50. à la fois, se tiennent toutes par la main, forment un grand rond, & chantent sans sortir de cadence; mais elles ne bougent jamais de leurs places, ni ne font aucun mouvement que le chœur n'ait chanté. Alors elles jettent tout à la fois une jambe en dehors, & crient pour ne pas dire heurlent à pleine voix. Quelquefois aussi elles se contentent de claquer des mains aprés que le chœur a chanté. Le Capitaine Swan pour répondre aux faveurs du General, envoya querir ses violons, & fit venir quelques-uns de nos gens qui savoient danser à l'Angloise, ce qui plût extrêmement au General. La plus grande partie des nuits se passoit à ces sortes de divertissemens.

Entre ceux de nos gens qui dansoient d'ordinaire devant le General, il y avoit un nommé Jean Tacker, élevé au matelotage, & qui ne savoit ni lire ni écrire; mais avoit autrefois appris à danser dans les maisons à Musique de * Wapping. Cet homme accompagna

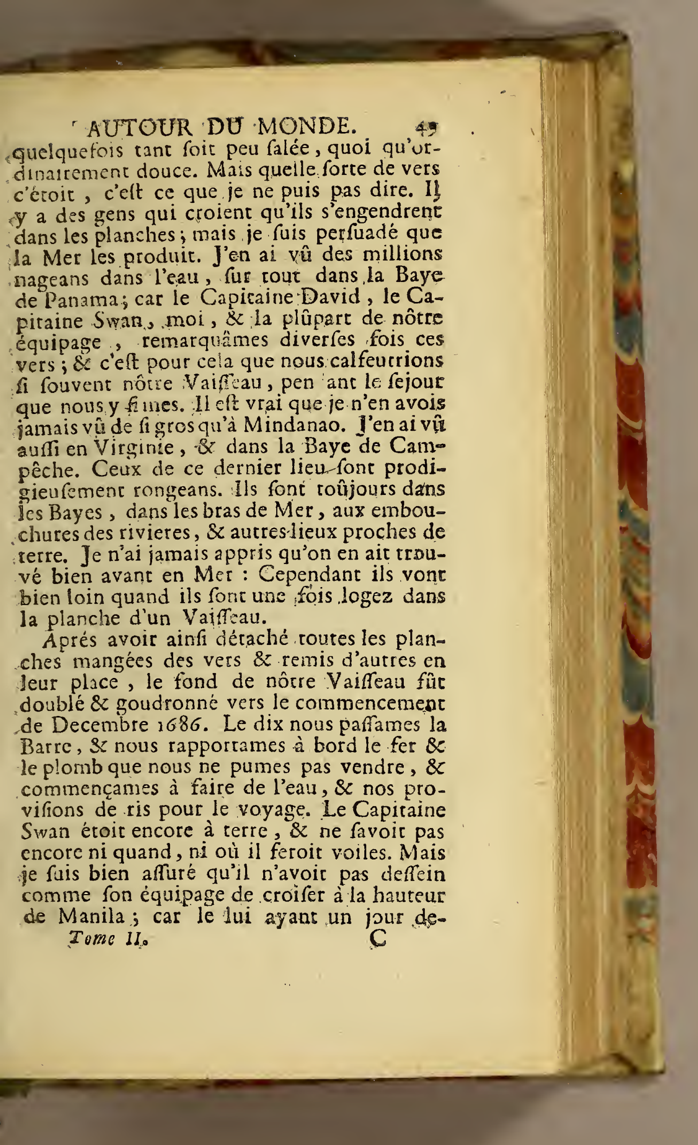
* *Quartier de Londres.*

le Capitaine Harris dans les Mers du Sud. Il y gagna une bonne somme d'argent, & comme il l'avoit assez bien menagé, il en avoit encore de reste, outre ce qu'il avoit employé à s'acheter un fort bon habit. Le General jugeant de cet homme par sa parure, & par sa danse, crut qu'il étoit d'extraction noble, & pour s'en éclaircir, il demanda à un de nos gens si sa conjecture étoit juste. L'homme à qui le General s'étoit adressé, répondit qu'il avoit bien jugé, & que la plûpart de nôtre équipage étoit de noble extraction, & principalement ceux qui étoient bien mis; qu'ils ne voyageoient que pour voir le monde, & qu'ils avoient assez de bien pour fournir à la dépense en quelque endroit qu'ils allassent; mais que pour ceux qui étoient mal vétus, ce n'étoit que de simples Matelots. Le General eut depuis de grands égards, pour tous ceux qui étoient bien habillez, & sur tout pour Jean Tacker; mais enfin le Capitaine Swan vint à savoir la chose, & gâta tout. Il détrompa le General, & donna des coups de bâton au prétendu Gentilhomme. Il fut tellement irrité contre lui qu'il ne pût jamais depuis l'estimer, quoi que le pauvre malheureux ne sçût rien de la chose.

Environ la mi-Novembre nous commençames à travailler au fond de nôtre Vaisseau, que nous trouvames fort mangé de vers, car c'est un lieu horrible pour les vers. Nous ne nous en apperçumes qu'aprés avoir été un mois dans la riviere, & alors nous trouvames nos canots percez, comme des rayons de miel. Nôtre Barque qui n'avoit qu'un simple fond, étoit mangée d'outre en outre, en sorte qu'elle ne pouvoit nager; mais comme le Vaif-



ſeau étoit doublé, les vers ne percerent pas le crin qui eſt entre la doublure & la principale planche. Nous ne nous défiames qu'alors de la mauvaiſe foi du General. Quand il vint à bord, qu'il nous trouva à détacher les planches qui doubloient, & qu'il vit par deſſous un fond ferme & ſolide, il branla la tête, & parut mécontent, diſant que c'étoit le premier Vaiſſeau qu'il eût jamais vû à fond double. On nous dit qu'en deux mois de tems un Navire Hollandois avoit été mangé des vers au même endroit où nous étions, & que le General avoit eû tout ſon canon. Il y a apparence qu'il eſperoit auſſi avoir le nôtre; & c'eſt, je croi, pour cela principalement qu'il s'empreſſoit ſi fort à nous aider à faire entrer nôtre Vaiſſeau dans la riviere; car pour en ſortir il fallut ſe paſſer de ſecours. Nous n'avions eu des vers que là; car quand nous carenames aux Iſles Maries les vers ne nous toucherent point, non plus qu'à Guam où nous nettoyames nôtre Vaiſſeau, & à Mindanao où nous vinmes enſuite; car nous le netoyames auſſi au bout Oriental de l'Iſle. Les Mindanayans ſavent ſi bien dequoi ſont capables ces pernicieux inſectes, que toutes les fois qu'ils reviennent de la Mer ils halent incontinent leurs Vaiſſeaux ſur le ſec, en brûlent le fond, & le laiſſent là juſques à ce qu'ils ſoient prêts à retourner en Mer. Ils mettent auſſi ſur le ſec les canots ou Pros, & ne les laiſſent jamais long-tems dans l'eau. On dit que ces vers qui percent un Vaiſſeau dans l'eau ſalée meurent dans l'eau douce, & que les vers d'eau douce meurent dans l'eau ſalée; mais que les uns & les autres multiplient prodigieuſement dans l'eau, qui n'a qu'un petit goût de ſel. L'eau de l'endroit où nous étions étoit quel-



quelquefois tant soit peu salée, quoi qu'ordinairement douce. Mais quelle sorte de vers c'étoit, c'est ce que je ne puis pas dire. Il y a des gens qui croient qu'ils s'engendrent dans les planches; mais je suis persuadé que la Mer les produit. J'en ai vû des millions nageans dans l'eau, sur tout dans la Baye de Panama; car le Capitaine David, le Capitaine Swan, moi, & la plûpart de nôtre équipage, remarquâmes diverses fois ces vers; & c'est pour cela que nous calfeutrions si souvent nôtre Vaisseau, pendant le sejour que nous y fimes. Il est vrai que je n'en avois jamais vû de si gros qu'à Mindanao. J'en ai vû aussi en Virginie, & dans la Baye de Campêche. Ceux de ce dernier lieu sont prodigieusement rongeans. Ils sont toûjours dans les Bayes, dans les bras de Mer, aux embouchures des rivieres, & autres lieux proches de terre. Je n'ai jamais appris qu'on en ait trouvé bien avant en Mer : Cependant ils vont bien loin quand ils sont une fois logez dans la planche d'un Vaisseau.

Aprés avoir ainsi détaché toutes les planches mangées des vers & remis d'autres en leur place, le fond de nôtre Vaisseau fût doublé & goudronné vers le commencement de Decembre 1686. Le dix nous passames la Barre, & nous rapportames à bord le fer & le plomb que nous ne pumes pas vendre, & commençames à faire de l'eau, & nos provisions de ris pour le voyage. Le Capitaine Swan étoit encore à terre, & ne savoit pas encore ni quand, ni où il feroit voiles. Mais je suis bien assuré qu'il n'avoit pas dessein comme son équipage de croiser à la hauteur de Manila; car le lui ayant un jour de-

mandé, il me répondit que ce qu'il avoit fait de pareil, il l'avoit fait par force; mais qu'étant alors libre, il ne s'engageroit de sa vie dans aucun dessein de cette nature: Car, disoit-il, il n'y a point de Prince au monde, qui puisse effacer la tache de ces sortes d'actions. S'il avoit d'autres vûës, c'est ce que j'ignore, car il étoit ordinairement fort bourru. Cependant il ne proposa jamais rien, & se contenta de faire embarquer des provisions pour mettre à la voile. Je croi fortement que s'il avoit fait le moindre mouvement pour gagner quelque Comptoir Anglois, la plûpart de son équipage y auroit consenti, quoi qu'il s'en fût trouvé selon les apparences qui s'y fussent opposez. Son autorité neanmoins l'auroit bien-tôt emporté sur les contredisans; car c'étoit quelque chose de surprenant de voir combien il étoit craint, & ce qui le faisoit craindre, étoit qu'il punissoit les plus revêches & les plus entreprenans. Aprés que le Vaisseau fut une fois en rade, nos gens ne furent pas tout-à-fait si soumis qu'ils l'avoient été pendant le sejour que nous avions fait dans la riviere, quoi qu'ils eussent devant les yeux un nouvel exemple de severité en la personne du Capitaine Teat qui fut puni dans le tems que le Vaisseau étoit en rade.

J'étois alors avec le General à la chasse du bœuf qu'il nous prometroit depuis long-tems. Mais je sentis bien qu'il ne falloit pas compter sur sa parole, car nous chassâmes une semaine entiere avec lui, & ne vimes que quatre vaches, qui se trouverent si sauvages, que nous n'en eûmes aucune. J'étois accompagné de cinq ou six autres de nos gens,

tous jeunes & si entêtez du lieu, qu'ils convinrent tous avec le General de dire au Capitaine Swan, qu'il y avoit beaucoup de bœufs; mais qu'ils étoient sauvages. Pour moi je lui dis la verité, & lui conseillai de ne croire pas trop legerement aux promesses du General. Il fit semblant d'être en grosse colere, & pestoit en l'absence du General; mais en sa presence il ne disoit mot, étant homme de peu de courage.

Nous ne revinmes de la chasse que le 20. de Decembre. Le General avoit dessein d'aller chasser en un autre lieu; mais il remit la partie jusqu'aprés Noël, parce que quelques-uns de nos gens vouloient aller avec lui, & que le Capitaine Swan avoit prié l'équipage de se tenir à bord pour solemniser tous ensemble ce jour là : Car il faut dire ici que prés du tiers de nos gens étoient toûjours à terre avec leurs camarades & Pagallys, & certaines servantes qu'ils avoient prises à gages de leurs Maîtres pour leur servir de Concubine. Il faut savoir aussi que quelques-uns de nos gens avoient loüé ou acheté des maisons qui y sont à fort bon marché, & qu'on peut avoir pour cinq ou six écus d'Allemagne. Comme plusieurs avoient tant d'argent qu'ils ne savoient à quoi l'employer, ils étoient bien-aises de se délivrer de la peine de le compter. Aussi le dépenserent-ils follement, & leur profusion étoit causé qu'on leur en imposoit, & qu'on faisoit payer plus cher aux autres ce qu'ils achetoient, sans compter qu'il étoit à craindre qu'on ne fît la même chose aux Anglois qui viendroient dans la suite. Les Mindanayans savoient bien tirer l'or de la bourse de nos pigeonneaux, (car il est à re-

marquer que nous n'avions point d'argent,) & quand nos gens en avoient besoin, ils changeoient de tems en tems une once d'or, & ne recevoient que dix ou onze écus d'Allemagne pour une once de Mindanao, qu'on n'auroit pas vendu à moins de 18. risdales. Cependant cela, & le prix excessif que les Mindanayans mettoient à leurs marchandises n'étoient pas les seuls endroits qui vuidoient la bourse de nos gens : Leurs Pagallys & leurs camarades leur arrachoient souvent quelque plume de l'aîle, & les nôtres étoient si genereux, ou pour mieux dire si étourdis, que de mettre demi once d'or à faire faire une Barque, ou un brasselet, à leurs Pagallys, dans l'esperance de coucher une nuit avec elles.

Etant tous à bord le jour de Noël, j'esperois que le Capitaine Swan feroit quelque proposition, ou nous communiqueroit son dessein ; mais il ne fit que dîner, & retourna à terre sans nous dire un mot de ce qu'il avoit envie de faire. Je crois neanmoins qu'il songeoit dés lors à passer à une des Isles à épiceries pour en charger son Vaisseau : Et ce qui me le fait croire est, que le jeune homme dont j'ai ci-devant parlé, & que son oncle qui étoit Sultan d'une Isle à épiceries prés de Ternate, avoit envoyé pour inviter les Anglois de venir dans leur Isle, vint à bord en ce tems-là, & eut une conversation particuliere avec le Capitaine Swan, aprés laquelle ils furent tous deux à terre. Le jeune homme n'étoit pas bien aise que les Mindanayans sussent le sujet de sa negociation. J'ai entendu dire au Capitaine Swan, qu'il offrit de charger son Vaisseau d'épiceries, à condition qu'il bâtiroit un petit Fort pour assurer l'Isle

& la défendre contre les Hollandois : Mais, j'ai appris depuis, qu'ils en sont à l'heure qu'il est en possession.

Le lendemain d'aprés Noël, le General alla encore aux champs sous prétexte de chasse, accompagné de cinq ou six Anglois, du nombre desquels j'étois. Nous allames tous par eau dans son Pros, ou canot, jusques au lieu où se devoit faire la chasse, avec ses femmes & ses domestiques. Le General faisoit toûjours suivre ses femmes, ses enfans, ses domestiques, son argent, & ses marchandises. Tout s'embarqua le matin, & tout arriva de jour. J'ai déja dit comment sont faits leurs Pros ou Canots, & comment les chambres y sont menagées. Nous fûmes reçus dans la chambre du General. Le voyage n'étoit pas si long que nous n'arrivassions au Port avant la nuit.

Un des domestiques du General avoit alors fait quelque faute, & voici comme il en fut puni. Il fut attaché sur le ventre tout de son long sur un Bambou du Canot, & si prés de l'eau, qu'au moindre mouvement du Vaisseau il étoit souvent couvert d'eau, & à peine quelquefois étoit-il hors de l'eau, qu'il y retournoit sans avoir le tems de respirer.

Aprés avoir fait environ deux lieuës, nous entrames dans une large & profonde riviere. Nous fimes encore une lieuë, & trouvames par tout l'eau salée. Nous arrivames enfin à un assez grand Village, où les maisons sont bâties à la mode du païs. Ce fut là que nous débarquames. On nous prépara d'abord une maison. Le General & ses femmes prirent un côté de la maison, & nous nous logeames dans l'autre. Le soir toutes les femmes du Village danserent devant le General.

Durant le ſejour que nous fimes là, le General & ſes gens ſortoient tous les jours de grand matin, & ne revenoient qu'à quatre ou cinq heures aprés midi. Le General nous faiſoit ſouvent des complimens en nous parlant de la grande confiance qu'il avoit en nous, ajoûtant qu'il laiſſoit ſous nôtre protection ſes femmes & ſes biens, & qu'il croyoit tout cela auſſi ſûr entre les mains de nous ſix (car nous avions tous nos armes) que s'il en confioit la garde à 100. de ſes gens. Cependant nonobſtant cette grande confiance, il laiſſoit toûjours un de ſes principaux domeſtiques, de peur que nous n'en uſaſſions trop familierement avec ſes femmes.

Elles ne ſortoient jamais de leur chambre, quand le General étoit au logis; mais il n'étoit pas plûtôt ſorti, qu'elles venoient dans la nôtre, & demeuroient tous les jours avec nous, nous faiſant mille queſtions ſur nos femmes d'Angleterre, & ſur nos coûtumes. Vous pouvez vous imaginer que quelques-uns de nous ſavoient déja aſſez de leur langue pour les entendre, & pour répondre à leurs demandes. Je me ſouviens qu'un jour elles demanderent combien le Roi d'Angleterre avoit de femmes. Nous répondimes qu'il n'en avoit qu'une, & que nos loix ne permettoient pas d'en avoir davantage. Elles dirent que c'étoit une coûtume fort étrange qu'un homme fut borné à une femme. Il y en eut qui dirent que c'étoit une fort mauvaiſe Loi: D'autres au contraire dirent qu'elle étoit bonne. Ainſi la diſpute fut grande entr'elles. Mais il y en eût une qui dit poſitivement que nôtre Loi étoit meilleure que la leur, & fit taire toutes les autres par la rai-

ſon qu'elle en donna. C'étoit celle que nous apellions la Reine de la guerre, parce qu'elle accompagnoit toûjours le General toutes les fois qu'il alloit en campagne contre ſes ennemis, & lors même qu'il falloit en venir aux mains ; ce que les autres ne faiſoient pas.

Par le moyen de cette familiarité avec les femmes, & par les frequentes converſations que nous avions avec elles, nous apprimes leurs coûtumes & leurs privileges. Le General couche avec ſes femmes par tour ; mais celle qui accouche la premiere d'un garçon, a double part à ſes faveurs : Car quand ſon tour vient, elle a deux nuits ; au lieu que les autres n'en ont qu'une. Il ſemble que les autres ayent un reſpect particulier durant tout le jour précedent pour celle qui doit paſſer la nuit avec le General, & pour marque de diſtinction elle porte au col un mouchoir de ſoie rayé : Et c'eſt à quoi nous connoiſſions la Reine de la journée.

Nous demeurames là cinq ou ſix jours ſans voir durant tout ce tems-là la moindre ombre de bœuf, qui étoit pourtant la ſeule choſe qui nous y avoit amenez. On ne nous permettoit pas de ſortir avec le General pour voir les vaches ſauvages ; mais à cela prés rien ne nous manquoit. Cependant cela ne nous plaiſoit point, & nous priames ſouvent le General de nous donner la liberté d'aller voir les bêtes. Il nous dit enfin qu'il s'étoit pourvû d'une cruche de boiſſon de ris, qu'il vouloit s'en divertir avec nous, & qu'enſuite nous irions avec lui.

Cette liqueur eſt faite de ris boüilli qu'on met dans une cruche, & qu'on y laiſſe tremper long-tems. Je ne ſai comment on la fait ;

mais elle eſt extrêmement forte & trés-agreable. Le ſoir quand le General vouloit ſe réjoüir, il faiſoit porter une cruche de cette liqueur dans nôtre chambre. Il beuvoit le premier, ſes gens beuvoient enſuite tour à tour juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous ſaouls comme des cochons, aprés quoi l'on nous laiſſoit boire. Quand ils en avoient pris ſuffiſamment, nous beuvions à nôtre tour, & eux ne beuvoient plus; car ils ne vouloient pas boire aprés nous. Le General danſoit quelque tems autour de nôtre chambre; mais comme il avoit ſa charge, il s'en alloit bien-tôt dormir.

Le lendemain nous allames avec le General dans les pâcages, où il avoit cent hommes qui travailloient à faire un grand parc pour y enfermer les bêtes; car c'eſt ainſi qu'ils chaſſent, parce qu'ils n'ont point de chiens. Mais je ne vis que huit ou dix vaches auſſi ſauvages que des Daims. Cependant il y eut de nos gens qui apporterent le jour ſuivant trois genices qu'ils tuërent dans les pâcages. Nous retournames à bord avec cela, & ce fût tout ce que nous attrapames.

Le Capitaine Swan fût fort mal ſatisfait du procedé du General. Il avoit promis de nous fournir autant de bœufs que nous en aurions beſoin; mais quand il fallut tenir ſa parole, ou il ne pût le faire, ou il ne le voulut pas. D'ailleurs il nous manqua de parole au ſujet du ris que nous devions avoir pour le fer que nous lui avions vendu. Il nous remettoit de jour en jour, & il n'y avoit pas moyen de le faire venir à compte. Ce ne fut pas là les ſeuls endroits où nous connumes ſa mauvaiſe foi, car peu de tems avant la circonciſion de ſon fils, de laquelle j'ai fait

mention dans le Chapitre precedent, il fit ſemblant d'avoir grand beſoin d'argent pour fournir aux dépenſes de cette journée, & pria le Capitaine Swan de lui prêter 20. onces d'or, car il ſavoit que le Capitaine Swan avoit entre les mains une bonne quantité de ce métal, qu'il croyoit à lui en propre, au lieu qu'il appartenoit à ſes Marchands. Cela n'empêcha pas neanmoins que le Capitaine Swan ne prêtât au General ce qu'il demandoit. Mais quand il fut queſtion de compter, il dit au Capitaine que la coûtume étoit de faire des preſens dans ces jours de ſolemnité, & qu'il avoit reçu ſon or comme un preſent. Il demanda auſſi d'être payé des repas que Swan & ſes gens avoient faits chez lui. Cela ſurprit le Capitaine Swan, qui ne ſavoit cependant quel remede y apporter. Ces contre-tems & les autres chagrins interieurs dont le Capitaine Swan avoit l'eſprit plein, le rendoient de fort mauvaiſe humeur, & l'inquietoient beaucoup; car ſon équipage le preſſoit tous les jours de partir, attendu que c'étoit alors le fort du monſon Oriental, le ſeul vent qui pût nous porter plus avant dans les Indes.

En ce tems-là, quelques-uns des nôtres las & fatiguez de courir par-ci par-là, s'enfuïrent dans le païs, & s'y cacherent, favoriſez & ſoûtenus par Raja Laut à ce que tout le monde croyoit. D'autres auſſi craignant de ne pas aller à un Port Anglois, acheterent un Canot, & réſolûrent de s'y embarquer pour Borneo: Car peu de tems auparavant, un Vaiſſeau de Mindanao en étoit venu, & avoit apporté une Lettre, addreſſée au principal Comptoir Anglois à Mindanao. Le General

voulut que le Capitaine Swan ouvrît cette lettre; mais il n'en voulut rien faire, parce qu'il crût qu'elle pouvoit venir de certains Marchands de l'Inde Orientale, des affaires desquels il ne vouloit pas se mêler. Je rencontrai depuis à Achin le Capitaine Bowry, auquel ayant compté l'avanture, il me dit qu'il avoit envoyé cette Lettre, croyant que les Anglois étoient établis à Mindanao. Nous crumes aussi par la même raison, qu'ils avoient un Comptoir à Borneo : Ainsi nous fûmes trompez de part & d'autre. Quant au Canot sur lequel quelques-uns des nôtres se proposoient d'aller à Borneo, le Capitaine Swan le leur enleva, & fit de grandes menaces aux chefs de la cabale. Ils ne furent pourtant pas tellement découragez, qu'ils n'en achetassent secretement un autre; mais leur dessein ayant éclaté, le Capitaine Swan le fit échouër.

Tout l'équipage generalement étoit alors mécontent, & plein de projets fort differens, & tout cela parce qu'il n'avoit rien à faire. La principale division étoit entre ceux qui avoient de l'argent, & ceux qui n'en avoient point. Ils vivoient d'une maniere bien differente; car ceux qui avoient de l'argent étoient à terre, & ne se soucioient guére de quitter Mindanao, au lieu que les autres demeuroient à bord, & pressoient le Capitaine Swan de remettre en Mer. Ces derniers commençoient à être aussi mutins que mécontens, & ils envoyerent à terre les Marchands de fer acheter du * Rack & du miel, pour faire de la ponche, dont ils s'enivroient, & ensuite se querelloient. Ce desordre m'empêchoit d'aller à bord, car j'ai toûjours eu beau-

* *Liqueur forte composée avec des cannes de sucre.*

coup d'horreur pour l'ivrognerie, à laquelle nos gens qui étoient alors à bord s'abandonnoient entierement.

Cependant on auroit pû étouffer ces desordres, si le Capitaine Swan avoit voulu pour cela se servir de son autorité : Mais comme lui & ses Marchands étoient toûjours à terre, il n'y avoit point de commandement : Ainsi chacun faisoit ce qu'il vouloit, & s'excitoient les uns les autres à mal faire. Monsieur Harthop l'un des Marchands du Capitaine Swan le pressoit beaucoup de se déterminer, & de dire sa pensée à l'équipage ; à quoi il consentit enfin. Il fit donc avertir ses gens de se trouver tous à bord le 13. de Janvier, mil six cens quatre-vingt sept.

Nous attendions avec impatience ce que le Capitaine Swan avoit à nous proposer, aussi étions-nous bien-aises d'aller à bord. Mais malheureusement pour lui deux jours avant cette assemblée le Capitaine envoya son Canonnier à bord querir quelque chose qui étoit dans sa chambre. Le Canonnier remuant plusieurs choses pour trouver ce qu'il avoit ordre de porter à terre, tira entr'autres le Journal du Capitaine depuis l'Amerique jusqu'à l'Isle de Guam, & le mit à côté de lui. Un nommé Jean Reed de Bristol, duquel j'ai fait mention dans mon Chapitre quatriéme, prit ce Journal. C'étoit un jeune homme assez ingenieux, & qui avoit beaucoup de politesse, & d'honnêteté. Il passoit aussi pour entendre assez bien la marine, & avoit aussi fait un Journal. Un motif de curiosité lui fit prendre le Journal du Capitaine Swan pour voir s'il s'accordoit avec le sien ; desir fort ordinaire aux Gens de marine

quand ils en trouvent l'occaſion, & principalement aux jeunes qui n'ont pas beaucoup d'experience. A l'ouverture du livre il tomba ſur un endroit où le Capitaine Swan dauboit avec aigreur la plûpart de ſes gens, & ſur tout un autre Jean Reed natif de la Jamaïque. C'étoit juſtement ce qu'il ne cherchoit pas; mais le rencontrant ſi à propos, la curioſité le fit aller plus loin, & lui donna envie d'en ſavoir davantage, ſi bien que tandis que le Canonnier étoit occupé, il emporta le livre pour le viſiter à loiſir. Le Canonnier ayant expedié ſon affaire, ferma la porte de la chambre ſans ſonger au livre, & s'en retourna à terre. Jean Reed de Briſtol le montra à Jean Reed Jamaïcain, & à ceux qui étoient à bord, qui étoient dés lors pour la plûpart dans la ſituation qu'il falloit pour faire un coup déterminé, & qui ne demandoient qu'un prétexte plauſible pour mettre la main à l'œuvre. Croyant donc que ce qui étoit dans le Journal ſuffiſoit pour pouvoir ſe mettre en devoir d'executer leurs deſſeins, le Capitaine Tear, qui comme j'ai déja dit avoit été mal-traité par le Capitaine Swan, profita de l'occaſion qui ſe preſentoit de ſe venger, & groſſit les choſes autant qu'il pût, & étoit d'avis qu'on ôtât le commandement au Capitaine Swan, eſperant qu'on pourroit le lui donner. Pour les Matelots, il ne fut pas difficile de leur perſuader tout ce qu'on voulut, parce qu'ils étoient tout à fait las d'un ſi long & ſi ennuyeux voyage; que la plûpart deſeſperoient de retourner jamais chez eux, & ne ſe ſoucioient guere par conſequent ni de ce qu'ils feroient, ni du lieu où ils iroient. Ce n'étoit uniquement

que l'inaction qui les rendoit si inquiets ; aussi consentirent-ils d'abord aux propositions que Teat leur fit. Tous ceux qui étoient à bord s'obligerent incontinent par serment de casser le Capitaine Swan, & de cacher leur dessein à ceux qui étoient à terre, jusqu'à ce que le Vaisseau fût à la voile, ce qu'on auroit fait sur le champ ; si le Chirurgien en chef ou le Chirurgien en second avoit été à bord. Le lendemain au matin ils envoyerent à terre le nommé Cock-Worthy pour faire venir en diligence l'un des deux, sous prétexte qu'un de leurs hommes étant tombé à fond de cale s'étoit cassé une jambe. Le Chirurgien répondit qu'il avoit fait son compte d'aller à bord le jour suivant avec le Capitaine, & qu'il n'y iroit pas plutôt ; mais il y envoya Herman Coppinger, Sous-Chirurgien.

Cet homme étant couché quelque tems auparavant chez sa Pagally, un serpent s'entortilla autour de son col ; mais il s'en alla de lui-même sans lui faire aucun mal. Il est ordinaire en ce païs-là que les serpens entrent dans les maisons, & dans les Vaisseaux aussi ; car plusieurs vinrent dans le nôtre tant qu'il fut dans la riviere. Mais pour reprendre le fil de nôtre Relation, Herman Coppinger se prépara pour aller à bord, & le lendemain que le Capitaine Swan & tout son équipage devoient se trouver à bord, j'y allai aussi, personne ne se défiant de ce qui se tramoit par ceux qui étoient sur le Vaisseau, jusques à ce que nous y fûmes. Nous vimes bien alors que l'homme à la jambe rompuë n'étoit qu'un artifice pour faire venir le Chirurgien. En effet aprés avoir obtenu ce qu'ils desiroient, ils envoyerent le canot à terre pour

prier tous ceux qu'ils rencontroient de venir à bord ; mais de ne leur en point dire la raison, de peur que le Capitaine Swan ne vint à le savoir.

Le 13. au matin ils leverent l'ancre, & tirerent un coup de canon. Le Capitaine Swan envoya sur le champ à bord Monsieur Nelly, qui étoit alors son premier Contremaître, pour voir ce que c'étoit. Ils lui dirent tous les sujets qu'ils avoient de se plaindre, & lui montrerent le Journal. Il leur persuada d'attendre la réponse du Capitaine Swan & des Marchands jusques au lendemain. S'étant donc remis à l'ancre, & Monsieur Harthop arrivé à bord le lendemain, il leur conseilla d'accommoder la chose, ou d'attendre au moins qu'ils eussent meilleure provision de ris : Mais ils n'y voulurent point consentir, & leverent encore l'ancre pendant qu'il étoit à bord. Cependant à la persuasion de Mr. Harthop, ils promirent d'attendre jusqu'à deux heures aprés midi le Capitaine Swan, & ceux de ses gens qui voudroient venir à bord ; mais qu'ils ne laisseroient aller personne à terre que le nommé Guillaume, qui avoit une jambe de bois, & un autre homme qui étoit scieur.

Si le Capitaine Swan étoit venu à bord, il auroit pû renverser tous leurs desseins : Mais non seulement il n'y vint point, comme auroit fait un Capitaine qui auroit eu de la prudence & du courage, il n'y envoya même qu'aprés que le tems fut expiré. Ainsi nous laissames le Capitaine Swan à terre avec environ 36. hommes, & 6. ou 8. qui s'en étoient fuïs, sans compter environ 16. que nous y avions enterrez, la plûpart étant

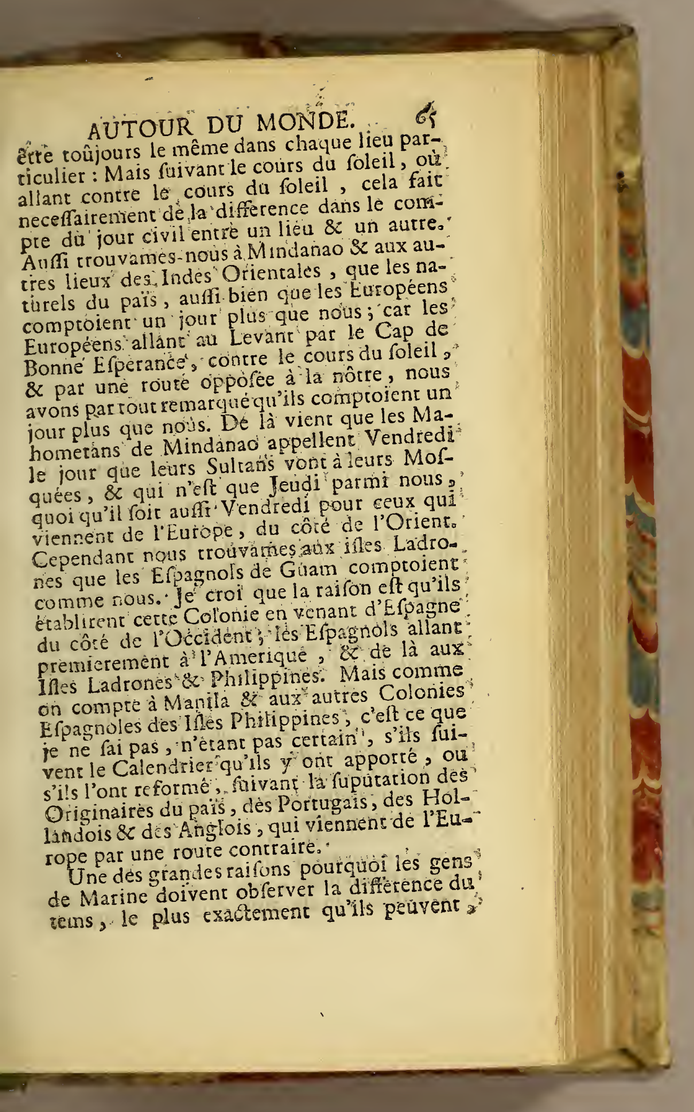
morts de poiſon. Les Mindanayans ſont fort experts à empoiſonner ; ce qu'ils font pour la moindre choſe. Les nôtres de leur côté ne manquoient pas de leur donner ſujet de mécontentement, ſoit en general par leurs friponneries, ſoit en particulier par la trop grande familiarité qu'ils avoient avec leurs femmes en leur preſence. Quelques-uns de leurs poiſons ſont lents ; car il y avoit alors de nos gens empoiſonnez qui ne moururent que quelques mois aprés.

CHAPITRE XIV.

Leur départ de la Riviere de Mindanao. Du tems perdu ou gagné à faire le tour du Monde par mer. Avis aux gens de marine ſur ce qu'ils doivent donner à la difference de la déclinaiſon du ſoleil. Côte Meridionale de Mindanao. Chambongo ville & havre, avec les Iſles de ſon voiſinage. Tortuës vertes, ruïnes d'un Port Eſpagnol. La pointe la plus Occidentale de Mindanao. Deux Pros ou Barques des Sologues venant de Manila. Iſle à l'Occident de Sebo. Cannes. Iſle des Chauve-ſouris, de fort grande étenduë. Grand nombre de Tortuës & de vaches marines. Fond bas dangereux. Iſle de Panay de la dépendance des Eſpagnols, & autres Iſles Philippines. Iſle de Mindora. Deux Barques priſes. Nouvelle relation de l'Iſle de Luçon, de la ville & du havre de Manila. Ils vont à Pulo Condore. Fonds bas de Pracel. Arbre à goudron, Mango, & Arbre à raiſin. Noix muſcades ſauvages. Animaux. Tortuë va d'un lieu à l'autre. Commodité de la ſituation de Pulo Condore ; ſon eau, & ſes habitans Co-

chinchinois. Langue des Malayans. Coûtume en ces païs-là & en Guinée de prostituer les femmes. Idolâtries en ces contrées, à Tonquin, & parmi les gens de Marine de la Chine. Procession au Fort saint George. Ils radoubent leur Vaisseau. Mort de deux personnes qui avoient été empoisonnées à Mindanao. Ils prennent de l'eau, & un Pilote pour la Baye de Siam. Pulo Uby, & pointe de Cambodie. Deux Vaisseaux Cambodiens. Isles de la Baye de Siam. Propreté des Vaisseaux & des Matelots du Royaume de Champa. Tempêtes. Gros Vaisseaux Chinois venant de Palimbam dans l'Isle de Sumatra. Leur retour à Pulo Condore. Bataille sanglante avec un Vaisseau Malayan. Les Chirurgiens & les Auteurs, souhaitent de se retirer.

LE 14. de Janvier, à trois heures aprés midi, nous fimes voiles de la riviere de Mindanao, résolus d'aller croiser devant Manila. Ce fut durant le sejour que nous fimes à Mindanao que nous commençames à nous appercevoir du changement du tems dans le cours de nôtre voyage. Car ayant été si loin à l'Occident suivant toûjours le cours du soleil, il falloit par consequent que nous eussions insensiblement gagné quelque chose dans la longueur des jours particuliers, & que nous eussions perdu dans le compte ou nombre sommaire des jours ou des heures. Suivant la difference des longitudes de l'Angleterre & de Mindanao, cette Isle selon la suputation ordinaire étant à environ 210. degrez du lézard, la difference du tems à nôtre arrivée à Mindanao devoit être d'environ 14. heures, dont nous devions grossir nôtre compte, puis que nous avions gagné cela en suivant le cours du soleil. Il est vrai que le jour naturel doit



être toûjours le même dans chaque lieu particulier : Mais suivant le cours du soleil, où allant contre le cours du soleil, cela fait necessairement de la difference dans le compte du jour civil entre un lieu & un autre. Aussi trouvames-nous à Mindanao & aux autres lieux des Indes Orientales, que les naturels du païs, aussi bien que les Européens comptoient un jour plus que nous ; car les Européens allant au Levant par le Cap de Bonne Esperance, contre le cours du soleil, & par une route opposée à la nôtre, nous avons par tout remarqué qu'ils comptoient un jour plus que nous. De là vient que les Mahometans de Mindanao appellent Vendredi le jour que leurs Sultans vont à leurs Mosquées, & qui n'est que Jeudi parmi nous, quoi qu'il soit aussi Vendredi pour ceux qui viennent de l'Europe, du côté de l'Orient. Cependant nous trouvâmes aux isles Ladrones que les Espagnols de Guam comptoient comme nous. Je croi que la raison est qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Espagne du côté de l'Occident ; les Espagnols allant premierement à l'Amerique, & de là aux Isles Ladrones & Philippines. Mais comme on compte à Manila & aux autres Colonies Espagnoles des Isles Philippines, c'est ce que je ne sai pas, n'étant pas certain, s'ils suivent le Calendrier qu'ils y ont apporté, ou s'ils l'ont reformé, suivant la suputation des Originaires du païs, des Portugais, des Hollandois & des Anglois, qui viennent de l'Europe par une route contraire.

Une des grandes raisons pourquoi les gens de Marine doivent observer la difference du tems, le plus exactement qu'ils peuvent,

eſt pour être plus exacts dans leurs latitudes. Car comme nos tables de la declinaiſon du ſoleil ſont ſupputées pour les Meridiens des lieux où elles ont été faites, durant les mois de Mars & de Septembre, elles different d'environ 12. minutes des parties du monde, ſituées ſous les Meridiens opoſez, & pendant les autres tems de l'année, elles different auſſi à proportion de la declinaiſon du ſoleil: De ſorte que ſi l'on alloit auſſi loin que nous fimes, la difference ſeroit encore plus grande, & cauſeroit de groſſes erreurs. Les gens de Mer même qui ont de l'habileté, ne s'apperçoivent preſque pas de cela en voyageant, quoi que ce ſoit une remarque ſi neceſſaire; & cela pour ne pas faire aſſez d'attention à la raiſon ſur laquelle eſt fondée cette neceſſité, comme il arriva à ceux de nôtre troupe, qui aprés avoir paſſé 110. degrez, commencerent à diminuer la difference de la declinaiſon, au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fimes durant toute la route.

Le vent étoit Nord Nord-Eſt, le tems beau & clair, & le vent frais. Nous fimes route à l'Oüeſt, & cotoyames le Midi de l'Iſle de Mindanao, à quatre ou cinq lieuës de la terre. De là, la côte s'étend à l'Oüeſt quart de Sud. Elle eſt aſſez élevée prés de la Mer, pleine de bois, & on y voit de hautes montagnes.

Nous nous trouvames le lendemain vis-à-vis de Chambongo, ville de cette Iſle, & à 30. lieuës de la riviere de Mindanao. On dit que le havre y eſt bon, & qu'il y a un grand établiſſement, avec quantité de bœufs & de bufles. On dit auſſi que les Eſpagnols

s'y fortifierent autrefois. A la hauteur de cette place, & à deux ou trois lieuës de la terre, il y a deux fonds bas. De là en avant, le païs est plus bas & plus uni, quoi qu'il y ait pourtant quelques montagnes dans la contrée.

A environ six lieuës en deçà de l'Occident de Mindanao, nous passâmes à plusieurs petites Isles basses, à environ deux ou trois lieuës au Sud de ces Isles, il y en a une longue qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Est environ 12. lieuës. Elle est basse prés de la Mer du côté du Nord, & au milieu, il y a une file de montagnes, qui regne depuis un bout jusqu'à l'autre. Entre cette grande Isle & les petites, il y a un bon & large canal. L'eau est aussi de bonne profondeur entre les petites Isles, & le flux violent: Mais je ne sai à quel point du compas la marée monte & décend, ni combien elle hausse & baisse.

Le 17. nous mouillames à l'Est de ces petites Isles, à 8. brasses d'eau, sur un sable clair. Il y a là quantité de Tortuës vertes, dont la chair est aussi bonne, que j'en aye mangé aux Indes Occidentales; mais il n'y a pas moyen d'en approcher, tant elles sont sauvages. Un peu à l'Oüest de ces Isles nous vîmes dans l'Isle de Mindanao quantité de Cacaotiers. Cela nous obligea d'envoyer nôtre canot à terre, croyant trouver des Habitans; mais nous n'y en trouvames point, ni autre signe qu'il y en eût aucun. Il est vrai que nous vîmes de grandes traces de sangliers, & d'autres grandes bêtes, & prés de la Mer les rüines d'un vieux Fort. Les murailles étoient de bonne hauteur, bâties de pierre & de chaux, & ce semble à l'Espagnole. Depuis cet

endroit-là le païs tire à l'Oüeſt Nord-Oüeſt, & eſt prés de la Mer d'une mediocre hauteur. La contrée s'étend de ce côté-là 4. ou 5. lieuës, & regne 5. ou 6. lieuës plus avant vers le Nord-Nord-Oüeſt, formant pluſieurs hautes pointes.

Nous appareillames encore le 14. & traverſames les petites Iſles; mais nous trouvames des marées ſi inconſtantes, que nous fûmes contraints de moüiller encore. Le 22. nous doublames la pointe la plus Occidentale de Mindanao, & fimes route au Nord tout le long de la côte par un vent frais de Nord-Nord-Eſt. Un peu plus avant nous trouvames que le païs s'avançoit au Nord-Nord-Eſt. Cette partie de l'Iſle eſt haute prés de la Mer, pleine de Caps élevez, & de quantité de bois. Il y a quelques petites Bayes ſablonneuſes, où l'on trouve des ruiſſeaux d'eau douce.

Nous trouvames deux Pros qui appartenoient aux Sologues, qui font partie des Habitans de Mindanao dont on a déja parlé. Ces Pros venoient de Manila, & étoient chargez de Soiries & de Mouſſelines. Nous ſuivimes cette partie Occidentale de l'Iſle, & fimes route au Nord, juſques à ce que nous fûmes vis-à-vis de quelques autres des Iſles Philippines qui étoient à nôtre Nord. Enſuite nous tournames le Cap du côté de ces Iſles, nous tenant toûjours au Nord-Oüeſt par un vent de Nord-Nord-Eſt.

Le 3. de Février nous moüillames dans une bonne Baye à l'Oüeſt de l'Iſle à 2. degrez 55. minutes de latitude, à 13. braſſes d'eau, ſur un fond bon & marécageux. Cette Iſle n'a point de nom, au moins n'avions-nous

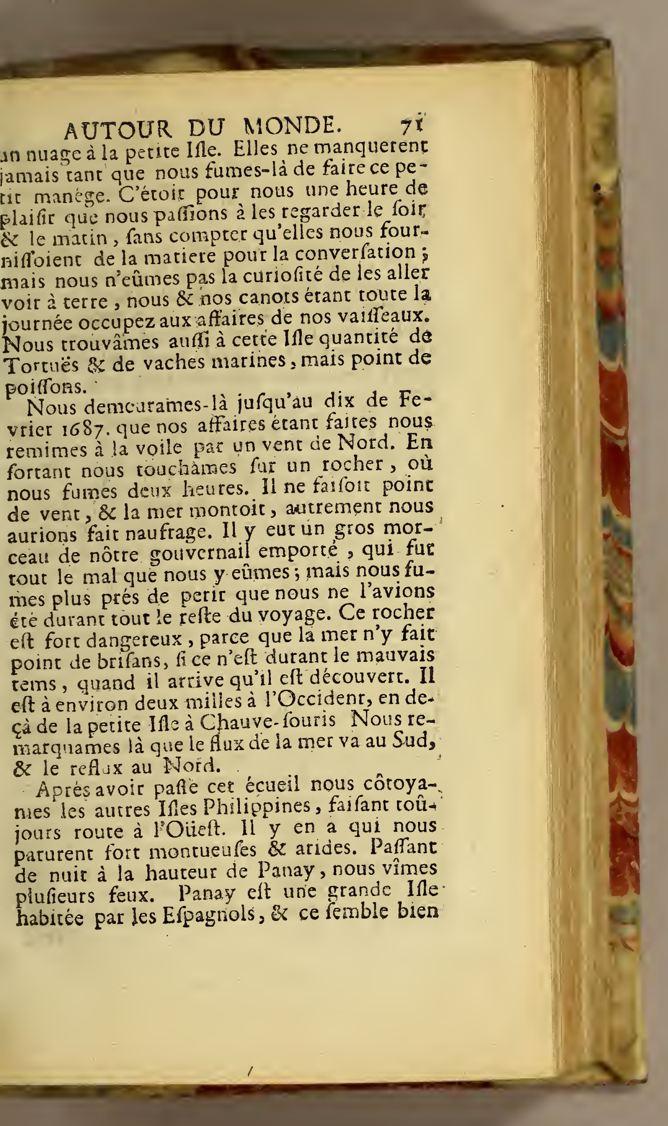
point de livres où elle fut nommée ; mais elle est à l'Occident de l'Isle de Sebo. Elle a environ 8. ou 10. lieuës de long, & est montueuse & pleine de bois. Ce fut là que le Capitaine Reed, de même que le Capitaine Swan avoit si fort invectivé dans son Journal, & qui étoit devenu Capitaine en sa place, & le Capitaine Teat son Lieutenant ; ce fut là, dis-je, que Reed & Henri More Quartier-Maître, donnerent ordre aux Charpentiers de raccommoder nôtre fond de cale, pour rendre nôtre Vaisseau meilleur voilier. Cela étant fait nous le mimes sur le côté, nettoyâmes le fond, & le graissâmes de suif. Ensuite nous primes de l'eau, car il y en a là de fort bonne.

La contrée de cette Baye étoit assez basse, le terroir noir & gras, & il y avoit diverses sortes d'arbres gros & grands. En certains endroits nous trouvames quantité de canes, comme celles qu'on porte en Angleterre. Les nœuds ne sont pas à plus de deux pieds & demi, ou deux pieds ou dix pouces tout au plus les uns des autres, & la plûpart ne sont pas à plus de deux pieds de distance. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent jusqu'au sommet. Elles ont 15. ou 20. brasses de long, & sont fort grosses depuis la racine jusqu'à 5. ou 6. pieds vers le bout. Elles sont d'un verd pâle, couvertes d'une peau épaisse, barbuë, & de couleur brune : Mais cette peau se dépoüille en la passant seulement par la main fermée. Nous en coupames plusieurs qui se trouverent extrêmement fortes & pesantes.

Nous ne vimes ni maisons, ni aucunes marques d'Habitans ; mais pendant que nous

étions-là, il vint dans la Baye un Canot avec six hommes. Je ne sai dequoi il étoit chargé, n'i où il alloit, mais je sai bien que les hommes étoient Indiens, & que nous ne pûmes les entendre.

Au milieu de cette Baye, environ un mille de la côte il y a une petite Isle pleine de bois, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Nous moüillames à environ un mille de cette Isle. Là habitoient une incroyable quantité de Chauve-souris, aussi grosses que des Canards, pour ne pas dire plus, avec des aîles d'une fort grande longueur. J'ai vû une de ces Chauve-souris à Mindanao, & je juge que chaque aîle n'avoit pas moins de sept ou huit pieds depuis un bout jusqu'à l'autre; car il n'y avoit personne de nous qui eût pû à beaucoup prés toucher les deux extrémitez, quelques étendus qu'eussent été ses bras. Leurs aîles étoient de la même substance que celle des autres Chauve-souris, brunes ou couleur de souris. Il y a sur la peau des côtes, ou une espece de varangues qui regnent tout le long, & font trois ou quatre plis. Aux jointures de ces côtes & aux extrémitez des aîles, il y a des griffes pointuës & faites en crochets, par le moyen desquelles elles peuvent se prendre à tout. Aussi-tôt que le Soleil étoit couché, ces animaux commençoient à prendre leur vol par grosses troupes comme des essaims d'abeilles, & passoient de leur petite Isle à l'Isle principale. Où elles alloient ensuite, c'est ce que je ne sai point. Nous les voyions s'élever jusques à ce que la nuit les dérobât à nôtre vûë, & le matin aussi-tôt qu'il commençoit à faire clair nous les revoyions, jusqu'à Soleil levant, revenir comme



un nuage à la petite Isle. Elles ne manquerent jamais tant que nous fumes-là de faire ce petit manége. C'étoit pour nous une heure de plaisir que nous passions à les regarder le soir & le matin, sans compter qu'elles nous fournissoient de la matiere pour la conversation; mais nous n'eûmes pas la curiosité de les aller voir à terre, nous & nos canots étant toute la journée occupez aux affaires de nos vaisseaux. Nous trouvâmes aussi à cette Isle quantité de Tortuës & de vaches marines, mais point de poissons.

Nous demeurames-là jusqu'au dix de Fevrier 1687. que nos affaires étant faites nous remimes à la voile par un vent de Nord. En sortant nous touchâmes sur un rocher, où nous fumes deux heures. Il ne faisoit point de vent, & la mer montoit, autrement nous aurions fait naufrage. Il y eut un gros morceau de nôtre gouvernail emporté, qui fut tout le mal que nous y eûmes; mais nous fumes plus prés de perir que nous ne l'avions été durant tout le reste du voyage. Ce rocher est fort dangereux, parce que la mer n'y fait point de brisans, si ce n'est durant le mauvais tems, quand il arrive qu'il est découvert. Il est à environ deux milles à l'Occident, en deçà de la petite Isle à Chauve-souris Nous remarquames là que le flux de la mer va au Sud, & le reflux au Nord.

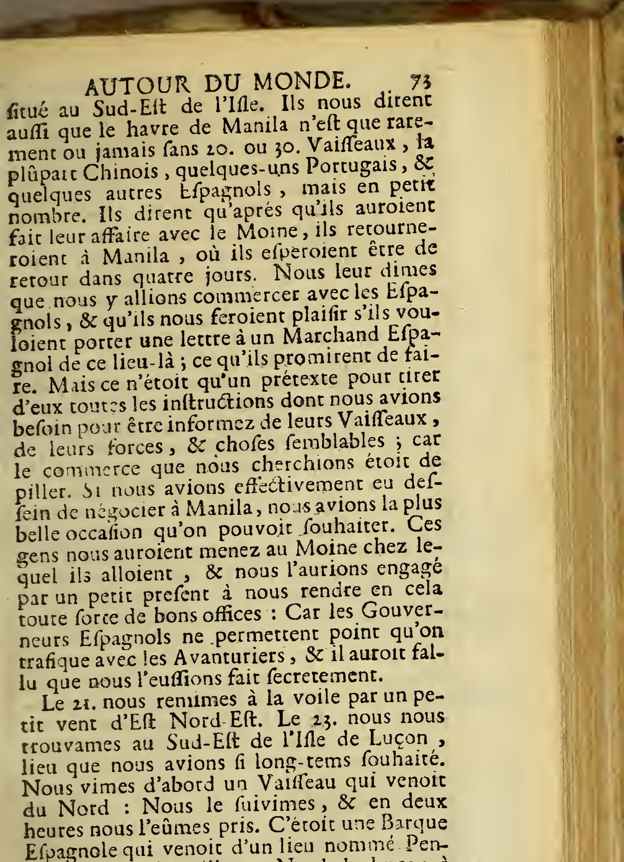
Aprés avoir passé cet écueil nous côtoyames les autres Isles Philippines, faisant toûjours route à l'Oüest. Il y en a qui nous parurent fort montueuses & arides. Passant de nuit à la hauteur de Panay, nous vîmes plusieurs feux. Panay est une grande Isle habitée par les Espagnols, & ce semble bien

habitée à en juger par les feux qui nous parurent par-ci par-là. Les Espagnols ont coûtume de faire ces signaux pour donner l'allarme, & avertir qu'il y a à craindre du côté de la Mer, car il y a apparence qu'ils avoient découvert nôtre Vaisseau le jour précedent. C'est une côte qui n'est pas frequentée, & il est rare d'y voir un Vaisseau. Nous ne touchames point à Panay, ni à aucun autre lieu, quoi que nous vissions plusieurs petites Isles du côté de l'Oüest, & quelques fonds bas ; mais rien de tout cela n'étoit marqué dans nos Cartes.

Le 18. de Février nous mouillames au Nord-Oüest de l'Isle de Mindora, à 10. brasses d'eau, & environ 3. quarts de mille de la côte. Mindora est une grande Isle. Le milieu est à 13. degrez de latitude. Elle a environ 40. lieuës de long, s'étendant au Nord-Oüest & au Sud-Est. Elle est haute, & montueuse, & il y a peu de bois. Le lieu où nous mouillames n'est ni fort haut ni fort bas. Il y a un petit ruisseau. Le païs voisin de la Mer est plein de bois, & les arbres sont hauts & grands ; mais à une lieuë plus avant fort menus & fort petits. Nous y vimes de grandes traces de sangliers & de bœufs ; nous vimes aussi quelques-unes de ces bêtes que nous chassames ; mais elles étoient si sauvages que nous ne pûmes en tuër aucune.

Pendant que nous étions-là il y arriva un canot avec quatre hommes qui venoient de Manila. Il n'y eut pas moyen de les approcher pendant quelque tems ; mais enfin apprenant que nous parlions Espagnol, ils vinrent à nous, & nous dirent qu'ils alloient chez un Moine qui demeuroit à un village d'Indiens

situé



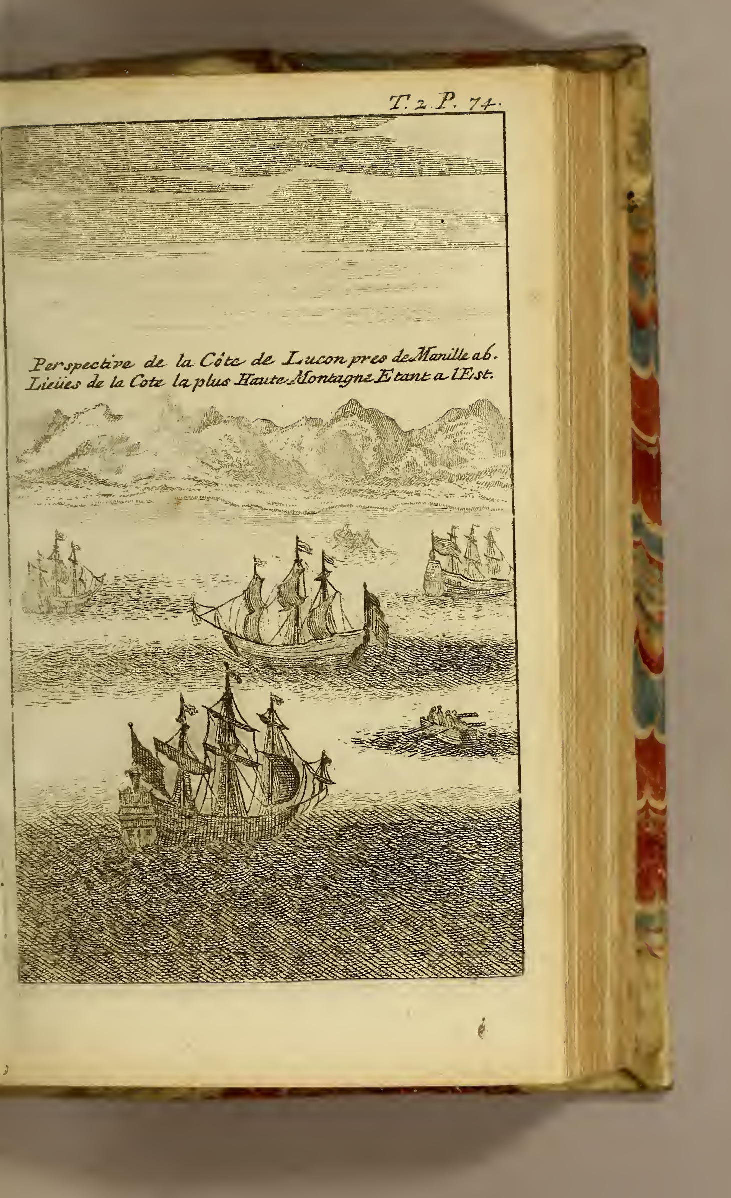
ſitué au Sud-Eſt de l'Iſle. Ils nous dirent auſſi que le havre de Manila n'eſt que rarement ou jamais ſans 20. ou 30. Vaiſſeaux, la plûpart Chinois, quelques-uns Portugais, & quelques autres Eſpagnols, mais en petit nombre. Ils dirent qu'aprés qu'ils auroient fait leur affaire avec le Moine, ils retourneroient à Manila, où ils eſperoient être de retour dans quatre jours. Nous leur dimes que nous y allions commercer avec les Eſpagnols, & qu'ils nous feroient plaiſir s'ils vouloient porter une lettre à un Marchand Eſpagnol de ce lieu-là ; ce qu'ils promirent de faire. Mais ce n'étoit qu'un prétexte pour tirer d'eux toutes les inſtructions dont nous avions beſoin pour être informez de leurs Vaiſſeaux, de leurs forces, & choſes ſemblables ; car le commerce que nous cherchions étoit de piller. Si nous avions effectivement eu deſſein de négocier à Manila, nous avions la plus belle occaſion qu'on pouvoit ſouhaiter. Ces gens nous auroient menez au Moine chez lequel ils alloient, & nous l'aurions engagé par un petit preſent à nous rendre en cela toute ſorte de bons offices : Car les Gouverneurs Eſpagnols ne permettent point qu'on trafique avec les Avanturiers, & il auroit fallu que nous l'euſſions fait ſecretement.

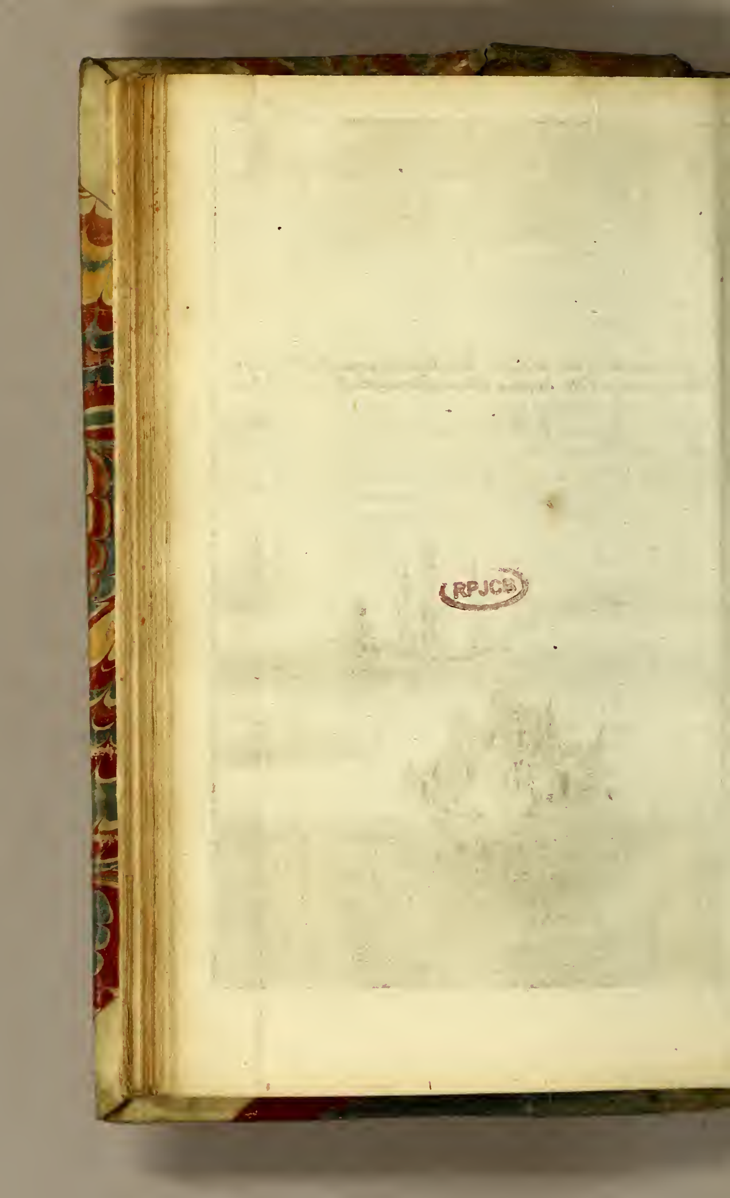
Le 21. nous remîmes à la voile par un petit vent d'Eſt Nord-Eſt. Le 23. nous nous trouvames au Sud-Eſt de l'Iſle de Luçon, lieu que nous avions ſi long-tems ſouhaité. Nous vimes d'abord un Vaiſſeau qui venoit du Nord : Nous le ſuivimes, & en deux heures nous l'eûmes pris. C'étoit une Barque Eſpagnole qui venoit d'un lieu nommé Pengaſanam, petite ville au Nord de Luçon à

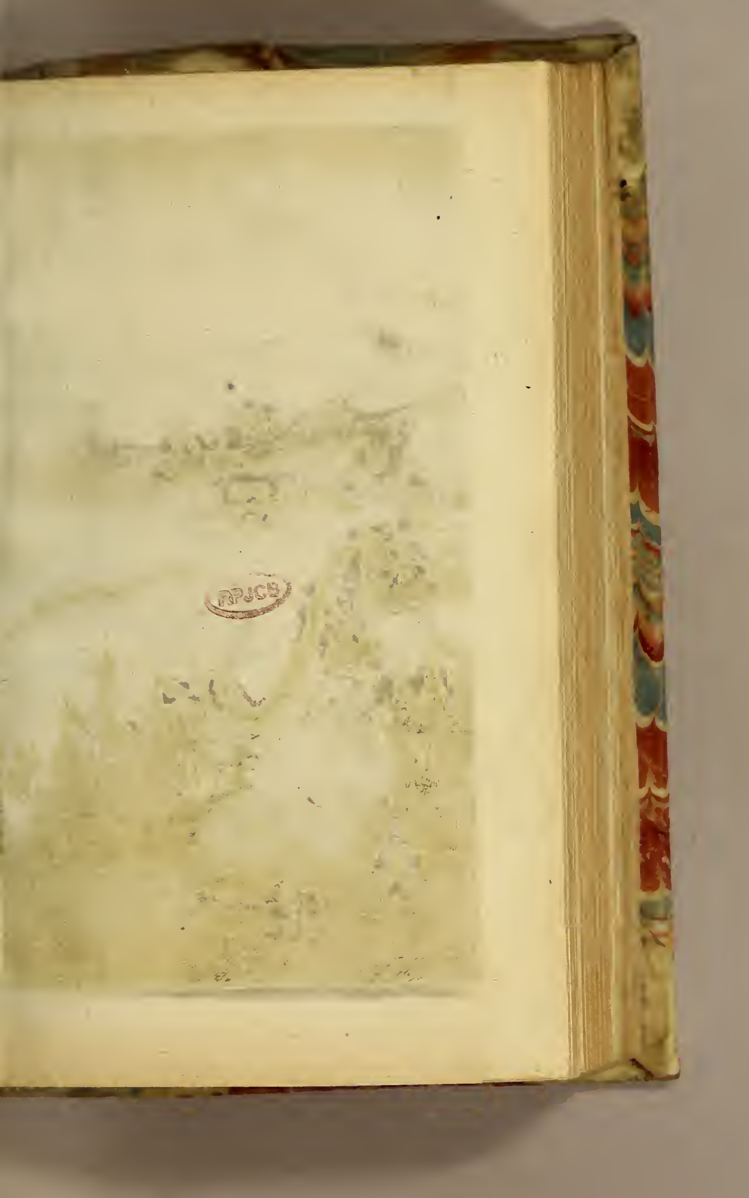
ce qu'on nous dit, & peut-être la même que Pongaſſinay, ſituée dans la Baye au Nord-Oüeſt de l'Iſle. Cette barque alloit à Manila, & n'avoit aucunes Marchandiſes, c'eſt pourquoi nous la laiſſames aller.

Le 23. nous primes un autre Vaiſſeau Eſpagnol venant du même lieu que la barque. Il étoit chargé de ris & de toile de coton, & deſtiné auſſi pour Manila. Ces marchandiſes étoient pour le Navire d'Acapulco. Le ris étoit pour la ſubſiſtance de l'équipage en allant & revenant, & la toile de coton pour faire faire des voiles. Le Maître de cette priſe étoit Boſſeman du Vaïſſeau d'Acapulco, que nous manquames à Guam, & qui étoit alors à Manila. Ce fut lui qui nous apprit quelle étoit la force de ce Vaiſſeau, combien il avoit peur de nous, & l'accident qui lui arriva, & dont on a fait mention dans le Chapitre X. Nous primes ces deux Vaiſſeaux à ſept ou huit lieuës de Manila.

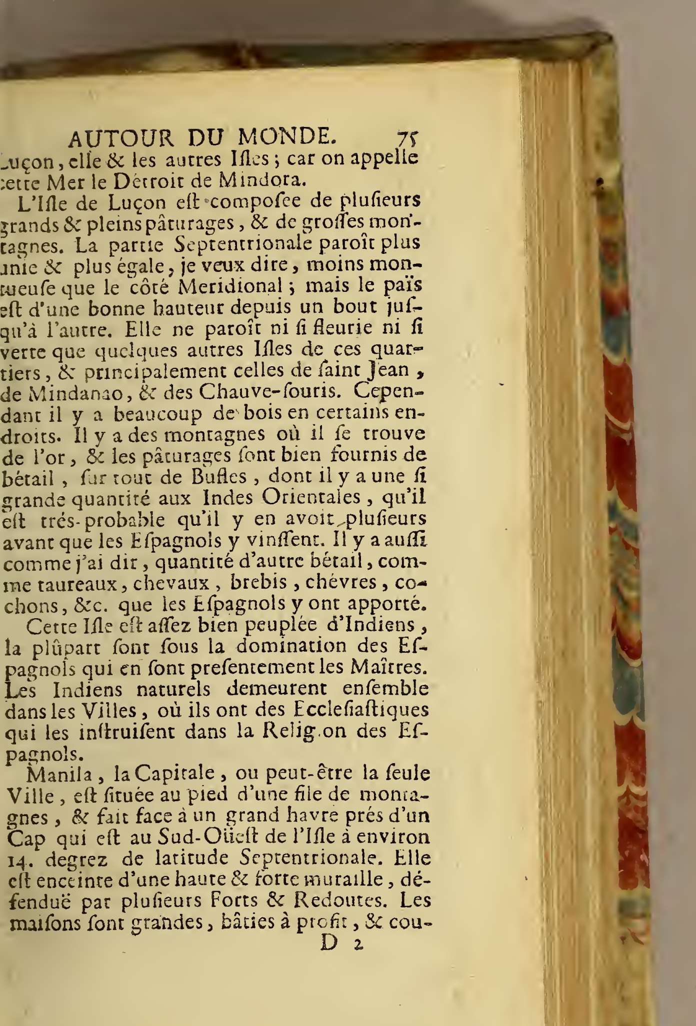
J'ai déja parlé de Luçon; mais cela n'empêchera pas que je n'en faſſe ici une plus ample deſcription. C'eſt une Iſle de grande étenduë, dont la longueur s'étend entre ſix ou ſept degrez de latitude. Elle a prés du milieu environ 60. lieuës de large; mais elle eſt étroite par les bouts. Le côté Septentrional eſt à environ 19. degrez de latitude Septentrionale, & le côté Meridional à environ 12. degrez 30. minutes; cette grande Iſle eſt entourée de quantité de petites, & ſur tout du côté du Septentrion. Le côté Meridional regarde le reſte des Iſles Philippines. Entre celles qui ſont les plus proches de Luçon, Mindora dont j'ai déja parlé, eſt la principale, & donne ſon nom à la Mer ou Détroit qui ſepare de


Perspective de la Côte de Lucon pres de Manille a 6.
Lieües de la Cote la plus Haute Montagne Etant a l'Est.


RPJCB


RPJCB


T. 2. P.
MANILIA



Luçon, elle & les autres Iſles ; car on appelle cette Mer le Détroit de Mindora.

L'Iſle de Luçon eſt compoſée de pluſieurs grands & pleins pâturages, & de groſſes montagnes. La partie Septentrionale paroît plus unie & plus égale, je veux dire, moins montueuſe que le côté Meridional ; mais le païs eſt d'une bonne hauteur depuis un bout juſqu'à l'autre. Elle ne paroît ni ſi fleurie ni ſi verte que quelques autres Iſles de ces quartiers, & principalement celles de ſaint Jean, de Mindanao, & des Chauve-ſouris. Cependant il y a beaucoup de bois en certains endroits. Il y a des montagnes où il ſe trouve de l'or, & les pâturages ſont bien fournis de bétail, ſur tout de Bufles, dont il y a une ſi grande quantité aux Indes Orientales, qu'il eſt trés-probable qu'il y en avoit pluſieurs avant que les Eſpagnols y vinſſent. Il y a auſſi comme j'ai dit, quantité d'autre bétail, comme taureaux, chevaux, brebis, chévres, cochons, &c. que les Eſpagnols y ont apporté.

Cette Iſle eſt aſſez bien peuplée d'Indiens, la plûpart ſont ſous la domination des Eſpagnols qui en ſont preſentement les Maîtres. Les Indiens naturels demeurent enſemble dans les Villes, où ils ont des Eccleſiaſtiques qui les inſtruiſent dans la Religion des Eſpagnols.

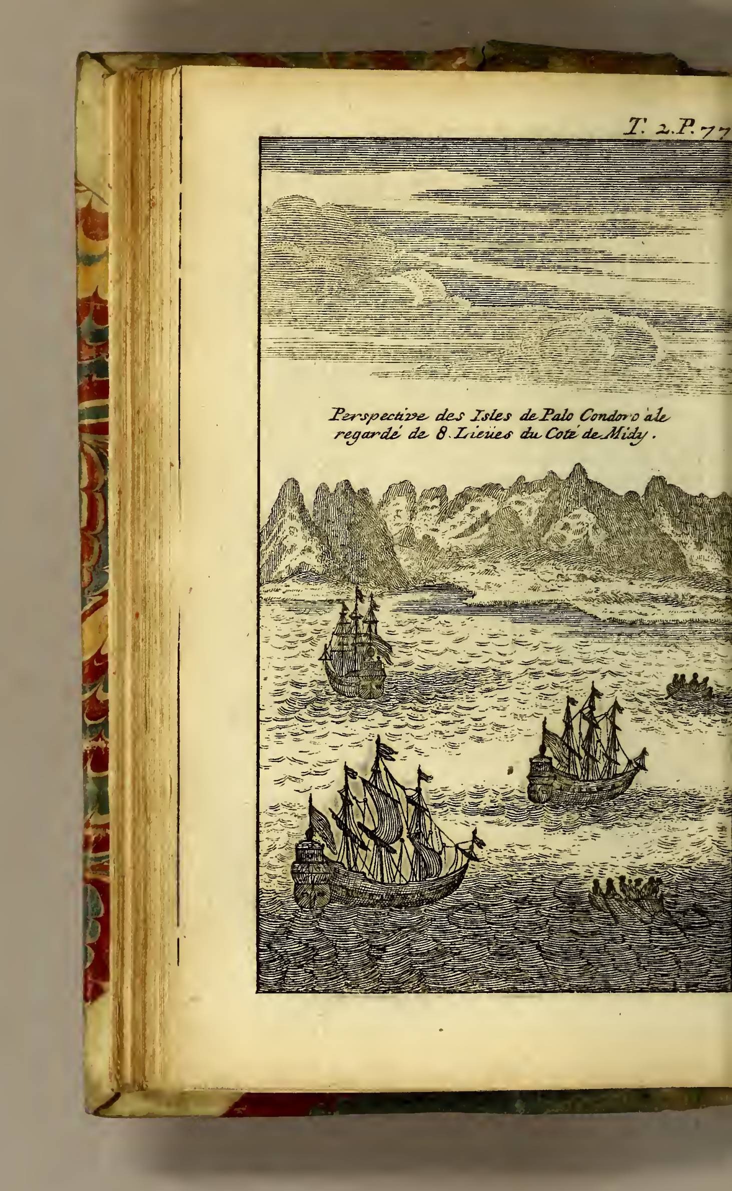
Manila, la Capitale, ou peut-être la ſeule Ville, eſt ſituée au pied d'une file de montagnes, & fait face à un grand havre prés d'un Cap qui eſt au Sud-Oüeſt de l'Iſle à environ 14. degrez de latitude Septentrionale. Elle eſt enceinte d'une haute & forte muraille, défenduë par pluſieurs Forts & Redoutes. Les maiſons ſont grandes, bâties à profit, & cou-

vertes de tuiles, les ruës larges, & regulieres; avec une place d'armes au milieu de la Ville à la mode des Eſpagnols. Il y a un grand nombre de beaux édifices, ſans parler des Egliſes & autres maiſons Religieuſes, qui n'y ſont pas en petite quantité.

Le havre eſt ſi ſpacieux, qu'il peut contenir des centaines de Vaiſſeaux. Auſſi y en a-t-il toûjours pluſieurs, ſoit Eſpagnols, ſoit Etrangers. Jai déja parlé des deux Navires qui vont de Manila à Acapulco, & d'Acapulco à Manila. Outre ces deux, les Eſpagnols en ont d'autrespetits. Ils permettent aux Portugais de négocier à Manila; mais les Chinois ſont les principaux négocians, & c'eſt eux qui font le plus grand commerce. Car ils ont ordinairement 20. 30. ou 40. gros Vaiſſeaux dans le havre tout à la fois, & un grand nombre de Marchands qui demeurent actuellement dans la Ville, ſans compter les Boutiquiers & les Artiſans, qui n'y ſont pas en petite quantité. Les petits Vaiſſeaux montent juſqu'auprés de la Ville; mais ceux d'Acapulco & autres gros bâtimens en demeurent à prés d'une lieuë, à un endroit où il y a un bon Fort, & des Magaſins pour les marchandiſes.

J'ai eu la plus grande partie de cette Relation de Monſieur Coppinger nôtre Chirurgien, qui y fit 2. ou 3. ans aprés un voyage de Porta Nova, ville de la côte de Coromandel & à ce que je croi ſur un Vaiſſeau Portugais. Il y trouva 10. ou 12. hommes de l'équipage du Capitaine Swan, du nombre deſquels étoient quelques uns de ceux que nous avions laiſſez à Mindanao. Aprés que nous en fûmes partis, ils acheterent un Pros à la ſollicitation




Perspective des Isles de Palo Condoro à le
regardé de 8. Lieües du Coté de Midy.

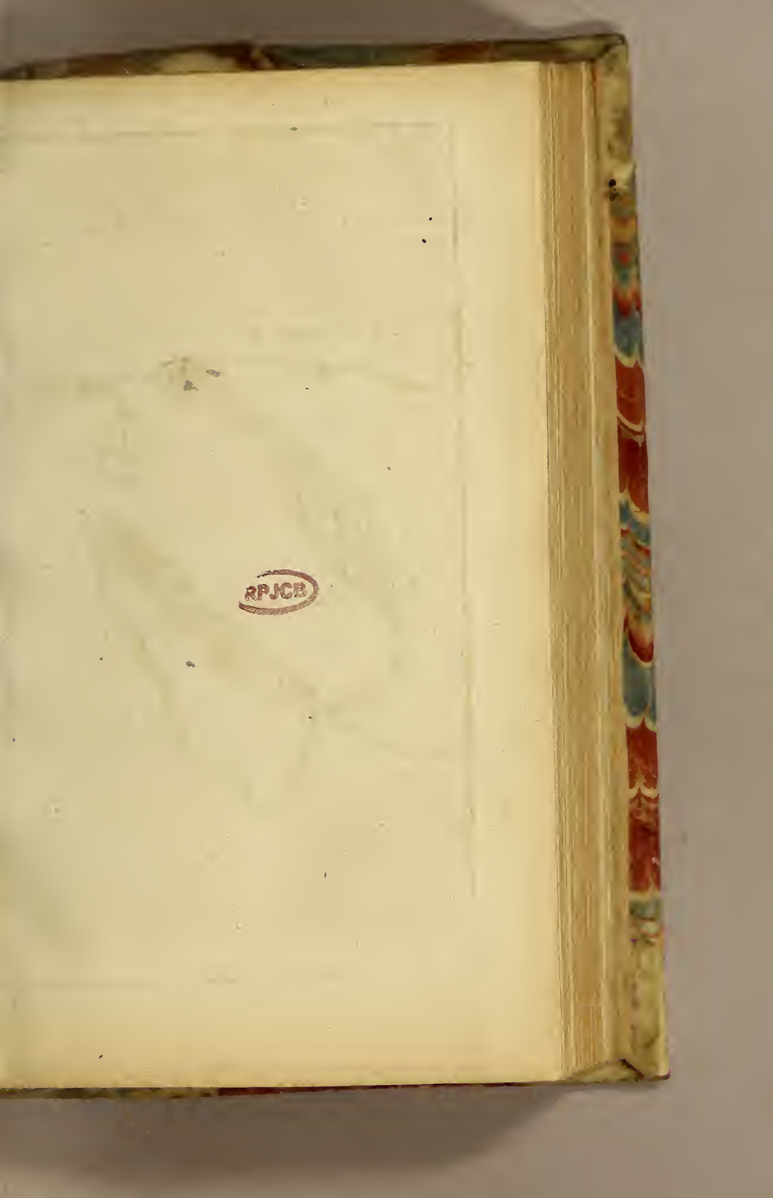
d'un Irlandois, connu ſous le nom de Jean Fitz Gerald, homme qui parloit parfaitement bien Eſpagnol, & vinrent à Manila avec leur Pros. Il n'y avoit que 18. mois qu'ils y étoient, quand Monſieur Coppinger y arriva, & Fitz Gerald s'étoit dés lors marié avec une Metive Eſpagnole qui lui avoit apporté du bien. Il profeſſoit en ce tems-là la Medecine & la Chirurgie, & étoit fort eſtimé pour ſa prétenduë ſcience en ces Arts. Comme il avoit toûjours eû mal aux jambes pendant qu'il fût avec nous, il n'étoit jamais ſans quelques emplâtres & onguens; & ce fut avec cela qu'il s'établit ſur le ſimple fond naturel de ſcience & d'experience qu'il avoit pour le mal des jambes. Mais comme il ſupléoit au ſavoir qui lui manquoit par un grand fond de hardieſſe, qu'il étoit Catholique Romain, & qu'il entendoit l'Eſpagnol, il avoit beaucoup d'avantage ſur tous ſes camarades, & étoit le ſeul qui fut à ſon aiſe. Nous n'étions pas encore à vûë de cette Ville; mais on me montra les montagnes qui la commandent, & j'en tirai le plan en Mer, que j'ai fait graver avec quelques autres que je fis. Voyez la table.

La ſaiſon étant alors trop avancée pour entreprendre quelque choſe, il fut réſolu d'aller de là à Pulo Condore, qui fait une petite partie des Iſles de la côte de Cambodie, d'y amener nôtre priſe, & de caréner nôtre Vaiſſeau ſi nous trouvions un endroit commode pour cela, dans le deſſein de revenir à Manila vers la fin de Mai, pour y attendre le Navire d'Acapulco qui arrive environ ce tems là. Suivant les Cartes que nous avions, & ſur leſquelles nous nous réglions, ne connoiſſant


point ces païs là, il nous sembloit alors que cette place étoit hors de la route, que nous pourrions y être à couvert pendant quelque tems, & attendre le retour du Vaisseau que nous avions en vûë. Car nous évitions autant qu'il se pouvoit, d'aprocher d'aucun lieu de commerce, de peur d'être trop exposez, & peut-être attaquez par des forces superieures.

Aprés avoir donc mis nos prisonniers à terre, nous partimes de Luçon le 26. de Février par un vent frais d'Est-Nord-Est, & beau tems. Nous étions à 14. degrez de latitude Septentrionale, quand nous commençames à faire voiles pour Pulo Condore, & nous fimes route au Sud quart d'Oüest. Nous vinmes chemin faisant assez prés des bas fonds de Pracel, & autres qui sont fort dangereux. Nous en avions grand' peur; mais nous les évitames, & nous ne les vimes seulement pas. Nous découvrimes seulement tout au bout du Midi des fonds bas de Pracel, & à un mille de nous, trois petites Isles sablonneuses ou monceaux de sable, qui paroissoient justement au dessus de l'eau.

Nous n'arrivames que le 13. de Mars à la vûë de Pulo Condore, ou Isle de Condore; car je croi que Pulo signifie Isle. Le 14. nous moüillames vers le Midi au Septentrion de l'Isle, vis-à-vis d'une Baye sablonneuse, à un mille de la côte, & à 10. brasses d'eau sur un sable dur & clair. Pulo Condore est la principale des Isles, & la seule qui soit habitée. Elles sont à 8. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & à environ 20. lieuës Sud quart d'Est de l'embouchure de la riviere de Cambodie. Elles sont si proches les unes des autres, qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle.


RPJCB


La Grande Isle
10
8
8
7
7
6
5
Le Havre
de
Pulocondor
4
3
La Petite Isle

Deux de ces Isles sont d'une raisonnable largeur, & de bonne hauteur. On les peut voir de 14. ou 15. lieuës en mer; mais les autres ne sont que de petits morceaux de terre. La plus grande des deux, qui est celle qui est habitée, a environ 4. ou 5. lieuës de long, située à l'Est & à l'Oüest. L'endroit le plus large n'a pas plus de 3. milles, & la plûpart des endroits n'ont pas un mille de largeur. L'autre grande Isle a environ 3. milles de long, & demi mille de large. Elle s'étend au Nord & au Sud. Elle est située si avantageusement à l'Occident de la plus grande Isle, qu'il se forme entre les deux un havre trés commode. On entre dans ce havre du côté du Nord, où il y a prés d'un mille d'une Isle à l'autre. Au Midi du havre les deux Isles se serrent, en sorte qu'il ne reste qu'un petit passage pour les Barques & Canots. Il n'y a pas d'autres Isles du côté du Septentrion; mais du côté du Midi il y en a 5. ou 6. à côté de la grande Isle. Voyez la table.

Le terroir de ces Isles est pour la plûpart noirâtre, & assez profond. Les montagnes seulement y sont pierreuses. La partie Orientale de la plus grande des Isles est sablonneuse, & a neanmoins de diverses sortes d'arbres. A la verité ils n'y viennent pas aussi gros que j'en ai vû en certains endroits; mais ils sont en general larges, hauts, & bons à tous usages.

Il y a dans cette Isle une espece d'arbre plus gros que tous les autres, & que je n'ai jamais vû que là. Le corps de cet arbre a environ 3. ou 4. pieds de diametre. On en tire un certain suc dont on compose de bon goudron en le faisant un peu boüillir, & si on le laisse

boüillir beaucoup, il devient dur comme de la poix, car nous nous en sommes servis à l'un & à l'autre usage, & l'avons trouvé fort bon. La maniere de tirer ce suc est de faire horisontalement un grand trou qui aille jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & à environ un pied de terre, & de couper ensuite de biais l'arbre au dessus, & en décendant jusques à ce qu'on rencontre la cavité qu'on a faite en bas au milieu de l'arbre & en travers. Dans ce tronc horisontal qui forme la figure d'un demi cercle, on fait un trou comme un bassin, qui contient une pinte ou deux. De la partie superieure de l'arbre qu'on a coupé, le suc tombe dans cette cavité qu'il faut vuider tous les jours. Il coule de cette maniere durant quelques mois; ensuite il s'arrête, & l'arbre se rétablit.

Les Fruitiers que la nature a donnez à ces Isles, sont les Mangos, certains Arbres qui produisent une espece de grape, & d'autres Arbres qui produisent une espece de Muscades sauvages, ou bâtardes. Ils croissent dans les bois, & en trés-grande abondance.

Le Mango croît sur un arbre de la grosseur du Pommier. Les Mangoriers du Fort saint George ne sont pas si gros. Le fruit n'en est pas plus gros qu'une petite pêche; mais long & plus petit, tirant vers le bout. Il est jaunâtre quand il est mûr, fort plein de jus, d'une odeur agréable, & d'un goût excellent. Pendant qu'il est tendre, on le coupe en deux morceaux, & on le confit avec du sel & du vinaigre, où l'on met quelques gousses d'ail. C'est une excellente sauce, dont on fait beaucoup de cas. On l'appelle Mango

Achar, car Achar signifie à mon avis, sauce. On fait aux Indes Orientales, & sur tout à Siam & à Pegu de diverses sortes d'Achar, comme celui qu'on fait des tendres sommitez des Bambos, &c. mais l'Achar de Bambo & de Mango sont les plus usitez. Ces Mangos étoient murs quand nous fûmes-là, comme aussi les autres fruits. Les premiers ont alors une odeur si délicate, que nous les sentions dans le fort des bois, pourvû que nous fussions au-dessous du vent, quoi que nous en fussions fort éloignez, & que nous ne pussions les voir. C'étoit en general de cette maniere que nous les trouvions. Les Mangos sont communs en plusieurs endroits des Indes Orientales; mais je n'ai jamais sû qu'il en crût de sauvages que là. Ces sauvages, quoi que moins gros que ceux que j'ai vûs à Achin, a Madere, & au Fort saint George, sont neanmoins à tous égards aussi agreables que les meilleurs qui viennent dans les jardins.

L'arbre à grape a le corps droit, d'un pied ou plus de diametre, avec peu de branches. Le fruit vient par pelotons, & tout autour du corps de l'arbre, comme le Jack, le Durian, & le Cacao. Il y en a de rouge & de blanc. Ces grapes ressemblent fort aux grapes que nos vignes produisent, soit pour la figure ou pour la couleur; aussi ont elles un goût de vin fort agreable. Je n'ai jamais vû de ce fruit que dans les plus grandes de ces Isles. Les autres n'ont ni arbres à goudron, ni Mangotiers, ni arbres à grapes, ni Muscadiers sauvages.

L'arbre qui porte la noix Muscade sauvage est de la grosseur du noisetier, à cela prés qu'il n'a pas tant de circonference. Les branches

en ſont groſſes, & le fruit vient entre les branches, comme les noiſettes & autres fruits. Cette noix muſcade eſt beaucoup plus petite que la veritable, & auſſi plus longue. Elle eſt enfermée dans une gouſſe déliée ; & dans une eſpece de fleur qui entoure la noix dans la gouſſe. La muſcade ſauvage reſſemble ſi fort à la veritable pour la figure, que nous les primes d'abord l'une pour l'autre ; mais elle n'en a ni l'odeur ni le goût.

Les animaux de ces Iſles ſont des Cochons, des Lezards ; & des Guanos ; & quelques-uns de ceux dont j'ai fait mention dans l'onziéme Chapitre, qui reſſemblent fort aux Guanos, ſi ce n'eſt qu'ils ne ſont pas ſi gros.

Il y a de pluſieurs ſortes d'oiſeaux, comme Perroquets, Perruches, Ramiers, & Pigeons. Il y a auſſi une eſpece de coqs & de poules ſauvages. Ils reſſemblent fort à nôtre volaille domeſtique, à la petiteſſe prés, car ils ne ſont pas plus gros qu'une Corneille. Les coqs chantent comme les nôtres, à cela prés que leur chant eſt beaucoup plus petit, & plus aigre. C'eſt par ce chant que nous les trouvions dans les bois, où nous les tuions. Leur chair eſt fort blanche & fort délicate.

Il y a quantité de coquillage, & abondance de Tortuës vertes.

Puiſque l'occaſion ſe preſente de parler encore de la Tortuë, je croi qu'il ne ſera pas mal à propos d'ajoûter ici quelques raiſons pour confirmer le ſentiment où je ſuis que ces animaux paſſent d'un lieu à l'autre. J'ai dit dans le Chapitre cinquiéme que les Tortuës abandonnent les lieux où elles trouvent ordinairement leur vie, pour aller pondre dans des lieux bien éloignez, & principalement à

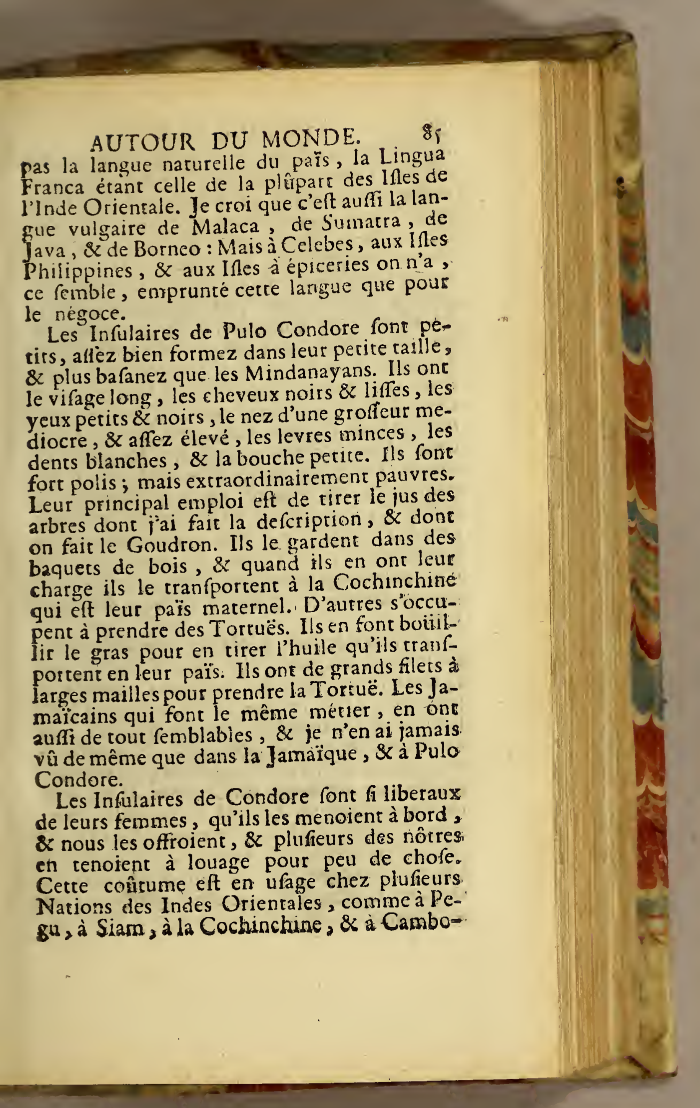
l'Isle de l'Ascension. Depuis que ce Chapitre est imprimé, j'ai parlé à des gens qui croyent que le tems de pondre étant passé, elles ne quittent jamais les lieux où elles ont pondu ; mais se tiennent dans la Mer aux environs de l'Isle ; à quoi je ne trouve aucune probabilité, car elles n'y ont aucune nourriture, comme je pourrois le montrer bientôt, & particulierement en disant, que la Mer des environs de l'Isle de l'Ascension est si profonde, qu'il n'y a qu'un seul endroit où l'on puisse moüiller, & qu'il n'y a pas à cet endroit le moindre signe d'herbe. En effet le plomb de nôtre sonde n'amene jamais d'herbe ni bonne ni mauvaise, de ces Mers profondes ; mais seulement du sable, & choses pareilles. Mais quand on conviendroit que les Tortuës y ont dequoi vivre, j'aurois encore raison de croire qu'elles n'y demeurent pas ; car le tems de pondre étant passé on n'y en voit aucune : Or par tout où elles sont, vous les voyez sortir la tête hors de l'eau pour respirer une fois en 7. ou 8. minutes, ou tout au plus en 10. ou 12. Si l'on considere seulement qu'il y a certaines saisons de l'année où le poisson passe d'une Mer à l'autre, on ne trouvera pas étrange que la Tortuë change d'habitation, puis que les oiseaux ont aussi leur saison pour se transporter d'un lieu à l'autre.

Ces Isles sont assez bien arrosées par de petits ruisseaux d'eau douce, qui coulent abondamment dans la Mer durant 10. mois de l'année. Ils commencent à tarir vers la fin de Mars, & au mois d'Avril il n'y a de l'eau que dans les fosses profondes ; mais il y a des lieux où l'on peut creuser des puits.

Au mois de Mai que la pluye vient, la terre eſt encore pleine d'eau, & les ruiſſeaux reprennent leur cours dans la Mer.

Ces Iſles ſont trés-commodément ſituées pour aller & pour venir ſur la route du Japon, de la Chine, de Manila, de Tonquin, de la Cochinchine, & en general de tous les lieux de la côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, ſoit qu'on paſſe par le Détroit de Malacca, ou par celui de la Sonde, entre Sumatra & Java. Il faut paſſer à l'un ou à l'autre de ces Détroits, en venant de l'Europe ou des Indes Orientales, à moins que de vouloir faire le tour de la plûpart des Iſles de l'Inde Orientale, comme nous fimes. En cas de beſoin on peut s'y rafraichir, & ſe pourvoir fort commodément de tout ce dont on a beſoin, & outre le neceſſaire ordinaire on y trouve des mâts, des vergues, de la poix, & du goudron. Ce ſeroit encore un lieu bien commode pour negocier dans le païs voiſin de la Cochinchine. On pourroit y bâtir un Fort pour mettre un Comptoir à couvert d'inſulte, & aſſurer particulierement le havre, qui peut être bien facilement fortifié. Cette place étant donc ſi importante à tous égards, & d'ailleurs ſi peu connuë, j'en ai mis ici le plan tel que je le tirai durant le ſejour que j'y fis.

Les Habitans de cette Iſle ſont Cochinchinois d'origine, à ce qu'on nous dit; car il y avoit un homme qui parloit bon Malayan; langue que nous commencions à écorcher, & que quelques-uns de nous parloient aſſez bien du tems que nous étions à Mindanao. Le Malayen eſt le langage ordinaire dont on ſe ſert dans le commerce, quoi que ce ne ſoit



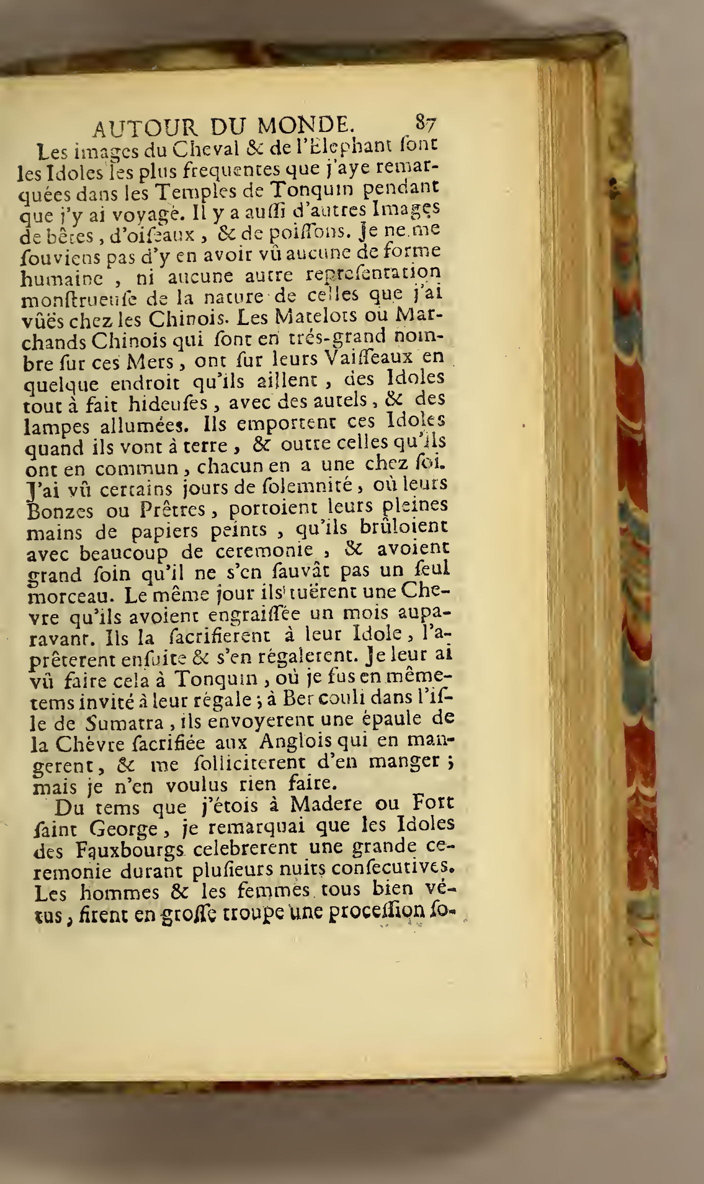
pas la langue naturelle du païs, la Lingua Franca étant celle de la plûpart des Iſles de l'Inde Orientale. Je croi que c'eſt auſſi la langue vulgaire de Malaca, de Sumatra, de Java, & de Borneo : Mais à Celebes, aux Iſles Philippines, & aux Iſles à épiceries on n'a, ce ſemble, emprunté cette langue que pour le négoce.

Les Inſulaires de Pulo Condore ſont petits, aſſez bien formez dans leur petite taille, & plus baſanez que les Mindanayans. Ils ont le viſage long, les cheveux noirs & liſſes, les yeux petits & noirs, le nez d'une groſſeur mediocre, & aſſez élevé, les levres minces, les dents blanches, & la bouche petite. Ils ſont fort polis ; mais extraordinairement pauvres. Leur principal emploi eſt de tirer le jus des arbres dont j'ai fait la deſcription, & dont on fait le Goudron. Ils le gardent dans des baquets de bois, & quand ils en ont leur charge ils le tranſportent à la Cochinchine qui eſt leur païs maternel. D'autres s'occupent à prendre des Tortuës. Ils en font boüillir le gras pour en tirer l'huile qu'ils tranſportent en leur païs. Ils ont de grands filets à larges mailles pour prendre la Tortuë. Les Jamaïcains qui font le même métier, en ont auſſi de tout ſemblables, & je n'en ai jamais vû de même que dans la Jamaïque, & à Pulo Condore.

Les Inſulaires de Condore ſont ſi liberaux de leurs femmes, qu'ils les menoient à bord, & nous les offroient, & pluſieurs des nôtres en tenoient à louage pour peu de choſe. Cette coûtume eſt en uſage chez pluſieurs Nations des Indes Orientales, comme à Pegu, à Siam, à la Cochinchine, & à Cambo-

die, à ce qu'on m'a dit. Je ſai auſſi qu'elle eſt en uſage à Tonquin; car j'y ai fait un voyage depuis; & la plûpart de nos gens eurent des femmes à bord durant tout le tems que nous y demeurames. Nos Marchands, Facteurs & Matelots, qui demeurent en Afrique ſur les côtes de Guinée, ont auſſi des Negreſſes. On regarde cette coûtume comme un effet de la Politique. Car les perſonnes les plus diſtinguées offrent leurs filles aux principaux Facteurs & Capitaines de Vaiſſeaux: les Mandarins ou Nobles font la même choſe à Tonquin. En Guinée les Rois mêmes offrent leurs femmes, engagent les gens par cette alliance à une amitié plus forte & plus ſolide. S'il arrive quelque démêlé en fait de commerce ou d'autre choſe, capable de porter les Originaires à s'en vanger par une perfidie, à quoi ces Nations payennes ſont fort ſujettes, ces Dalilas ne manquent pas d'en avertir leurs Amans, & de faire échouër par ce moyen les deſſeins de leurs Compatriotes.

Ces Peuples ſont Idolatres; mais je ne ſai point quel eſt leur culte. Il y a par ci, par là dans la grande Iſle, quelques maiſons & plantations, & du côté du Midi un petit Village où il y a un petit Temple d'Idoles; où l'on voit l'Image d'un Elephant, qui a environ cinq pieds de haut, & groſſe à proportion, placée à un des bouts du Temple. Il y a auſſi de l'autre côté un Cheval de moindre groſſeur. Ces deux Idoles ont toutes deux la tête tournée du côté du Midi. Ce Temple eſt bas & mediocre, bâti de bois & couvert de chaume comme les maiſons, qui ſont fort mediocres.

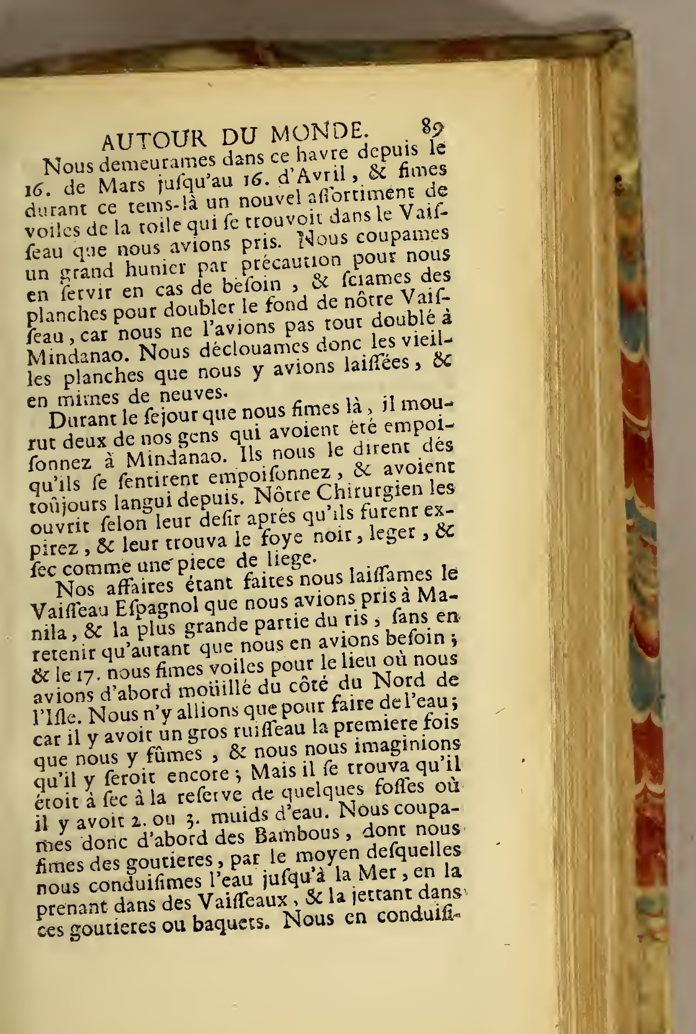


Les images du Cheval & de l'Elephant ſont les Idoles les plus frequentes que j'aye remarquées dans les Temples de Tonquin pendant que j'y ai voyagé. Il y a auſſi d'autres Images de bêtes, d'oiſeaux, & de poiſſons. Je ne me ſouviens pas d'y en avoir vû aucune de forme humaine, ni aucune autre repreſentation monſtrueuſe de la nature de celles que j'ai vûës chez les Chinois. Les Matelots ou Marchands Chinois qui ſont en trés-grand nombre ſur ces Mers, ont ſur leurs Vaiſſeaux en quelque endroit qu'ils aillent, des Idoles tout à fait hideuſes, avec des autels, & des lampes allumées. Ils emportent ces Idoles quand ils vont à terre, & outre celles qu'ils ont en commun, chacun en a une chez ſoi. J'ai vû certains jours de ſolemnité, où leurs Bonzes ou Prêtres, portoient leurs pleines mains de papiers peints, qu'ils brûloient avec beaucoup de ceremonie, & avoient grand ſoin qu'il ne s'en ſauvât pas un ſeul morceau. Le même jour ils tuërent une Chevre qu'ils avoient engraiſſée un mois auparavant. Ils la ſacrifierent à leur Idole, l'aprêterent enſuite & s'en régalerent. Je leur ai vû faire cela à Tonquin, où je fus en même-tems invité à leur régale ; à Ber couli dans l'iſle de Sumatra, ils envoyerent une épaule de la Chévre ſacrifiée aux Anglois qui en mangerent, & me ſolliciterent d'en manger ; mais je n'en voulus rien faire.

Du tems que j'étois à Madere ou Fort ſaint George, je remarquai que les Idoles des Fauxbourgs celebrerent une grande ceremonie durant pluſieurs nuits conſecutives. Les hommes & les femmes tous bien vétus, firent en groſſe troupe une proceſſion ſo-

lemnelle avec des torches allumées, porta avec eux leurs Idoles. Je n'ai point ſû ce que cela ſignifioit. Je remarquai qu'il y en avoit qui portoient de l'huile pour rafraichir leurs lampes, & leur faire jetter plus de lumiere. Ils commencerent leur tour vers les onze heures de nuit, & aprés s'être promenez gravement dans les ruës jusques à deux ou trois heures du matin, les principaux de la proceſſion porterent leurs Idoles dans leur Temple avec beaucoup de ceremonie, & je vis ſur tout qu'il y eut des femmes qui entrerent dans le Temple. Leurs Idoles étoient differentes de celles de Tonquin, de Cambodie, &c. & étoient de forme humaine.

J'ai déja dit que nous arrivames à ces Iſles le 14. de Mars 1687. Le lendemain nous cherchames un lieu propre à carener, & le 16. nous entrames dans le havre, où nous nous préparames à mettre nôtre Vaiſſeau en caréne. Les uns furent occupez à couper des arbres pour en ſcier des planches, d'autres à deſunir le Vaiſſeau, & d'autres enfin à bâtir une maiſon pour y mettre nos marchandiſes, & y faire travailler nos Voiliers. Les Païſans vinrent nous voir, & nous apporterent des fruits de l'Iſle des cochons, & quelquefois des Tortuës, que nous prenions en troc pour du ris, dont nous avions un Vaiſſeau chargé que nous avions pris à Manila. Nous achetames auſſi une bonne quantité de leur liqueur à poix que nous fimes boüillir, & dont nous nous ſervimes pour goudronner le bas de nôtre Vaiſſeau. Nous la mêlames avec de la chaux que nous fimes là, & en compoſames un corps qui s'attacha fort bien.



Nous demeurames dans ce havre depuis le 16. de Mars jusqu'au 16. d'Avril, & fimes durant ce tems-là un nouvel aſſortiment de voiles de la toile qui ſe trouvoit dans le Vaiſſeau que nous avions pris. Nous coupames un grand hunier par précaution pour nous en ſervir en cas de beſoin, & ſciames des planches pour doubler le fond de nôtre Vaiſſeau, car nous ne l'avions pas tout doublé à Mindanao. Nous déclouames donc les vieilles planches que nous y avions laiſſées, & en mimes de neuves.

Durant le ſejour que nous fimes là, il mourut deux de nos gens qui avoient été empoiſonnez à Mindanao. Ils nous le dirent dés qu'ils ſe ſentirent empoiſonnez, & avoient toûjours langui depuis. Nôtre Chirurgien les ouvrit ſelon leur deſir aprés qu'ils furent expirez, & leur trouva le foye noir, leger, & ſec comme une piece de liege.

Nos affaires étant faites nous laiſſames le Vaiſſeau Eſpagnol que nous avions pris à Manila, & la plus grande partie du ris, ſans en retenir qu'autant que nous en avions beſoin; & le 17. nous fimes voiles pour le lieu où nous avions d'abord moüillé du côté du Nord de l'Iſle. Nous n'y allions que pour faire de l'eau; car il y avoit un gros ruiſſeau la premiere fois que nous y fûmes, & nous nous imaginions qu'il y feroit encore; Mais il ſe trouva qu'il étoit à ſec à la reſerve de quelques foſſes où il y avoit 2. ou 3. muids d'eau. Nous coupames donc d'abord des Bambous, dont nous fimes des goutieres, par le moyen deſquelles nous conduiſimes l'eau jusqu'à la Mer, en la prenant dans des Vaiſſeaux, & la jettant dans ces goutieres ou baquets. Nous en conduiſi-

mes ainsi prés de demi mille. Tandis que nous faisions aiguade, le Capitaine Reed engagea un vieillard, habitant de cette Isle, & le même que j'ai dit qui parloit Malayan, à nous servir de Pilote jusqu'à la Baye de Siam; car il nous avoit souvent dit qu'il connoissoit bien le païs, & qu'il savoit en ce païs-là des Isles où demeuroient des Pêcheurs qui nous fourniroient du poisson salé pour manger en mer. Car nous n'avions que du ris. Le Monson Oriental n'étoit pas encore passé, aussi fut-il résolu que nous ferions encore là quelque séjour, & qu'ensuite nous profiterions du commencement du Monson Occidental pour retourner à Manila.

Le 21. d'Avril nous partimes de Pulo Condore pour la Baye de Siam, faisant route à l'Oüest quart de Sud. Le tems étoit beau, & le vent Est-Nord-Est, raisonnablement fort.

Le vingt-troisiéme nous arrivames à Pulo Uby, ou Isle d'Uby. Cette Isle est à environ 40. lieuës à l'Oüest de Pulo Condore. Elle est située précisement à l'entrée de la Baye de Siam, à une pointe de terre du côté du Sud-Oüest qui forme la Baye, je veux dire la pointe de Cambodie. Cette Isle a environ sept ou huit lieuës de circuit, & le païs en est plus élevé que de toutes les autres Isles de Pulo Condore. Vis à vis de la partie Meridionale de cette Isle il y en a une autre petite éloignée de la grande, de la longueur d'un cable. L'Isle d'Uby est pleine de bois, & a de bonnes eaux au Septentrion, où l'on peut moüiller; mais le meilleur ancrage est du côté de l'Orient, vis à vis d'une petite Baye; aprés quoi vous avez la grande Isle à vôtre Midi.

Nous trouvames à l'Isle d'Uby deux petites

Barques chargées de ris. Elles étoient de Cambodie, d'où elles étoient parties 2. ou 3. jours auparavant, & avoient touché là pour y prendre de l'eau. Ces païs ne se nourrissent en general que de ris, & on le transporte par mer d'un lieu à l'autre, comme on fait le bled en ces païs-ci. Car il y a des païs qui en produisent plus qu'il n'en faut aux habitans ; ainsi l'on envoye ce qu'on a de trop dans les lieux où il y en a peu.

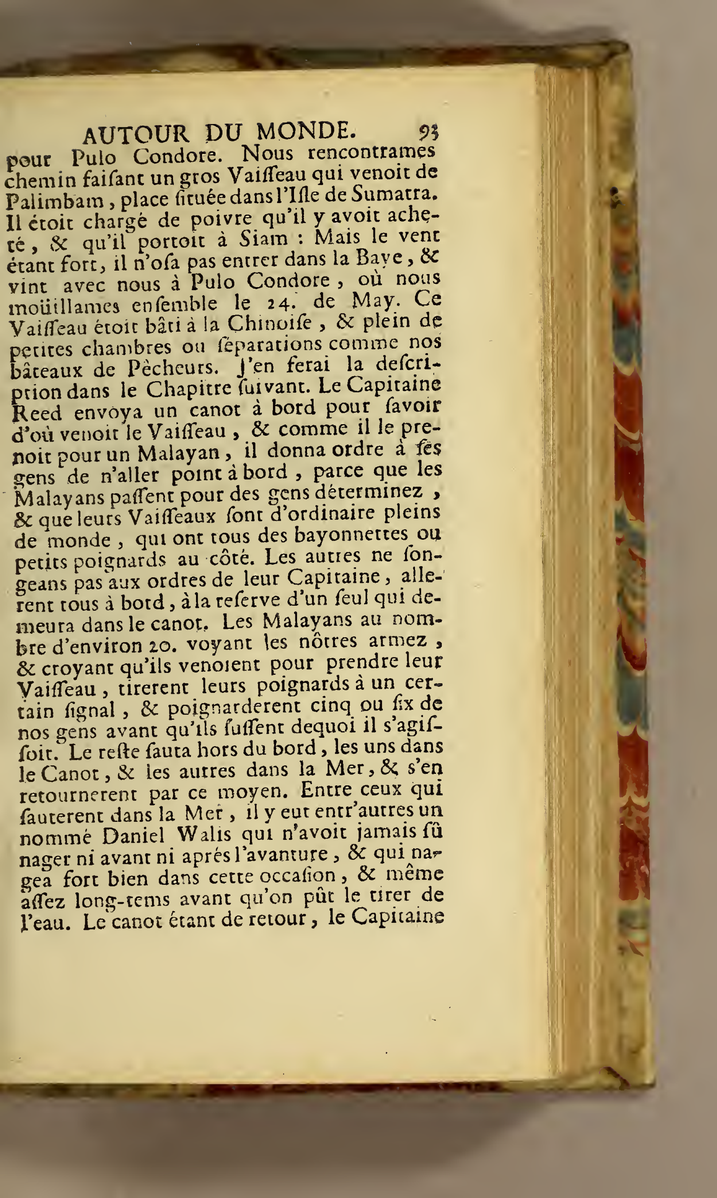
Le 24. nous arrivames à la Baye de Siam. C'est une large & longue Baye, de laquelle aussi-bien que du Royaume de ce nom, je n'ai maintenant que peu de chose à dire, parce que j'ai dessein de parler plus amplement de toute cette côte, je veux dire de Tonquin, de la Cochinchine, de Siam, de Champa, de Cambodie, & de Malaca, qui composent la plus grande partie du Continent Oriental de l'Asie, situé au Midi de la Chine ; mais si je le faisois dans le cours de ce voyage, ce Volume deviendroit trop gros ; ainsi j'aime mieux donner separément la relation de ce que j'en sai ou que j'en ai appris, ensemble des païs voisins de Sumatra, de Java, &c. où j'ai fait quelque séjour.

Nous decendimes dans la Baye de Siam jusques à ce que nous arrivassions aux Isles, dont nôtre Pilote de Pulo Condore nous avoit parlé ; situées au milieu de la Baye. Quelque bon que fût nôtre Pilote il ne laissa pas de nous faire échoüer ; cependant nous n'en eumes aucun dommage. Le Capitaine Reed fit décente dans ces Isles, & n'y trouva qu'une petite Ville de Pêcheurs ; mais point de poisson à vendre : Ainsi nous nous en retournames aussi peu chargez que nous étions venus.

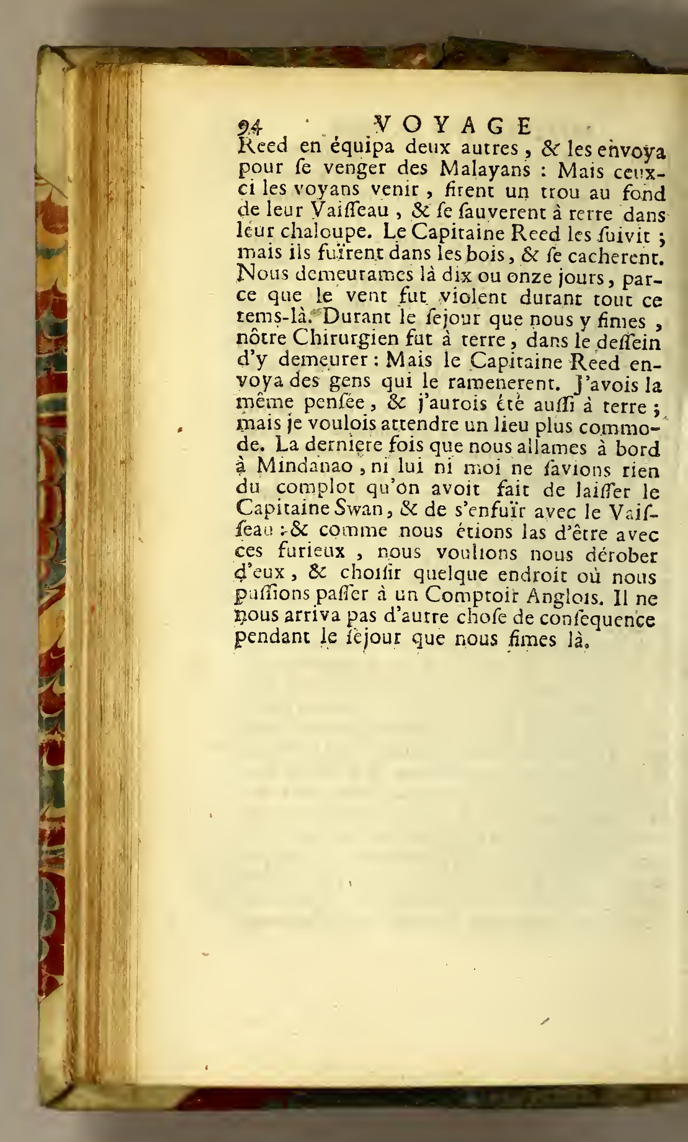
Le tems étoit encore beau, & le vent fort petit; mais comme nous avions souvent calme, nous ne revinmes à l'Isle d'Uby que le 13. de May. Nous trouvames à l'Orient de cette Isle deux Vaisseaux à l'ancre. Ils étoient chargez de ris, & d'une certaine composition dont les Japonnois se servent pour vernir leurs cabinets. Un de ces Vaisseaux venoit de Champa, & étoit destiné pour la ville de Malaga qui appartient aux Hollandois qui l'ont prise aux Portugais. Cela montre que les Hollandois negocient à Champa. Ce Vaisseau étoit fort propre, le bas fort net & fort proprement blanchi de suif. Il y avoit environ quarante hommes armez de sabres, de piques, & de quelques canons qui tournoient sur une fourchete. Ils étoient Idolatres, natifs de Cambodie; gens exttêmement vifs, sociables, hardis, plus propres & plus entendus aux affaires de la Marine, que tous ceux que j'ai connus dans tous mes voyages. L'autre Vaisseau venoit de la riviere de Cambodie, & alloit au Détroit de Malaga. Ils avoient tous deux relâché, parce que les vents d'Oüest commençoient à soufler; & comme ils leur étoient contraires, cela les avoit un peu retardez.

Nous moüillames aussi du côté de l'Orient dans le dessein d'y prendre de l'eau. Pendant que nous fûmes là, nous eûmes de gros vents du Sud-Oüest, & des courans violens qui venoient précisement à l'opposite du vent. Plus le vent étoit furieux, plus le courant qui lui étoit opposé, devenoit violent. Cette tempête dura jusqu'au 20. qu'elle commença à diminuër.

Le 21. de May, nous fimes voiles de là



pour Pulo Condore. Nous rencontrames chemin faisant un gros Vaisseau qui venoit de Palimbam, place située dans l'Isle de Sumatra. Il étoit chargé de poivre qu'il y avoit acheté, & qu'il portoit à Siam : Mais le vent étant fort, il n'osa pas entrer dans la Baye, & vint avec nous à Pulo Condore, où nous moüillames ensemble le 24. de May. Ce Vaisseau étoit bâti à la Chinoise, & plein de petites chambres ou séparations comme nos bâteaux de Pêcheurs. J'en ferai la description dans le Chapitre suivant. Le Capitaine Reed envoya un canot à bord pour savoir d'où venoit le Vaisseau, & comme il le prenoit pour un Malayan, il donna ordre à ses gens de n'aller point à bord, parce que les Malayans passent pour des gens déterminez, & que leurs Vaisseaux sont d'ordinaire pleins de monde, qui ont tous des bayonnettes ou petits poignards au côté. Les autres ne songeans pas aux ordres de leur Capitaine, allerent tous à bord, à la reserve d'un seul qui demeura dans le canot. Les Malayans au nombre d'environ 20. voyant les nôtres armez, & croyant qu'ils venoient pour prendre leur Vaisseau, tirerent leurs poignards à un certain signal, & poignarderent cinq ou six de nos gens avant qu'ils sussent dequoi il s'agissoit. Le reste sauta hors du bord, les uns dans le Canot, & les autres dans la Mer, & s'en retournerent par ce moyen. Entre ceux qui sauterent dans la Mer, il y eut entr'autres un nommé Daniel Walis qui n'avoit jamais sû nager ni avant ni aprés l'avanture, & qui nagea fort bien dans cette occasion, & même assez long-tems avant qu'on pût le tirer de l'eau. Le canot étant de retour, le Capitaine



Reed en équipa deux autres, & les envoya pour ſe venger des Malayans : Mais ceux-ci les voyans venir, firent un trou au fond de leur Vaiſſeau, & ſe ſauverent à terre dans leur chaloupe. Le Capitaine Reed les ſuivit ; mais ils fuïrent dans les bois, & ſe cacherent. Nous demeurames là dix ou onze jours, parce que le vent fut violent durant tout ce tems-là. Durant le ſejour que nous y fimes, nôtre Chirurgien fut à terre, dans le deſſein d'y demeurer : Mais le Capitaine Reed envoya des gens qui le ramenerent. J'avois la même penſée, & j'aurois été auſſi à terre ; mais je voulois attendre un lieu plus commode. La derniere fois que nous allames à bord à Mindanao, ni lui ni moi ne ſavions rien du complot qu'on avoit fait de laiſſer le Capitaine Swan, & de s'enfuïr avec le Vaiſſeau ; & comme nous étions las d'être avec ces furieux, nous voulions nous dérober d'eux, & choiſir quelque endroit où nous puſſions paſſer à un Comptoir Anglois. Il ne nous arriva pas d'autre choſe de conſequence pendant le ſejour que nous fimes là.

CHAPITRE XV.

Ils partent de l'Isle de Condore dans le dessein d'aller à Manila, mais les vents les chassent de cette Isle & de l'Isle de Prata, & les portent sur la côte de la Chine. Isle de saint Jean sur la côte de la Province de Canton ou Quangtung; son terroir, & ce qu'elle produit. Cochons de la Chine, &c. Ses habitans. Les Tartares contraignent les Chinois à se couper les cheveux, leurs habits, & les petits pieds de leurs femmes. Porcelaine, racines, Thé de la Chine, &c. Village de l'Isle de saint Jean, culture du ris. Histoire d'une Pagode, ou Temple d'Idole des Chinois, & d'une Image. Des gros Vaisseaux des Chinois, & de leurs agrais. Ils quittent l'Isle de saint Jean, & la côte de la Chine. Tempête d'une extrême violence. D'une lumiere ou meteore qui paroît dans les Tempêtes. Isles Piscadores proche de Formosa. Garnison de Tartares, & ville des Chinois sur une de ces Isles. Ils mouillent dans le havre prés de la Garnison des Tartares, & traitent avec le Gouverneur. D'Amoy dans la Province de Fokien & de Macao, ville Chinoise & Portugaise prés de Quangtung dans la Chine. Des habits & de la suite d'un Officier Tartare. Present des Chinois, leur excellent bœuf. Sam Shu sorte d'Arack des Chinois, & Hog Shu espece de Mum. Des cruches où on la met. De l'Isle de Formosa, & des cinq Isles ausquelles on donne le nom d'Orange, de Monmouth, de Grafton, de Bachi, & d'Isles de la Chevre. Des Isles de Bachi en general. Digression au sujet des differentes profondeurs de la Mer, prés des terres hautes ou basses. Terroir, fruits, & animaux de ces Isles. Des habitans & de leurs

habits. Bagues d'un métal jaune qui ressemble à l'or. Maisons bâties sur des précipices remarquables. Leurs bateaux & leurs emplois. Leurs alimens, peaux, entrailles de chévres, &c. Locustes seches. Bachi ou liqueur, faite de canes de sucre. Leur langue, leur origine, leurs lances, & leurs cotes de Busles. Ils n'ont ni Idoles, ni Gouvernement civil. Ils enterrent un homme vivant le prenant pour un voleur. Leurs femmes, leurs enfans, & leur œconomie. Leurs mœurs, la maniere avec laquelle ils reçoivent les Etrangers, & leur commerce. Leur premier entretien & troc avec ce Peuple. Leurs courses entre ces Isles, leur sejour, & les provisions qu'ils font pour le départ. Ils sont emportez par une violente tempête, & reviennent. Bonté des Naturels du païs à l'égard de six de leurs hommes qu'ils y laisserent. Découragez par ces tempêtes, ils abandonnent le dessein d'aller croiser à la hauteur de Manila pour le Vaisseau d'Acapulco, & prennent la résolution de faire le tour du Cap Comorin, & de passer dans la mer rouge.

APrés avoir fait aiguade, coupé nôtre bois, & mis nôtre Vaisseau en état de naviguer pendant que les gros vents avoient duré, nous profitames du premier bon vent qui se presenta, pour faire voiles du côté de Manila. Le 4. de Juin 1687. nous partimes donc de Pulo Condore, avec un beau tems & un vent frais de Sud-Oüest. Le Vaisseau à poivre chargé pour Siam, demeura-là en attendant un vent d'Est; mais un des hommes de son équipage, qui étoit une espece de Metis Portugais, vint à bord de nôtre Vaisseau, & y fut reçû en consideration de plusieurs langues du païs qu'il savoit. Le vent ne demeura Sud-Oüest

Oüest que 24. heures, ou un peu plus, & puis devint Nord & Nord-Eſt, l'air s'étant extrémement éclairci. Enſuite il tourna à l'Eſt, & demeura entre Eſt & Sud-Eſt pendant huit ou dix jours. Nous ne laiſſions pas neanmoins d'aller à vent contraire, eſperant tous les jours que le vent changeroit, parce que ces vents-là n'étoient point les vents de ſaiſon.

Nous avions peur alors que les courans ne nous trompaſſent, & ne nous portaſſent ſur les fonds bas de Pracel, dont nous n'étions pas éloignez, & qui étoient au Nord-Oüest; mais nous gagnames l'Eſt ſans en voir rien, non pas même le moindre ſigne; cependant nous nous ſoutinmes le mieux que nous pûmes au Nord de la route que nous nous étions propoſée : Mais les vents étant toûjours Eſt, nous deſeſperames de gagner Manila, & commençames à former de nouveaux deſſeins, dont le reſultat fut de viſiter l'Iſle de Prata, qui eſt à environ 20. degrez, 40. minutes de latitude Septentrionale, & dont nous n'étions pas alors fort éloignez.

C'eſt une petite Iſle baſſe, toute environnée de rochers, à ce qu'on dit. Elle eſt ſur la route entre Manila & Quangtung, ville Capitale d'une Province de la Chine, & place de grand commerce, ſitué de maniere que les Chinois craignent plus les rochers dont elle eſt entourée, que les Eſpagnols ne craignoient autrefois les Bermudes : Car pluſieurs de leurs gros Vaiſſeaux venant de Manila s'y ſont perdus, & avec eux quantité de treſors, comme nous l'apprimes de tous les Eſpagnols auſquels nous parlames en ces païs-là. Ils nous dirent auſſi, que la plûpart des équipages s'étoient noyez dans ces

naufrages, & que les Chinois n'y étoient jamais allez pour tâcher de retirer les richesses qu'ils y avoient perduës, de peur de s'y perdre eux-mêmes. Mais le peril du lieu ne nous rebuta point, car nous résolumes d'en courre les risques, si les vents nous le permettoient, & nous fimes route de ce côté-là durant cinq ou six jours; mais enfin nous fûmes forcez d'abandonner ce dessein faute de vent; car les vents de Sud-Est continuant, nous emporterent sur les côtes de la Chine.

Nous ne vimes terre que le 25. d'Avril, & faisant route du côté de la terre, nous moüillames le même jour au Nord-Est de l'Isle de saint Jean.

Cette Isle est à 22. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, située sur la côte Meridionale de la Province de Quangtung ou Canton dans la Chine. Elle est d'une hauteur passable, assez unie, & le terroir assez fertile. Elle est composée en partie de bois, & en partie de paturages pour le bétail. Il y a quelques terres labourables qui produisent du ris. Les bords de l'Isle sont pleins de bois, & sur tout du côté de la grande mer. Ce milieu est des pâturages bons & herbeux, mêlez de quelques bois. Les terres cultivées sont basses & humides, & produisent d'abondantes recoltes de ris, le seul grain que j'y aye vû. Les animaux domestiques qu'il y a dans cette Isle, sont des cochons, des chévres, des Bufles, & quelques Taureaux. Les cochons sont tous noirs, ont la tête petite, le col court & épais, le ventre gros, & touchant ordinairement à terre, & les jambes courtes. Ils mangent peu, & sont neanmoins fort gras pour la plûpart; apparem-

ment, parce qu'ils dorment beaucoup. Les oiſeaux domeſtiques ſont des canards, des coqs & des poules. Je n'y ai vû que de petits oiſeaux ſauvages.

Les Inſulaires ſont Chinois, ſujets de la Couronne de la Chine, & par conſequent des Tartares à l'heure qu'il eſt. Les Chinois en general ſont grands, droits, & peu chargez de graiſſe. Ils ont le viſage long & le front haut; mais les yeux petits. Leur nez eſt aſſez large, & élevé dans le milieu. Leur bouche n'eſt ni grande ni petite, & leurs lévres ſont aſſez déliées. Ils ſont d'un teint couleur de cendre, & ont les cheveux noirs. Ils ont peu de barbe; mais celle qu'ils ont eſt longue; car ils s'arrachent le poil, & n'en laiſſent venir au menton que quelques-uns fort longs, épartillez par-ci par-là, dont ils ſe font grand honneur. Ils les peignent ſouvent, & les nouent quelquefois. Ils ont auſſi à chaque côté de la lévre ſuperieure de longs poils qui reſſemblent à des mouſtaches. Les anciens Chinois eſtimoient fort leurs cheveux, qu'ils laiſſoient venir fort longs, & les jettoient ſoigneuſement derriere avec la main, enſuite ils les entortilloient autour d'un poinçon, & les jettoient derriere la tête, ce qui ſe pratiquoit par l'un & par l'autre ſexe; mais aprés que les Tartares eurent conquis la Chine, ils ôterent aux Chinois de vive force cette coûtume, dont ils étoient ſi entêtez. Auſſi cette injure leur fût-elle plus ſenſible que leur ſervitude, & fut cauſe qu'ils ſe rebellerent; mais ayant encore été vaincus, ils furent forcez d'obeïr, & ils ſuivent encore aujourd'hui la mode des Tartares leurs Vainqueurs, ſe raſent la tête, & ne laiſſent

qu'un toupet que les uns nouent, & que les autres laiſſent pendre auſſi long & auſſi court qu'il leur plaît. Dans les autres païs ils obſervent encore leur ancienne coûtume ; mais à la Chine ſi l'on en trouvoit quelqu'un qui portât les cheveux longs, il en perdroit la tête. Pluſieurs Chinois abandonnerent leur Patrie, à ce qu'eux-mêmes m'ont dit, pour ne pas perdre la liberté de porter leurs cheveux.

Les Chinois n'ont ni Chapeaux, ni Bonnets, ni Turbans ; mais quand ils ſortent, ils ont à la main un petit paraſol, qu'ils tiennent ſur la tête, pour ſe garentir du ſoleil, ou de la pluye. S'ils ne vont pas loin, ils ſe contentent de prendre un grand éventail de papier ou de ſoie, fait comme ceux de nos Dames ; auſſi en fait-on venir pluſieurs de la Chine. Chacun a ſon éventail dont il ſe couvre la tête, s'il n'a pas de paraſol ; ne fut-il queſtion que de traverſer la ruë.

L'habit ordinaire des hommes eſt une caſaque, & un haut de chauſſe. Ils portent rarement des bas ; mais ils ont des ſouliers, ou pour mieux dire des pantoufles. Les ſouliers d'hommes ſont faits diverſement. Les femmes ont les pieds fort petits ; & par conſequent leurs ſouliers le ſont auſſi. On leur lie les pieds dés leur enfance auſſi fort qu'elles le peuvent ſouffrir, & dés qu'elles peuvent marcher, juſqu'à ce qu'elles ſoient en âge de ne plus croître, on les leur bande tous les ſoirs. On en uſe ainſi pour les empêcher de groſſir, parce qu'ils regardent la petiteſſe du pied comme une grande beauté. Mais cette ridicule coûtume les prive en quelque maniere de l'uſage des pieds, &

au lieu de marcher elles vont en chancelant autour de leurs maisons, & retombent incontinent, réduites qu'elles sont par maniere de dire à demeurer assises tout le tems de leur vie. Elles sortent rarement, & l'on croiroit volontiers, comme quelques-uns ont fait, que l'entêtement des Chinois pour une coûtume si déraisonnable a été une ruse des maris pour empêcher leurs femmes de courir, & de se réjoüir ensemble, & pour les retenir au logis. Elles sont toûjours clouées à leur ouvrage, & habiles à l'aiguille, dont elles font plusieurs curieuses broderies, & même leurs souliers. Mais si quelque Etranger veut en emporter à cause de la nouveauté, c'est une grande faveur qu'on lui fait quand on lui en donne une paire, supofé même qu'il en donne deux fois plus qu'ils ne valent. Les pauvres femmes vont dans les ruës & au marché, avec beaucoup de peine sans bas ou sans souliers. Celles-ci n'ont pas besoin d'avoir de petits pieds, étant comme elles le sont, obligées de gagner leur vie.

Les Chinois de l'un & de l'autre sexe sont fort ingenieux, comme il paroît par les curiositez qu'on apporte de la Chine, & sur tout par la Porcelaine. Les Espagnols de Manila, que nous primes sur la côte de Luçon, me dirent que cette marchandise se fait des coquilles de limaçon de mer, qui ressemblent par le dedans à la mere de la perle; mais le Portugais dont on vient de parler, qui a demeuré à la Chine, & qui parle fort bien le Chinois, & les langues voisines, m'a dit qu'on faisoit la porcelaine d'une terre fine, qu'on tire dans la Province de Quangtung. Je m'en suis souvent

informé, & n'ai jamais pû avoir satisfaction; mais j'oubliai de m'en informer du tems que j'étois sur la côte de Quangtung. Les Chinois font aussi de fort beau vernis, & de bonnes marchandises de soie, & sont curieux en peinture & en sculpture.

La Chine produit quantité de petites denrées, & sur tout abondance de racines de Quinquina; mais cette marchandise se trouve aussi en d'autres païs; car il en croît beaucoup à la Jamaïque, particulierement à Sixteen Milé-Walck, & dans la Baye de Honduras. On y fait beaucoup de sucre, & on en apporte une grande quantité de Thé, qui est fort en usage en ces païs-là, & la boisson ordinaire de Tonquin, & de la Cochinchine. Les femmes sont assises dans les ruës, vendent aux passans du thé tout chaud & prêt à boire. On l'appelle Chau, & les plus pauvres en boivent. Mais à Tonquin & dans la Cochinchine, le Thé n'est ce semble ni aussi bon, ni d'une aigreur aussi agreable, ni d'aussi belle couleur, ni n'a autant de vertu qu'à la Chine; car j'en ai bû en tous ces païs. Peut-être cela dépend-il de la maniere de le faire; car je n'en ai jamais fait moi-même. Il est si rougeâtre, qu'on diroit qu'on en a fait de la décoction, ou qu'il a été gardé long-temps: Cependant on m'a dit qu'il y avoit au Japon une grande quantité de trés-pur & trés-excellent Thé.

Les Chinois sont de grands Joüeurs; ils joüeront sans se lasser les jours & les nuits jusques à ce qu'ils ayent perdu tout ce qu'ils ont: aprés quoi leur coûtume est de se pendre. Les Facteurs Chinois le faisoient souvent

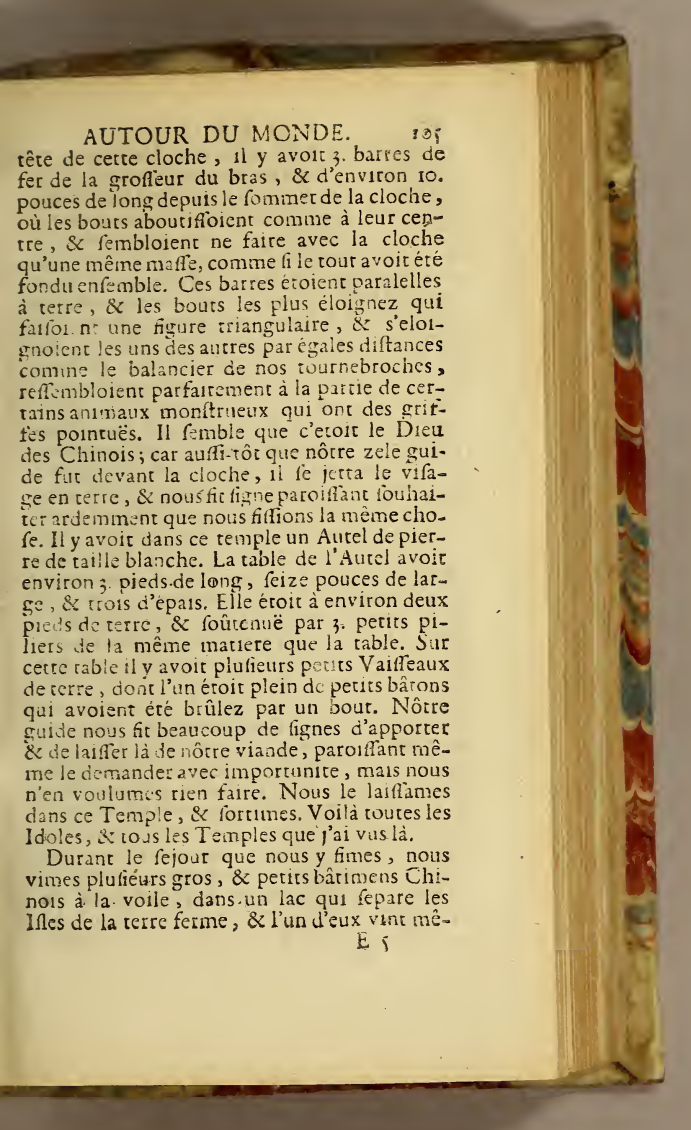
à Manila, à ce que j'ai apris par les Eſpagnols qui y ont demeuré. Les Eſpagnols mêmes ſont fort adonnez au jeu, & y ſont fort habiles; mais les Chinois ſont trop ruſez pour eux, & ſont en general des gens fort fins.

On feroit un livre entier de tout ce qu'il y a de particulier à dire de cette Nation & de leur païs, & je ne les connois pas aſſez pour en parler beaucoup. Je me renfermerai donc principalement aux choſes que j'ai remarquées à l'Iſle de ſaint Jean, où nous fimes quelque ſejour, & où je fus tous les jours à terre pour acheter des proviſions; comme cochons, volailles & bufles. Il y a dans cette Iſle une petite Ville ſituée ſur un terrein humide, & marécageux. Les maiſons ſont diviſees par pluſieurs lacs ſales, & bâties à terre comme les nôtres; mais non ſur des pilotis comme à Mindanao. Il y a dans ces lacs ou viviers quantité de Canards. Les maiſons ſont petites, baſſes, & couvertes de chaume, mal meublées, & fort ſales; & j'ai entendu dire à une perſonne qui étoit là, que la plûpart des maiſons de la ville de Canton même ſont fort peu de choſe, & bâties ſans regularité.

Il ſemble que les habitans de cette petite Ville ou village, ſoient Laboureurs pour la plûpart. Ils étoient alors fort empreſſez à ſemer leur ris, qui eſt leur principale marchandiſe. Le terroir qu'ils prennent pour ſemer le ris eſt bas & humide, & quand la terre eſt labourée, elle reſſemble à une maſſe de bouë. Ils labourent avec une petite charuë tirée par un bufle, un homme tenant la charuë & faiſant aller la bête. Quand le ris eſt meur & cueilli, ils le foulent avec des bufles

fles dans une grande place ronde ſur un pavé dur, & fait exprés pour cela. Ils attachent trois ou quatre bufles, à la queuë les uns des autres, & les font marcher en rond comme un cheval de moulin, en ſorte que ces bêtes foulent tout.

Je fus une fois à terre avec 7. ou 8. de nos Anglois, & comme nous fûmes obligez d'y faire quelque ſéjour, nous tuames un jeune cochon que nous fimes rôtir. Pendant que nous étions occupez à accommoder la bête, un des Inſulaires vint s'aſſeoir auprés de nous, & quand nôtre dîné fut prêt, nous en coupames un bon morceau, & le lui donnames; ce qu'il prit bien volontiers. Il faiſoit des ſignes, par leſquels nous comprenions qu'il en demandoit davantage, & nous montroit les bois; cependant ni nous ne l'entendimes, ni ne ſongeames à lui juſques à ce que la groſſe faim fut paſſée, quoi qu'il continuât ſes ſignes. Il s'éloigna un peu de nous, & nous fit ſigne d'aller à lui, ce que je fis enfin, & 2. ou 3. autres avec moi. Il marcha le premier, & nous mena par un petit chemin ſombre & plein de broſſailles, dans un petit bois, où il y avoit un vieux Temple à Idole, qui avoit environ 10. pieds en quarré. Les murailles étoient de brique & avoient environ 9. pieds de haut, & deux d'épais. Il étoit pavé de larges briques, & au milieu du pavé il y avoit une vieille cloche de fer appuyée ſur ſes bords. Elle avoit environ deux pieds de haut. Elle étoit tout-à-fait à terre, & les bords ſur leſquels elle étoit aſſiſe avoient prés de 16. pieds de diametre. Depuis les bords elle diminuoit un peu tirant vers la tête, comme font à peu prés nos cloches. A la



tête de cette cloche, il y avoit 3. barres de fer de la groſſeur du bras, & d'environ 10. pouces de long depuis le ſommet de la cloche, où les bouts aboutiſſoient comme à leur centre, & ſembloient ne faire avec la cloche qu'une même maſſe, comme ſi le tout avoit été fondu enſemble. Ces barres étoient paralelles à terre, & les bouts les plus éloignez qui faiſoient une figure triangulaire, & s'eloignoient les uns des autres par égales diſtances comme le balancier de nos tournebroches, reſſembloient parfaitement à la partie de certains animaux monſtrueux qui ont des griffes pointuës. Il ſemble que c'etoit le Dieu des Chinois; car auſſi-tôt que nôtre zele guide fut devant la cloche, il ſe jetta le viſage en terre, & nous fit ſigne paroiſſant ſouhaiter ardemment que nous fiſſions la même choſe. Il y avoit dans ce temple un Autel de pierre de taille blanche. La table de l'Autel avoit environ 3. pieds de long, ſeize pouces de large, & trois d'épais. Elle étoit à environ deux pieds de terre, & ſoûtenuë par 3. petits piliers de la même matiere que la table. Sur cette table il y avoit pluſieurs petits Vaiſſeaux de terre, dont l'un étoit plein de petits bâtons qui avoient été brûlez par un bout. Nôtre guide nous fit beaucoup de ſignes d'apporter & de laiſſer là de nôtre viande, paroiſſant même le demander avec importunité, mais nous n'en voulumes rien faire. Nous le laiſſames dans ce Temple, & ſortimes. Voilà toutes les Idoles, & tous les Temples que j'ai vus là.

Durant le ſejour que nous y fimes, nous vimes pluſieurs gros, & petits bâtimens Chinois à la voile, dans un lac qui ſepare les Iſles de la terre ferme, & l'un d'eux vint mê-

me moüiller prés de nous. J'allai à bord avec quelques-uns de nos gens pour voir le Vaiſſeau. Il avoit la prouë tout-à-fait quarrée, auſſi-bien que la poupe, à cela prés que la prouë n'étoit pas ſi large que la poupe. Il y avoit ſur le tillac de petites chaumieres ou toits couverts de feuilles de Palmeto, & hautes d'environ 3. pieds, où les Matelots ſe logeoient. Il y avoit une grande cabane avec un Autel & une lampe ardente. J'y regardai en paſſant & ne vis point d'Idole. Le fond de calle étoit diviſé en pluſieurs petites ſeparations, toutes ſi propres, & ſi bien jointes, que s'il y entre de l'eau dans quelqu'une elle ne peut aller plus loin, & par ce moyen ne fait du dommage qu'aux marchandiſes, qui ſont au fond de la chambre. Il y a dans chaque chambre un ou deux Marchands, ou plus. Chacun y ſerre ſes marchandiſes, & s'y loge apparemment s'il eſt à bord. Ces Vaiſſeaux n'ont que deux mâts, ſavoir un grand mât, & un mât d'avant. La vergue & le voile du mât d'avant ſont quarrées, mais la voile du grand mât eſt étroite par le haut comme celle des barques. Quand le tems eſt beau, on met une voile de perroquet; mais quand le tems devient mauvais on décend ſur le tillac & la voile & la vergue, ſans y monter pour la ferler. Le grand mât des gros Vaiſſeaux me parut auſſi gros que le mât de nos Vaiſſeaux de guerre du troiſiéme rang; cependant il n'eſt pas de deux pieces comme nos mâts; mais d'un ſeul arbre. Dans tous mes voyages je n'ai jamais vû de ſi gros mâts d'une ſeule piece, ſi longs, & diminuant ſi proprement en hauſſant.

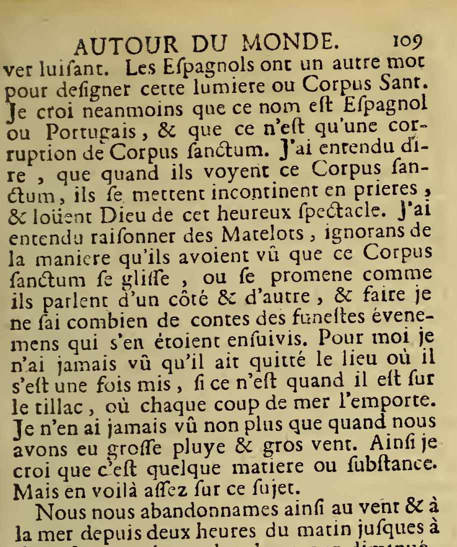
Quelques-uns de nos gens passerent à une Isle d'assez grande étenduë, située sur le Continent de la Chine, où nous aurions pû faire des provisions, dont nous avions toûjours besoin, & qui étoit la principale affaire à laquelle nous devions songer ; mais nous apprehendions d'y faire un plus long sejour, car il nous paroissoit des signes d'une tempête prochaine. C'étoit le tems de l'année où l'on attendoit les orages sur cette côte, où il n'y avoit aucune rade sûre. C'étoit alors la saison des vents de Sud-Oüest ; mais il y avoit 2. ou 3. jours que le vent changeoit à tout moment, & parcouroit tous les points du compas. Nous avions aussi quelquefois un fort grand calme. Cela nous obligea de mettre en m r afin d'être au moins au large : Car ces sortes de bonaces sont d'ordinaire les avant-coureurs de la tempête.

Nous appareillames donc & remîmes en mer. Nous eûmes toute la nuit suivante fort peu de vent ; mais le lendemain qui étoit le 4. de Juillet, environ les 4. heures aprés midi, le vent se renforça & devint Nord-Est. Le Ciel parut extrêmement sombre, & il se leva tout à-coup des nuages noirs qui avoient été toute la matinée sur nôtre horison. Cela nous obligea d'ôter nos perroquets. Le vent grossissant toûjours, nous accourcimes sur les neuf heures nôtre grande voile & nôtre voile d'avant. A dix heures nous ferlames nôtre voile d'avant, & ne portames pour nous soûtenir, que la grande voile & la misaine. A 11. heures nous ferlames nôtre grande voile, & amarrames nôtre misaine tout le long de la vergue. La pluye alors commença, & à minuit le vent devint extrê-

mement grand, & la pluye tomboit comme ſi on l'avoit jettée au travers d'un crible. Il fit des éclairs & des tonnerres prodigieux, & la mer nous paroiſſoit toute en feu, car chaque vague nous paroiſſoit comme une éclair. La violence du vent rendit incontinent la mer prodigieuſement haute. Les vagues étoient coupées, & commençoient à ſe briſer ſous nôtre quille. Un coup de mer emporta la galerie de nôtre prouë, & une de nos ancres. Quoi qu'elle fut bien attachée, elle ne laiſſa pas d'être enlevée, & comme elle batoit contre le Vaiſſeau, elle y penſa faire un trou. Nous revirames de bord pour reprendre nôtre ancre, & n'oſames enſuite reprendre le vent de peur de couler à fond, car il eſt également dangereux durant des tempêtes de cette violence, de quitter le vent ou de le reprendre. L'orage continua de la même fureur juſqu'à quatre heures du matin, que nous coupames les attaches de deux Canots que nous tirions aprés nous.

A quatre heures paſſées le tonnerre & la pluye diminuërent, & nous vimes alors le Corpus Sant au haut de nôtre grand mât, tout au haut de l'endroit où s'amarre le pavillon. Cela fut une grande joye pour nos gens; car quand le Corpus Sant paroît en haut, on regarde ordinairement cela comme un ſigne que le fort de la tempête eſt paſſé; mais quand on le voit ſur le tillac, cela paſſe d'ordinaire pour un ſigne de mauvais augure.

Le Corpus Sant eſt une certaine petite lumiere brillante: Quand elle paroît, comme fit celle dont nous parlons, tout au haut du grand mât: elle reſſemble à une étoile; mais quand elle paroît ſur le tillac, elle reſſemble à un gros



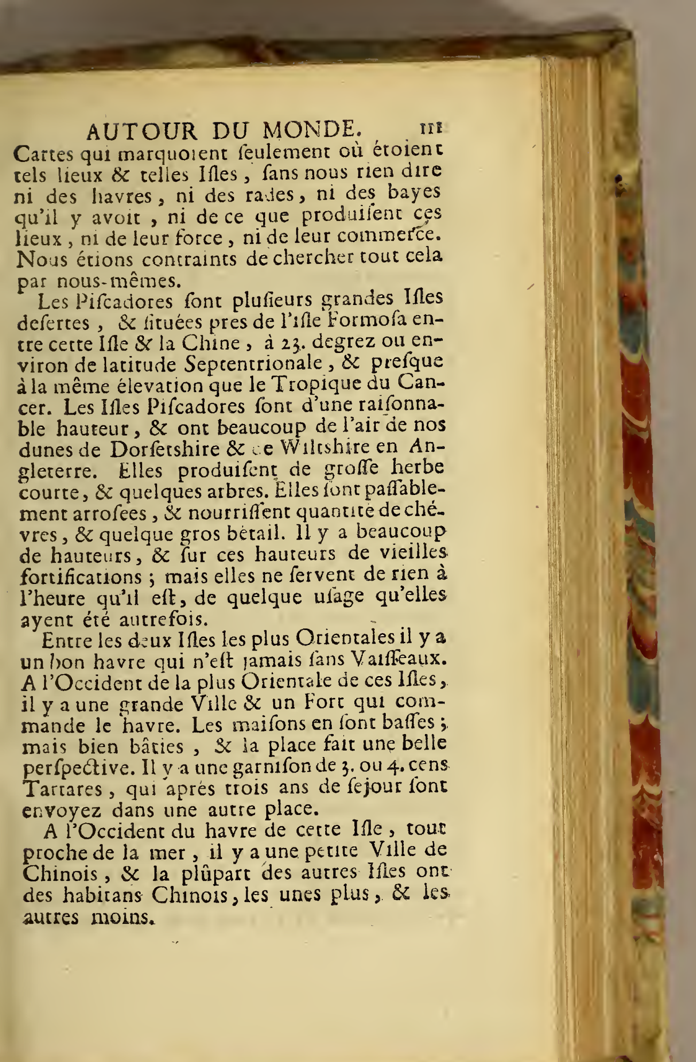
ver luisant. Les Espagnols ont un autre mot pour designer cette lumiere ou Corpus Sant. Je croi neanmoins que ce nom est Espagnol ou Portugais, & que ce n'est qu'une corruption de Corpus sanctum. J'ai entendu dire, que quand ils voyent ce Corpus sanctum, ils se mettent incontinent en prieres, & loüent Dieu de cet heureux spectacle. J'ai entendu raisonner des Matelots, ignorans de la maniere qu'ils avoient vû que ce Corpus sanctum se glisse, ou se promene comme ils parlent d'un côté & d'autre, & faire je ne sai combien de contes des funestes évenemens qui s'en étoient ensuivis. Pour moi je n'ai jamais vû qu'il ait quitté le lieu où il s'est une fois mis, si ce n'est quand il est sur le tillac, où chaque coup de mer l'emporte. Je n'en ai jamais vû non plus que quand nous avons eu grosse pluye & gros vent. Ainsi je croi que c'est quelque matiere ou substance. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Nous nous abandonnames ainsi au vent & à la mer depuis deux heures du matin jusques à sept. Le vent étant alors beaucoup diminué, nous remimes nôtre misaine, reprimes le vent, & fimes route avec nôtre misaine jusqu'à onze heures, que nous eûmes un fort grand calme qui dura environ deux heures. Le Ciel étoit fort noir & fort hideux, & sur tout du côté du Sud-Oüest, & comme nous n'avions point de vent, nôtre Vaisseau rouloit comme une coquille d'œuf. Environ une heure aprés midi, le vent se leva au Sud-Oüest qui étoit le côté d'où nous l'attendions. Nous ferlames nôtre misaine, & mimes nôtre Navire au vent. Mais nous ne l'eûmes pas plûtôt fait, que l'orage revint, &

la pluye recommença. Elle ne fût pas si violente que la nuit précedente; mais le vent ne fut pas moins impetueux qu'il l'avoit été, & il dura jusqu'à dix à onze heures du soir. Durant tout ce tems-là nous nous abandonnames au vent, & nous fimes bien du chemin quoi que nous ne portassions point de voiles. Le vent diminua peu à peu, & avant que le jour fût venu nous n'eûmes qu'un fort petit vent, & le tems demeura clair & serain.

Je n'avois de ma vie essuyé une pareille tempête, & tout l'équipage en dit autant. La lune étoit prête à changer, & cet orage arriva 2. ou 3. jours avant la nouvelle lune. Le tems redevenu beau, nous remimes nos vergues le sixiéme au matin, & commençames à secher, nous & nos habits; car tout étoit en eau. Cette tempète nous avoit si fort déconcertez, qu'au lieu d'aller acheter des provisions au lieu d'où nous étions partis avant la tempête, ou de nous mettre autrement en devoir de chercher l'Isle de Prata, nous songeames à nous retirer en quelque endroit, où nous fussions à couvert avant la pleine lune; de peur d'être encore alors exposez à une pareille tempête; car s'il y a dans le mois quelque mauvais tems, c'est ordinairement environ deux ou trois jours avant le plein, ou le changement de la Lune.

Ces considerations nous firent penser où nous irions, & ayant commencé par consulter nos Cartes, il fut arrêté que nous gagnerions certaines Isles nommées Piscadores, situées à 23. degrez de latitude Septentrionale: Comme nous n'avions personne à bord qui connut ces côtes, il falloit se regler par nos



Cartes qui marquoient ſeulement où étoient tels lieux & telles Iſles, ſans nous rien dire ni des havres, ni des rades, ni des bayes qu'il y avoit, ni de ce que produiſent ces lieux, ni de leur force, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous-mêmes.

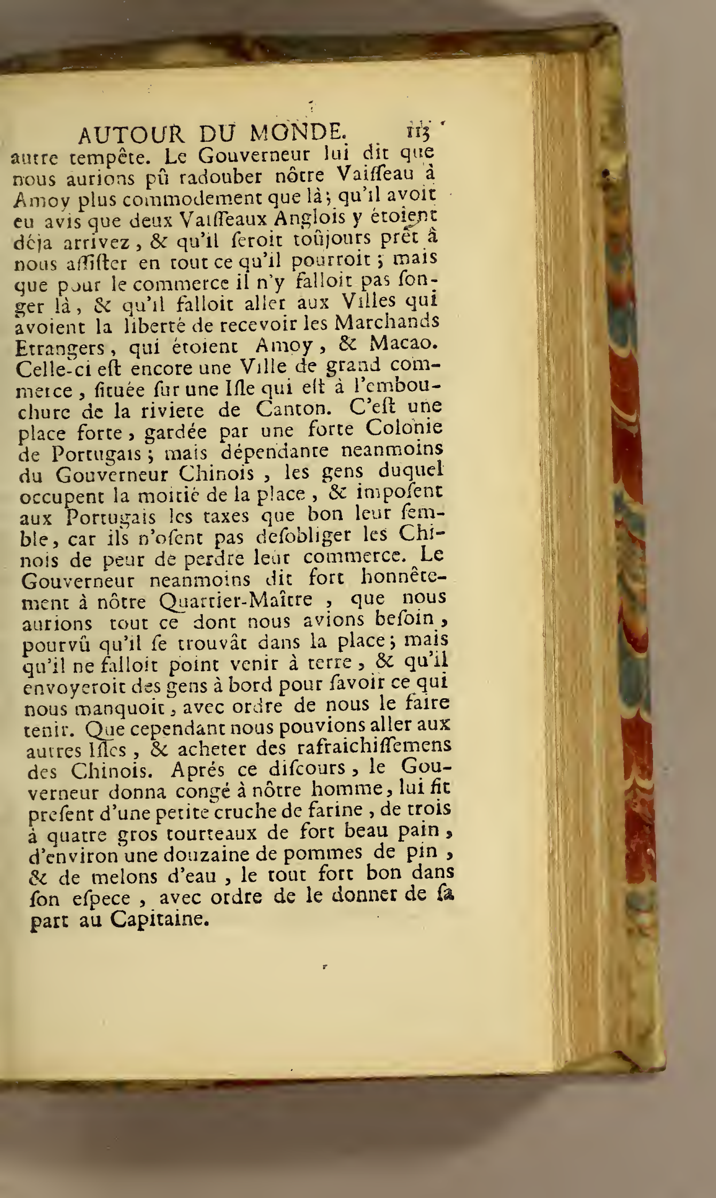
Les Piſcadores ſont pluſieurs grandes Iſles deſertes, & ſituées pres de l'Iſle Formoſa entre cette Iſle & la Chine, à 23. degrez ou environ de latitude Septentrionale, & preſque à la même élevation que le Tropique du Cancer. Les Iſles Piſcadores ſont d'une raiſonnable hauteur, & ont beaucoup de l'air de nos dunes de Dorſetshire & de Wiltshire en Angleterre. Elles produiſent de groſſe herbe courte, & quelques arbres. Elles ſont paſſablement arroſees, & nourriſſent quantité de chévres, & quelque gros bétail. Il y a beaucoup de hauteurs, & ſur ces hauteurs de vieilles fortifications ; mais elles ne ſervent de rien à l'heure qu'il eſt, de quelque uſage qu'elles ayent été autrefois.

Entre les deux Iſles les plus Orientales il y a un bon havre qui n'eſt jamais ſans Vaiſſeaux. A l'Occident de la plus Orientale de ces Iſles, il y a une grande Ville & un Fort qui commande le havre. Les maiſons en ſont baſſes ; mais bien bâties, & la place fait une belle perſpective. Il y a une garniſon de 3. ou 4. cens Tartares, qui aprés trois ans de ſejour ſont envoyez dans une autre place.

A l'Occident du havre de cette Iſle, tout proche de la mer, il y a une petite Ville de Chinois, & la plûpart des autres Iſles ont des habitans Chinois, les unes plus, & les autres moins.

Ayant donc été résolu, comme je viens de dire, de gagner une de ces Isles, nous fimes voiles par un petit vent d'Oüest Sud-Oüest. Le 20. de Juillet nous arrivames à vûë, & fimes route entre ces Isles, sans trouver où moüiller que nous ne fussions dans le havre dont on a ci-devant parlé. Nous y entrames imprudemment, ne sachant guére où nous allions, & fûmes surpris de voir tant de Vaisseaux allans & venans, & quelques-uns à l'ancre; mais nous le fûmes encore bien davantage de voir une Ville aussi grande que la place voisine la plus Orientale, où les Tartares avoient garnison. Nous n'avions crû ni souhaité voir personne, & nôtre dessein étoit de nous tenir cachez; mais enfin nous trouvant si avancez, nous entrames hardiment dans le havre, & envoyames incontinent nôtre Canot à la place.

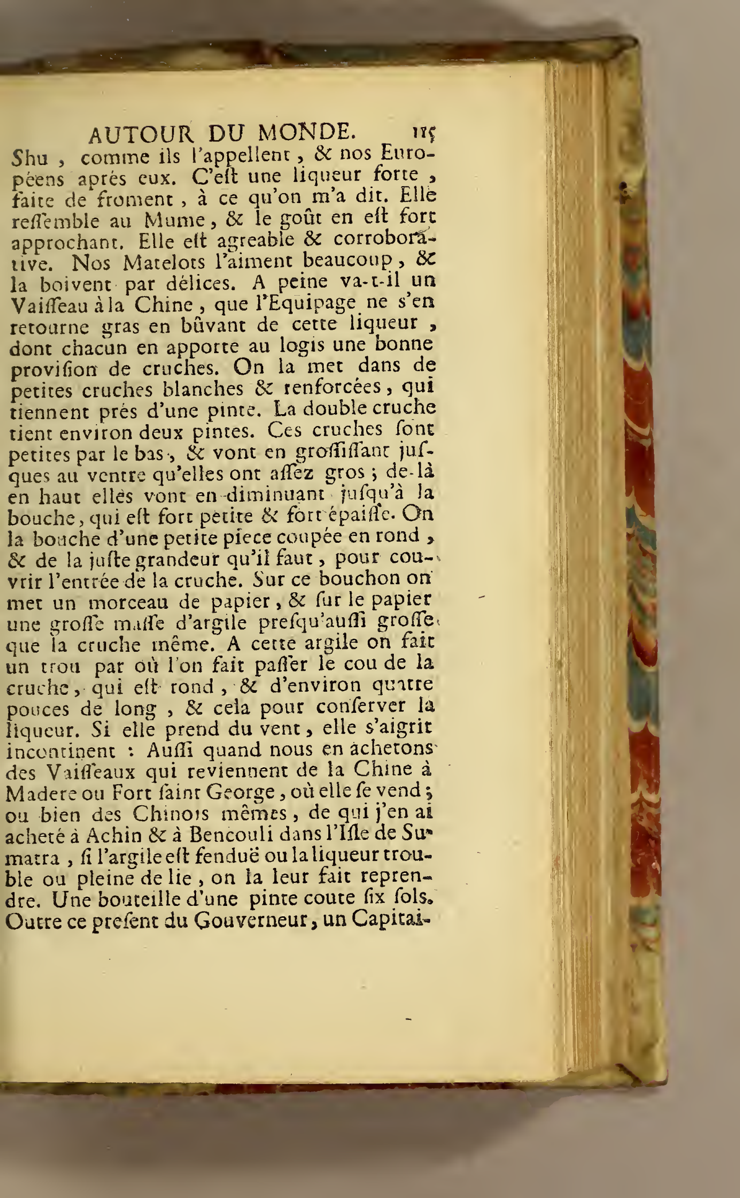
Les nôtres furent reçus en mettant pied à terre par un Officier, & nôtre Quartier-Maître, qui étoit la personne la plus considerable, fut mené au Gouverneur, qui lui demanda de quelle Nation nous étions, & quelles affaires nous avions. Il répondit que nous étions Anglois, & que nous allions à Amoy, ou Anhay, villes situées sur une riviere navigable dans une Province de la Chine, nommée Fokien, place de fort grand commerce, & où il y a quantité de Vaisseaux, comme aussi sur toutes ces côtes en general, à ce que j'ai appris de diverses personnes qui y ont été. Il dit encore, qu'ayant été endommagez par une tempête, nous étions venus là nous radouber avant que de hasarder plus loin, & que nôtre dessein étoit d'y demeurer jusques aprés le plein de la lune, de peur d'une



autre tempête. Le Gouverneur lui dit que nous aurions pû radouber nôtre Vaiſſeau à Amoy plus commodement que là; qu'il avoit eu avis que deux Vaiſſeaux Anglois y étoient déja arrivez, & qu'il ſeroit toûjours prêt à nous aſſiſter en tout ce qu'il pourroit; mais que pour le commerce il n'y falloit pas ſonger là, & qu'il falloit aller aux Villes qui avoient la liberté de recevoir les Marchands Etrangers, qui étoient Amoy, & Macao. Celle-ci eſt encore une Ville de grand commerce, ſituée ſur une Iſle qui eſt à l'embouchure de la riviere de Canton. C'eſt une place forte, gardée par une forte Colonie de Portugais; mais dépendante neanmoins du Gouverneur Chinois, les gens duquel occupent la moitié de la place, & impoſent aux Portugais les taxes que bon leur ſemble, car ils n'oſent pas deſobliger les Chinois de peur de perdre leur commerce. Le Gouverneur neanmoins dit fort honnêtement à nôtre Quartier-Maître, que nous aurions tout ce dont nous avions beſoin, pourvû qu'il ſe trouvât dans la place; mais qu'il ne falloit point venir à terre, & qu'il envoyeroit des gens à bord pour ſavoir ce qui nous manquoit, avec ordre de nous le faire tenir. Que cependant nous pouvions aller aux autres Iſles, & acheter des rafraichiſſemens des Chinois. Aprés ce diſcours, le Gouverneur donna congé à nôtre homme, lui fit preſent d'une petite cruche de farine, de trois à quatre gros tourteaux de fort beau pain, d'environ une douzaine de pommes de pin, & de melons d'eau, le tout fort bon dans ſon eſpece, avec ordre de le donner de ſa part au Capitaine.

Le lendemain un Officier de considération vint à bord avec une nombreuse suite. Il portoit un Bonnet de soie noire d'une mode particuliere, avec des plumets noirs & blancs, qui entouroient presque tout le derriere de sa tête, & étoient placez debout. Le dehors de ses habits étoit de soie noire. Son just'-au-corps étoit noir & ouvert, lui décendant jusques aux genoux : ses hauts-de-chausses étoient de la même étoffe. Il avoit sous son just'-au-corps d'autres habillemens de soie, d'une autre couleur. Il avoit des bottes noires & molletes. Tous ceux de sa suite étoient fort propres & en habits de soie noire, ayant tous de petites bottes noires, & des bonnets de la même couleur. Ces bonnets ressembloient à la Couronne d'un Chapeau fait de feüilles de Palmeto, & avoient l'air de nos Chapeaux de paille; mais sans bords, & ne décendans que jusques aux oreilles. Ils n'avoient point de plumets; mais seulement au haut un bouton long, & entre le bouton & le bonnet, décendoit tout autour aussi bas que le bonnet, un gros poil comme le crin d'un Cheval, teint, à ce que je croi, en rouge clair.

Cet Officier vint à bord avec un present de la part du Gouverneur, composé d'une jeune Genice fort grasse, & d'un goût si excellent, que je n'ai jamais mangé de meilleur Bœuf dans les païs Etrangers. Elle étoit petite; mais fort doduë. Il y avoit de plus deux gros cochons, quatre chévres, deux corbeilles de fine farine, vingt gros tourteaux plats d'un beau pain de fort bon goût, deux grandes cruches d'Arack, fait de ris, à ce que je pense, & que les Chinois apellent Sam Shu, & enfin cinquante-cinq cruches de Hog



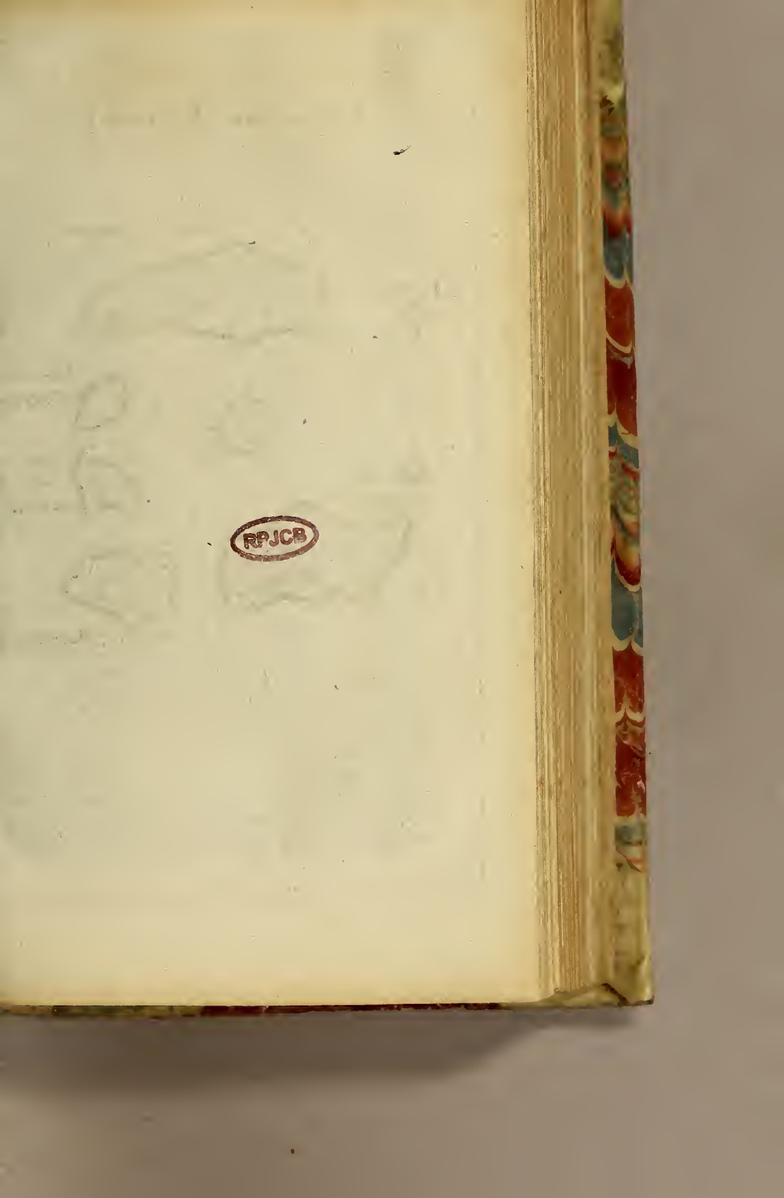
Shu, comme ils l'appellent, & nos Européens après eux. C'eſt une liqueur forte, faite de froment, à ce qu'on m'a dit. Elle reſſemble au Mume, & le goût en eſt fort approchant. Elle eſt agreable & corroborative. Nos Matelots l'aiment beaucoup, & la boivent par délices. A peine va-t-il un Vaiſſeau à la Chine, que l'Equipage ne s'en retourne gras en bûvant de cette liqueur, dont chacun en apporte au logis une bonne proviſion de cruches. On la met dans de petites cruches blanches & renforcées, qui tiennent près d'une pinte. La double cruche tient environ deux pintes. Ces cruches ſont petites par le bas, & vont en groſſiſſant juſques au ventre qu'elles ont aſſez gros; de-là en haut elles vont en diminuant juſqu'à la bouche, qui eſt fort petite & fort épaiſſe. On la bouche d'une petite piece coupée en rond, & de la juſte grandeur qu'il faut, pour couvrir l'entrée de la cruche. Sur ce bouchon on met un morceau de papier, & ſur le papier une groſſe maſſe d'argile preſqu'auſſi groſſe que la cruche même. A cette argile on fait un trou par où l'on fait paſſer le cou de la cruche, qui eſt rond, & d'environ quatre pouces de long, & cela pour conſerver la liqueur. Si elle prend du vent, elle s'aigrit incontinent : Auſſi quand nous en achetons des Vaiſſeaux qui reviennent de la Chine à Madere ou Fort ſaint George, où elle ſe vend; ou bien des Chinois mêmes, de qui j'en ai acheté à Achin & à Bencouli dans l'Iſle de Sumatra, ſi l'argile eſt fenduë ou la liqueur trouble ou pleine de lie, on la leur fait reprendre. Une bouteille d'une pinte coute ſix ſols. Outre ce preſent du Gouverneur, un Capitai-

ne de vaiſſeau envoya deux cruches d'Arack, quantité de pommes de pin, & de Melons d'eau.

Le Capitaine Reed envoya au Gouverneur une épée d'argent à l'Eſpagnole fort proprement faite, une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or; & quand l'Officier alla à terre il fut ſalué de trois volées de canon. L'aprés-midi le Gouverneur renvoya le même Officier complimenter le Capitaine Reed, & l'aſſeurer qu'il reconnoîtroit ſes faveurs avant nôtre départ: Mais il fit depuis ſi mauvais tems, qu'aucun bâteau ne put venir à bord.

Nous demeurâmes-là juſqu'au vingt-deux, que nous remimes à la voile par un vend de Sud-Oüeſt, & aſſez beau tems. Nous faiſions route vers les Iſles auſquelles nous nous étions déterminez d'aller; & qui ſont ſituées entre Formoſa & Luçon. Elles ne ſont point nommées dans nos Cartes, & ne ſont déſignées que par la figure 5. pour marquer qu'elles ſont 5. en nombre. Nous avions cru que ces Iſles n'étoient pas habitées, puiſque nos Hidrographes ne leur donnoient point de nom, & nous eſperions par conſequent que nous y ſerions en ſeureté, & à bonne portée de l'Iſle de Luçon que nous nous propoſions encore de viſiter.

En allant à ces Iſles nous côtoyames le Sud-Oüeſt de Formoſa, que nous laiſſames à basbord. C'eſt une grande Iſle qui eſt du côté du Midi, à 21. degrez 20. minutes, & du côté du Nord à 25. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale: On compte ſa longitude depuis 142. degrez 5. minutes, juſqu'à 143. degrez 16. minutes eſt du Pic de Te-

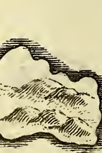


ISLES DE BASHEE

Isle d'Orange



A. Rock





Isle de Chevre

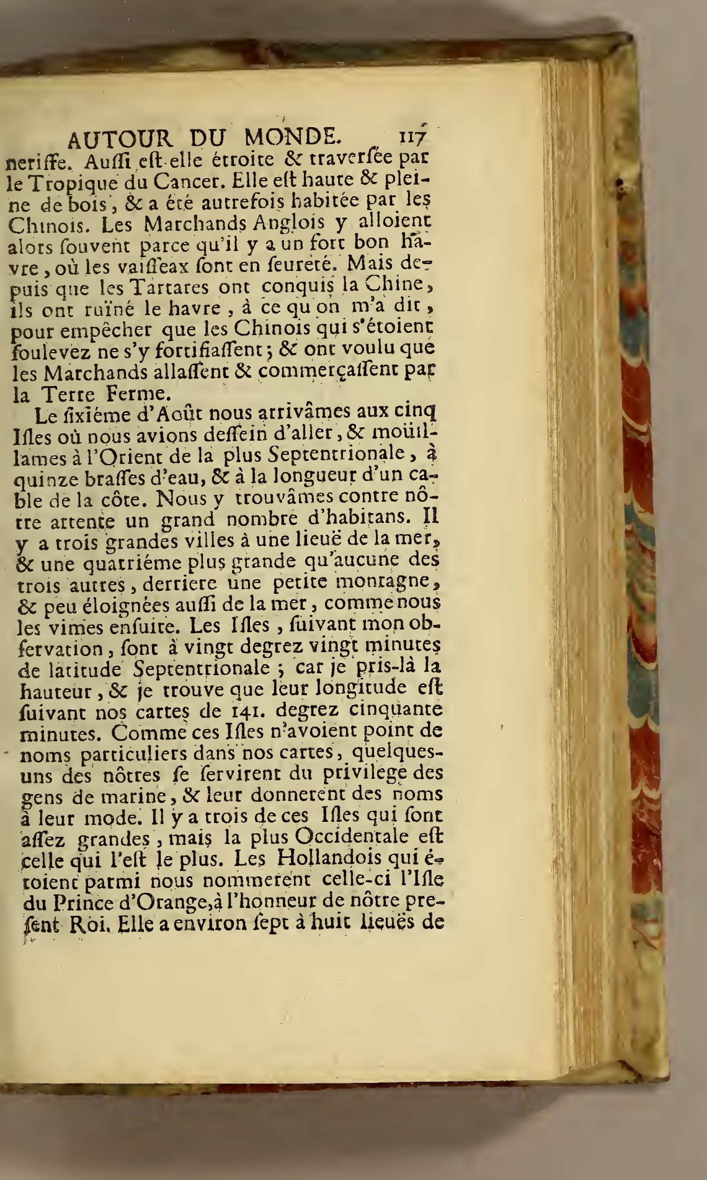
Isle de Bachi

Isle de Grafton



Isle de Monmouth

15



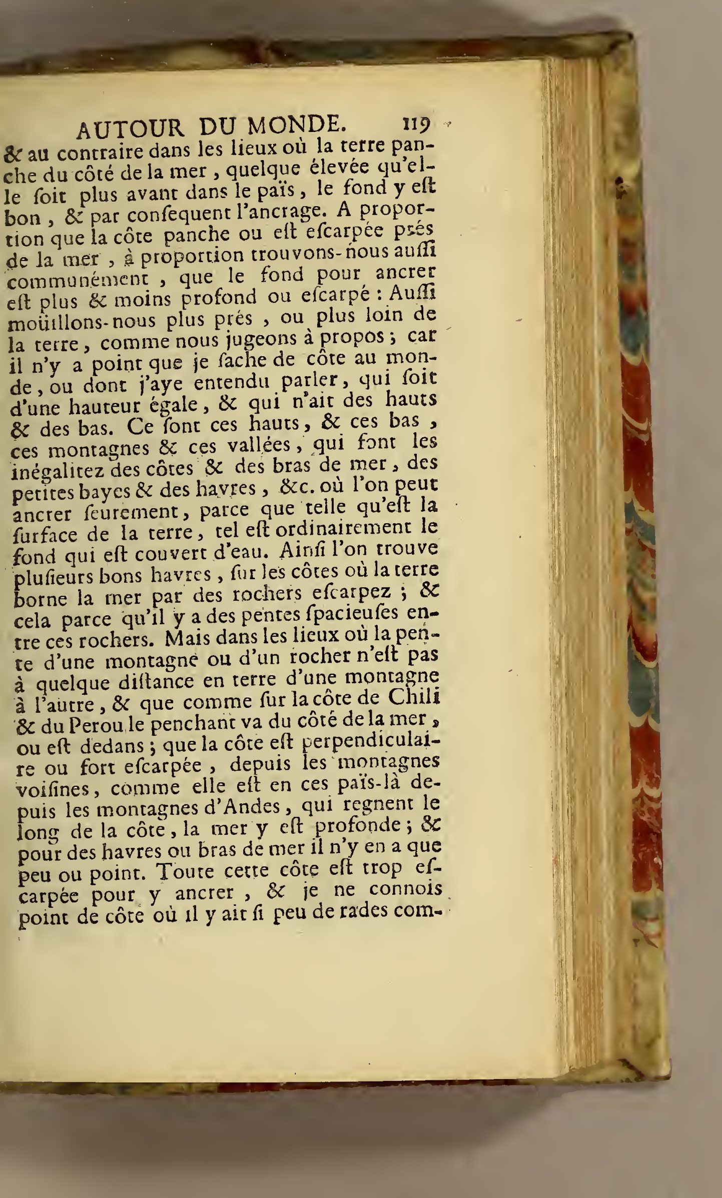
neriffe. Auſſi eſt-elle étroite & traverſée par le Tropique du Cancer. Elle eſt haute & pleine de bois, & a été autrefois habitée par les Chinois. Les Marchands Anglois y alloient alors ſouvent parce qu'il y a un fort bon havre, où les vaiſſeax ſont en ſeureté. Mais depuis que les Tartares ont conquis la Chine, ils ont ruïné le havre, à ce qu'on m'a dit, pour empêcher que les Chinois qui s'étoient ſoulevez ne s'y fortifiaſſent; & ont voulu que les Marchands allaſſent & commerçaſſent par la Terre Ferme.

Le ſixiéme d'Août nous arrivâmes aux cinq Iſles où nous avions deſſein d'aller, & moüillames à l'Orient de la plus Septentrionale, à quinze braſſes d'eau, & à la longueur d'un cable de la côte. Nous y trouvâmes contre nôtre attente un grand nombre d'habitans. Il y a trois grandes villes à une lieuë de la mer, & une quatriéme plus grande qu'aucune des trois autres, derriere une petite montagne, & peu éloignées auſſi de la mer, comme nous les vimes enſuite. Les Iſles, ſuivant mon obſervation, ſont à vingt degrez vingt minutes de latitude Septentrionale; car je pris-là la hauteur, & je trouve que leur longitude eſt ſuivant nos cartes de 141. degrez cinquante minutes. Comme ces Iſles n'avoient point de noms particuliers dans nos cartes, quelques-uns des nôtres ſe ſervirent du privilege des gens de marine, & leur donnerent des noms à leur mode. Il y a trois de ces Iſles qui ſont aſſez grandes, mais la plus Occidentale eſt celle qui l'eſt le plus. Les Hollandois qui étoient parmi nous nommerent celle-ci l'Iſle du Prince d'Orange, à l'honneur de nôtre preſent Roi. Elle a environ ſept à huit lieuës de

long, & deux de large. Elle eſt entre le Nord & le Sud. Les 2. autres grandes ſont à environ 4. ou 5. lieuës à l'Orient de celle-ci. La plus Septentrionale eſt celle où nous mouillâmes. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, je la nommai l'Iſle de Grafton, parce que ma femme étoit de la maiſon de la Ducheſſe de ce nom, & je la laiſſai à l'Hôtel d'Arlington, quand je partis pour mon Voyage. Cette Iſle a environ quatre lieuës de long, & une & demie de large, s'étendant du Nord au Sud. Nos Matelots appellerent l'autre l'Iſle de Montmouth. Elle eſt à environ une lieuë de l'Iſle de Grafton, du côté du Midi. Elle eſt d'environ trois lieuës de long, & d'une de large, ſituée comme l'autre. Entre l'Iſle de Montmouth, & la partie Meridionale de l'Iſle d'Orange, il y a deux petites Iſles rondes, ſituées à l'Eſt. Nos gens nommerent unanimement la plus Orientale l'Iſle de Bachi, du nom d'une liqueur qu'on y boit tous les jours abondamment. Ce nom lui fut donné aprés que nous y eûmes moüillé. L'autre qui eſt la plus petite de toutes, fut nommée l'Iſle des chévres, parce qu'il y en a quantité. Au Nord de toutes ces Iſles il y a deux hauts rochers.

L'Iſle d'Orange qui eſt la plus grande de toutes, n'eſt pas habitée. Elle eſt haute, plate, & unie au milieu ; mais prés de la mer ce ne ſont que rochers eſcarpez. Auſſi ne pûmes-nous point aller à terre, comme nous fimes dans toutes les autres.

J'ai toûjours remarqué que dans les endroits où la côte eſt défenduë par des rochers eſcarpez, la mer y eſt trés-profonde, & qu'il eſt rare d'y pouvoir ancrer ;

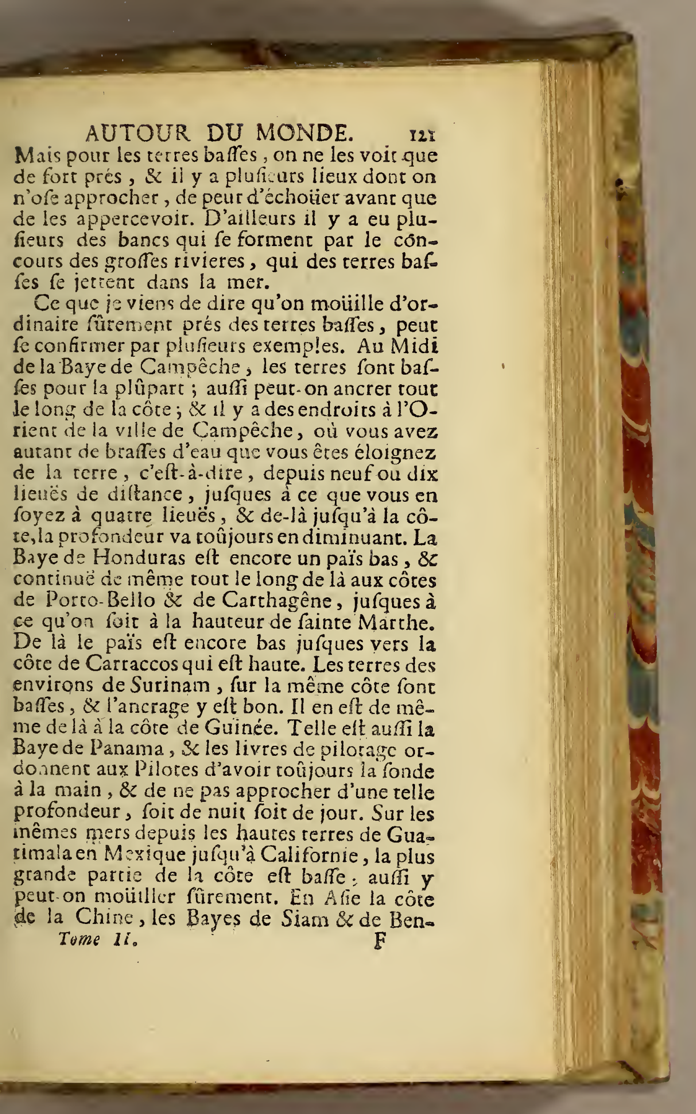


& au contraire dans les lieux où la terre panche du côté de la mer, quelque élevée qu'elle ſoit plus avant dans le païs, le fond y eſt bon, & par conſequent l'ancrage. A proportion que la côte panche ou eſt eſcarpée prés de la mer, à proportion trouvons-nous auſſi communément, que le fond pour ancrer eſt plus & moins profond ou eſcarpé : Auſſi moüillons-nous plus prés, ou plus loin de la terre, comme nous jugeons à propos ; car il n'y a point que je ſache de côte au monde, ou dont j'aye entendu parler, qui ſoit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce ſont ces hauts, & ces bas, ces montagnes & ces vallées, qui font les inégalitez des côtes & des bras de mer, des petites bayes & des havres, &c. où l'on peut ancrer ſeurement, parce que telle qu'eſt la ſurface de la terre, tel eſt ordinairement le fond qui eſt couvert d'eau. Ainſi l'on trouve pluſieurs bons havres, ſur les côtes où la terre borne la mer par des rochers eſcarpez ; & cela parce qu'il y a des pentes ſpacieuſes entre ces rochers. Mais dans les lieux où la pente d'une montagne ou d'un rocher n'eſt pas à quelque diſtance en terre d'une montagne à l'autre, & que comme ſur la côte de Chili & du Perou le penchant va du côté de la mer, ou eſt dedans ; que la côte eſt perpendiculaire ou fort eſcarpée, depuis les montagnes voiſines, comme elle eſt en ces païs-là depuis les montagnes d'Andes, qui regnent le long de la côte, la mer y eſt profonde ; & pour des havres ou bras de mer il n'y en a que peu ou point. Toute cette côte eſt trop eſcarpée pour y ancrer, & je ne connois point de côte où il y ait ſi peu de rades com-

modes aux vaiſſeaux. Les côtes de Galice, de Portugal, de Nortwegue, de Terre-Neuve, &c. ſont comme la côte de Perou, & des hautes Iſles de l'Archipel ; mais moins dépourvûes de bons havres. Là où il y a de petits eſpaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extremitez de ces eſpaces, dans les lieux où ils s'avancent dans la mer, comme ſur la côte de Carracos, &c. Les Iſles de Jean Fernando, de ſainte Helene, &c. ſont des terres hautes dont la côte eſt profonde. Generalement parlant tel qu'eſt le fond qui paroit au deſſus de l'eau, tel eſt celui que l'eau couvre, & pour moüiller ſûrement il faut ou que le fond ſoit au niveau, ou que ſa pente ſoit bien peu ſenſible, car s'il eſt eſcarpé l'ancre gliſſe & le vaiſſeau eſt emporté. De-là vient que nous ne nous mettons jamais en devoir de moüiller dans les lieux où nous voyons les terres hautes, & des montagnes eſcarpées qui bornent la mer. Auſſi étant à vûë des Iſles des Etats, proche de la terre Del Fuego, avant que d'entrer dans les mers du Sud, nous ne ſongeames ſeulement pas à moüiller apres que nous eûmes vû la côte, parce qu'il nous parut prés de la mer des rochers eſcarpez. Cependant il peut y avoir de petits havres, où des barques, où autres petits bâtimens peuvent moüiller; mais nous ne nous mimes pas en peine de les chercher.

Comme les côtes hautes & eſcarpées ont ceci d'incommode qu'on n'y moüille que rarement, elles ont auſſi ceci de commode que l'on les découvre de loin, & que l'on en peut approcher ſans danger. Auſſi eſt-ce pour cela que nous les appellons côtes hardies, ou pour parler plus naturellement, côtes exhauſſées.

Mais



Mais pour les terres baſſes, on ne les voit que de fort prés, & il y a pluſieurs lieux dont on n'oſe approcher, de peur d'échoüer avant que de les appercevoir. D'ailleurs il y a eu pluſieurs des bancs qui ſe forment par le cõncours des groſſes rivieres, qui des terres baſſes ſe jettent dans la mer.

Ce que je viens de dire qu'on moüille d'ordinaire ſûrement prés des terres baſſes, peut ſe confirmer par pluſieurs exemples. Au Midi de la Baye de Campêche, les terres ſont baſſes pour la plûpart ; auſſi peut-on ancrer tout le long de la côte ; & il y a des endroits à l'Orient de la ville de Campêche, où vous avez autant de braſſes d'eau que vous êtes éloignez de la terre, c'eſt-à-dire, depuis neuf ou dix lieuës de diſtance, juſques à ce que vous en ſoyez à quatre lieuës, & de-là juſqu'à la côte, la profondeur va toûjours en diminuant. La Baye de Honduras eſt encore un païs bas, & continuë de même tout le long de là aux côtes de Porto-Bello & de Carthagêne, juſques à ce qu'on ſoit à la hauteur de ſainte Marthe. De là le païs eſt encore bas juſques vers la côte de Carraccos qui eſt haute. Les terres des environs de Surinam, ſur la même côte ſont baſſes, & l'ancrage y eſt bon. Il en eſt de même de là à la côte de Guinée. Telle eſt auſſi la Baye de Panama, & les livres de pilotage ordonnent aux Pilotes d'avoir toûjours la ſonde à la main, & de ne pas approcher d'une telle profondeur, ſoit de nuit ſoit de jour. Sur les mêmes mers depuis les hautes terres de Guatimala en Mexique juſqu'à Californie, la plus grande partie de la côte eſt baſſe ; auſſi y peut-on moüiller ſûrement. En Aſie la côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Ben-

gale, toute la côte de Coromandel, & là côte des environs de Malaga, & prés de là l'isle de Sumatra du même côté, la plûpart de ces côtes sont basses & bonnes pour ancrer. Mais à côté de l'Occident de Sumatra, les côtes sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plûpart des Isles situées à l'Orient de Sumatra, comme les isles de Borneo, de Celebes, de Gilolo, & quantité d'autres Isles de moindre consideration, qui sont dispersées par-ci par-là sur ces mers, & qui ont de bonnes rades, avec plusieurs fonds bas : Mais les Isles de l'Ocean de l'Inde Orientale, sur tout l'Oüest de ces Isles, sont des terres hautes & escarpées, principalement les parties Occidentales, non seulement de Sumatra ; mais aussi de Java, de Timor, &c. On n'auroit jamais fait si l'on vouloit produire tous les exemples qu'on pourroit trouver. On dira seulement en general, qu'il est rare que les côtes hautes soient sans eaux profondes, & au contraire les terres basses & les mers peu creuses, se trouvent presque toûjours ensemble.

Aprés cette digression, retournons aux autres Isles. Celles de Montmouth & de Grafton sont extrêmement montueuses, & il y a plusieurs de ces précipices escarpez, dont je ferai une description particuliere. Les deux petites Isles sont plates & unies. Il y a seulement dans l'isle de Bachi une montagne escarpée & maigre, mais l'Isle des chévres est tout-à-fait plate & unie.

Le terroir de ces Isles est rouge pour la plûpart ; mais il y a des vallees où il est noir. Les montagnes sont extrêmement pierreuses, & les vallées bien arrosées de ruisseaux d'eau

douce qui se jettent dans la mer en differens endroits. Le terroir est assez fertile, & principalement dans les vallées. Il y vient une assez grande quantité d'arbres qui ne sont pas extrêmement gros, quoi que l'herbe y soit grosse. Il y a de petite herbe aux côtes des montagnes, & des montagnes même où il se trouve des mines. Il y eut des Insulaires qui nous dirent que le métal jaune qu'ils nous montrerent, & dont je parlerai plus au long, venoit de ces montagnes.

Les fruits de ces Isles, sont quelques plantains, des bananes, des pommes de pin, des citroüilles, & des cannes à sucre. Il pourroit y en avoir davantage, si les Habitans le vouloient, car le terroir paroît assez fertile. Il y a force Patates & Yams, qui sont l'aliment ordinaire des gens du païs, qui s'en servent au lieu de pain; car pour le peu de plantain qu'ils ont, ils le mangent au lieu de fruit. Il y a aussi du coton qui croît comme par petites plantes.

Il y a quantité de chévres & de cochons; mais peu de volaille, soit sauvage, soit domestique. J'ai toûjours remarqué dans tous les voyages que j'ai faits aux Indes Orientales & Occidentales, que dans les lieux où il y a quantité de grain, c'est-à-dire, de Ris en un endroit, & de Mahis dans un autre, il y a aussi quantité de volaille: Mais en ces païs-là il y a peu d'oiseaux, & les Habitans ne s'y nourrissent que de fruits & de racines. Le peu d'oiseaux domestiques qu'il y a sont des Perruches, & quelques autres petits oiseaux. La volaille domestique sont des Coqs & des Poules.

Les Isles de Montmouth & de Grafton sont

fort habitées : Mais il n'y a qu'une Ville dans l'Isle de Bachi. Les Originaires de ces Isles sont petits & ramassez : Ils ont en general le visage rond, le front bas, & les sourcils gros, les yeux couleur de noisete & petits : & cependant plus gros que ceux des Chinois ; les lévres & la bouche ni grandes ni petites ; les dents blanches, les cheveux noirs, épais & lisses, qu'ils portent fort courts, ne passant justement que les oreilles, & pas plus longs d'un côté que de l'autre.

Ils ne portent ni chapeau, ni bonnet, ni turban, ni rien pour se garentir du Soleil. Les hommes pour la plûpart n'ont qu'un simple petit linge pour couvrir leur nudité. Il y en a qui portent une espece de just'-au-corps fait de feüilles de Plantains, qui sont aussi rudes qu'une peau d'ours. Je n'ai jamais rien vû de si raboteux. Les femmes portent une espece de jupon de coton qui leur décend un peu plus bas que les genoux. Ce jupon est d'une grosse toile qu'ils font eux-mêmes de leur coton. Les hommes & les femmes portent aux oreilles de grandes bagues faites de métal jaune, dont on a ci-devant parlé : Si c'est de l'or ou non, c'est ce que je ne puis pas dire positivement. Je l'ai crû or ; il étoit pesant, & de la couleur de nôtre or pâle. Je voudrois bien en avoir apporté pour contenter ma curiosité ; mais je n'eus pas dequoi en acheter. Le Capitaine Reed eût deux de ces bagues pour du fer, qui est fort recherché. Il en auroit acheté davantage, car il le trouvoit à bon marché ; mais la pâleur du métal faisoit que lui & ses gens se défioient que ce ne fût pas du vrai or. Pour moi j'aurois couru les risques d'en acheter une petite par-

tie; mais comme je n'avois rien à la grande quantité de fer que nous avions à bord, & que les Marchands d'Angleterre l'avoient confié au Capitaine Swan, je n'osai pas le troquer.

Quand les bagues étoient polies, elles paroissoient trés-claires; mais le tems les changeoit & les rendoit d'un jaune pâle. Pour les décrasser on fait une petite pâte molle de terre rouge, dont on barbouille la bague qu'on jette ensuite dans le feu, où elle demeure jusques à ce qu'elle soit rouge. Alors on la tire, on la fait refroidir dans l'eau, on en ôte la pâte, & elle paroît claire & luisante comme auparavant.

Ces Insulaires n'ont que de petites maisons basses. Les côtez qui sont faits de petits piquets fermez de branches, n'ont pas au-delà de quatre pieds & demi de haut, & les piquets n'ont pas plus de sept à huit pieds de hauteur. A un bout de la maison il y a un foyer, & à l'autre des planches pour se coucher. Ils demeurent ensemble dans de petits Villages bâtis aux côtez & aux sommets des montagnes pierreuses, ayant trois à quatre rangs de maisons les unes sur les autres, & sur des précipices si escarpez, qu'on monte aux maisons du premier rang, avec une échelle de bois, & delà à tous les étages de la maison qui est au dessus, car on ne peut point monter autrement. La plaine du premier précipice est quelquefois si grande, qu'il y a assez de place pour bâtir un rang de maisons tout le long des bords, & pour laisser une ruë fort étroite qui regne tout le long, devant les portes, entre le rang des maisons, & le pied d'un second précipice, dont l'esplanade est en quelque

maniere au niveau du faîte des maisons d'enbas, & ainsi du reste. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rang ou ruë, est à peu prés au milieu, dans un defilé serré qu'on a laissé exprés ; & comme chaque côté de la ruë est aussi sur un précipice, on n'a qu'à tirer l'échelle si l'on est attaqué, & alors on ne sauroit monter qu'en grimpant comme on feroit sur une muraille perpendiculaire ; & pour n'être pas attaqué d'enhaut, on a soin de bâtir sur une montagne qui panche d'un côté vers la mer, ou sur un précipice haut, escarpé, perpendiculaire, & entierement inaccessible. Ces précipices sont naturels, car les rochers paroissent si durs, qu'on n'y peut faire aucuns ouvrages, & il n'y a point de marques qui fassent juger que l'art y ait jamais été employé. Il y a dans l'Isle de Bachi un rocher de cette nature qui a le dos tourné tout contre la mer, & sur lequel on a bâti. Les Isles de Montmouth & de Grafton ont beaucoup de ces montagnes & Villages, & les gens du païs, soit par crainte des avanturiers, ou ennemis Etrangers, ou de peur que quelqu'un d'entr'eux ne s'avise de faire des factions, ne bâtissent que dans ces lieux fortifiez par la nature. Je croi que c'est à cause de cela que l'isle d'Orange, quoi que la plus grande, & aussi fertile qu'aucune des autres, étant au niveau, par consequent exposée, n'est point habitée. Je n'y ai jamais vû ni précipices ni Villages de cette nature.

Ces Insulaires sont aussi assez ingenieux à faire des bâteaux. Leurs petites chaloupes ressemblent beaucoup à celles dont on se sert à Deal, si ce n'est qu'elles ne sont pas si

grosses, & qu'elles sont faites de planches fort étroites attachées avec des chevilles de bois, & des clous. Ils en ont aussi d'assez grandes pour porter quarante à cinquante hommes. Celles-ci ont 12. à 14. rames d'un côté. Elles ressemblent beaucoup aux petites, & sont à double banc; c'est-à-dire, que deux hommes sont assis sur un même banc, & rament l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ils connoissent l'usage du fer, & savent le mettre en œuvre. Leurs souflets sont comme ceux des Mindanayans.

L'occupation ordinaire des hommes est la pêche; mais je ne les ai jamais vû prendre beaucoup de poisson. Peut-être est-ce parce qu'il est plus abondant en certains tems qu'en d'autres. Les femmes ont soin des plantations.

Je ne les ai jamais vû tuer pour eux ni Chevres, ni Cochons; cependant ils demandoient le ventre des Chevres qu'ils nous vendoient: Et si nos Matelots les jettoient à la mer, ils les ramassoient; & les peaux des Chevres aussi. Ils ne touchoient point aux boyaux des Cochons; mais pour les peaux des Chevres, si nos gens jettoient ce qui leur en restoit aprés qu'ils avoient fait des saucisses, les Insulaires les emportoient à terre, faisoient du feu, flamboient le poil, & grilloient ensuite la peau sur les charbons, jusques à ce qu'ils la jugeoient bonne à manger, & alors ils la machoient, la mettoient en pieces avec les dents, & l'avalloient enfin. Un ventre de Chevre est pour eux un excellent plat. Voici comme ils l'accommodent. Ils jettent dans leur pot toute l'herbe à demi hachée, & toutes les cruditez qui se trouvent dans le ventricule, ils mettent ce pot sur le feu, & le remuent

ſouvent. Cela fume & enfle comme de la boüillie, le vent en fait ſortir le ferment & rend une puanteur de fort mauvais goût. Pendant que cela ſe fait, s'ils ont quelques poiſſons, comme ils en avoient ordinairement deux ou trois petits, on les nettoye bien en gens qui n'aiment pas, diroit-on, la malpropreté, ſeparant la chair d'avec les arêtes, & la coupent enſuite le plus menu qu'ils peuvent. Aprés que leur pot a bien boüilli, ils l'ôtent du feu, y jettent un peu de ſel, & mangent ce qui eſt dedans avec le poiſſon crud coupé par petit morceaux. Cette ordure tirée du ventricule de la chévre ainſi aprêtée, ſemble des herbes boüillies & hachées menu. Ils mangent cela avec les doigts comme les Mores leur pilaw ou brouet; car ils ne ſe ſervent point de cuiliers.

Ils ont un autre ragoût fait d'une eſpece de ſauterelles, qui ont le corps d'environ un pouce & demi de long, & de la groſſeur du bout du petit doigt. Leurs aîles ſont larges & minces, & leurs jambes longues & petites. C'étoit alors la ſaiſon de l'année où ces animaux viennent en foule, & par groſſes troupes, manger les feüilles des Patates & autres herbes. Les Inſulaires vont avec des filets, & en prennent une pleine pinte d'un coup de balai. Quand ils en ont aſſez, ils les emportent chez eux, & les font griller ſur le feu dans un pot de terre. Les aîles & les jambes ſe détachent alors, & la tête & le corps deviennent rouges comme des chévrettes boüillies, de brunes qu'elles étoient auparavant. Comme le corps eſt fort plein, c'eſt une viande fort humide. Pour la tête elle craque entre les dents. J'ai mangé une fois de ce ragoût, & l'ai trouvé aſſez bon;

mais pour l'autre, mon eſtomac ne ſauroit le ſouffrir.

Ils ne boivent ordinairement que de l'eau, non plus que tous les autres Indiens. Ils ont outre cela une liqueur qu'ils font de jus de canes à ſucre. Ils la font boüillir, & y mêlent de petites graines noires. Quand elle a bien boüilli, ils la mettent dans de grandes cruches, & la laiſſent travailler 2. ou 3. jours. Dés qu'elle ne travaille plus, elle devient claire, & eſt incontinent bonne à boire. Cette liqueur eſt excellente, & reſſemble fort à nôtre biere d'Angleterre, ſoit pour la couleur ou pour le goût. Elle eſt extrêmement forte, & je croi auſſi fort ſaine; car nos gens qui en bûrent vigoureuſement durant pluſieurs ſemaines, s'en enyvrerent ſouvent & n'en furent point malades. Les Inſulaires en apportoient tous les jours une grande quantité à ceux qui étoient à terre; car une partie de nôtre équipage travailloit dans l'iſle de Bachi, à laquelle on donne ce nom à cauſe de cette liqueur potable, parce que c'eſt ainſi que les gens du païs appellent cette boiſſon. Comme elle ne coûtoit pas beaucoup, nos gens auſſi en bûvoient volontiers. Cette liqueur donc, & le grand uſage qu'on en fait, déterminerent nos gens de donner à toutes ces Iſles le nom d'iſles de Bachi.

Je ne ſçai quelle Langue parlent les Habitans, car elle n'a pour le ſon aucune affinité au Chinois qui ſe parle beaucoup entre les dents, non plus qu'au Malayan. Ils appelloient Fullawan le métal dont étoient faites les bagues de leurs oreilles, & ce métal eſt le même que les Mindanayans apellent or. Ainſi il y a apparence que leur Langue a du rapport à celle des

isles Philippines ; car c'est le nom que tous ces Indiens en general donnent à l'or. Je ne pûs point savoir d'où ils tirent leur fer ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils vont avec leurs grands bâteaux au Nord de Luçon, & que c'est de cette Isle qu'ils le tirent. Je n'y vis que du fer, & des morceaux de peaux de bufles, que je jugeai qu'ils achetoient des Etrangers. Leurs habits étoient de ce qu'ils faisoient venir chez eux.

Leurs armes sont des lances de bois, & ils en ont peu qui ayent du fer au bout. C'est-là tout ce qu'ils ont d'armes. Leur cuirasse est un morceau de peau de bufle, fait comme la Casaque de nos Rouliers, sans manches, & cousu ensemble par les deux bouts avec des trous pour passer la tête, & les bras. Cette cuirasse ou juste-au-corps de Bufle, leur décend jusqu'aux genoux. Il est juste vers les épaules ; mais par le bas il y a trois pieds de large, & autant d'épaisseur que de largeur.

Je n'ai remarqué parmi eux aucun service Religieux, aussi n'ont-ils point d'Idoles. Il ne m'a pas paru non plus qu'ils estiment un jour plus que l'autre, ni que les uns ayent plus d'autorité que les autres, il m'a semblé au contraire qu'ils étoient tous égaux, à cela prés seulement que chacun est maître chez soi, & que les enfans honorent & respectent leurs parens.

Il y a neanmoins apparence qu'ils ont quelque Loi ou Coûtume pour se gouverner ; car pendant le sejour que nous y fimes, je vis enterrer un jeune homme tout vivant, & c'étoit pour vol autant que nous pûmes le comprendre. On fit un grand trou, & il y vint une grande affluence de peuple pour dire le der-

niet adieu au coupable. Il y avoit entr'autres une femme qui faisoit de grandes lamentations, & qui défit les bagues que le criminel avoit aux oreilles. Nous crûmes que c'étoit sa mere. Le patient ayant dit adieu à cette femme & à quelques autres personnes, fut mis dans le trou, & couvert de terre. Il ne fit pas la moindre agitation, & reçût tranquillement sa peine. On jetta de la terre sur lui, & on l'étouffa.

Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils vivent fort bien, & les enfans sont fort obéïssans au Pere & à la Mere. Les Garçons vont à la pêche avec leurs peres, & les filles demeurent à la maison avec leurs meres. Quand elles ont assez de force, on les envoye aux plantations foüir des Yams & des Patates, dont elles apportent tous les jours au logis sur leurs têtes autant qu'il en faut pour toute la famille, car ils n'ont ni ris ni mahis.

Leurs plantations sont dans les vallées assez éloignées des maisons. Chacun a un morceau de terre en proprieté, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin.

Quoi qu'ils paroissent sales à leurs ragoûts de ventres de Chevres, ils sont d'ailleurs fort propres en leurs personnes, tant les hommes que les femmes. Ce sont les gens les plus paisibles, & les plus civils que j'aye jamais rencontrez. Je n'ai jamais remarqué qu'ils se soient mis en colere les uns contre les autres. J'ai regardé avec admiration de voir à bord de nôtre Vaisseau vingt à trente Bâteaux tout à la fois, sans qu'il soit arrivé le moindre démêlé; Au contraire tout étoit paisible & honnête, chacun tâchoit de se se-

courir dans le besoin. Nul bruit, nulle apparence de mécontentement, & quoiqu'il arrivât quelquefois des traverses, qui auroient pû mettre d'autres gens aux mains, tout cela neanmoins ne fut pas capable de les émouvoir. Ils boivent aussi quelquefois, & s'échaufent en bûvant; cependant je n'ai jamais remarqué pour cela le moindre emportement en eux. Non seulement ils sont honnêtes entr'eux; mais aussi fort obligeans & fort genereux à l'égard des Etrangers, & contre l'ordinaire, leurs enfans ne nous faisoient rien de desobligeant. A la verité quand nous allions chez eux, les femmes nous demandoient modestement quelques guenilles, ou petits morceaux de toile pour enveloper leurs enfans; ce qu'elles faisoient en nous les montrant. Il est ordinaire de demander parmi toutes ces Nations barbares; cependant on demandoit ici avec moins d'importunité qu'ailleurs. Pour les hommes ils ne demandent jamais rien. Il ne nous fut rien dérobé qu'une fois, qui fut la premiere fois que nous moüillames, comme je le dirai dans la suite; mais depuis ils en userent envers nous avec beaucoup d'équité & de sincerité, & nous reçurent chez eux le mieux du monde, avec du Bachi, dont ils nous regaloient. S'ils n'en avoient pas chez eux, ils en achetoient une cruche de leurs voisins, & s'asseyoient avec nous. Nous les voyons aller & donner une piece ou deux de leur or, pour quelques cruches de Bachi. Parmi des Indiens Barbares comme ceux-ci paroissent l'être, j'admirois de voir acheter & vendre, chose qui n'est pas ordinaire; non plus que de converser avec des Etrangers avec tant de franchise,

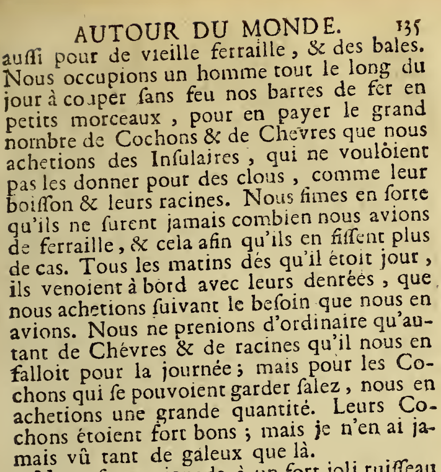
& d'aller à bord de leurs Vaiſſeaux avec ſi peu de précaution. Cependant le peu de commerce qu'ils font, peut les avoir portez à cela. A ces petits regales eux & leur famille, femmes & enfans, bûvoient avec de petites Calebaces. Quand ils étoient ſeuls, ils bûvoient les uns aux autres; mais quand nous y étions, ils bûvoient d'abord toûjours à quelqu'un de nous.

Ils n'ont aucune monnoie; mais ils ont de petits morceaux du métal dont j'ai parlé, qu'ils lient bien ſûrement dans des feüilles de plantain ou autres. Ils troquent ce métal pour ce qu'ils ont beſoin, & en donnent une petite quantité, environ deux à trois grains pour une cruche de Bachi qui contiendra cinq à ſix Gallons. Ils n'ont point de balances, & le donnent à la vûë.

Revenons maintenant à nos affaires. J'ai ci-devant dit que nous moüillames là le ſixiéme d'Août. Pendant que nous ferlions nos voiles, il vint à bord prés de cent bâteaux, où il y avoit dans chacun trois à quatre Inſulaires, enſorte que nôtre tillac étoit tout plein de monde. Nous eûmes d'abord peur de tant de gens; c'eſt pourquoi nous fimes porter à la poupe vingt à trente petites armes, & mimes trois à quatre hommes en ſentinelle avec leurs fuſils à la main, & prêts à faire feu ſur eux, s'ils ſe mettoient en devoir de nous inſulter. Mais ils furent fort paiſibles. Ils ſe contenterent d'enlever de vieille ferraille qu'ils trouverent ſur nôtre tillac, & prirent auſſi les bandes de fer de nôtre pompe, & les chevilles des rouës de nos affuts avant que nous nous en apperçuſſions. Un des nôtres apperçut enfin qu'ils étoient fort em-

preſſez à en arracher une, & ſe ſaiſit du Larron qui ſe mit d'abord à crier. Le reſte ſauta incontinent hors du Vaiſſeau, les uns dans leurs bateaux, les aurres dans la mer, & s'en retournerent tous à terre. Mais nous étant apperçus de leur épouvente, nous fimes de grandes careſſes à celui qui étoit en arrêt, & qui n'avoit fait que trembler depuis. Nous lui donnames enfin un petit morceau de fer, aprés quoi il ſauta dans l'eau, & alla rejoindre à la nage ſes camarades, qui rodoient autour de nôtre Vaiſſeau, pour voir quel en ſeroit le dénouëment. Nous leur fimes alors ſigne de revenir à bord, ne voulant pas perdre l'occaſion de faire commerce avec eux. Il y en eût qui revinrent, & ils furent toûjours depuis fort honnêtes & fort civils.

Nous envoyames incontinent aprés un Canot à terre pour être informez de leur maniere de vivre, & des proviſions qu'ils avoient. L'équipage de nôtre Canot fut fort bien regalé de Bachi, eût quantité de Cochons, & en apporta quelques-uns à bord. Aprés cela ces Inſulaires nous apporterent, & des Cochons & des Chevres, & il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne vint des bateaux chargez de quinze à vingt Cochons & Chevres que nous avions pour peu de choſe. Nous ne donnions pour une bonne graſſe Chevre qu'un cercle de vieux fer, & pour un Cochon peſant 70. ou 80. livres, deux à trois livres de fer. Ils nous apportoient auſſi des cruches de leur boiſſon, & recevoient en récompenſe de vieux clous & pointes de fer, & des bales de plomb. Outre les denrées dont on vient de parler, ils nous apportoient quantité de Yams & de Patates, que nous avions



aussi pour de vieille ferraille, & des bales. Nous occupions un homme tout le long du jour à couper sans feu nos barres de fer en petits morceaux, pour en payer le grand nombre de Cochons & de Chévres que nous achetions des Insulaires, qui ne vouloient pas les donner pour des clous, comme leur boisson & leurs racines. Nous fimes en sorte qu'ils ne surent jamais combien nous avions de ferraille, & cela afin qu'ils en fissent plus de cas. Tous les matins dés qu'il étoit jour, ils venoient à bord avec leurs denrées, que nous achetions suivant le besoin que nous en avions. Nous ne prenions d'ordinaire qu'autant de Chévres & de racines qu'il nous en falloit pour la journée; mais pour les Cochons qui se pouvoient garder salez, nous en achetions une grande quantité. Leurs Cochons étoient fort bons; mais je n'en ai jamais vû tant de galeux que là.

Nous fimes aiguade à un fort joli ruisseau prés de nous, & dans l'isle de Grafton, où nous mouillames d'abord. Nous fûmes là trois à quatre jours avant que d'aller aux autres Isles. Nous fimes voiles du côté du Sud, côtoyant la partie Orientale de l'isle de Grafton: Aprés cela nous passames entre cette isle & l'isle de Montmouth, où nous sejournames une marée. La marée y est fort violente, & rend quelquefois la mer courte & coupée. Son cours est entre ces isles au Sud quart d'Est, & au Nord quart d'Oüest. Le flux va au Nord, & le reflux au Sud. La mer hausse & baisse environ huit pieds.

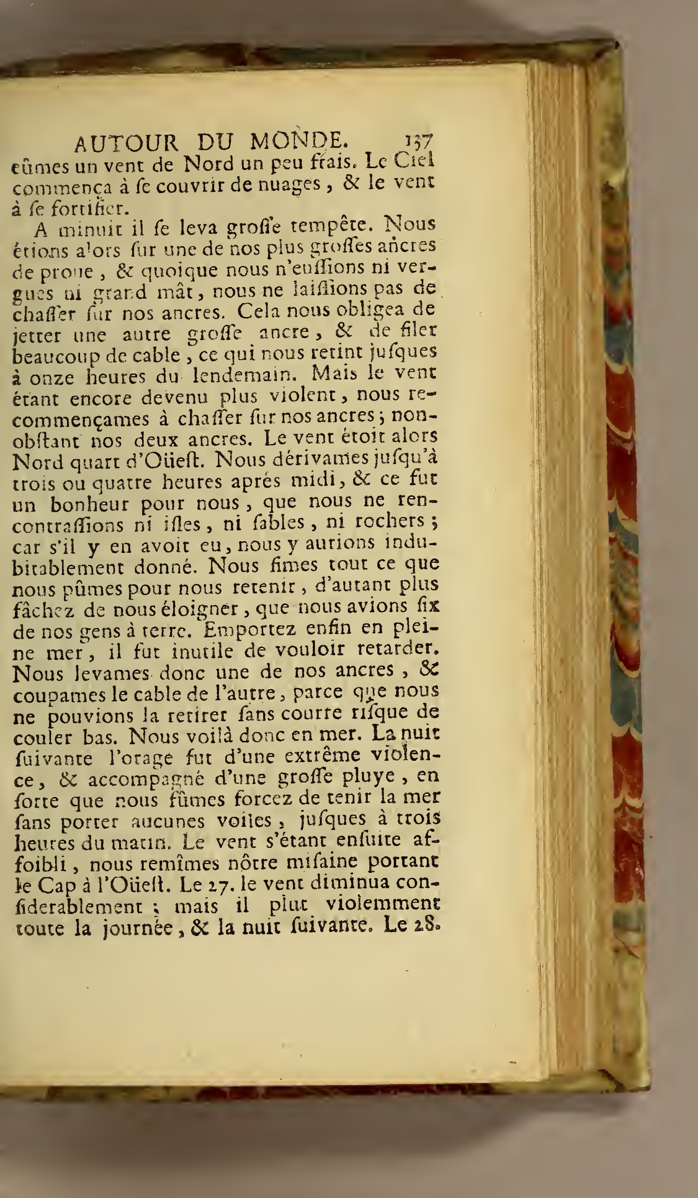
Partant de là nous côtoyames durant deux lieuës au Sud, à l'Occident de l'isle de Montmouth, & ne trouvant point où mouiller,

nous allâmes à l'isle de Bachi, & jettames une ancre au Nord-Est de cette Isle, prés d'une petite Baye sablonneuse, à sept brasses d'eau, sur un sable clair & dur, & à environ un quart de mille de la côte. Ces deux Isles sont divisées par un assez large canal, où l'on peut moüiller par tout. La profondeur de l'eau est de 12. 14. & 16. brasses.

Nous ne fûmes pas plutôt à terre, que nous fimes une tente pour y racommoder nos voiles. Nous passames là le reste de nôtre tems, c'est-à dire depuis le 13. d'Août, jusqu'au 26. de Septembre. Durant ce tems-là nous racommodames nos voiles, & nettoyames bien le fond de nôtre Vaisseau. Quelques-uns des nôtres alloient tous les jours aux Villes, & y étoient fort bien reçus. Les Insulaires venoient aussi à bord avec leurs bâteaux pour y vendre leurs denrées ; & si nous ne les prenions pas ce jour-là, le lendemain ils nous rapportoient les mêmes choses.

Les vents étoient encore Sud-Oüest & Sud-Sud-Oüest, & le tems presque toûjours beau. Nous esperions que le mois d'Octobre ameneroit les vents de Nord-Est ; c'est pourquoi nous nous tenions prêts à faire voiles aussi-tôt que le Monson Oriental seroit affermi, pour aller croiser à la hauteur de Manila : Aussi étoit-ce pour cela que nous faisions toutes les provisions qui nous étoient necessaires. Nous salames 70. ou 80. cochons gras, & achetames une bonne quantité de Yams & de Patates pour les manger en mer.

Environ le 24. de Septembre, les vents se tournerent à l'Est, & puis au Nord-Est, & le tems fut toûjours beau. Le 25. nous



eûmes un vent de Nord un peu frais. Le Ciel commença à ſe couvrir de nuages, & le vent à ſe fortifier.

A minuit il ſe leva groſſe tempête. Nous étions alors ſur une de nos plus groſſes ancres de proue, & quoique nous n'euſſions ni vergues ni grand mât, nous ne laiſſions pas de chaſſer ſur nos ancres. Cela nous obligea de jetter une autre groſſe ancre, & de filer beaucoup de cable, ce qui nous retint juſques à onze heures du lendemain. Mais le vent étant encore devenu plus violent, nous recommençames à chaſſer ſur nos ancres; nonobſtant nos deux ancres. Le vent étoit alors Nord quart d'Oüeſt. Nous dérivames juſqu'à trois ou quatre heures aprés midi, & ce fut un bonheur pour nous, que nous ne rencontraſſions ni iſles, ni ſables, ni rochers; car s'il y en avoit eu, nous y aurions indubitablement donné. Nous fimes tout ce que nous pûmes pour nous retenir, d'autant plus fâchez de nous éloigner, que nous avions ſix de nos gens à terre. Emportez enfin en pleine mer, il fut inutile de vouloir retarder. Nous levames donc une de nos ancres, & coupames le cable de l'autre, parce que nous ne pouvions la retirer ſans courre riſque de couler bas. Nous voilà donc en mer. La nuit ſuivante l'orage fut d'une extrême violence, & accompagné d'une groſſe pluye, en ſorte que nous fûmes forcez de tenir la mer ſans porter aucunes voiles, juſques à trois heures du matin. Le vent s'étant enſuite affoibli, nous remîmes nôtre miſaine portant le Cap à l'Oüeſt. Le 27. le vent diminua conſiderablement; mais il plut violemment toute la journée, & la nuit ſuivante. Le 28.

le vent se tourna au Nord-Est, éclaircit le tems, & soufla vigoureusement; mais il ne dura pas long-tems, car il changea à l'Est, puis au Sud-Est, ensuite au Sud, & enfin il se fixa au Sud-Oüest. Nous eûmes alors un assez bon vent, & beau tems.

Ce fut le 29. que le vent tourna au Sud-Oüest, & que nous fimes force de voiles pour retourner à l'Isle dont nous étions partis involontairement. Le 30. nous eûmes un vent d'Oüest, & vimes les Isles; mais nous ne pûmes y arriver avant la nuit. C'est pourquoi nous fimes route au Sud, jusqu'à deux heures du matin, que nous revirames de bord, & fimes route tout le matin, & revinmes mouiller enfin le premier d'Octobre environ midi, au même endroit, d'où l'orage nous avoit chassez.

Nos six hommes furent conduits à bord par les Insulaires, ausquels nous donnames trois barres entieres de fer, en récompense de leur bonté & honnêteté; ce qui fut pour eux un present d'un prix extraordinaire. Mr. Robert Hali étoit un des six qui étoient restez à terre. Je parlerai plus amplement de lui dans la suite. Lui & les autres me dirent, qu'aprés qu'on eût perdu le Vaisseau de vûë, les Insulaires commencerent à les traiter avec plus de bonté qu'auparavant, & leur conseillerent de couper leurs cheveux aussi courts qu'étoient les leurs, offrant de donner à chacun une jeune femme s'ils vouloient le faire, & pour dot une petite hache, & autres instrumens de fer propres à travailler à la terre, leur faisant voir en même-tems une piece de terre qu'ils leur donneroient à cultiver. Divers Habitans de la Ville où ils étoient

alors leur firent des careſſes ; mais ils s'attacherent principalement à celui avec lequel ils ètoient allez à terre, & furent plus chez lui que par tout ailleurs. Le Vaiſſeau ne commença pas plûtôt à reparoître, qu'ils recommencerent à les importuner pour avoir quelques morceaux de fer, qui eſt la choſe qu'ils ſouhaitent principalement, & qu'ils eſtiment même plus que les bagues de leurs oreilles. Il nous auroit été facile d'acheter tous les anneaux de leurs oreilles, & tout l'or qu'ils avoient, pour nos barres de fer, ſi nous avions été aſſurez qu'il eût été bon : Cependant quand on le touchoit, & qu'on le comparoit avec d'autre or, on n'y remarquoit aucune difference, quoi qu'il parût fort pâle en maſſe ; mais nous en étions dégoûtez de nouveau de voir qu'ils le poliſſoient ſi ſouvent.

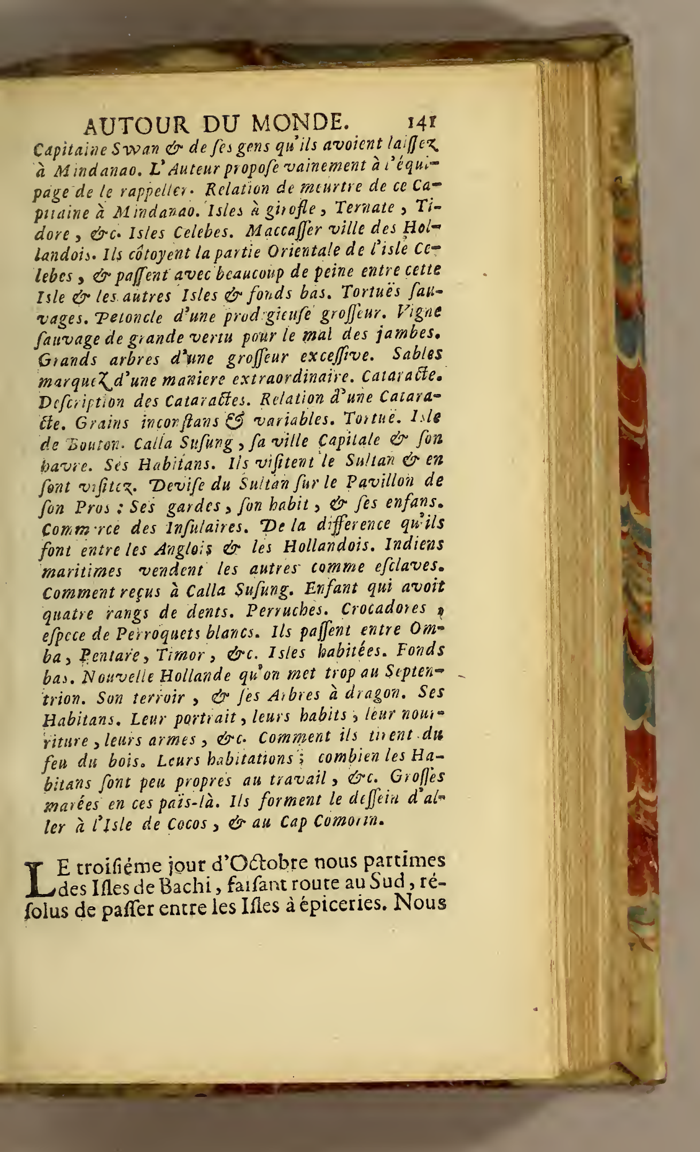
Cette derniere tempête avoit entierement découragé nos gens, car quoi qu'elle n'eût pas été de la violence de celle que nous eſſuyames ſur la côte de la Chine, & dont la memoire étoit encore toute fraîche, elle fit neanmoins beaucoup d'impreſſion ſur eux, & leur cauſa tant de frayeur, qu'elle leur fit perdre l'envie de croiſer devant Manila, de peur d'en avoir une troiſiéme. Chacun alors auroit ſouhaité être chez ſoi, comme on avoit fait cent fois auparavant : Mais le Capitaine Reed & le Capitaine Teat, qu'étoit le maître, leur conſeillerent d'aller au Cap Comorin, & qu'alors ils s'expliqueroient plus amplement ſur le deſſein qu'ils avoient, qui étoit ſans doute d'aller croiſer ſur la mer rouge. Ils furent écoutez & n'eurent pas de peine à perſuader.

Le Monſon Oriental n'étoit pas alors éloigné, & la meilleure route auroit été de paſſer par le Détroit de Malaca ; mais le Capitaine repreſenta qu'il y avoit du danger à cauſe du grand nombre d'iſles & des fonds bas qu'il y avoit, & que pas un de nous ne connoiſſoit cette mer-là. Il jugea donc que le meilleur étoit de côtoyer la partie Orientale des Iſles Philippines, & de faire route au Sud vers les Iſles à épiceries pour paſſer à la hauteur de l'iſle de Timor, & de là dans l'Ocean Oriental de l'Inde.

Cette route paroiſſoit fort ennuyeuſe, & tout auſſi dangereuſe que l'autre ; mais ils avoient moins à craindre de rencontrer par-là des Vaiſſeaux Anglois ou Hollandois ; ce qui étoit le principal ſujet de leur apprehenſion. Je fus aſſez content de la choſe, voyant que plus nous irions loin, plus j'aquerrois de lumieres & d'experience ; ce qui étoit mon principal but. Je conſiderois auſſi que cette route me fourniroit plus de lieu pour pouvoir executer le deſſein que j'avois de me tirer de leurs mains auſſi-tôt que l'occaſion s'en preſenteroit.

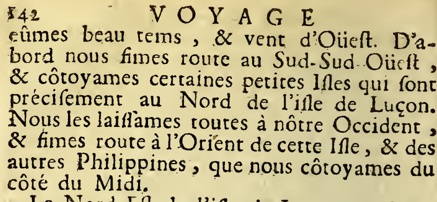
CHAPITRE XVI.

Ils partent des iſles de Bachi, & paſſent prés de quelques autres Iſles ; du Septentrion de celle de Luçon à l'iſle de ſaint Jean, & autres des Iſles Philippines ; ils s'arrêtent à deux Iſles proche de Mindanao, où ils radoubent leur Vaiſſeau, & font une pompe à l'Eſpagnole. Le jeune Prince des Iſles à épiceries leur apprend des nouvelles du



Capitaine Swan & de ses gens qu'ils avoient laissez à Mindanao. L'Auteur propose vainement à l'équipage de le rappeller. Relation de meurtre de ce Capitaine à Mindanao. Isles à girofle, Ternate, Tidore, &c. Isles Celebes. Maccasser ville des Hollandois. Ils côtoyent la partie Orientale de l'isle Celebes, & passent avec beaucoup de peine entre cette Isle & les autres Isles & fonds bas. Tortuës sauvages. Petoncle d'une prodigieuse grosseur. Vigne sauvage de grande vertu pour le mal des jambes. Grands arbres d'une grosseur excessive. Sables marquez d'une maniere extraordinaire. Cataracte. Description des Cataractes. Relation d'une Cataracte. Grains inconstans & variables. Tortuë. Isle de Bouton. Calla Susung, sa ville Capitale & son havre. Ses Habitans. Ils visitent le Sultan & en sont visitez. Devise du Sultan sur le Pavillon de son Pros: Ses gardes, son habit, & ses enfans. Commerce des Insulaires. De la difference qu'ils font entre les Anglois & les Hollandois. Indiens maritimes vendent les autres comme esclaves. Comment reçus à Calla Susung. Enfant qui avoit quatre rangs de dents. Perruches. Crocadores, espece de Perroquets blancs. Ils passent entre Omba, Pentare, Timor, &c. Isles habitées. Fonds bas. Nouvelle Hollande qu'on met trop au Septentrion. Son terroir, & ses Arbres à dragon. Ses Habitans. Leur portrait, leurs habits, leur nourriture, leurs armes, &c. Comment ils tirent du feu du bois. Leurs habitations; combien les Habitans sont peu propres au travail, &c. Grosses marées en ces païs-là. Ils forment le dessein d'aller à l'Isle de Cocos, & au Cap Comorin.

LE troisiéme jour d'Octobre nous partimes des Isles de Bachi, faisant route au Sud, résolus de passer entre les Isles à épiceries. Nous



eûmes beau tems, & vent d'Oüest. D'abord nous fimes route au Sud-Sud-Oüest, & côtoyames certaines petites Isles qui sont précisement au Nord de l'isle de Luçon. Nous les laissames toutes à nôtre Occident, & fimes route à l'Orient de cette Isle, & des autres Philippines, que nous côtoyames du côté du Midi.

Le Nord-Est de l'isle de Luçon paroit un bon païs, plat, assez élevé, plein & uni durant plusieurs lieuës. On ne voit dans les plaines que quelques montagnes droites & assez hautes; mais jamais plusieurs qui se joignent. Le païs paroît de ce côté-là composé de pâcages pour la plûpart: Mais le Sud-Est, un peu plus montueux & plus fourni de bois.

Laissant donc l'isle de Luçon, & avec elle nos riches projets, nous fimes voiles du côté du Midi, & passames à l'Orient des autres Isles Philippines. Elles paroissent plus montueuses & moins garnies de bois, jusques à ce qu'on est à vûë de l'Isle de saint Jean, la premiere de ce nom, dont j'ai fait mention. L'autre dont j'ai parlé, est sur la côte de la Chine, & j'en ai parlé comme d'une isle extrêmement fournie de bois. Le vent du Sud que nous eûmes, nous contraignit de nous éloigner de ces Isles.

Le 14. d'Octobre nous vinmes prés d'une petite Isle basse & pleine de bois, située au Sud-Est de Mindanao, & qui en est éloignée d'environ vingt lieuës. Je ne la trouve dans aucune Carte marine.

Le 15. le vent étant Nord-Est, nous fimes route à l'Oüest pour gagner Mindanao, & arrivames pour la seconde fois au Sud-Est de cette Isle. Nous entrames & moüillames

entre deux petites Isles, situées à environ 5. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale. J'ai parlé de ces deux Isles en parlant du premier voyage que nous fimes sur cette côte. Au Nord-Oüest de la plus Orientale de ces Isles, nous trouvames une jolie petite anse propre à carener, ou à hâler à terre. Aussi nous y entrames, nous désunames d'abord nôtre Vaisseau, & nous nous préparames à le mettre sur le sec pour en calfeutrer le fonds. Ces Isles sont à environ 3. à 4. lieuës de Mindanao. Elles n'ont qu'environ 4. ou 5. milles de circuit, & sont d'une raisonnable hauteur. La terre est noire & profonde, & il y a 22. petits ruisseaux d'eau douce.

Ces Isles sont fort abondantes en beaux & grands arbres; aussi envoyames-nous nos Charpentiers à terre pour en couper pour nôtre usage. En effet nous y fimes un nouveau Beaupré, & le mimes sur le champ, parce que le nôtre ne valoit plus rien. Nous fimes aussi une vergue & un perroquet pour nôtre mât d'avant; & comme nos pompes étoient usées & ne pouvoient plus servir, ils couperent un arbre pour en faire une nouvelle. On quarra d'abord l'arbre, ensuite on le scia par le milieu, & puis on perça les deux moitiez avec la même justesse, & la même exactitude. On fit la cavité de ces deux moitiez assez creuse pour contenir une pompe, étant jointes ensemble. Nos Charpentiers eurent besoin de toute leur industrie pour joindre ces deux pieces avec la justesse necessaire pour en faire, s'il faut ainsi dire, l'étui d'une pompe; ce qui leur donna d'autant plus de peine, qu'ils n'étoient pas accoûtumez à des ouvrages de cette nature. Nous apprimes cette

maniere de Pompe des Eſpagnols, qui font ainſi celles des Vaiſſeaux qu'ils ont ſur les mers du Sud, & je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas au monde de meilleures Pompes.

Durant le ſejour que nous fimes-là, le jeune Prince dont j'ai parlé dans le Chapitre XIII. vint à bord. Apprenant que nous avions deſſein d'aller plus loin du côté du Midi, il nous pria de le tranſporter dans ſes Etats lui & ſes gens. Il nous montra ſon Iſle ſur nôtre Carte, & nous en dit le nom. Nous le mîmes ſur nôtre Carte, car il n'y étoit point; mais j'oubliai de le mettre dans mon Journal.

Cet homme nous dit qu'il n'y avoit pas plus de ſix jours qu'il avoit vû le Capitaine Swan, & pluſieurs de ſes gens, que nous avions laiſſez à Mindanao. Il en nommoit même quelques-uns qu'il diſoit ſe bien porter; il ajoûtoit qu'ils étoient alors à Mindanao; mais qu'ils avoient tous été en campagne avec Raja Laut: qu'ils avoient combatu ſous ſes Ordres, contre les Alfoures ſes ennemis, avec leſquels il étoit en guerre: Que la plûpart avoient combatu avec intrepidité, & qu'à cauſe de cela ils étoient fort honorez & eſtimez, du Sultan même, & du General Raja Laut. Que le Capitaine Swan avoit deſſein d'aller avec ſes gens au Fort ſaint George, & que pour cet effet il avoit promis quarante onces d'or pour un Vaiſſeau, mais que le Proprietaire & lui n'étoient pas encore convenus, & qu'il craignoit que le Sultan ne le laiſſeroit aller qu'aprés la fin de la guerre.

Ce Prince nous dit tout cela en Malayen, que pluſieurs des nôtres avoient appris. En s'en allant il promit de revenir dans trois jours

jours, & le Capitaine Reed promit de l'attendre jusques-là; car nous avions à peu prés fait nos affaires. Ce Prince paroissoit fort aise de l'occasion qui se presentoit de s'en aller avec nous.

Aprés cela je tâchai de persuader nos gens d'aller encore avec le Vaisseau à la riviere de Mindanao, & d'offrir tout de nouveau leurs services au Capitaine Swan. Je pris le tems qu'on étoit occupé à faire de l'eau, & que la moitié de l'équipage étoit à terre. Je trouvai ceux à qui je parlai fort disposez à faire la chose, & les priai de n'en rien dire que je n'eusse sonde le reste; ce que je me proposois de faire le lendemain qu'ils viendroient relever les autres. Mais un de ceux qui paroissoit avoir le plus d'empressement pour le rapel du Capitaine Swan, revela le projet aux Capitaines Reed & Teat, qui détournerent incontinent l'équipage d'un semblable dessein. Cependant comme ils n'étoient pas sans apprehension ils partirent le plus promptement qu'il leur fut possible.

On m'a dit depuis que le Capitaine Swan & ses gens avoient été long-tems à Mindanao, & que plusieurs des siens, & sur tout Monsieur Rosy & Monsieur Nelly, avoient passe à Ternate sur des barques Hollandoises. Ils furent long-tems à Ternate, & se rendirent enfin à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs journaux. De Batavia ils passerent en Europe. Quelques-uns moururent à Mindanao, du nombre desquels furent Messieurs Harthope & Smith, qui étoient les deux Marchands du Capitaine Swan. Mais enfin ce Capitaine allant dans un petit Canot

avec ſon Chirurgien, à bord d'un Vaiſſeau Hollandois, qui étoit alors à la rade pour chercher les moyens de paſſer en Europe, ils furent renverſez à l'embouchure de la riviere par les Inſulaires qui étoient en embuſcade pour cela: Et comme Swan & ſon Chirurgien ne s'en défioient aucunement, il fut aiſé de les aſſommer dans l'eau. Quelques-uns ont crû que le General l'avoit fait faire pour avoir ſon or, dont il s'empara d'abord. D'autres diſént que ce fut parce que la maiſon du General avoit été brûlée peu de tems auparavant, & que le Capitaine Swan étoit accuſé de l'avoir fait. D'autres diſent enfin, que les menaces de ce Capitaine furent cauſe de ſa perte: En effet, il diſoit que le General l'avoit trompé, & qu'il en auroit ſatisfaction. Il diſoit auſſi qu'à preſent qu'il connoiſſoit les rivieres, & qu'il ſavoit les moyens de venir en tout tems; qu'il étoit inſtruit de leur maniere de combattre, & des foibles de leur païs, il s'en iroit, & revenant à la tête d'un Parti, il pilleroit & ruïneroit & les habitans & le païs. Le General ayant appris ce diſcours diſoit, quoi! eſt-ce que le Capitaine Swan eſt de fer, & qu'il eſt capable de faire tête à tout un Royaume? Ou croit-il nous faire peur en parlant ainſi? Cependant perſonne ne le toucha que lors qu'il fut tué. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y ait en tout ceci quelque choſe de vrai; car le Capitaine étoit paſſionné, & le General avide d'or. Quoi qu'il en ſoit, il fut tué, comme pluſieurs me l'ont aſſeuré, & on s'empara de ſon or, & de tout ce qu'il avoit; comme auſſi de ſon Journal, depuis l'Angleterre juſques au Cap Corrientes ſur la côte de Mexique. Monſieur Moody

qui étoit à Mindanao un peu avant ſon meurtre, & qui y fut encore quelque tems aprés, prit ce Journal, & l'envoya en Angleterre par Monſieur Goddard premier Contre-maître du Navire nommé la Défenſe.

Mais revenons à nôtre ſujet. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de porter nos gens à rappeller le Capitaine Swan, j'aurois bien ſouhaité la compagnie du Prince : Mais le Capitaine Reed craignant de laiſſer-là plus long tems ſon inconſtante troupe, nous mimes à la voile le 2. de Novembre 1687. c'eſt-à-dire, le même jour que le Prince avoit promis de revenir, & fimes route au Sud-Oüeſt par un vent de Nord-Oüeſt.

Nous eûmes le même vent juſques à ce que nous fûmes à la vûë de l'Iſle de Celebes, que nous fimes route à l'Oüeſt, & enſuite au Sud-Oüeſt. Le 16. nous vinmes à la hauteur du Nord-Eſt de l'Iſle, & nous trouvames les courans donnant à l'Oüeſt avec tant de violence, qu'à peine pûmes-nous gagner la partie Orientale de l'Iſle.

L'Iſle de Celebes eſt fort grande. Elle a de longueur du Nord au Sud environ 7. degrez de latitude, & environ 3. de largeur. Elle eſt ſous la ligne. La partie Septentrionale eſt à 1. degré 30. minutes Nord, & la partie Meridionale à 5. degrez 30. minutes Sud, & ſuivant la ſuputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais du côté du Septentrion il y a une autre pointe longue & ſerrée, qui regne au Nord-Eſt environ 30. lieuës. A environ 30. lieuës à l'Orient de cette longue pointe, eſt l'Iſle de Gilolo, à l'Occident de laquelle il y a 4. petites Iſles qui abondent en girofle. Les 2.

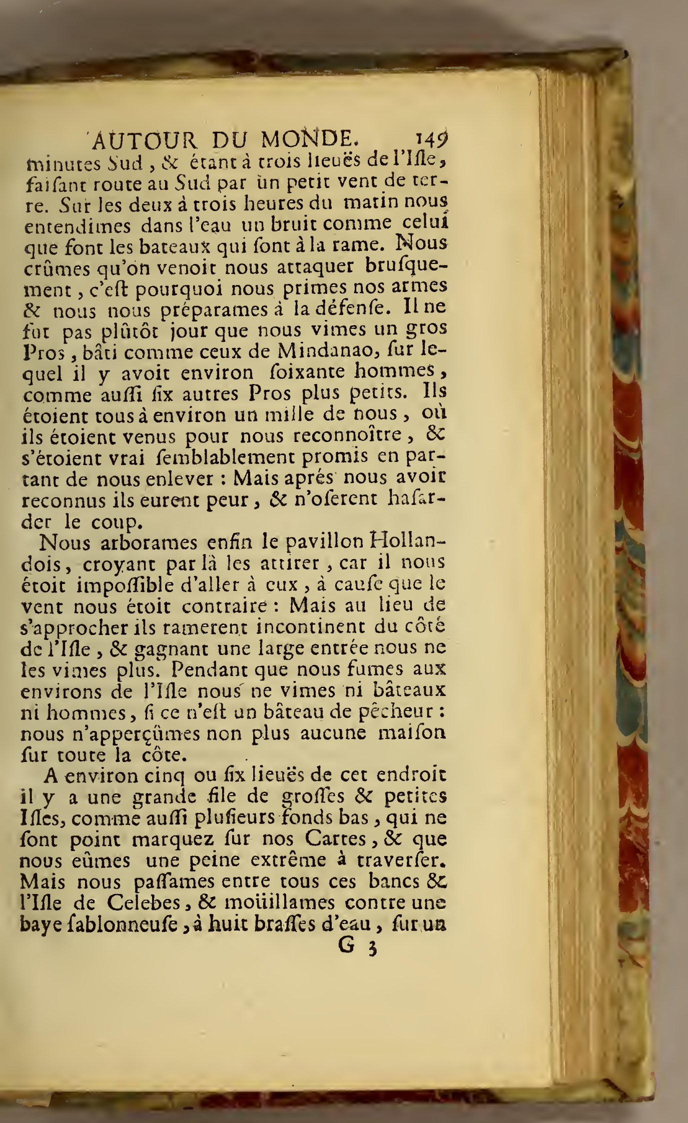
principales ſont Ternate & Tidore. Comme l'Iſle de Ceylan paſſe pour la ſeule qui produiſe de la Cinamome, & celle de Banda des Noix muſcades, quelques-uns croyent auſſi que Ternate & Tidore ſont les ſeules Iſles du monde où il croiſſe du Girofle; mais c'eſt une groſſe erreur, comme je l'ai déja montré.

Au midi de l'Iſle de Celebes il y a une Mer ou Golphe d'environ ſept à huit lieuës de large, & quarante à trente de long, qui regne dans le païs, & va preſque droit au Nord. Ce Golphe a au milieu pluſieurs petites Iſles tout le long. A l'Occident de l'Iſle, & preſque au Sud, eſt la ville de Macaſſer, place forte & de grand commerce, appartenant aux Hollandois.

A l'Orient il y a des Lacs de grande étenduë, comme auſſi quantité de petites Iſles, & par-ci par-là des fonds bas. Du côté du Septentrion nous vîmes une haute montagne, mais du côté de l'Orient les terres ſont baſſes tout le long, car nous croiſames preſque depuis un bout juſqu'à l'autre. La terre de ce côté-là eſt noire & profonde, & extraordinairement graſſe, riche, & pleine d'arbres. Il y a pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce qui ſe jettent dans la mer. Ce côté de l'Iſle paroît un bois perpetuel, dont les arbres ſont extraordinairement gros & grands.

Aprés avoir côtoyé le Midi par un petit vent contraire de Sud Sud Oüeſt, ſuivi quelquefois d'un grand calme, & gagné avec beaucoup de peine la partie Orientale, nous fumes long-tems à tournoyer aux environs de l'Iſle.

Le 22. nous nous trouvâmes à un degré 20.



minutes Sud, & étant à trois lieuës de l'Iſle, faiſant route au Sud par un petit vent de terre. Sur les deux à trois heures du matin nous entendimes dans l'eau un bruit comme celui que font les bateaux qui ſont à la rame. Nous crûmes qu'on venoit nous attaquer bruſquement, c'eſt pourquoi nous primes nos armes & nous nous préparames à la défenſe. Il ne fut pas plûtôt jour que nous vimes un gros Pros, bâti comme ceux de Mindanao, ſur lequel il y avoit environ ſoixante hommes, comme auſſi ſix autres Pros plus petits. Ils étoient tous à environ un mille de nous, où ils étoient venus pour nous reconnoître, & s'étoient vrai ſemblablement promis en partant de nous enlever : Mais aprés nous avoir reconnus ils eurent peur, & n'oſerent haſarder le coup.

Nous arborames enfin le pavillon Hollandois, croyant par là les attirer, car il nous étoit impoſſible d'aller à eux, à cauſe que le vent nous étoit contraire : Mais au lieu de s'approcher ils ramerent incontinent du côté de l'Iſle, & gagnant une large entrée nous ne les vimes plus. Pendant que nous fumes aux environs de l'Iſle nous ne vimes ni bâteaux ni hommes, ſi ce n'eſt un bâteau de pêcheur : nous n'apperçûmes non plus aucune maiſon ſur toute la côte.

A environ cinq ou ſix lieuës de cet endroit il y a une grande file de groſſes & petites Iſles, comme auſſi pluſieurs fonds bas, qui ne ſont point marquez ſur nos Cartes, & que nous eûmes une peine extrême à traverſer. Mais nous paſſames entre tous ces bancs & l'Iſle de Celebes, & moüillames contre une baye ſablonneuſe, à huit braſſes d'eau, ſur un

fond ſablonneux, à environ demi mille de la principale Iſle. Nous étions alors à un degré 50. minutes de latitude Meridionale.

Nous demeurames-là pluſieurs jours, & envoyames tous les jours nos Canots à la pêche de la Tortuë; car il y en a une grande quantité: Mais elles ſont fort ſauvages, comme elles le ſont generalement dans tous les lieux de la mer de l'Inde Orientale où nous en trouvames. Je n'en ſai point la raiſon, ſi ce n'eſt que les Inſulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales mêmes, elles ſont farouches dans les lieux où elles ſont beaucoup inquietées: Cependant elles ne ſont pas moins ſauvages ſur les côtes de la Nouvelle Hollande, quoi que les Originaires du païs ne les inquietent guere, comme j'aurai occaſion de le remarquer.

Nous allions aux bancs, qui étoient à côté de nous, & quand la mer étoit baſſe, nous amaſſions du coquillage. Il y avoit une eſpece de Petoncles ſi monſtrueux, qu'un ſeul eût été ſuffiſant pour regaler 7. à 8. hommes. La chair en étoit fort bonne & fort ſaine. Nous batimes auſſi les bois des environs de l'Iſle; mais nous n'y trouvames point de Gibier. Un de nos gens qui avoit toûjours mal aux jambes, trouva une certaine vigne ſoûtenuë par les arbres voiſins, ſur leſquels elle grimpoit, & autour deſquels elle s'attachoit. Les feuilles de cette vigne avoient ſix à ſept pieds de haut; mais les branches n'en avoient qu'onze à douze. La feuille étoit fort verte, d'une largeur & d'une rondeur raiſonnable, & d'aſſez bonne épaiſſeur. Ces feuilles hachées & bouillies, avec du ſain doux de Cochon, faiſoient un onguent excel-

lent. Nos gens en connoiſſant la vertu, en firent ſi bonne proviſion, qu'il n'y avoit preſque point d'homme qui n'en eût une livre ou deux. Ceux ſur tout qui étoient incommodez de vieux ulceres, trouverent un grand ſoulagement par l'uſage de ce remede. Celui qui trouva ces feuilles en avoit déja vû & connu la vertu dans l'Iſthme de Darien. Un des Indiens de ce païs-là lui en avoit donné la recepte, & il avoit été depuis à terre, & en avoit cherché en divers lieux; mais n'en avoit trouvé que là. Outre les gros arbres qu'il y avoit là, il y en avoit un entr'autres bien plus gros que tout le reſte. Le Capitaine Reed le fit couper pour en faire un canot, parce que les dernieres tempêtes nous avoient fait perdre tous nos canots à la reſerve d'un ſeul. Six hommes robuſtes qui avoient coupé du bois de teinture à la Baye de Campêche & de Honduras, auſſi-bien que le Capitaine Reed, & pluſieurs autres de nous, & qui par conſequent étoient experts à cette ſorte d'ouvrage, entreprirent de le couper. Ils travailloient par tour, & trois à trois, & furent un jour & demi avant que de pouvoir l'abatre. Quoi que cet arbre fût venu dans un bois, il avoit neanmoins 18. pieds de tour, & 44. de haut, ſans nœud ou branche. A cette hauteur même il n'avoit qu'une ou deux branches, au-deſſus deſquelles il avoit encore un tronc de dix pieds, auſſi net que le bas: Aprés quoi il avoit pluſieurs groſſes branches comme un Chêne, fort vertes & fleuries. Avec tout cela il ſe trouva pourri dans le milieu, & par conſequent inutile à l'uſage auquel on l'avoit deſtiné.

N'ayant plus d'affaires là, nous appareilla-

mes, & partimes le lendemain qui étoit le 29. de Novembre. Pendant le sejour que nous y fimes nous eumes un ou deux Grains chaque jour, & des vents de terre frais qui venoient du côté de l'Oüest. Les vents de mer étoient petits & variables, tantôt Nord-Est & Sud-Est. Le vent étant Nord-Est quand nous levames l'ancre, nous fimes route au Sud-Sud-Oüest. Sur le midi nous vimes un banc devant nous, ce qui nous fit faire route au Sud-Sud-Est. Le soir sur les quatre heures nous nous trouvames proche d'un autre gros banc. Nous revirames de bord, & reprimes la route de l'Isle de Celebes de peur de donner durant la nuit contre quelques-uns de ces écueils. Il étoit assez aisé de les éviter de jour, car il y avoit par tout des signaux bâtis comme des hutes sur de grands pilliers. Il y a apparence que ces marques avoient été mises par les habitans de Celebes, ou de quelques autres Isles voisines. Je n'en ai jamais vû de pareils ailleurs. Nous eûmes la nuit un Grain violent qui nous vint du Sud-Oüest, & qui dura environ une heure.

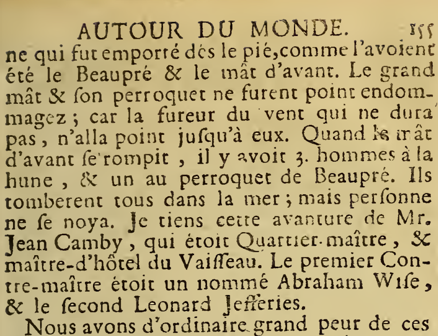
Le trente nous eûmes un vent frais de terre, & fimes route au Sud, passant entre les deux bancs que nous avions vû le jour précedent. Ces bancs, ou fonds bas, sont à trois degrez de latitude Meridionale, & à environ dix lieuës de l'Isle de Celebes. Aprés que nous les eûmes passez, le vent tomba, & nous eûmes calme jusqu'aprés midi : Ensuite vint du Sud-Oüest un Grain violent; & sur le soir nous vimes deux ou trois cataractes d'eau. Ce furent les premieres que j'avois vûës depuis que j'étois aux Indes Orientales; car pour les Occidentales j'y en avois vû souvent. La cata-

racte est une partie d'un nuage qui pend environ une verge en bas, & qui vient, ce semble, de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais, & quelquefois elle paroît au milieu comme une espece d'arc, ou pour mieux dire de la figure que fait le bras quand on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû aucune qui pendit perpendiculairement. Elle est petite par le bout d'en bas, & ne paroît pas plus grosse que le bras; mais elle est plus du côté du nuage d'où elle procede.

Quand la surface de l'eau commence de travailler, vous voyez l'eau écumer à environ cent pas de circonference,& se mouvoir doucement en rond jusques à ce que le mouvement s'augmente. Ensuite elle s'éleve à environ cent pas de circuit, & forme une espece de colomne; mais elle diminuë peu à peu en montant, jusques à ce qu'elle est parvenuë à la petite partie de la cataracte, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est, ce semble, le canal par lequel l'eau qui s'éleve est transportée dans le nuage. Cela paroît visiblement en ce que les nuages en deviennent plus gros & plus noirs. On voit incontinent aprés le mouvement de la nuée, quoi qu'avant cela on n'en apperçût aucun. La cataracte suit le nuage, & tire l'eau chemin faisant; & c'est ce mouvement qui fait le vent. Cela dure l'espace de demie heure, plus ou moins, jusques à ce que le nuage est plein: Alors il créve, & toute l'eau qui étoit en bas, ou dans la partie penchante du nuage, retombe dans la mer, fait grand bruit en tombant, & met la mer en mouvement.

Il y a fort à craindre pour un Vaiſſeau de ſe trouver ſous la cataracte quand elle creve: Auſſi tâchions-nous de l'éviter en éloignant autant qu'il nous étoit poſſible. Mais faute de vent qui nous pouſsât, nous avions ſouvent à craindre; car ordinairement il y a calme dans le tems que la cataracte travaille, ſi ce n'eſt précisément à l'endroit où elle ſe fait. Ainſi quand on voit venir une cataracte, & qu'on ne ſait comment l'éviter, on tâche de la rompre à coups de canon; mais je n'ai jamais entendu dire qu'on y ait rëüſſi.

Puis que j'en ſuis ſur ce ſujet, je croi qu'il ne ſera pas mal à propos de parler de l'accident qui arriva à un Vaiſſeau ſur la côte de Guinée environ l'an 1674. Le Capitaine Records de Londres montant un Vaiſſeau e 300. tonneaux & de 16. pieces de canon, deſtiné pour la côte de Guinée, & nommé La Benediction, étant à 7. à 8. degrez de latitude Septentrionale, vit diverſes cataractes, l'une deſquelles venoit pour ſe tirer de ſon chemin, il prit le parti de ferler ſes voiles, & de l'attendre. Elle vint avec beaucoup de viteſſe, & creva à peu de diſtance de ſon Vaiſſeau. Le bruit fut grand, & la mer s'éleva en rond comme ſi ç'eût été une grande maiſon, ou qu'on eût jetté quelque choſe dans la mer. La fureur du vent continua, & prit le Vaiſſeau à ſtribord avec tant de violence, qu'il emporta d'un ſeul coup le Beaupré & le mât d'avant, & penſa renverſer le Vaiſſeau; mais il ſe releva d'abord. Le vent fit le tour, & prenant une ſeconde fois le Navire du côté oppoſé avec la même fureur que la premiere fois, peu s'en falut encore qu'il ne ſe renverſât. Il en fut quitte pour ſon mât de miſai-



ne qui fut emporté dès le pié, comme l'avoient été le Beaupré & le mât d'avant. Le grand mât & ſon perroquet ne furent point endommagez ; car la fureur du vent qui ne dura pas, n'alla point juſqu'à eux. Quand le mât d'avant ſe rompit, il y avoit 3. hommes à la hune, & un au perroquet de Beaupré. Ils tomberent tous dans la mer ; mais perſonne ne ſe noya. Je tiens cette avanture de Mr. Jean Camby, qui étoit Quartier-maître, & maître-d'hôtel du Vaiſſeau. Le premier Contre-maître étoit un nommé Abraham Wiſe, & le ſecond Leonard Jefferies.

Nous avons d'ordinaire grand peur de ces cataractes ; cependant je n'ai jamais appris qu'elles ayent fait d'autre mal que celui dont je viens de parler. Elles paroiſſent aſſez terribles, & d'autant plus qu'elles viennent ſur vous durant le calme, & dans un tems où l'on ne peut s'ôter de leur chemin : Mais quoi que j'en aye vû ſouvent, & que j'en aye été envelopé, la peur a toûjours été plus grande que le mal.

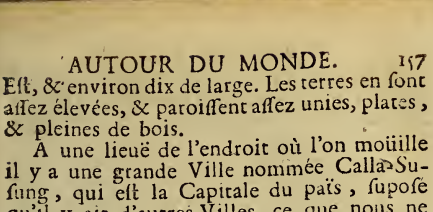
Le 1. de Décembre nous ayant amené un petit vent d'Eſt-Sud-Eſt, nous fimes route au Sud ; & par l'obſervation que je fis à midi, il ſe trouva que nous étions à 3. degrez 34. minutes de latitude Meridionale. Ce fut alors que nous vimes l'iſle de Bouton du côté du Sud-Oüeſt, à environ 10. lieuës de diſtance. Les vents furent fort variables. Il nous vint des Grains du côté du Sud-Oüeſt, vent qui nous étoit contraire. Les autres que nous eûmes furent ſi petits, qu'ils ne nous ſervirent pas de grand' choſe ; mais nous profitions de tout, & ne laiſſions pas de faire chaque jour un peu de chemin. Le 4. je pris la

hauteur à midi, nous nous trouvames à quatre degrez trente minutes de latitude Meridionale.

Le cinq nous arrivames au Nord-Oüest de l'Isle de Bouton, & le soir le tems étant beau nous hissames nôtre Canot; & comme nous avions deux ou trois Moskites nous en envoyames pêcher de la Tortuë, dont il y avoit quantité en ce lieu-là: Mais comme ces animaux étoient sauvages, nous primes le parti de les darder à la faveur de la nuit; ce qu'on fait aussi d'ordinaire aux Indes Occidentales, car toutes les fois qu'elles viennent sur l'eau pour respirer; ce qu'elles font une fois en huit à dix minutes, elles souflent si fort que l'on peut les entendre à trente ou quarante verges de distance. Par ce moyen les pêcheurs connoissent où sont les Tortuës, & en approchent plus aisément que le jour, parce que la Tortuë voit mieux qu'elle n'entend, tout au contraire de la Manate qui entend beaucoup mieux qu'elle ne voit.

Nos pêcheurs revinrent le matin avec une fort grosse Tortuë qu'ils prirent prés de la côte. Un Indien de l'Isle vint à bord du Canot, & comme il parloit Malayan, nous n'eûmes pas de peine à l'entendre. Il nous dit qu'à deux lieuës plus loin, du côté du Midi, il y avoit un bon havre où nous pouvions moüiller. Nous profitames du bon vent, & arrivames à ce havre sur le midi.

Il est à quatre degrez 24. minutes de latitude Meridionale, & à l'Orient de l'Isle de Bouton. Cette Isle n'est pas éloignée du Sud-Est de l'Isle de Celebes à environ 3. ou 4. lieuës de distance. Elle est longue, & a envirou 25. lieuës de longueur du Sud-Oüest au Nord-



Eſt, & environ dix de large. Les terres en ſont aſſez élevées, & paroiſſent aſſez unies, plates, & pleines de bois.

A une lieuë de l'endroit où l'on moüille il y a une grande Ville nommée Calla-Suſung, qui eſt la Capitale du païs, ſupoſé qu'il y ait d'autres Villes, ce que nous ne pûmes ſavoir. Elle eſt à environ un mille de la mer, bâtie ſur le ſommet d'une petite montagne, dans une fort belle pleine, environnée de Cacaotiers. A côté des arbres il y a une bonne muraille de pierre qui entoure la Ville. Les maiſons y ſont bâties comme à Mindanao, mais elles ſont plus propres. La Ville en general eſt trés-propre & trés-agreable.

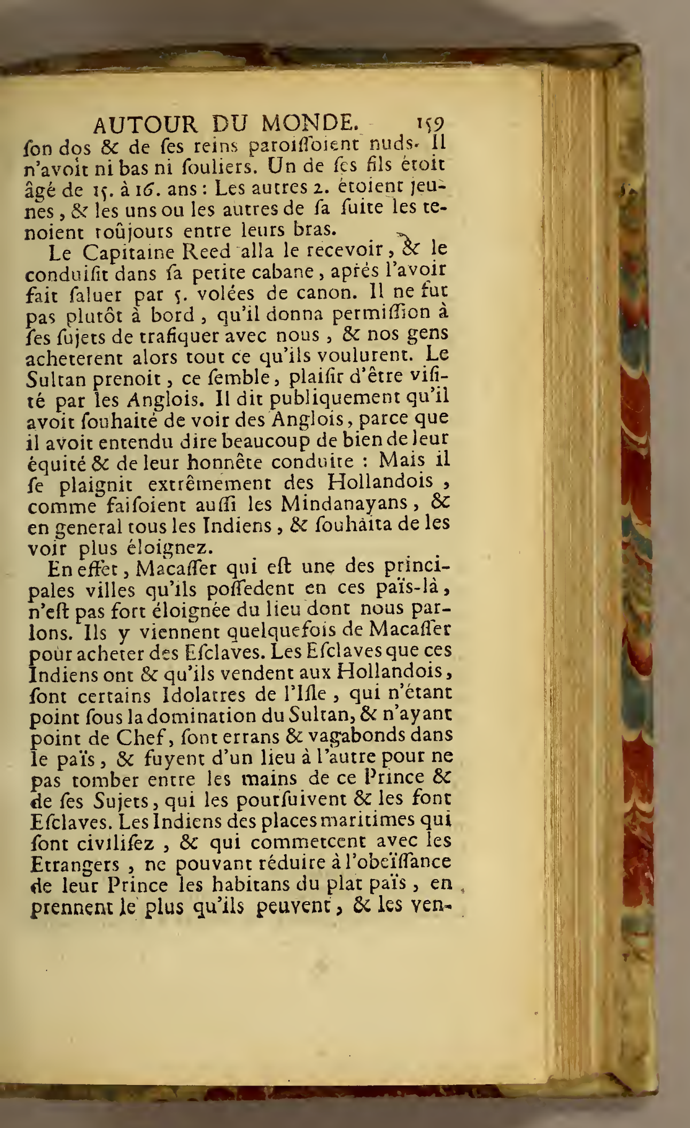
Les habitans ſont petits & bien-faits, ils reſſemblent fort aux Mindanayans pour la taille, pour le teint, & pour l'habit, à cela prés qu'ils ſont plus propres. Ils parlent Malayan, & ſont tous Mahometans. Ils ſont fort ſoûmis au Sultan, qui eſt un petit homme d'environ quarante à cinquante ans, & qui a pluſieurs femmes & enfans.

Une heure aprés que nous eûmes moüillé le Sultan envoya un homme à bord pour ſavoir qui nous étions, & quelle affaire nous avions? Aprés qu'on l'eut informé de ce qu'il avoit demandé, il s'en retourna à terre, & étant revenu peu de tems aprés, il nous dit, que le Sultan avoit eu beaucoup de joye d'apprendre que nous étions Anglois, & nous aſſura que nous aurions de tout ce qui croiſſoit dans l'Iſle, & qu'il reviendroit lui-même à bord le lendemain au matin. C'eſt pourquoi l'on fit netoyer le vaiſſeau, & l'on diſpoſa les choſes le mieux qu'on pût pour le recevoir.

Le *6*. quantité de canots vinrent à bord de grand matin avec de la volaille, des œufs, des plantains, des patates, &c. Mais ils ne voulurent diſpoſer de rien, qu'ils n'euſſent reçû l'ordre du Sultan, qui fut apporté par l'homme dont on vient de parler. Sur les 10. heures le Sultan vint à bord dans un Pros fort propre, bâti à la Mindanayenne. Il avoit au haut du mât un grand pavillon de ſoie blanche, bordé de rouge tout autour de deux ou trois pouces de large, & au milieu il y avoit un Grifon verd proprement tiré, & foulant aux pieds un Serpent ailé, qui ſembloit ſe tremouſſer pour ſe débarraſſer, & qui ouvrant la gueule ſembloit menacer ſon adverſaire avec une longue queuë, dont il étoit prêt de lui donner par les jambes. Les autres Princes Indiens avoient auſſi leurs deviſes.

Le Sultan avec 3. ou 4. de ſes Gentilshommes, & 3. de ſes enfans, étoit dans la chambre du Pros. Ses Gardes étoient 10. Mouſquetaires. Cinq ſe tenoient d'un côté du Pros, & cinq de l'autre. A la porte de la chambre il y avoit une ſentinelle armée d'une longue & large épée, & d'une targe; & derriere il y en avoit deux, armées de la même maniere. Quatre hommes étoient poſtez à la prouë & à la poupe, 2. à un bout, & 2. à l'autre.

Le Sultan avoit un turban de ſoie, garni par les côtez de petit galon d'or, & par le haut d'un grand galon qui pendoit de chaque côté à la mode des Mindanayens. Il avoit des brayes de ſoie couleur de bleu celeſte, & en travers des épaules une piece d'étofe de ſoie rouge, qui pendoit des deux côtez, pendant que la plus grande partie de



ſon dos & de ſes reins paroiſſoient nuds. Il n'avoit ni bas ni ſouliers. Un de ſes fils étoit âgé de 15. à 16. ans : Les autres 2. étoient jeunes, & les uns ou les autres de ſa ſuite les tenoient toûjours entre leurs bras.

Le Capitaine Reed alla le recevoir, & le conduiſit dans ſa petite cabane, aprés l'avoir fait ſaluer par 5. volées de canon. Il ne fut pas plutôt à bord, qu'il donna permiſſion à ſes ſujets de trafiquer avec nous, & nos gens acheterent alors tout ce qu'ils voulurent. Le Sultan prenoit, ce ſemble, plaiſir d'être viſité par les Anglois. Il dit publiquement qu'il avoit ſouhaité de voir des Anglois, parce que il avoit entendu dire beaucoup de bien de leur équité & de leur honnête conduite : Mais il ſe plaignit extrêmement des Hollandois, comme faiſoient auſſi les Mindanayans, & en general tous les Indiens, & ſouhaita de les voir plus éloignez.

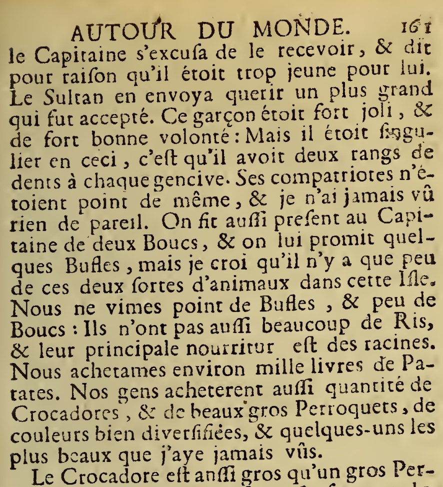
En effet, Macaſſer qui eſt une des principales villes qu'ils poſſedent en ces païs-là, n'eſt pas fort éloignée du lieu dont nous parlons. Ils y viennent quelquefois de Macaſſer pour acheter des Eſclaves. Les Eſclaves que ces Indiens ont & qu'ils vendent aux Hollandois, ſont certains Idolatres de l'Iſle, qui n'étant point ſous la domination du Sultan, & n'ayant point de Chef, ſont errans & vagabonds dans le païs, & fuyent d'un lieu à l'autre pour ne pas tomber entre les mains de ce Prince & de ſes Sujets, qui les pourſuivent & les font Eſclaves. Les Indiens des places maritimes qui ſont civiliſez, & qui commercent avec les Etrangers, ne pouvant réduire à l'obeïſſance de leur Prince les habitans du plat païs, en prennent le plus qu'ils peuvent, & les ven-

dent pour Esclaves, parce qu'ils les regardent comme des gens aussi sauvages que le sont, selon les Espagnols, les pauvres Americains.

Aprés deux à trois heures de conversation le Sultan s'en retourna,& l'on tira cinq coups de canon à son départ. Le lendemain il envoya querir le Capitaine Reed, qui l'alla voir accompagné de sept à huit personnes. Comme j'etois bien aise de profiter de l'occasion de voir la place, je les accompagnai. Nous fumes reçûs en débarquant par deux des principaux, & conduits à une maison assez propre, où le Sultan nous attendoit. Cette maison étoit au bout de la ville dont j'ai parlé, & que nous traversames au milieu d'une foule de peuple qui avoit accouru pour nous voir passer. Etans prés de la maison quarante Soldats pauvres & nuds,& armez de Mousquets,formerent deux files,au travers desquelles nous passames. Cette maison n'étoit point bâtie sur des pilotis, suivant la mode des Mindanayans, comme étoient les autres; mais la chambre où l'on nous reçût étoit bâtie à terre, & couverte de nates pour s'asseoir. On nous régala de Tabac, de Betel, & de nouvelles Noix de Cacao. La maison fut environnée d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui s'empressoient fort de s'approcher des fenêtres pour nous regarder.

Nous n'y fumes pas plus d'une heure,aprésquoi nous primes congé & partimes. Cette Ville est sur un fond sablonneux. Je ne puis rien dire du reste de l'Isle, car personne des nôtres ne mit pied à terre qu'à ce seul endroit-là.

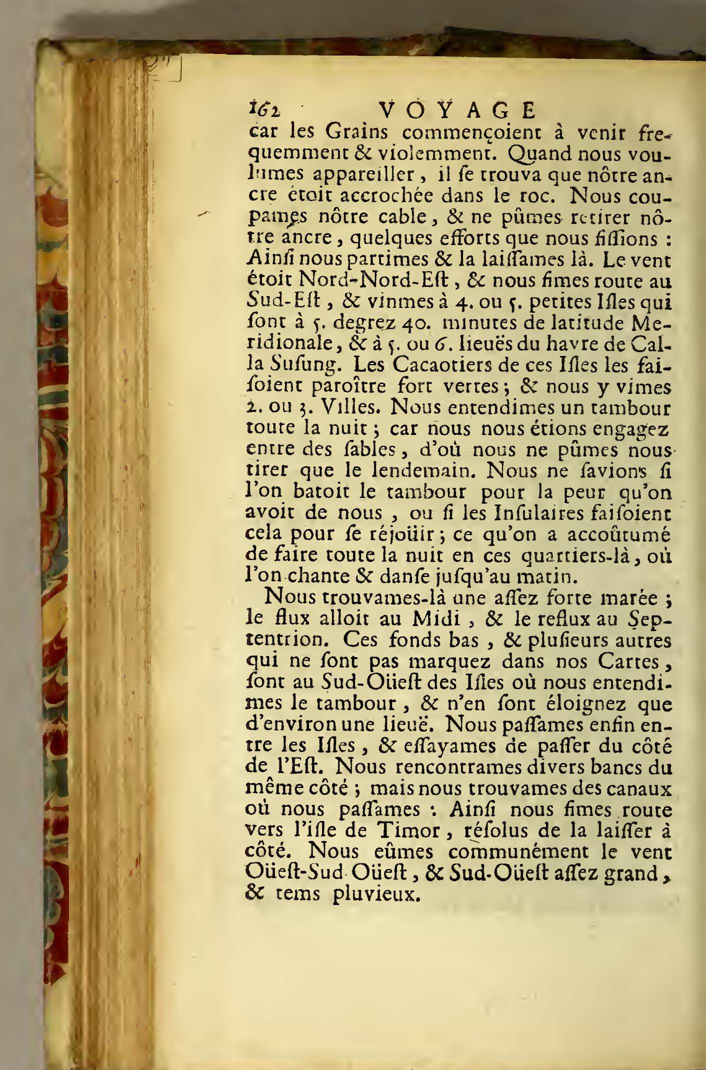
Le lendemain le Sultan revint à bord, & offrit un petit garçon au Capitaine Reed,mais il étoit trop petit pour servir à bord; aussi



le Capitaine s'excuſa de le recevoir, & dit pour raiſon qu'il étoit trop jeune pour lui. Le Sultan en envoya querir un plus grand qui fut accepté. Ce garçon étoit fort joli, & de fort bonne volonté : Mais il étoit ſingulier en ceci, c'eſt qu'il avoit deux rangs de dents à chaque gencive. Ses compatriotes n'étoient point de même, & je n'ai jamais vû rien de pareil. On fit auſſi preſent au Capitaine de deux Boucs, & on lui promit quelques Bufles, mais je croi qu'il n'y a que peu de ces deux ſortes d'animaux dans cette Iſle. Nous ne vimes point de Bufles, & peu de Boucs : Ils n'ont pas auſſi beaucoup de Ris, & leur principale nourritur eſt des racines. Nous achetames environ mille livres de Patates. Nos gens acheterent auſſi quantité de Crocadores, & de beaux gros Perroquets, de couleurs bien diverſifiées, & quelques-uns les plus beaux que j'aye jamais vûs.

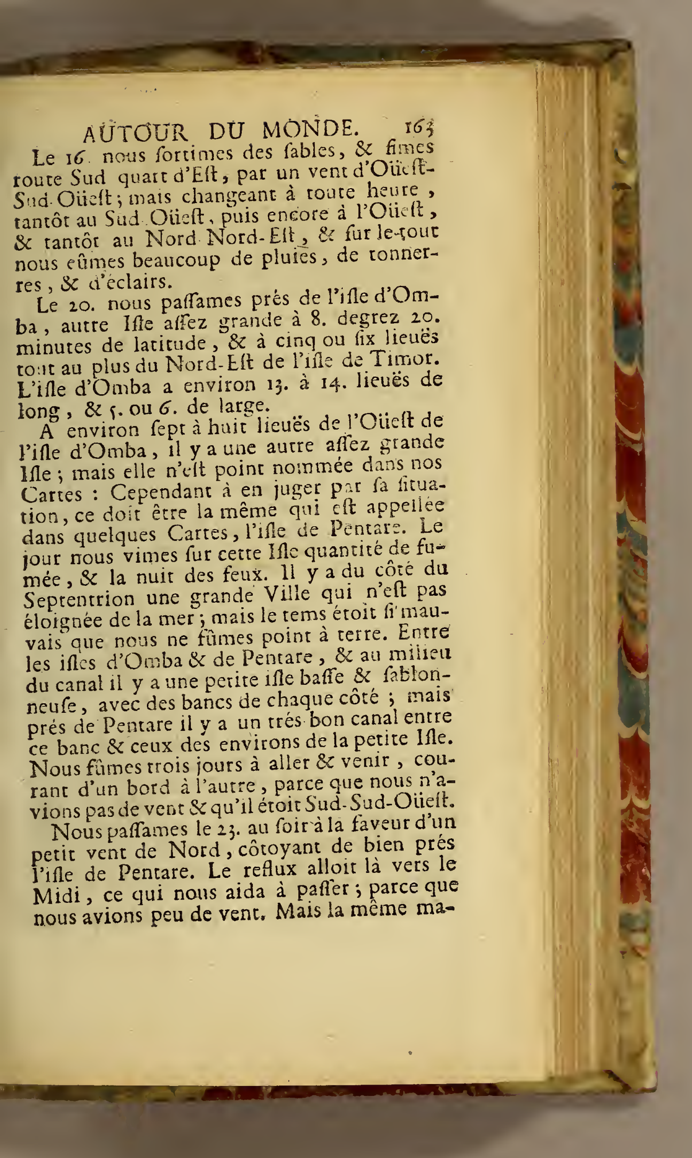
Le Crocadore eſt auſſi gros qu'un gros Perroquet. Il lui reſſemble fort, & ſur tout du côté du bec, qui n'a rien de different : Mais le Crocadore eſt blanc comme du lait, & à une touffe de plumes ſur la tête qui reſſemble à une couronne. Nous achetâmes auſſi un Pros, fait à la Mindanayenne. Nos Charpentiers y firent quelques changemens depuis, & le rendirent de bon ſervice, & propre à tous uſages. Il étoit pointu par les deux bouts, mais nous en ſcîames un que nous fimes plat, & où nous mimes un gouvernail. Il alloit admirablement bien aprés ces changemens, à la rame & à la voile.

Nous ne fumes-là que juſqu'au douze, parce que le havre n'étoit pas bon, non plus que le fond, & que la ſaiſon n'étoit pas commode,



car les Grains commençoient à venir frequemment & violemment. Quand nous voulumes appareiller, il ſe trouva que nôtre ancre étoit accrochée dans le roc. Nous coupames nôtre cable, & ne pûmes retirer nôtre ancre, quelques efforts que nous fiſſions : Ainſi nous partimes & la laiſſames là. Le vent étoit Nord-Nord-Eſt, & nous fimes route au Sud-Eſt, & vinmes à 4. ou 5. petites Iſles qui ſont à 5. degrez 40. minutes de latitude Meridionale, & à 5. ou 6. lieuës du havre de Calla Suſung. Les Cacaotiers de ces Iſles les faiſoient paroître fort vertes ; & nous y vimes 2. ou 3. Villes. Nous entendimes un tambour toute la nuit ; car nous nous étions engagez entre des ſables, d'où nous ne pûmes nous tirer que le lendemain. Nous ne ſavions ſi l'on batoit le tambour pour la peur qu'on avoit de nous, ou ſi les Inſulaires faiſoient cela pour ſe réjoüir ; ce qu'on a accoûtumé de faire toute la nuit en ces quartiers-là, où l'on chante & danſe juſqu'au matin.

Nous trouvames-là une aſſez forte marée ; le flux alloit au Midi, & le reflux au Septentrion. Ces fonds bas, & pluſieurs autres qui ne ſont pas marquez dans nos Cartes, ſont au Sud-Oüeſt des Iſles où nous entendimes le tambour, & n'en ſont éloignez que d'environ une lieuë. Nous paſſames enfin entre les Iſles, & eſſayames de paſſer du côté de l'Eſt. Nous rencontrames divers bancs du même côté ; mais nous trouvames des canaux où nous paſſames : Ainſi nous fimes route vers l'iſle de Timor, réſolus de la laiſſer à côté. Nous eûmes communément le vent Oüeſt-Sud-Oüeſt, & Sud-Oüeſt aſſez grand, & tems pluvieux.



Le 16. nous ſortimes des ſables, & fimes route Sud quart d'Eſt, par un vent d'Oüeſt-Sud-Oüeſt; mais changeant à toute heure, tantôt au Sud-Oüeſt, puis encore à l'Oüeſt, & tantôt au Nord-Nord-Eſt, & ſur le tout nous eûmes beaucoup de pluies, de tonnerres, & d'éclairs.

Le 20. nous paſſames prés de l'iſle d'Omba, autre Iſle aſſez grande à 8. degrez 20. minutes de latitude, & à cinq ou ſix lieuës tout au plus du Nord-Eſt de l'iſle de Timor. L'iſle d'Omba a environ 13. à 14. lieuës de long, & 5. ou 6. de large.

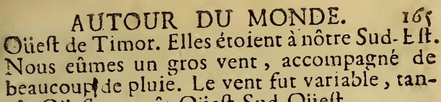
A environ ſept à huit lieuës de l'Oüeſt de l'iſle d'Omba, il y a une autre aſſez grande Iſle; mais elle n'eſt point nommée dans nos Cartes: Cependant à en juger par ſa ſituation, ce doit être la même qui eſt appellée dans quelques Cartes, l'iſle de Pentare. Le jour nous vimes ſur cette Iſle quantité de fumée, & la nuit des feux. Il y a du côté du Septentrion une grande Ville qui n'eſt pas éloignée de la mer; mais le tems étoit ſi mauvais que nous ne fûmes point à terre. Entre les iſles d'Omba & de Pentare, & au milieu du canal il y a une petite iſle baſſe & ſablonneuſe, avec des bancs de chaque côté; mais prés de Pentare il y a un trés-bon canal entre ce banc & ceux des environs de la petite Iſle. Nous fûmes trois jours à aller & venir, courant d'un bord à l'autre, parce que nous n'avions pas de vent & qu'il étoit Sud-Sud-Oüeſt.

Nous paſſames le 23. au ſoir à la faveur d'un petit vent de Nord, côtoyant de bien prés l'iſle de Pentare. Le reflux alloit là vers le Midi, ce qui nous aida à paſſer; parce que nous avions peu de vent. Mais la même ma-

rée qui nous avoit été favorable pour passer, pensa depuis être la cause de nôtre perte. Au Sud du canal par où nous passames, il y a deux petites Isles, où nous trouvames une marée si rapide, que peu s'en fallut qu'elle ne nous emportât à terre; car le peu de vent que nous avions auparavant Nord étant tombé, nous n'avions pas un seul soufle de vent quand nous y fûmes, & il n'y avoit point d'endroit à moüiller. Nous courumes à nos avirons & ramames; mais tout cela fut inutile; car la marée nous jetta sur une de ces petites Isles. Nous fûmes obligez de nous en éloigner à force de bras en donnant de nos rames contre la terre, qui étoit un sable profond. Par ce moyen nous nous garantimes du danger, & comme durant la nuit nous n'eûmes qu'un petit vent de Nord, nous portames le Cap au Sud-Sud-Oüest. Le matin ayant encore le vent Oüest-Sud-Oüest, nous fimes route au Sud: Mais étant devenu Oüest-Nord-Oüest, nous portames le Cap au Sud-Oüest pour nous tirer du Sud-Oüest de l'isle de Timor. Le 26. nous vimes au Sud-Est quart d'Est la pointe qui est au Nord-Est de l'isle de Timor, & éloignée d'environ huit lieuës.

Timor est une isle longue, haute, & montueuse qui s'étend du Nord-Est au Sud-Oüest. Elle a environ 70. lieuës de long, & 15. à 16. de large. Le milieu de l'Isle en a environ neuf degrez de latitude Meridionale. On m'a dit que les Portugais y negocient; mais je ne sache pas qu'elle produise autre chose que du coire à faire des cables. J'en ai déja parlé au Chapitre dixiéme.

Le 27. nous vimes deux petites Isles au Sud-



Oüeſt de Timor. Elles étoient à nôtre Sud-Eſt. Nous eûmes un gros vent, accompagné de beaucoup de pluie. Le vent fut variable, tantôt Oüeſt, tantôt Oüeſt-Sud-Oüeſt.

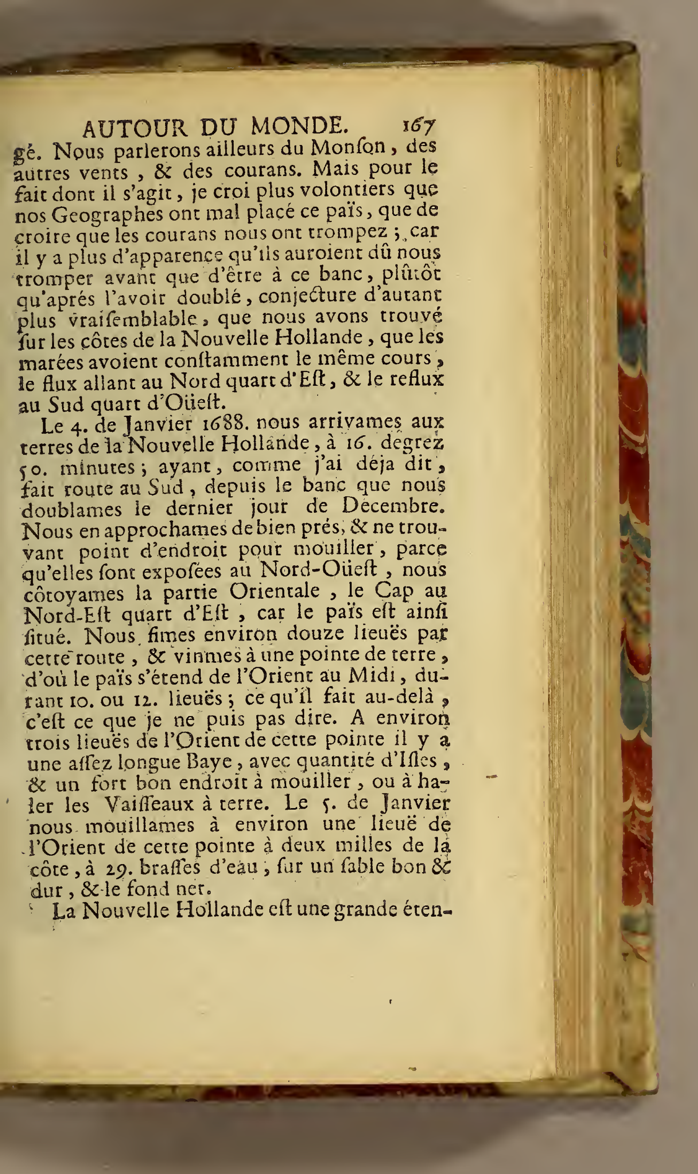
Aprés que nous fûmes hors de toutes ces Iſles, nous fimes route au Sud, en vûë de toucher à la Nouvelle Hollande, qui fait partie des terres Auſtrales inconnuës, pour ſavoir ce que ce païs pouvoit nous fournir. Le vent tourna de maniere qu'il ne nous fut pas poſſible de ſuivre la route que nous nous étions propoſée, qui fut d'abord l'Oüeſt; & puis le Nord, ſans aller à la Nouvelle Hollande, à moins que de reculer & de revenir entre les Iſles : Mais la ſaiſon de l'année n'étoit pas bonne pour aller s'engager entre des Iſles au Sud de la digue, à moins que ce ne fut dans un bon havre.

Le 31. nous étions à 13. degrez 20. minutes de latitude, le Cap toûjours au Sud. Le vent fut communément Oüeſt, & fort violent. Nous tinmes ce vent avec deux voiles, & nôtre miſaine, & quelquefois nôtre perroquet de grand mât racourci. Sur les dix heures de nuit nous revirames de bord, & fimes route au Nord de peur d'aller donner ſur un banc, qui eſt marqué dans nos Cartes à 13. degrez 50. minutes de latitude ou environ. Ce banc eſt au Sud quart d'Oüeſt de la partie Orientale de Timor. A trois heures nous revirames encore de bord, & fimes route au Sud quart d'Oüeſt, & au Sud-Sud-Oüeſt.

Le matin dés qu'il fut jour, nous vimes le banc droit devant nous. Il eſt ſuivant tous nos comptes à 13. degrez 50. minutes. C'eſt une petite barre de ſable qui ſe fait

voir ſur la ſurface de l'eau, environnée de rochers qui paroiſſent environ 8. ou 10 pieds au-deſſus de l'eau. Elle eſt de forme triangulaire, & chaque côté a environ une lieuë & demie. Nous allions donner droit au milieu. Nous allames à demi mille des rochers, & ſondames; mais nous ne trouvames point de fonds. Nous continuames nôtre route, portant le Cap au Nord pendant deux heures: enſuite nous revirames de bord, & reprimes la route du Midi, croyant doubler le banc; mais nous ne pûmes. Nous fimes route du côté Septentrional juſqu'à la pointe Orientale, & approchames un peu des rochers; enſuite nous fimes force de voiles, faiſant route au Sud, & paſſames tout auprés. Nous ſondames encore, & ne trouvames point de fond.

Nos Cartes ne mettent ce banc qu'à 16. ou 20. lieuës de la Nouvelle Hollande; mais nous fimes bien 60. lieuës droit au Sud, avant que d'en être à la hauteur: & je ſuis fort perſuadé qu'il n'y a point d'endroit de la Nouvelle Hollande dans ce voiſinage qui ſoit ſi Septentrional de 40. lieuës, que nos Cartes le marquent. En effet, ſi la Nouvelle Hollande eſt placée comme il faut dans nos Cartes, nous fûmes neceſſairement emportez de nôtre route de prés de 40. lieuës à l'Oüeſt: Mais il n'y a nulle apparence que les courans nous ayent portez à l'Oüeſt avec tant de violence, attendu que le vent fut toûjours Oüeſt. Je demeure d'accord qu'auſſitôt que le Monſon change, les courans ne changent pas d'abord, & qu'ils continuent environ un mois aprés: Mais il y avoit déja 2. mois pour le moins que le Monſon avoit chan-



gé. Nous parlerons ailleurs du Monſon, des autres vents, & des courans. Mais pour le fait dont il s'agit, je croi plus volontiers que nos Geographes ont mal placé ce païs, que de croire que les courans nous ont trompez ; car il y a plus d'apparence qu'ils auroient dû nous tromper avant que d'être à ce banc, plûtôt qu'aprés l'avoir doublé, conjecture d'autant plus vraiſemblable, que nous avons trouvé ſur les côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient conſtamment le même cours, le flux allant au Nord quart d'Eſt, & le reflux au Sud quart d'Oüeſt.

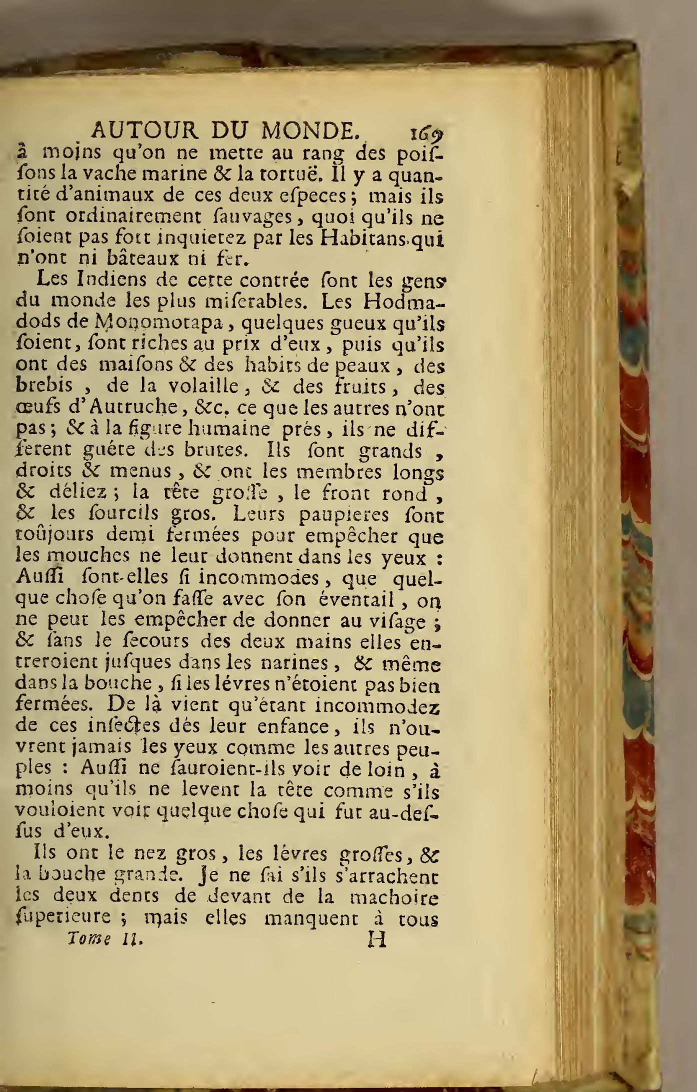
Le 4. de Janvier 1688. nous arrivames aux terres de la Nouvelle Hollande, à 16. degrez 50. minutes ; ayant, comme j'ai déja dit, fait route au Sud, depuis le banc que nous doublames le dernier jour de Decembre. Nous en approchames de bien prés, & ne trouvant point d'endroit pour mouiller, parce qu'elles ſont expoſées au Nord-Oüeſt, nous côtoyames la partie Orientale, le Cap au Nord-Eſt quart d'Eſt, car le païs eſt ainſi ſitué. Nous fimes environ douze lieuës par cette route, & vinmes à une pointe de terre, d'où le païs s'étend de l'Orient au Midi, durant 10. ou 12. lieuës ; ce qu'il fait au-delà, c'eſt ce que je ne puis pas dire. A environ trois lieuës de l'Orient de cette pointe il y a une aſſez longue Baye, avec quantité d'Iſles, & un fort bon endroit à mouiller, ou à haler les Vaiſſeaux à terre. Le 5. de Janvier nous mouillames à environ une lieuë de l'Orient de cette pointe à deux milles de la côte, à 29. braſſes d'eau, ſur un ſable bon & dur, & le fond net.

La Nouvelle Hollande eſt une grande éten-

duë de païs. On ne ſait pas encore bien ſi c'eſt une Iſle ou un Continent : Mais je ſuis certain qu'elle ne touche ni à l'Aſie, ni à l'Afrique, ni à l'Amerique. La partie que nous vimes eſt baſſe & unie. Il y a des bancs de ſable prés de la mer ; les pointes ſeulement ſont pierreuſes, comme auſſi quelques-unes des Iſles de cette Baye.

Le terroir en eſt ſec & ſablonneux, & l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y faſſe des puits. Cependant il produit diverſes ſortes d'arbres : Mais les bois n'y ſont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros. La plûpart de ceux que nous vimes nous parurent des arbres à dragon ; & ceux-là ſont les plus grands qu'il y ait. Ils ſont à peu prés de la groſſeur de nos gros Pommiers, & environ de la même hauteur. L'écorce eſt blanchâtre, & tant ſoit peu dure. Les feuilles ſont noires, il diſtile de la gomme des nœuds & des crevaces, qui ſont au corps des arbres. Nous confrontames cette gomme avec une certaine gomme ou ſang de dragon que nous avions à bord, & nous la trouvames de la même couleur & du même goût. Pas un de nous ne connut les autres ſortes d'arbres. Il croiſſoit ſous les arbres une herbe aſſez longue ; mais aſſez déliée. Nous ne vimes point d'arbres fruitiers.

Nous ne vimes auſſi aucune ſorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes, ſi ce n'eſt une ſeule fois, & nous crûmes que c'étoit la piſte d'un mâtin. Il y a quelques petits oiſeaux terreſtres ; mais ils ne ſont pas plus gros qu'un merle. Il n'y a que peu d'oiſeaux marins. La mer n'eſt pas non plus fort poiſonneuſe,



à moins qu'on ne mette au rang des poiſſons la vache marine & la tortuë. Il y a quantité d'animaux de ces deux eſpeces; mais ils ſont ordinairement ſauvages, quoi qu'ils ne ſoient pas fort inquietez par les Habitans qui n'ont ni bâteaux ni fer.

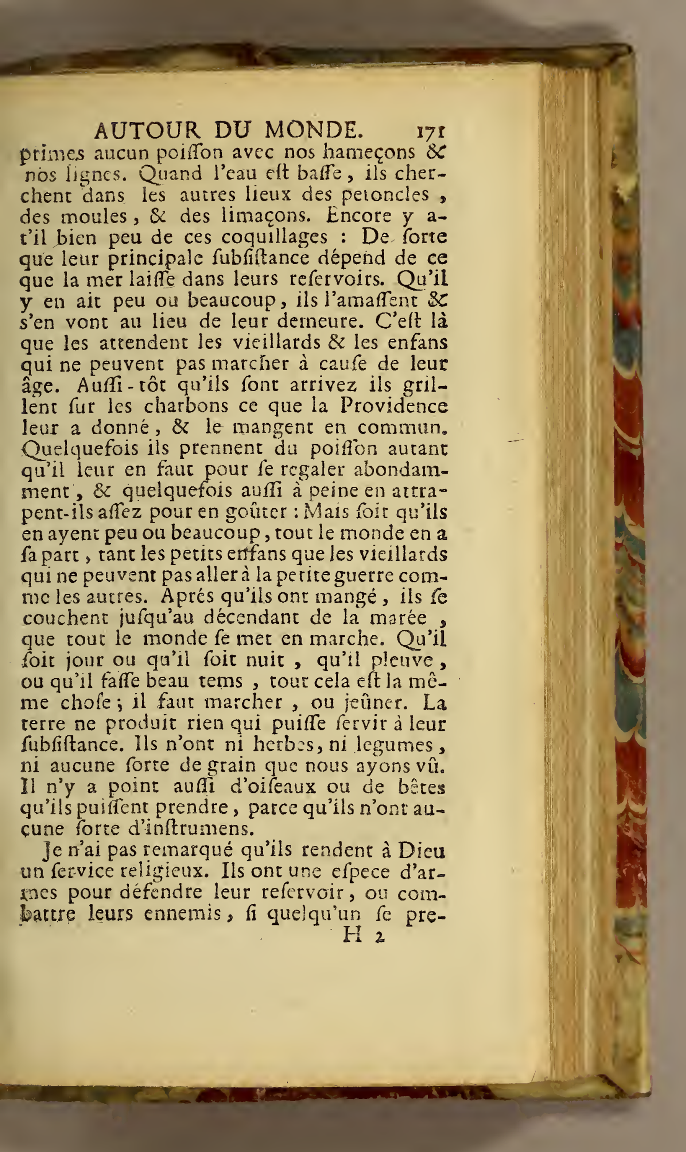
Les Indiens de cette contrée ſont les gens du monde les plus miſerables. Les Hodmadods de Monomotapa, quelques gueux qu'ils ſoient, ſont riches au prix d'eux, puis qu'ils ont des maiſons & des habits de peaux, des brebis, de la volaille, & des fruits, des œufs d'Autruche, &c. ce que les autres n'ont pas; & à la figure humaine prés, ils ne different guére des brutes. Ils ſont grands, droits & menus, & ont les membres longs & déliez; la tête groſſe, le front rond, & les ſourcils gros. Leurs paupieres ſont toûjours demi fermées pour empêcher que les mouches ne leur donnent dans les yeux: Auſſi ſont-elles ſi incommodes, que quelque choſe qu'on faſſe avec ſon éventail, on ne peut les empêcher de donner au viſage; & ſans le ſecours des deux mains elles entreroient juſques dans les narines, & même dans la bouche, ſi les lévres n'étoient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodez de ces inſectes dés leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples: Auſſi ne ſauroient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne levent la tête comme s'ils vouloient voir quelque choſe qui fut au-deſſus d'eux.

Ils ont le nez gros, les lévres groſſes, & la bouche grande. Je ne ſai s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la machoire ſuperieure; mais elles manquent à tous

tant aux hommes, qu'aux femmes; qu'aux vieux & aux jeunes. Ils n'ont point de barbe non plus. Leur viſage eſt long, d'un aſpect trés-deſagreable, ſans avoir un ſeul trait capable de plaire. Les cheveux ſont noirs, courts, & crépus comme ceux des Negres, & non longs & liſſes comme ceux du commun des Indiens. Leur viſage & le reſte de leur corps ſont noirs comme les Negres de Guinée.

Ils n'ont point d'habits, mais ſeulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, & une poignée d'herbe longue, ou trois ou quatre petites branches pleines de feüilles, & ſoûtenuës par leur ceinture pour couvrir leur nudité.

Ils n'ont point de maiſons non plus, mais ils couchent à l'air ſans aucune couverture, n'ayant pour lit que la terre, & pour dais que le Ciel. Si chaque homme à ſa femme, ou ſi tout eſt commun entr'eux, c'eſt ce que je ne ſai point; tout ce que je ſai eſt qu'ils demeurent en troupe de 20. ou de 30. hommes, femmes, & enfans, tout cela pêlemêle. Leur unique nourriture eſt un petit poiſſon qu'ils prennent en faiſant des reſervoirs de pierre en travers des petits bras de mer. Chaque marée y jette de petits poiſſons qui y demeurent, & que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la mer eſt retirée. Je croi que c'eſt là le principal de leur pêche. Ils n'ont point d'inſtrumens pour prendre les gros poiſſons, quand même ils ſe preſenteroient, mais il eſt rare qu'ils demeurent en arriere quand la mer ſe retire. Durant tout le ſejour que nous fimes là, nous ne



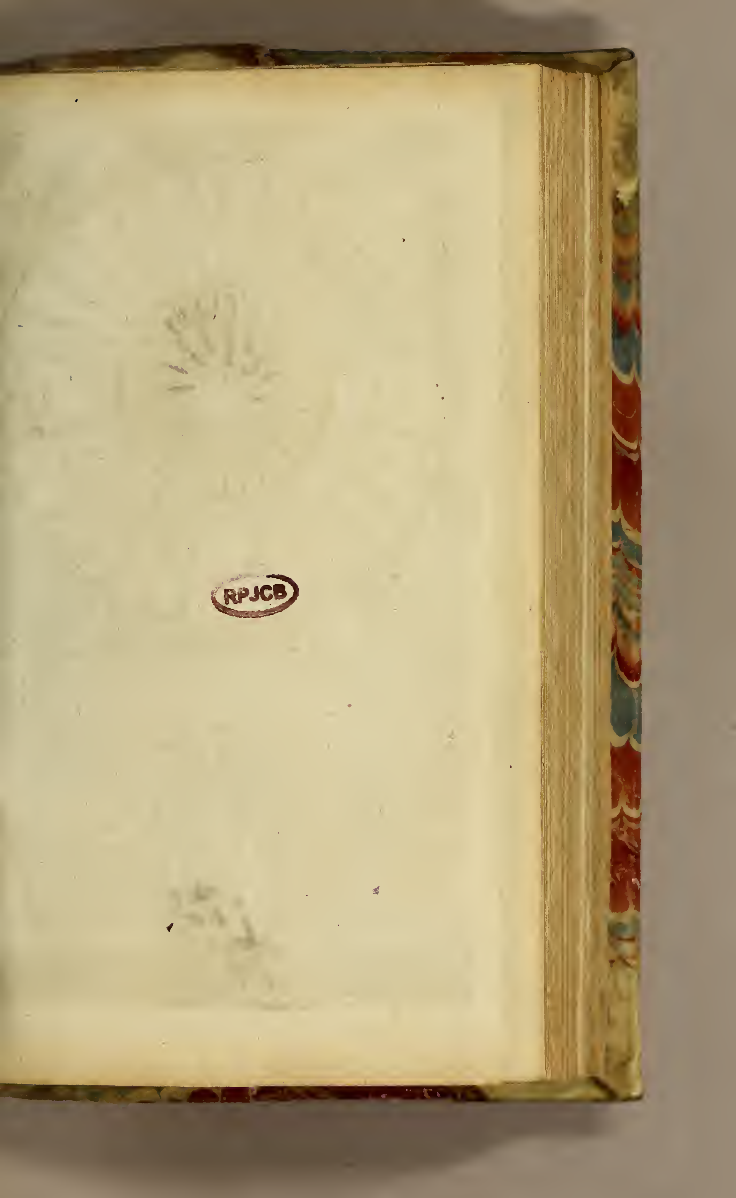
primes aucun poiſſon avec nos hameçons & nos lignes. Quand l'eau eſt baſſe, ils cherchent dans les autres lieux des petoncles, des moules, & des limaçons. Encore y a-t'il bien peu de ces coquillages : De ſorte que leur principale ſubſiſtance dépend de ce que la mer laiſſe dans leurs reſervoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amaſſent & s'en vont au lieu de leur demeure. C'eſt là que les attendent les vieillards & les enfans qui ne peuvent pas marcher à cauſe de leur âge. Auſſi-tôt qu'ils ſont arrivez ils grillent ſur les charbons ce que la Providence leur a donné, & le mangent en commun. Quelquefois ils prennent du poiſſon autant qu'il leur en faut pour ſe regaler abondamment, & quelquefois auſſi à peine en attrapent-ils aſſez pour en goûter : Mais ſoit qu'ils en ayent peu ou beaucoup, tout le monde en a ſa part, tant les petits enfans que les vieillards qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Aprés qu'ils ont mangé, ils ſe couchent juſqu'au décendant de la marée, que tout le monde ſe met en marche. Qu'il ſoit jour ou qu'il ſoit nuit, qu'il pleuve, ou qu'il faſſe beau tems, tout cela eſt la même choſe; il faut marcher, ou jeûner. La terre ne produit rien qui puiſſe ſervir à leur ſubſiſtance. Ils n'ont ni herbes, ni legumes, ni aucune ſorte de grain que nous ayons vû. Il n'y a point auſſi d'oiſeaux ou de bêtes qu'ils puiſſent prendre, parce qu'ils n'ont aucune ſorte d'inſtrumens.

Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à Dieu un ſervice religieux. Ils ont une eſpece d'armes pour défendre leur reſervoir, ou combattre leurs ennemis, ſi quelqu'un ſe pre-

ſente, pour attaquer leur miſerable pêche. Ils ſe mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre, & que nous les empêchions d'approcher des lieux où ils avoient accoûtumé de pêcher. Les uns avoient des épées de bois, d'autres des eſpeces de lances. Leur épée eſt un morceau de bois en forme de coutelas. Leur lance eſt un bâton long & droit, pointu par un bout, & qu'on met enſuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vû là de fer, ni aucun autre métal : Et il y a apparence qu'ils ſe ſervent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amerique. J'ai fait la deſcription de ces haches dans le chapitre quatriéme.

Je ne ſai comment ils font du feu : Mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens avec du bois, ce que nous faiſons avec de l'acier & des cailloux. Je l'ai vû faire aux Indiens de l'Iſle de Bon-air, & j'en ai fait moi-même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat aſſez uni, & y font un petit trou d'un côté : Enſuite ils prennent un autre morceau de bois rond & dur de la groſſeur environ du petit doigt : Ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat & uni, & tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils frotent la piece plate juſques à ce qu'elle fume, & prenne enfin feu.

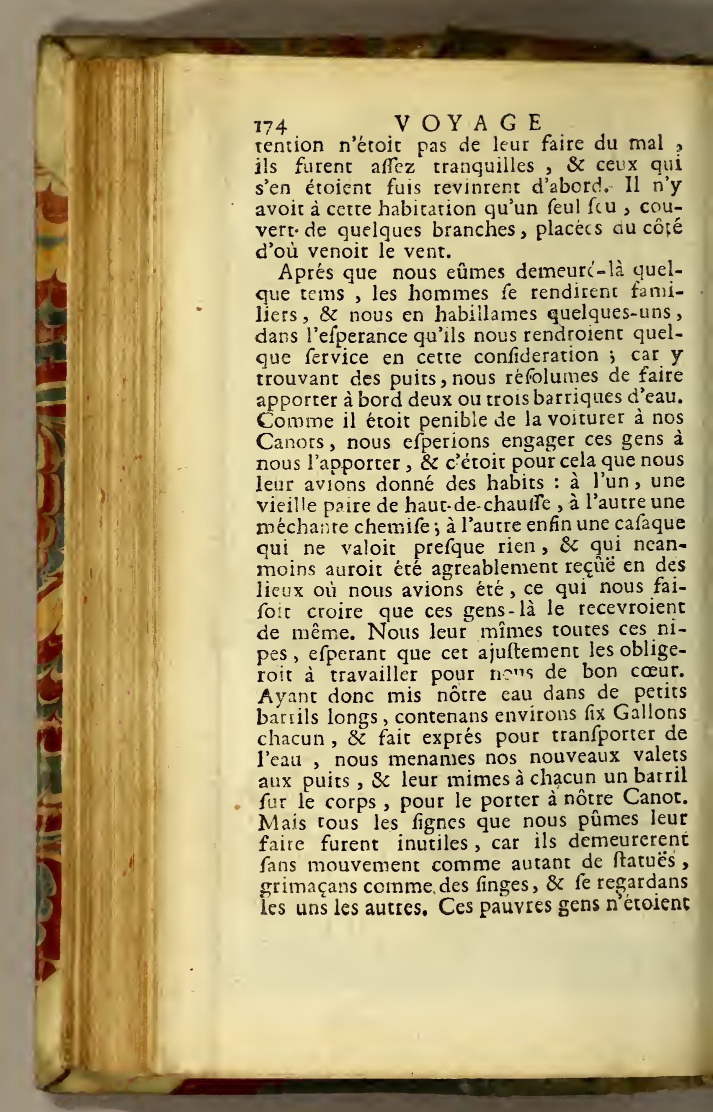
Ces Inſulaires parlent un peu du goſier ; mais nous ne pûmes pas entendre un ſeul mot de ce qu'ils diſoient. Nous mouillames, comme j'ai déja dit, le 5. de Janvier ; & voyant des gens ſur la côte, nous envoyames


RPJCB

SEPTENTRIO
NORD
Nord¼au Nordest
Nord Nordest
Nordest¼au Nord
Nordest
Nordest¼a l'est
Est Nord est
Est¼au Nordest
EST
Est¼au Sudest
Est Sud est
Sudest¼a l'est
Sud est
Sudest¼au Sud
Sud Sud est
Sud¼au Sudest
SUD
Sud¼au Sud Ouest
Sud Sud Ouest
Sud Ouest¼au Sud
Sud Ouest
Sud Ouest¼a l'ouest
Ouest Sud Ouest
Ouest¼au Sud Ouest
OUEST
Ouest¼au Nord Ouest
Ouest Nord Ouest
Nord Ouest¼a l'ouest
Nord Ouest
Nord Ouest¼au Nord
Nord Nord Ouest
Nord¼au Nord Ouest
OCCIDENS
MERIDIES

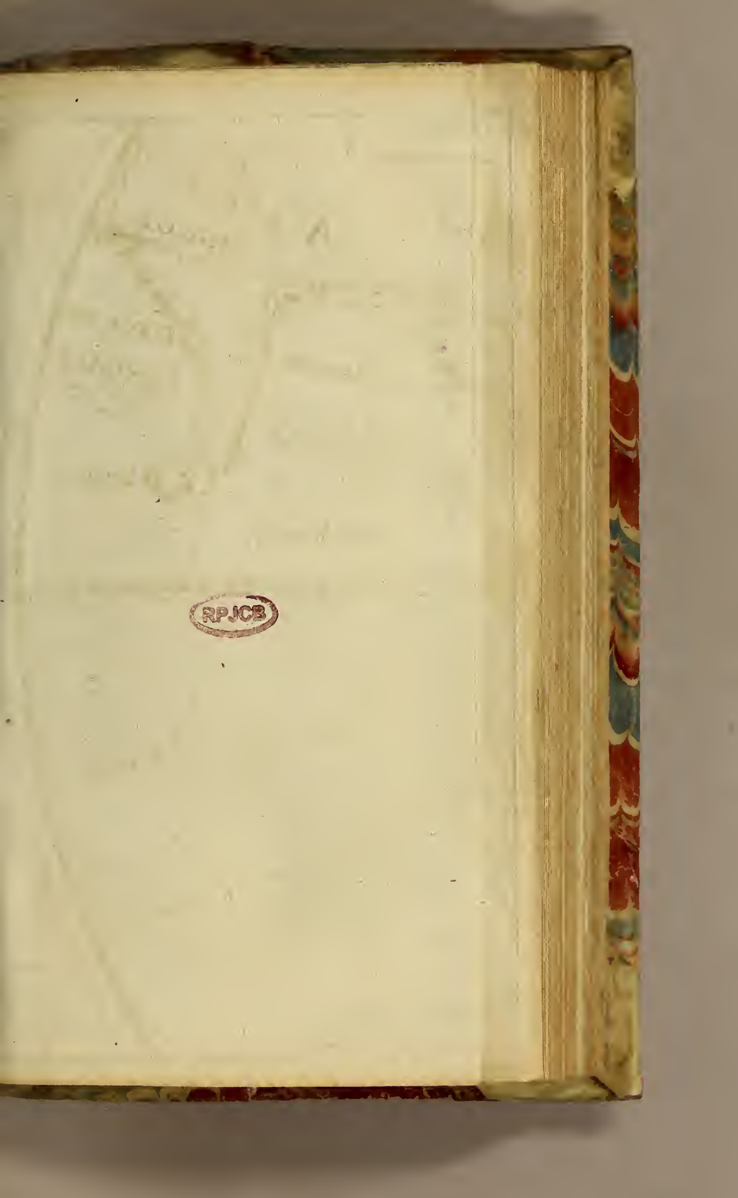
d'abord un canot, pour faire connoiſſance avec eux, dans l'eſperance qu'ils pourroient nous fournir quelques proviſions : Mais les habitans voyans venir nôtre Canot, s'enfuirent, & ſe cacherent. Nous cherchâmes durant trois jours de ſuite, dans l'eſperance de trouver leurs maiſons; mais nous n'en trouvames aucune : Cependant nous vimes pluſieurs lieux où ils avoient fait du feu. Deſeſperant enfin de trouver leurs habitations, nous ceſſames de chercher, & laiſſames pluſieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pourroient venir. Nous ne trouvames point d'eau dans les lieux que nous viſitames, ſi ce n'eſt de vieux puits dans les Bayes ſablonneuſes.

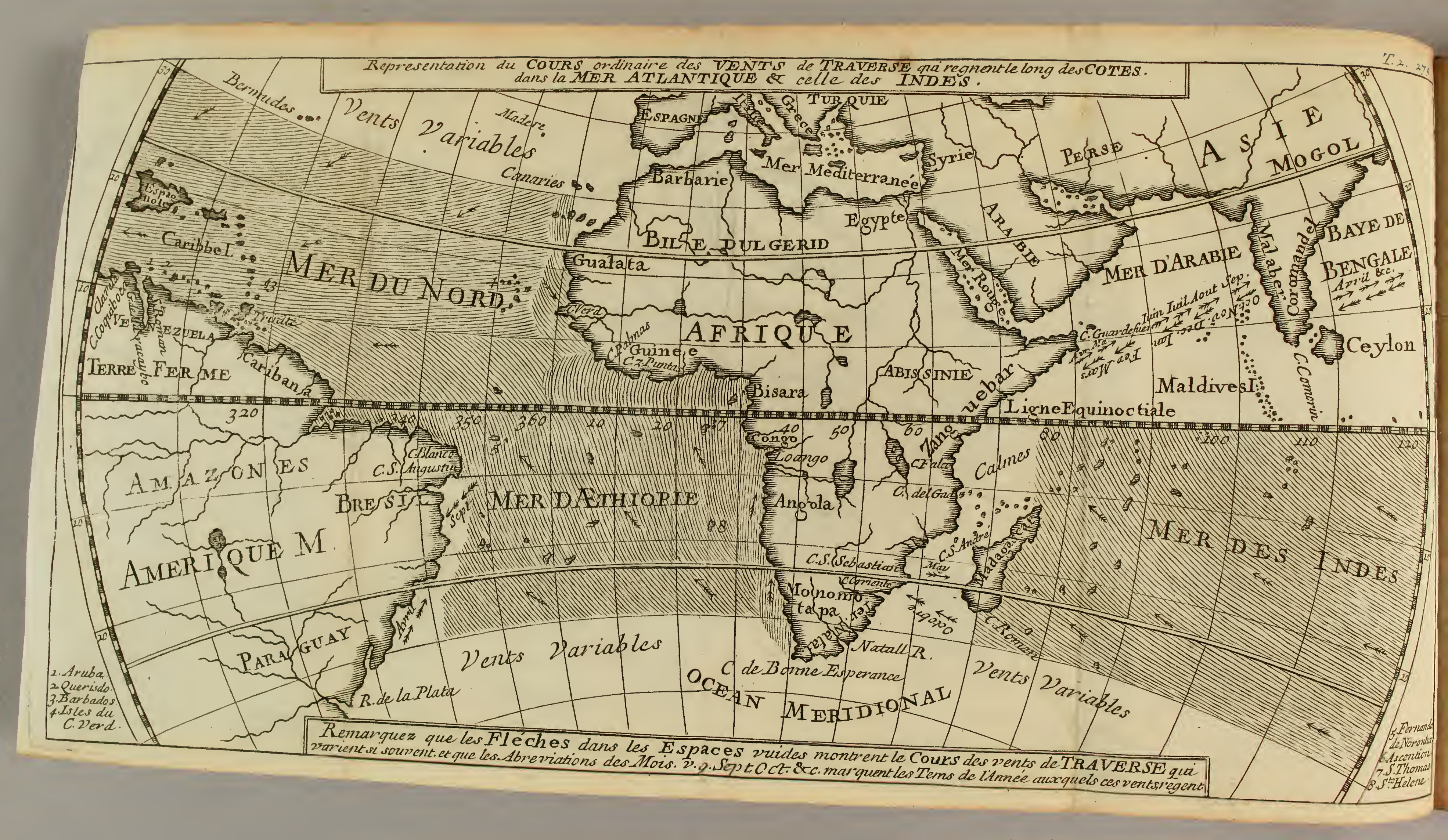
Nous paſſames enfin aux Iſles, & y trouvames un grand nombre d'Inſulaires. Je croi qu'il y en avoit 40. dans une Iſle, tant hommes, que femmes, & enfans. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, les hommes nous menacerent avec leurs épées & leurs lances; mais nous les écartames par un coup de canon que nous tirames pour leur faire peur. L'Iſle étoit ſi petite, qu'ils ne pûrent ſe cacher : Mais ils furent en grand deſordre aprés que nous eûmes fait décente, & ſur tout les femmes & les enfans; parce que nous marchames droit à leur camp, les femmes les plus vigoureuſes prenans leurs enfans s'enfuïrent en heurlant, & les petits enfans les ſuivirent en criaillant; mais les hommes demeurerent. Quelques femmes, & ceux qui ne pûrent pas fuïr, reſterent auprés du feu, faiſant des lamentations, comme ſi nous fuſſions venus pour les manger. Mais quand ils virent que nôtre in-



tention n'étoit pas de leur faire du mal, ils furent aſſez tranquilles, & ceux qui s'en étoient fuis revinrent d'abord. Il n'y avoit à cette habitation qu'un ſeul feu, couvert de quelques branches, placées du côté d'où venoit le vent.

Aprés que nous eûmes demeuré-là quelque tems, les hommes ſe rendirent familiers, & nous en habillames quelques-uns, dans l'eſperance qu'ils nous rendroient quelque ſervice en cette conſideration ; car y trouvant des puits, nous réſolumes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il étoit penible de la voiturer à nos Canots, nous eſperions engager ces gens à nous l'apporter, & c'étoit pour cela que nous leur avions donné des habits : à l'un, une vieille paire de haut-de-chauſſe, à l'autre une méchante chemiſe ; à l'autre enfin une caſaque qui ne valoit preſque rien, & qui neanmoins auroit été agreablement reçûë en des lieux où nous avions été, ce qui nous faiſoit croire que ces gens-là le recevroient de même. Nous leur mîmes toutes ces nipes, eſperant que cet ajuſtement les obligeroit à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis nôtre eau dans de petits barrils longs, contenans environs ſix Gallons chacun, & fait exprés pour tranſporter de l'eau, nous menames nos nouveaux valets aux puits, & leur mimes à chacun un barril ſur le corps, pour le porter à nôtre Canot. Mais tous les ſignes que nous pûmes leur faire furent inutiles, car ils demeurerent ſans mouvement comme autant de ſtatuës, grimaçans comme des ſinges, & ſe regardans les uns les autres. Ces pauvres gens n'étoient


RPJCB


Representation du COURS ordinaire des VENTS de TRAVERSE qui regnent le long des COTES.
dans la MER ATLANTIQUE & celle des INDES.
Bermudes
Vents Variables
Madere
Canaries
Espagnole
Caribbe I.
MER DU NORD
ESPAGNE
Italie
Grece
TURQUIE
Barbarie
Mer Mediterranée
Syrie
PERSE
ASIE
MOGOL
Egypte
ARABIE
BILE DULGERID
Guafata
C. Verd
Mer Rouge
MER D'ARABIE
Malabar
Coromandel
BAYE DE BENGALE
April &c.
C. Palmas
Guinee
C. 3. Punta
AFRIQUE
C. Guardefui
Iuin Iuil Aout Sep.
Oct. Nov. Dec. Ian.
Fev. Mars
Ceylon
C. Comorin
Maldives I.
ABISSINIE
VENEZUELA
TERRE FERME
Caribana
Trinita
Bisara
Zanguebar
Ligne Equinoctiale
320
340
350
360
10
20
40
50
60
80
100
110
120
Congo
Loango
Calmes
C. Blanco
C. S. Augustin
AMAZONES
BRESIL
Sept.
MER D'ÆTHIOPIE
Angola
C. Fala
C. del Gada
MER DES INDES
AMERIQUE M.
C. S. Sebastian
C. S. André
Madagascar
May
Monomotapa
Octob.
PARAGUAY
Vents Variables
Natall R.
C. Roman
C de Bonne Esperance
OCEAN MERIDIONAL
Vents Variables
R. de la Plata
1. Aruba
2. Querisdo
3. Barbados
4. Isles du C. Verd
5. Fernando de Noronha
6. Ascention
7. S. Thomas
8. Ste. Helene
Remarquez que les Fléches dans les Espaces vuides montrent le Cours des vents de TRAVERSE qui varient si souvent, et que les Abreviations des Mois. v. g. Sept. Oct. &c. marquent les Tems de l'Année auxquels ces vents regent.



Représentation du Cours ordinaire des Vents de Traverse qui regnent sur les Côtes dans la Grande MER du SUD.

ASIE
LA CHINE
Pecu
SIAM
COCHIN
Hayman
Formosa
Luçon
Philippine
Malacca
Sumatra
Mindanao
I. des Larrons
Borneo
Gilolo
Java
I. Moluques
N. Guinée
Vents Variable
Tropique du Cancer
LA GRANDE
MER DU SUD
MER DES INDES
Vents Changeans
Tropique du Capricorne
NOU. HOLLANDE
Vents Variables
MER PACIFIQUE
la Floride
I. Baha-ma
N. AMERIQUE
Californie
N. Mexique
BAYE de MEXIQUE
Cuba
C. Catoch
C. Conde
C. Corientes
C. Antonio
NOU. ESPAGNE
Iucatan
La Iamaïque
C. Gracia de Dios
Hondura
C. St Francisco
C. Passao
C. S. Lorenzo
C. Blanco
Galapagos
PEROU
CHILI
I. Iean Fernando
quil faut placer ensuite de la I.

140 150 180 190 200 210 220 230 240 250 260 270 280 300

Remarquez que les Fleches qui sont entre les Lignes montrent le Cours ordinaire de ces Vents de Côte.

pas accoûtumez à porter des fardeaux, & je croi qu'un de nos garçons de bord âgé de dix ans, auroit porté auſſi peſant qu'un d'eux. Ainſi nous fûmes contraints de porter nôtre eau nous-mêmes, & ſe dépouillerent de leurs habits, & les quitterent comme ſi les habits n'étoient faits que pour travailler. Je ne m'aperçûs pas qu'ils en fiſſent d'abord beaucoup de cas, & ne parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que nôtre Canot étoit entre ces Iſles cherchant du Gibier, on vit une troupe de ces gens qui paſſoient à la nage d'une Iſle à l'autre; car ils n'ont ni canots, ni bâteaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre qu'ils amenerent à bord. Deux étoient d'un âge mediocre, & les deux autres avoient environ 18. ou 20. ans. Nous leur donnames du ris bouilli, avec de la tortuë, & de la vache marine auſſi bouillies. Ils devorent avidement ce que nous leur donnames; mais ils ne regarderent pas ſeulement le Vaiſſeau, ni rien de tout ce qui étoit deſſus: & aprés qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuïrent le plus vite qu'ils pûrent. A nôtre arrivée avant que de les connoître, ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitoient la terre ferme, vinrent tout proche de nôtre Vaiſſeau & ſe tenant ſur un banc aſſez élevé, ils nous menaçoient en branlant leurs épées & leurs lances. Le Capitaine fit enfin battre le tambour, ce qui fut fait tout-à-coup & avec beaucoup de vigueur, dans la ſeule vûë de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plutôt le bruit, qu'ils s'enfuïrent au plus vite crians du goſier Gury, Gury. Ces mêmes habitations de

terre ferme, s'enfuyoient toûjours de nous : Cependant nous en primes plusieurs ; car comme je l'ai déja remarqué, ils ont les yeux si mauvais, qu'ils ne nous voyoient que quand nous étions prés d'eux. Nous leur donnions toûjours des vivres, & les laissions aller : Mais peu de tems aprés que nous fûmes arrivez, les habitans des Isles s'aguerrirent, & ne branloient pas pour nous.

Aprés une semaine de sejour, nous halames nôtre Vaisseau dans une petite Baye sablonneuse. Cela se fit au montant de la marée, & nous le tirames jusques à ce qu'il fut à flot. Quand la mer vint à baisser, il demeura à sec, & prés de demi mille à la ronde on ne voyoit que sable aride, car la mer hausse & baisse là environ cinq brasses. Le flux va au Nord quart d'Est, & le reflux au Sud quart d'Oüest. A toutes les basses marées nous étions tout-à-fait à sec, éloignez de la mer d'environ cent verges. Ainsi nous avions le tems de calfeutrer le fonds de nôtre Navire ; ce que nous ne manquames pas de faire avec beaucoup de soin. La plûpart de nos gens étoient à terre dans une tente, où l'on racommodoit nos voiles. Les Pêcheurs apportoient tous les jours des Tortuës & des Manates, dont nous faisions nôtre nourriture ordinaire.

Pendant que nous fûmes là, je tâchai de résoudre nos gens à gagner quelque Comptoir Anglois ; mais on me menaça de mettre pied à terre, & de m'y laisser. Cette menace me fit lâcher prise, résolu d'attendre patiemment un tems & un lieu plus convenable pour les quitter. J'esperois de trouver bientôt l'un & l'autre, parce qu'ils avoient des-

ſein en partant de là, d'aller au Cap Comorin. Ils avoient réſolu chemin faiſant de viſiter l'iſle de Cocos, ſituée ſuivant nos Cartes à 12. degrez 12. minutes de latitude Septentrionale, dans l'eſperance d'y trouver du fruit dont l'Iſle porte le nom.

CHAPITRE XVII.

Laiſſant la Nouvelle Hollande, ils paſſent par l'iſle de Cocos, & touchent à une autre Iſle pleine de bois qui en eſt proche. Animal terreſtre qui reſſemble à une groſſe écreviſſe. Noix de Cacao flotent en mer. L'Iſle triſte produit du Cacao, quoi qu'elle ſoit inondée toutes les fois que la mer monte. Ils moüillent à une petite Iſle prés de celle de Naſſau. Iſle de Hog, & autres. Un Pros d'Achin pris. Iſle de Nicobar, & autres de ce nom. Ambre gris bon & mauvais. Mœurs des habitans de ces Iſles. Ils moüillent à l'iſle de Nicobar. Situation de cette iſle, ſon terroir, & l'agreable mélange de ſes Bayes, de ſes arbres, &c. Arbre de Milori, & de ſon fruit dont on ſe ſert au lieu de pain. Habitans de l'iſle de Nicobar; leur portrait, leurs habits, leur langage, leurs habitations. Ils n'ont aucune forme de Religion & de Gouvernement. Leur nourriture & leurs canots. Ils calfeutrent leurs Vaiſſeaux. Projets de l'Auteur, qui obtient permiſſion d'aller à terre, accompagné de deux Anglois, des Portugais, & de quatre Malayens d'Achin. Leur premiere rencontre avec les Inſulaires. Communes Traditions des Canibales, ou mangeurs d'hommes. Comment ils ſont reçus à terre. Ils achetent un Canot pour paſſer à Achin, & le ren-

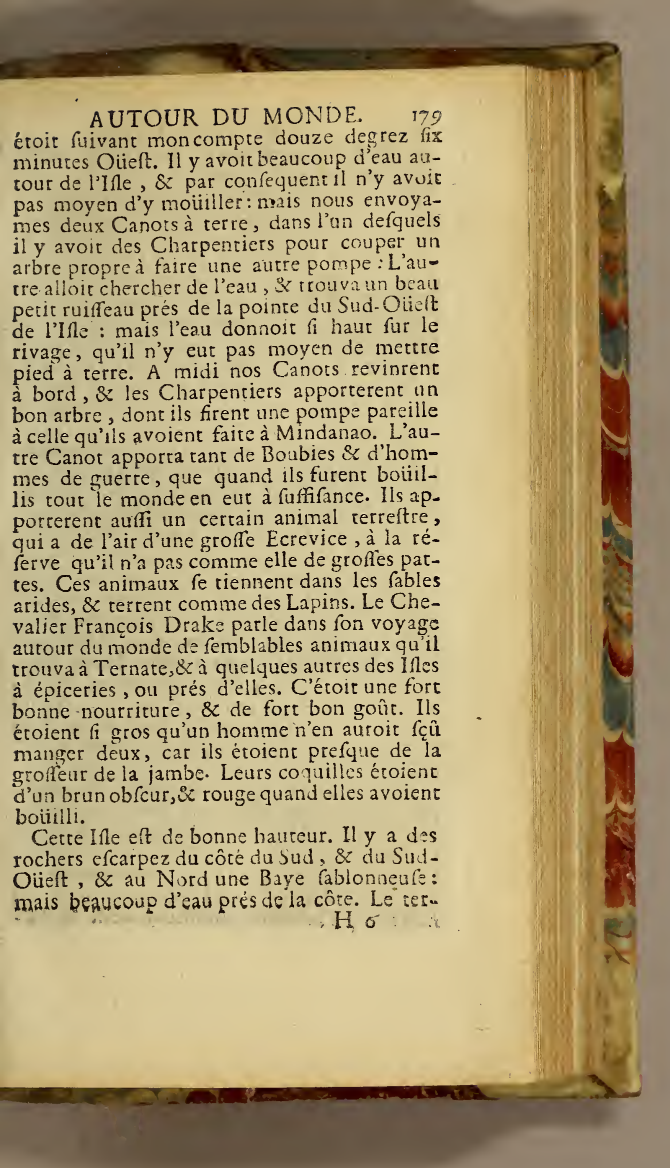


versent la premiere fois qu'ils le mettent en mer. Aprés l'avoir raccommodé ils se rembarquent pour la partie Orientale de l'Isle. Ils ont guerre avec les Insulaires ; mais la paix étant faite, ils font leurs magasins, & se préparent à leur voyage.

LE douze de Mars 1688. nous fimes voiles de la nouvelle Hollande par un vent de Nord-Nord-Oüest, & beau tems. Nous fimes route au Nord ; résolus, comme j'ai dit, de toucher à l'Isle de Cocos, mais les vents de Nord-Oüest, d'Oüest Nord-Oüest, & de Nord-Nord-Oüest, que nous eumes durant plusieurs jours nous obligerent à faire route plus à l'Est qu'il ne falloit pour trouver cette Isle. D'abord que nous fumes en mer nous eûmes fort mauvais tems, accompagné de beaucoup de tonnerres, d'éclairs, de pluye, & d'un vent orageux.

Le vingt-six de Mars nous étions à la latitude de l'Isle de Cocos, c'est-à-dire à douze degrez douze minutes. Autant que nous en pouvions juger nous étions alors à trente ou cinquante lieuës de l'Orient de cette Isle. Le vent étoit Sud-Oüest, ainsi nous aimâmes mieux faire route du côté des Isles qui sont à l'Occident de Sumatra, que d'aller à vent contraire à l'Isle de Cocos. J'en fus fort aise, dans l'esperance que je pourrois m'échaper à Sumatra, ou en quelqu'autre endroit.

Nous ne trouvames rien de remarquable jusqu'au vingt-huit, si ce n'est deux gros Goulus que nous primes. Nous gagnames ensuite une petite Isle pleine de bois qui est à dix degrez trente minutes de latitude. Sa longitude de la nouvelle Hollande d'où nous venions



étoit ſuivant mon compte douze degrez ſix minutes Oüeſt. Il y avoit beaucoup d'eau autour de l'Iſle, & par conſequent il n'y avoit pas moyen d'y moüiller: mais nous envoyames deux Canots à terre, dans l'un deſquels il y avoit des Charpentiers pour couper un arbre propre à faire une autre pompe: L'autre alloit chercher de l'eau, & trouva un beau petit ruiſſeau prés de la pointe du Sud-Oüeſt de l'Iſle: mais l'eau donnoit ſi haut ſur le rivage, qu'il n'y eut pas moyen de mettre pied à terre. A midi nos Canots revinrent à bord, & les Charpentiers apporterent un bon arbre, dont ils firent une pompe pareille à celle qu'ils avoient faite à Mindanao. L'autre Canot apporta tant de Boubies & d'hommes de guerre, que quand ils furent boüillis tout le monde en eut à ſuffiſance. Ils apporterent auſſi un certain animal terreſtre, qui a de l'air d'une groſſe Ecrevice, à la réſerve qu'il n'a pas comme elle de groſſes pattes. Ces animaux ſe tiennent dans les ſables arides, & terrent comme des Lapins. Le Chevalier François Drake parle dans ſon voyage autour du monde de ſemblables animaux qu'il trouva à Ternate, & à quelques autres des Iſles à épiceries, ou prés d'elles. C'étoit une fort bonne nourriture, & de fort bon goût. Ils étoient ſi gros qu'un homme n'en auroit ſçû manger deux, car ils étoient preſque de la groſſeur de la jambe. Leurs coquilles étoient d'un brun obſcur, & rouge quand elles avoient boüilli.

Cette Iſle eſt de bonne hauteur. Il y a des rochers eſcarpez du côté du Sud, & du Sud-Oüeſt, & au Nord une Baye ſablonneuſe: mais beaucoup d'eau prés de la côte. Le ter-

roir eſt noiratre & gras , & produit diverſes ſortes de gros arbres.

A environ une heure aprés midi nous fimes voiles de cette Iſle par un vent de Sud-Oüeſt, portant le Cap au Nord-Oüeſt. Enſuite le vent devint à peu prés Nord-Oüeſt, & fut pluſieurs jours conſecutifs entre Oüeſt-Nord-Oüeſt & Nord-Nord-Oüeſt : je remarquai que le vent fut la plûpart du tems Oüeſt ou Nord-Oüeſt, & qu'alors nous eûmes toûjours de la pluie, des grains, & beaucoup de tonnerres & d'éclairs; mais quand le vent venoit du Sud, il étoit petit, & amenoit le beau tems.

Nous ne rencontrames rien de remarquable jusques au 7. d'Avril, qu'étant à 7. degrez de latitude Meridionale, nous vimes de loin au Septentrion la terre de Sumatra. Le 8. nous découvrimes tout à plein l'Orient de cette Iſle. Nous étions alors à ſix degrez de latitude Meridionale. Le lendemain 10. étant à 5. degrez 11. minutes de latitude, & à environ 7. à 8. lieuës de l'iſle de Sumatra, nous vimes du côté de l'Occident quantité de noix de Cacao qui flotoient en mer. Nous hiſſames nôtre Canot, & en primes quelques-unes. Les noix étoient fort ſaines, & les noyaux de fort bon goût. Le lait ou l'eau de quelques-unes étoit encore douce, & bonne.

Le 13. nous vinmes à une petite Iſle nommée Triſte, qui eſt ſuivant mon obſervation à 4. degrez de latitude Meridionale. Elle eſt à environ 14. ou 15. lieuës de l'Occident de l'iſle de Sumatra. De là juſqu'au Septentrion il y a pluſieurs petites Iſles qui ne ſont pas habitées, à la même diſtance de celle de Su-

matra. L'isle Triste n'a pas un mille de circuit, & est si basse que le flux la couvre entierement. Le terroir est sablonneux, & plein de Cacaotiers. Les noix sont petites, & cependant d'assez bon goût, pleines, & plus pesantes pour leur grosseur que toutes celles que j'ai jamais touchées.

Nous envoyames nos Canots à terre pour aller chercher des noix de Cacao. Ils firent trois voyages, & revinrent toûjours chargez. Nos Pêcheurs aussi sortirent, & apporterent du poisson qu'on fit boüillir pour le soupé. Ils tuerent aussi deux jeunes Alligators, qui furent salez & gardez pour le lendemain.

Je n'eus point d'occasion de me sauver comme je le souhaitois. Si j'avois eû un Bateau, j'aurois passé de là à Sumatra : Mais il n'y eut pas moyen. Nous remimes à la voile le 15. faisant route au Septentrion de l'Occident de Sumatra. Nous ne mangions alors que du ris, & la chair des noix de Cacao, rapées & trempées dans l'eau ; ce qui faisoit une espece de lait où nous mettions nôtre ris, & composoit un assez agreable mets : Etant partis de l'isle Triste, nous vimes d'autres petites Isles, qui étoient aussi pleines de Cacaotiers.

Le 19. à 3. degrez 25. minutes de latitude Septentrionale, la pointe du Sud-Oüest de l'isle de Nassau étoit à environ 8. milles de distance. C'est une assez grande Isle ; mais deserte, à 3. degrez 20. minutes de latitude Meridionale, & pleine de grands arbres. A environ un mille de l'isle de Nassau, il y en a une autre petite pleine de Cacaotiers. Ce fut-là où nous moüillames le 20. pour ache-

ver nôtre provision de noix à Cacao. Cette Isle est presque entourée de rochers, de maniere que nos bâteaux ne pouvoient venir à terre, ni revenir à bord quand l'eau étoit basse : cependant nous amenâmes à bord quatre bâteaux chargez de noix. Cette Isle est basse aussi bien que l'Isle Triste, & l'on ancre au Septentrion, à quatorze brasses d'eau à un mille de la côte, sur un sable net.

Le 21. nous remimes à la voile le Cap au Nord, & côtoyant toûjours l'Occident de l'Isle de Sumatra. Le vent étoit entre Sud & Sud-Oüest, & le tems variable, tantôt nous avions des pluyes & des Grains, & tantôt beau tems.

Le 26. nous passâmes la ligne, côtoyant encore le Nord entre l'Isle de Sumatra & une étenduë de petites Isles qui en sont à quatorze ou quinze lieuës. L'Isle des Pourceaux est la plus considerable de ces petites Isles. Elle est à trois degrez quarante minutes de latitude Septentrionale, assez élevée & unie, & embellie de grands arbres fleuris. Nous la doublâmes le vingtiéme.

Le 29. nous vimes une voile à nôtre Nord, & nous lui donnâmes la chasse : mais comme il y avoit peu de vent nous ne la joignimes que le trente. Ce jour-là n'en étant qu'à une lieuë, le Capitaine Reed fut à elle en Canot, la prit, & la ména à bord. C'étoit un Pros d'Achin ; il étoit destiné pour cette Place, & son équipage consistoit en quatre hommes. Il venoit d'une des Isles à Cacao que nous avions doublées, & étoit chargé de noix & d'huile de Cacao. Le Capitaine Reed fit décharger à bord toutes les noix, & autant d'huile qu'il jugea à propos : ensuite il fit faire

un trou au fond de la barque, la laiſſa aller, & retint l'équipage priſonniér.

Ce ne fut pas pour la valeur de la cargaiſon que le Capitaine Reed prit cette barque; mais pour empêcher quelques autres & moi d'aller à terre. Il ſavoit que nous étions prêts à deſerter, ſi l'occaſion s'en préſentoit, & croyoit qu'en maltraitant & pillant les gens du païs nous aurions peur de nous jetter parmi eux : mais ce procedé nous fut avantageux contre ſon eſperance, comme je le dirai dans la ſuite.

Le premier de Mai nous baiſſames au Nord-Oüeſt de l'Iſle de Sumatra, à 7. ou 8 lieuës de la côte. Nos Anglois du Fort ſaint George appellent cette partie Occidentale de Sumatra que nous côtoyames, la côte Occidentale ſimplement, ſans ajoûter le nom de Sumatra. Les priſonniers que nous avions faits le jour precedent nous montrerent les iſles qui ſont à la hauteur du havre d'Achin, & les canaux par où les vaiſſeaux entrent; & nous dirent en même tems qu'il y avoit un Comptoir Anglois à Achin. J'aurois ſouhaité y pouvoir aller, mais je fus contraint d'attendre avec patience que mon tems fut venu.

Nous faiſions alors route vers les Iſles de Nicobar, en vûë de calfeutrer le fond de nôtre vaiſſeau pour le rendre bon voilier.

Le quatre au ſoir nous découvrimes une des Iſles de Nicobar. La plus Meridionale eſt à quarante lieuës Nord-Nord-Oüeſt du Nord-Oüeſt de l'Iſle de Sumatra. La plus Meridionale eſt Nicobar même : mais nos gens de marine appellent Iſles de Nicobar tout ce grand nombre d'Iſles qui ſont au Sud des Iſles d'Andeman.

Les habitans de ces Isles n'ont aucun commerce reglé avec aucune Nation : mais quand il y passe des Vaisseaux, ils vont à bord avec leur Pros pour leur vendre leurs marchandises, sans s'informer de quelles Nations ils sont. Car tous les Blancs sont pour eux la même chose. Leurs principales marchandises sont de l'ambre gris & des fruits.

Les habitans originaires de ces Isles trouvent souvent de l'ambre gris : ils le connoissent fort bien, & savent fort bien aussi tromper les Etrangers qui ne le connoissent pas, par un certain melange, qui ressemble beaucoup au naturel. Plusieurs des nôtres en acheterent deux de cette espece, qu'ils eurent pour peu de chose. Environ ce tems-là le Capitaine Weldon toucha aussi à quelques-unes des Isles situées au Nord de celle où nous étions. Je vis quantité d'ambre gris falsifié, qu'un de ses gens y avoit acheté; mais il n'étoit pas bon, & n'avoit aucune odeur : Cependant j'y en vis de fort bon & de fort odoriferant.

On avoit envoyé deux Moines à l'Isle où étoit le Capitaine Weldon, pour convertir les Indiens. L'un se retira avec le Capitaine Weldon, & l'autre y demeura. Celui qui s'en alla avec Weldon, disoit beaucoup de bien des habitans de cette Isle, & assuroit qu'ils étoient honnêtes, civils, & de bonnes gens : qu'ils n'étoient ni querelleux, ni larrons, ni meurtriers : Qu'ils se marioient, ou vivoient au moins comme mari & femme, un avec une; sans jamais changer que quand la mort les separoit : ponctuels, & tenans de bonne foi les marchez qu'ils faisoient & ayant du penchant à embrasser la Reli-

gion Chrétienne. Je tiens tout cela de la bouche d'un Prêtre, qui me dit à Tonquin qu'il l'avoit appris par une Lettre du Moine que le Capitaine Weldon avoit ramené de ces païs-là. Mais continuons nôtre voyage.

Le 5. de Mai nous baissâmes du côté de l'Oüest de l'isle de Nicobar, proprement ainsi nommée, & moüillames au Nord-Oüest de cette Isle dans une Baye, à 8. brasses d'eau, & à moins de demi mille de la côte. Le gros de cette Isle est à 7. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, d'environ 10. lieuës de long, & de 3. à 4. de large. Le côté Meridional est assez élevé, & près de la mer il y a des rochers escarpez. Le reste de l'isle est bas, plat, & uni. Le terroir est noir & profond, & parfaitement bien arrosé par de petits ruisseaux courans. Il produit quantité de grands arbres bons à tout. Le gros de ces arbres ne paroît qu'un seul bocage. Mais ce qui releve la beauté de cette Isle quand on la voit de quelque distance en mer, sont plusieurs pieces de Cacaotiers qui croissent autour dans chaque Baye. Les Bayes ont demi mille, ou un mille de long, plus ou moins, & elles sont divisées les unes des autres par autant de petites pointes pierreuses de terre, garnies de bois.

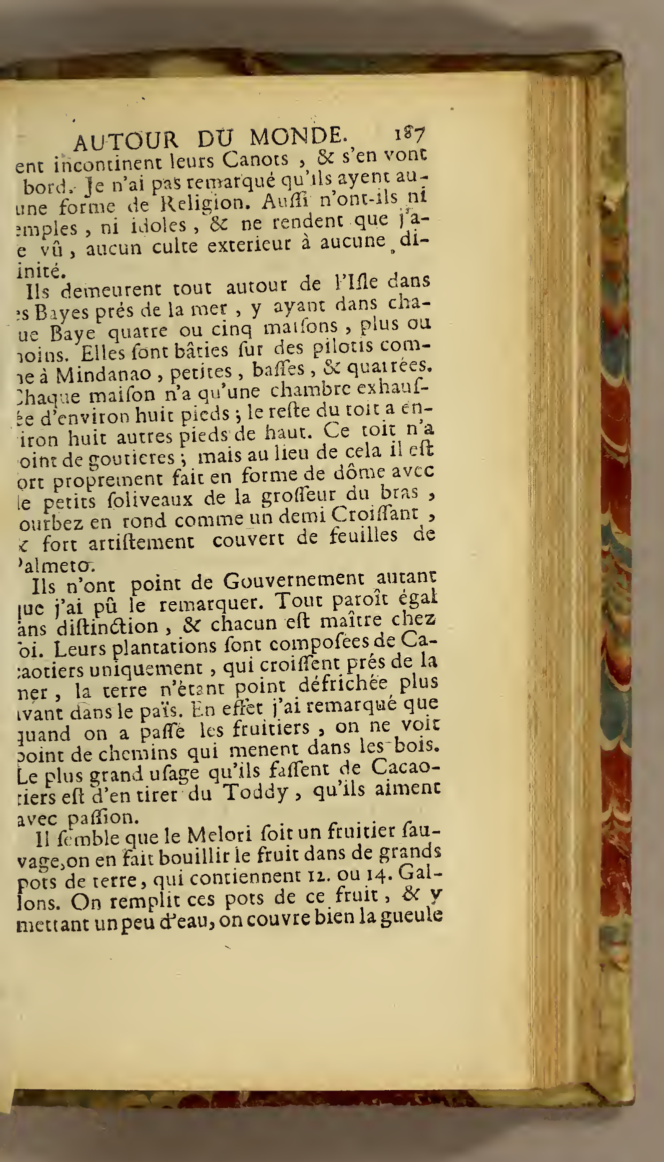
Comme les Cacaotiers croissent par bocages dans les Bayes qui regardent la mer, aussi y a-t-il une autre sorte d'arbres fruitiers dans les Bayes qui font face derriere les Cacaotiers, & qui sont plus éloignées de la mer. Les Originaires de l'Isle appellent cet arbre fruitier Melori. Il est de la grosseur de nos gros Pommiers, & à peu près de la même hau-

teur. L'écorce eſt noiratre, & la feüille aſſez large. Le fruit eſt auſſi gros que le fruit à pain de l'iſle de Guam, dont nous avons parlé dans le Chapitre 10. ou pour mieux dire de la groſſeur d'un pain d'un ſol, de la figure d'une poire, avec une écorce dure & polie d'un vert clair. Le dedans du fruit reſſemble fort à la pomme, à la reſerve qu'il eſt plein de petits filamens, auſſi gros que de gros fil. Je n'ai jamais vû que là de ces ſortes d'arbres.

Les Originaires de cette Iſle ſont grands & bien proportionnez de leurs membres. Ils ont le viſage aſſez long, les cheveux noirs, le nez mediocre, & en un mot toute la ſimetrie de leur viſage eſt parfaitement bien proportionnée. Ils ont les cheveux noirs & liſſes, & leur teint eſt de couleur de cuivre. Les femmes n'ont point de poil aux ſourcils. Je croi qu'elles ſe l'arrachent, car les hommes y en ont comme les autres gens.

Les hommes ſont tout nuds, à la reſerve d'une longue & étroite piece de toile ou ceinture, qu'ils ont tout autour des reins, & qui leur décendant entre les cuiſſes, ſe releve par derriere, & ſe retrouſſe dans la ceinture. Les femmes ont une eſpece de jupon court qui s'attache aux reins, & leur décend juſqu'aux genoux.

Leur langage eſt different de tous ceux que j'ai connus ou que j'ai entendu parler; cependant ils ont quelques mots Malayens, & il y en avoit qui parloient quelques mots Portugais, qu'ils apprennent ſelon les aparences des Vaiſſeaux qui paſſent par-là. En effet quand ces gens voient un Vaiſſeau, ils pren-



ent incontinent leurs Canots, & s'en vont bord. Je n'ai pas remarqué qu'ils ayent au-une forme de Religion. Aussi n'ont-ils ni emples, ni idoles, & ne rendent que j'a-e vû, aucun culte exterieur à aucune di-inité.

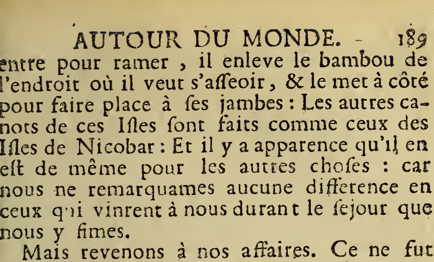
Ils demeurent tout autour de l'Isle dans es Bayes prés de la mer, y ayant dans cha-ue Baye quatre ou cinq maisons, plus ou noins. Elles sont bâties sur des pilotis com-ne à Mindanao, petites, basses, & quarrées. Chaque maison n'a qu'une chambre exhauf-ée d'environ huit pieds; le reste du toit a en-iron huit autres pieds de haut. Ce toit n'a oint de goutieres; mais au lieu de cela il est ort proprement fait en forme de dôme avec le petits soliveaux de la grosseur du bras, ourbez en rond comme un demi Croissant, & fort artistement couvert de feuilles de Palmeto.

Ils n'ont point de Gouvernement autant que j'ai pû le remarquer. Tout paroît égal ans distinction, & chacun est maître chez soi. Leurs plantations sont composées de Ca-caotiers uniquement, qui croissent prés de la mer, la terre n'étant point défrichée plus avant dans le païs. En effet j'ai remarqué que quand on a passé les fruitiers, on ne voit point de chemins qui menent dans les bois. Le plus grand usage qu'ils fassent de Cacao-tiers est d'en tirer du Toddy, qu'ils aiment avec passion.

Il semble que le Melori soit un fruitier sau-vage, on en fait bouillir le fruit dans de grands pots de terre, qui contiennent 12. ou 14. Gal-lons. On remplit ces pots de ce fruit, & y mettant un peu d'eau, on couvre bien la gueule

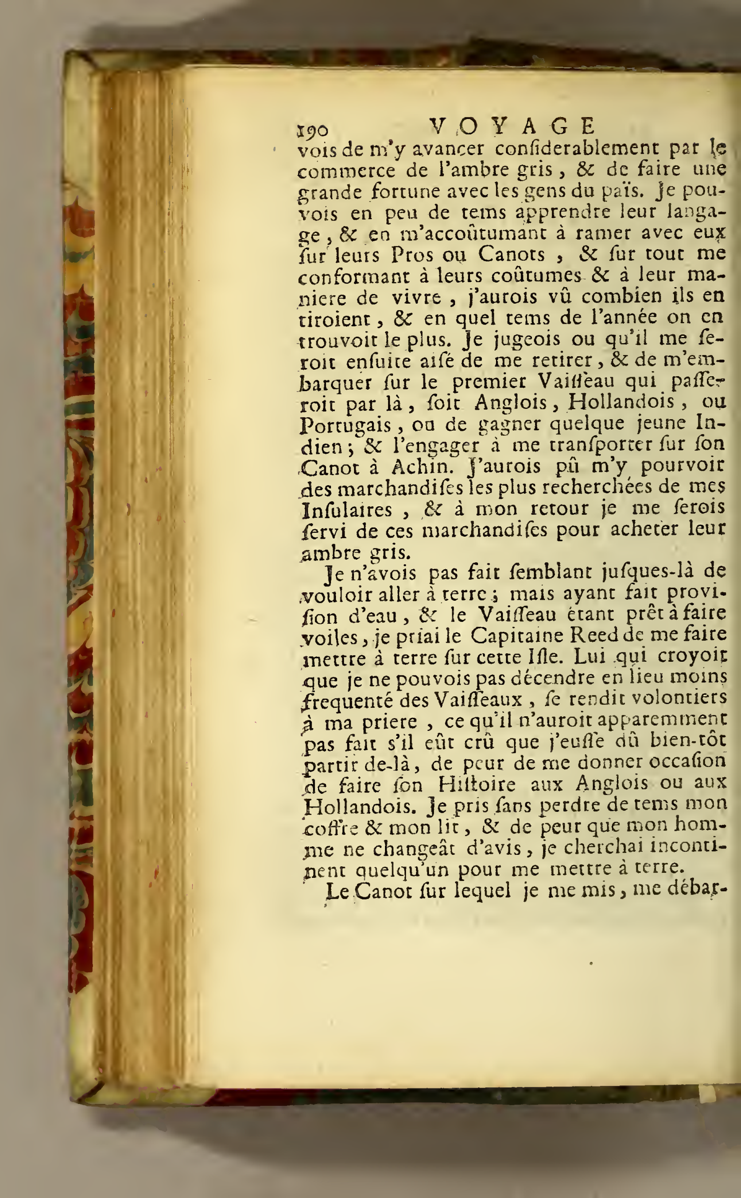
du pot afin que la fumée ne s'exhale point en bouillant. Quand le fruit eſt mol, on le pele, on ſepare la chair des filamens avec un bâton plat fait en forme de coûteau : Enſuite on en fait des maſſes de la groſſeur d'un fromage d'Hollande, & on le garde ſix à ſept jours. Il paroît jaune, il eſt de bon goût, & c'eſt leur principale nourriture; car ils n'ont ni Yams, ni Patates, ni Ris, ni Plantains, ou s'ils en ont, c'eſt bien peu : Cependant ils ont de petits cochons, mais pas en grand nombre, & fort peu de coqs & de poules, comme les nôtres. Les hommes s'occupent à la pêche : Mais je n'ai pas vû qu'ils priſſent beaucoup de poiſſon. Chaque maiſon a pour le moins deux ou trois canots qu'on tire à terre.

Les Canots dont on ſe ſert pour la pêche, ſont pointus par les deux bouts, & les deux bouts & le fond ſont fort minces & fort polis. Ils ſont faits à peu prés comme les Pros de Guam, plats d'un côté, & de l'autre aſſez gros de ventre; & ont d'un côté de petits ailerons legers. Comme ils ſont minces & legers, on les méne mieux à la rame qu'à la voile : Cependant ils vont aſſez bien à la voile, & ils les gouvernent par le moyen d'une piece de bois qui pend dans l'eau perpendiculairement. Il y a communément ſur un de ces Canots 20. ou 30. hommes, & il eſt rare qu'il y en ait moins de neuf ou dix. Leurs avirons ſont courts, & ils s'en ſervent comme nous faiſons des nôtres. Les bancs ſur leſquels les Rameurs s'aſſeient, ſont des bambous fendus, mis en travers & ſi prés les uns des autres, qu'il ſemble que ce ſoit un pont. Ces bambous ſont mobiles, & quand quelqu'un


entre pour ramer, il enleve le bambou de l'endroit où il veut s'aſſeoir, & le met à côté pour faire place à ſes jambes : Les autres canots de ces Iſles ſont faits comme ceux des Iſles de Nicobar : Et il y a apparence qu'il en eſt de même pour les autres choſes : car nous ne remarquames aucune difference en ceux qui vinrent à nous durant le ſejour que nous y fimes.

Mais revenons à nos affaires. Ce ne fut comme j'ai dit, que le 5. de Mai ſur les dix heures du matin que nous moüillames à cette Iſle. Le Capitaine Reed fit incontinent tourner le Vaiſſeau ſur le côté pour le calfeutrer ; ce qui fut fait ce jour-là & le jour ſuivant. Comme on avoit deſſein de remettre en mer le ſoir, on ne perdit pas de tems à remplir tous les vaiſſeaux à eau ; parce que le vent étant Nord-Nord-Eſt, le Capitaine eſperoit de paſſer au Cap Comorin avant que le vent changeât. Autrement il n'auroit par été ſans difficulté de le faire, parce que le Monſon Occidental approchoit.

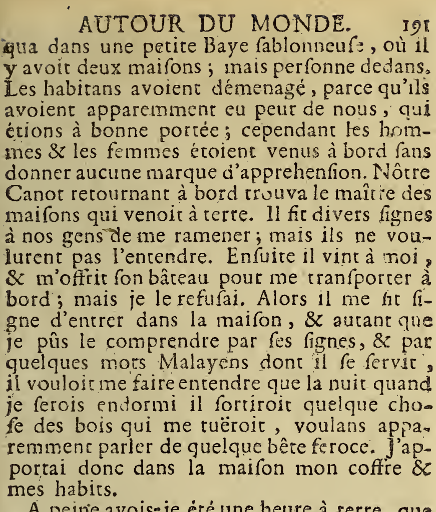
Je crus alors qu'il étoit tems de me retirer, & d'avoir, s'il étoit poſſible, permiſſion de demeurer là ; car il paroiſſoit tout-à-fait impoſſible de ſe dérober, & je n'avois aucun ſujet de deſeſperer d'obtenir cette permiſſion, attendu principalement que c'étoit un lieu où je pouvois demeurer ſelon toutes les apparences, ſans faire aucun préjudice au reſte de l'équipage, quand même j'en aurois eu le deſſein. Outre que la conjoncture étoit favorable pour quitter le Capitaine Reed, ce que j'avois toûjours eu envie de faire dés que l'occaſion s'en preſenteroit, la raiſon particuliere qui me fit penſer à demeurer là, fut l'eſperance que j'a-



vois de m'y avancer considerablement par le commerce de l'ambre gris, & de faire une grande fortune avec les gens du païs. Je pouvois en peu de tems apprendre leur langage, & en m'accoûtumant à ramer avec eux sur leurs Pros ou Canots, & sur tout me conformant à leurs coûtumes & à leur maniere de vivre, j'aurois vû combien ils en tiroient, & en quel tems de l'année on en trouvoit le plus. Je jugeois qu'il me seroit ensuite aisé de me retirer, & de m'embarquer sur le premier Vaisseau qui passeroit par là, soit Anglois, Hollandois, ou Portugais, ou de gagner quelque jeune Indien; & l'engager à me transporter sur son Canot à Achin. J'aurois pû m'y pourvoir des marchandises les plus recherchées de mes Insulaires, & à mon retour je me serois servi de ces marchandises pour acheter leur ambre gris.

Je n'avois pas fait semblant jusques-là de vouloir aller à terre; mais ayant fait provision d'eau, & le Vaisseau étant prêt à faire voiles, je priai le Capitaine Reed de me faire mettre à terre sur cette Isle. Lui qui croyoit que je ne pouvois pas décendre en lieu moins frequenté des Vaisseaux, se rendit volontiers à ma priere, ce qu'il n'auroit apparemment pas fait s'il eût crû que j'eusse dû bien-tôt partir de-là, de peur de me donner occasion de faire son Histoire aux Anglois ou aux Hollandois. Je pris sans perdre de tems mon coffre & mon lit, & de peur que mon homme ne changeât d'avis, je cherchai incontinent quelqu'un pour me mettre à terre.

Le Canot sur lequel je me mis, me débar-



qua dans une petite Baye ſablonneuſe, où il y avoit deux maiſons; mais perſonne dedans. Les habitans avoient démenagé, parce qu'ils avoient apparemment eu peur de nous, qui étions à bonne portée; cependant les hommes & les femmes étoient venus à bord ſans donner aucune marque d'apprehenſion. Nôtre Canot retournant à bord trouva le maître des maiſons qui venoit à terre. Il fit divers ſignes à nos gens de me ramener; mais ils ne voulurent pas l'entendre. Enſuite il vint à moi, & m'offrit ſon bâteau pour me tranſporter à bord; mais je le refuſai. Alors il me fit ſigne d'entrer dans la maiſon, & autant que je pûs le comprendre par ſes ſignes, & par quelques mots Malayens dont il ſe ſervit, il vouloit me faire entendre que la nuit quand je ſerois endormi il ſortiroit quelque choſe des bois qui me tuëroit, voulans apparemment parler de quelque bête feroce. J'apportai donc dans la maiſon mon coffre & mes habits.

A peine avois-je été une heure à terre. que le Capitaine Teat, & le nommé Jean Damarel; & trois ou quatre autres armez, arriverent pour me ramener à bord. Il n'étoit pas beſoin d'envoier un ſi gros cortege. Quand il ne ſeroit venu que le garçon de la Cabane, je n'aurois pas fait difficulté de retourner. J'aurois bien pû me cacher dans les bois; mais en ce cas ils auroient mal-traité ou tué quelques-uns des Inſulaires en vûë de les animer contre moi. Je leur dis donc que j'étois prêt à les ſuivre, je pris toutes mes hardes & m'en retournai avec eux.

Etant de retour à bord, je trouvai tout en mouvement. Trois autres encouragez par

mon exemple demandoient qu'on leur permit de m'accompagner. L'un étoit Monsieur Coppinger Chirurgien, l'autre Robert Hall, & le troisiéme nommé Ambroise, duquel j'ai oublié le surnom. Ces trois hommes avoient toûjours eû même dessein que moi. Les deux derniers ne trouvoient pas beaucoup d'opposition; mais le Capitaine Reed & le reste de l'équipage ne vouloient pas perdre le Chirurgien. Ce dernier enfin sauta dans le Canot avec mon fusil, jurant qu'il iroit à terre, & que si quelqu'un se mettoit en devoir de l'en empêcher, il tireroit dessus. Mais Jean Olivier qui étoit alors Quartier-Maître, sauta dans le Canot, le saisit, lui ôta le fusil, & le fit rentrer dans le Vaisseau avec le secours de deux ou trois autres.

Hall, Ambroise & moi, fûmes donc ramenez à terre. Un de nos Rameurs déroba une hache, & nous la donna, sachant que c'étoit un bon outil parmi les Indiens. Comme il faisoit déja obscur, nous allumames une chandelle, & parce que j'étois le premier venu dans nôtre nouveau païs, je les menai aux maisons où nous tendimes incontinent nos branles. A peine avions-nous achevé, que le Canot revint à terre, chargé des quatre Malayens d'Achin, que nous avions faits prisonniers à la hauteur de Sumatra, & du Portugais du Vaisseau Siamois qui vint à bord du nôtre; à la rade de Pulo Condore. On n'avoit plus besoin de ces gens-là, parce qu'on alloit quitter la côte de Malaya, où le jeune Portugais servoit d'Interpréte, & qu'on ne craignoit pas alors que les habitans d'Achin pussent nous rendre service, en nous transportant dans leur païs, qui étoit éloi-

éloigné de quarante lieuës : ne s'imaginant pas que nous osassions tenter une pareille entreprise,qui étoit hardie à la verité. Nous étions assez forts pour nous défendre contre les Originaires de l'Isle, en cas qu'ils nous déclarassent la guerre ; mais quand il ne me seroit venu personne je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut être même aurois-je eû moins à craindre, parce que j'aurois pris garde de ne choquer personne. Je suis persuadé qu'il n'y a point de peuple assez barbare pour tuër un particulier que le hasard fait tomber entre ses mains, où qui vient dans les païs par cas fortuit, à moins qu'on ne se le soit attiré par quelque outrage ou par quelque violence anterieure. Même alors si l'on pouvoit se garantir la vie sauve des premiers mouvemens de la fureur de ces insulaires, & en venir avec eux à la négociation ; ce qui est la chose du monde la plus difficile, parce que d'ordinaire ils se cachent dans les bois, & se jettent brusquement sur leur ennemi pour le tuër à l'improviste, on pourroit pour peu de chose regagner leur bienveillance, & sur tout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vûë, & que tout Européen qui a vû le monde pourroit incontinent inventer pour les amuser, comme seroit par exemple de faire du feu avec un caillou & un morceau d'acier.

Quant à ce qu'on dit communément des Antropophages, ou mangeurs d'hommes, je n'ai jamais trouvé de ces sortes de gens. Je n'ai point vû ni entendu dire qu'il y eût au monde de nation qui n'eût quelque chose à manger, sinon poissons & animaux terrestres, au moins des fruits, des grains, des

racines, ou autres legumes qui croiſſent naturellement ou par la culture. Les habitans mêmes de la Nouvelle Hollande, avec toute leur pauvreté, ne laiſſoient pas d'avoir du poiſſon, & auroient eu de la peine à ſe reſoudre à tuër un homme en vûë de le manger. Je ne ſai quelles barbares coûtumes peuvent autrefois avoir été en uſage dans le monde. On a fort parlé des ſauvages de l'Amerique, qui ſacrifioient leurs ennemis à leurs Dieux. Je ne ſai pas non plus ſi cela eſt, ou ſi cette coûtume a été en uſage chez quelque Nation de cette grande partie du monde. Quoi qu'il en ſoit, ſi ces Americains ſacrifient leurs ennemis, il n'eſt pas neceſſaire qu'ils les mangent auſſi. Je ne veux pourtant pas aprés tout nier abſolument la choſe ; mais j'en parle ſuivant ma connoiſſance, & je ſai qu'on dit des fauſſetez de ces Canibales, & qu'on en a fait pluſieurs contes qui ont été refutez depuis mon premier retour des Indes Occidentales. Sur quel pied de barbarie ne regardoit on point alors les pauvres Indiens de la Floride, qui nous paroiſſent à preſent aſſez civils ? combien de contes ne nous a-t'on point faits des Indiens qui habitent les Iſles qu'on appelle les Iſles des Canibales ? Nous voyons neanmoins qu'ils commercent fort honnêtement avec les François & les Eſpagnols, comme ils ont fait avec nous. Je conviens qu'autrefois ils ſe ſont mis en devoir de ruïner nos plantations des Barbades, & ont depuis empêché que nous ne nous ſoyons établis à l'Iſle de Santa Lucia ; en ruïnant ſucceſſivement deux ou trois des Colonies qui y étoient établies. Ils ont même ſouvent endommagé & ravagé l'Iſle de

Tabaco, où les Hollandois s'étoient établis : & cette Isle, quelque délicieuse, & fertile qu'elle soit, est encore aujourd'hui ruïnée, pour être trop voisine des Caribes du Continent, qui lui rendent visite tous les ans. Mais ils n'ont fait cela que pour maintenir leur droit en tâchant de traverser les établissemens de ceux qui vouloient s'établir sur les Isles, où ils s'étoient eux mêmes établis. Ces mêmes gens neanmoins ne font point de mal à un homme seul, à ce que m'ont dit des gens qui ont été leurs prisonniers. Je pourrois produire encore les Indiens de Boca Toro, de Boca Drago, & de divers autres lieux, que les Espagnols appellent sauvages & feroces. Cependant les Indiens de ces mêmes païs ont fait amitié avec les avanturiers, & s'ils ont rompu avec eux, c'est aprés en avoir été mal-traitez. Quant aux Insulaires de Nicobar, je les ai trouvez assez affables pour ne les pas craindre ; & je ne me serois point mis en peine quand il ne me seroit point venu de compagnie.

Cependant je fus fort aise de n'être pas seul, & d'autant plus aise que nous étions assez pour faire la manœuvre, & passer dans l'Isle de Sumatra : Aussi songeames-nous d'abord à acheter un Canot pour cela des Originaires du païs.

La nuit qu'on nous mit à terre, il faisoit un beau clair de Lune : Aussi nous promenames-nous sur la Baye pour voir quand le Vaisseau appareilleroit & mettroit à la voile, ne croyant pas jusques-là bien assurée la nouvelle liberté que nous venions d'aquerir. Le voyant à la voile entre onze heures &

minuit, & nous rentrames dans nôtre chambre, & nous nous couchames. Ce fut le sixiéme de Mai.

Le lendemain de bon matin le maître du logis, accompagné de quatre ou cinq de ses amis, vint voir ses nouveaux hôtes, & fut un peu surpris de les trouver en si grand nombre, car il croyoit que j'étois seul. Il en parut neanmoins fort aise, & nous reçut avec une grosse Calebace de Toddi qu'il avoit apportée. Avant son départ (car il faut savoir que par tout où nous allions les habitans nous abandonnoient leurs maisons, ou par crainte, ou par superstition,) nous achetames de lui un Canot pour une hache, & nous y mîmes incontinent nos coffres & nos habits, en vûë de gagner la partie Meridionale de l'Isle, & d'y demeurer jusqu'au changement du Monson qu'on attendoit tous les jours.

Aprés avoir mis nos hardes à couvert nous entrames gayement dans nôtre nouvelle Fregate avec les Achinois, & primes le large. Nous ne fumes pas plûtôt au large que nôtre Canot se renversa sans dessus dessous. Nous nous sauvames à la nage, & traînames à terre nos coffres & nos habits; mais tout fut moüillé, & je ne sauvai rien de considerable que mon Journal, & quelques Cartes du païs que j'avois faites, que j'estimois beaucoup, & que j'avois conservées avec beaucoup de soin. Monsieur Hall avoit aussi un balot de Livres & de Cartes qui penserent y demeurer; mais nous ouvrimes incontinent nos coffres, & en ôtames nos Livres avec beaucoup de peine. Nous les fimes secher ensuite, mais quelques Cartes qui se trouverent dépliées dans nos coffres furent gâtées.

Le Canot étant alors en fort bon état, & nos livres & nos habits secs, nous primes le large une seconde fois, & ramames du côté de l'Orient de l'Isle, en laissant plusieurs autres à nôtre Nord. Les Indiens sur huit à dix Canots nous accompagnerent malgré nous; car nous crumes qu'ils vouloient faire encherir les provisions du côté de l'Isle où nous allions, en donnant avis de ce que nous en donnions au lieu d'où nous venions. Pour les empêcher donc de venir avec nous, Monsieur Hall fit peur à ceux d'un Canot en tirant sur eux une volée de canon. Ils sauterent tous hors des bords en criant; mais voyant que nous nous en allions, ils rentrerent dans leur Canot, & nous suivirent.

Ce coup de canon nous broüilla avec tous les habitans de l'Isle. Incontinent aprés nous relachames à une Baye où il y avoit quatre maisons & grand nombre de Canots; mais ils se retirerent tous, & n'approcherent plus de nous durant plusieurs jours. Nous avions alors un gros pain de Melori, qui étoit tout ce que nous avions à manger. Si nous avions eu envie de noix de Cacao ou de Toddi, nos Malayens d'Achin auroient monté sur les arbres, nous auroient apporté des noix de Cacao à souhait, & tous les matins un bon pot de Toddi. Nous vécumes ainsi jusqu'à ce que nôtre Melori fut presque achevé, esperant toûjours que les Naturels viendroient, & nous en vendroient comme ils avoient fait cidevant. Mais ils ne vintrent pas, & même nous traverserent par tout où nous allames: Ils branloient souvent leurs lances contre nous, & nous témoignoient autant qu'ils pouvoient qu'ils n'étoient pas de nos amis.

Voyant enfin qu'ils nous étoient opposez nous résolumes d'avoir des vivres par force, puisque nous ne pouvions pas en avoir autrement. Pour cet effet nous entrames avec nôtre Canot dans une petite Baye qui est au Septentrion de l'Isle, parce que l'eau y étoit tranquille & qu'il étoit aisé d'y faire décente ; mais de l'autre côté comme le vent étoit toûjours le même, nous ne pouvions mettre pied à terre sans courre risque de renverser nôtre Canot, & de moüiller nos armes. En ce cas nous eussions été à la merci de nos ennemis, qui étoient deux à trois cens hommes dans chaque Baye pour nous empêcher d'aborder aux lieux où ils voyoient que nous allions. Etant en mer nous primes droit la route du Nord, & fûmes incontinent suivis de 7. à 8. Canots. Les Indiens se tenant éloignez, ramoient plus vîte que nous, & furent à la Baye avant nous. Ils y firent tous décente avec environ 20. autres Canots pleins de monde, & se mirent en devoir de nous empêcher de mettre pied à terre. Nous allames à cent verges d'eux : Nous étant ensuite arrêtez, je pris mon fusil & les couchai en jouë. Ce mouvement les fit tous mettre ventre à terre : Mais je me tournai de l'autre côté, & pour leur faire voir que nôtre dessein n'étoit pas de leur faire du mal, je tirai mon fusil sur la mer ; de sorte qu'ils pouvoient voir le plomb efleurer l'eau. Je n'eus pas plûtôt rechargé, que nous entrames doucement. Quelques-uns d'eux se retirerent. Ceux qui resterent continuërent à donner des marques de leur haine, jusques à ce qu'ayant tiré comme devant, je leur eusse encore donné l'épouvante. Alors ils se retirerent, &

ne laisserent que 5. à 6. hommes sur la Baye. Nous étant donc considerablement avancez, Monsieur Hall mettant l'épée à la main sauta à terre, pendant que j'étois prêt à faire feu sur les Indiens, s'ils se fussent mis en devoir de l'insulter : Mais ils ne branlerent pas qu'il ne fût à eux, & ne les eût saluez.

Il leur toucha la main, & fit tant de signes d'amitié, que la paix fut concluë, ratifiée, & confirmée par tous ceux qui furent presens. On rapella ceux qui s'étoient retirez, & tout le monde accepta la paix avec beaucoup de joie. Cette paix fut generale à la grande joie des habitans. On ne sonna point les cloches, ni on ne fit point de feux de joie, car ce n'est pas la coûtume ; mais la joye paroissoit peinte sur le visage de tout le monde, parce qu'alors ils pouvoient aller pêcher sans crainte d'être pris. Cette paix ne leur fut pas plus agreable qu'à nous ; car les Insulaires nous apportoient alors du Melori, que nous avions pour de vieilles guenilles, & de petits morceaux de toile, larges environ comme la paume de la main. Nous vimes en certains endroits quelques petits cochons que nous aurions pû avoir à juste prix ; mais nous ne voulumes pas scandaliser nos amis Achinois, qui étoient Mahometans.

Nous demeurames-là deux à trois jours, aprés quoi nous partimes pour le Septentrion de l'Isle, faisant route à l'Orient. Nous fûmes bien reçus des habitans par tout où nous allames. Arrivez au Septentrion de l'Isle, nous fimes provision de Melory & d'eau. Nous achetames deux à trois pains de Melory, & environ 12. grosses coquilles de noix à Cacao, d'où l'on avoit tiré toute la

chair, & qui étoient neanmoins toutes entieres à un petit trou prés qu'elles avoient à un bout. Nous mimes dans toutes ces coquilles environ trois Gallons & demi d'eau. Nous achetames aussi 2. ou 3. Bambous, où nous en mimes encore 4. ou 5. Gallons. Voilà en quoi consistoient nos provisions.

Nôtre dessein étoit d'aller à Achin, place située au Nord-Oüest de l'isle de Sumatra, qui est au Sud-Sud-Est, & dont nous étions éloignez de 40. lieuës. Nous n'attendions que le Monson Occidental. Nous l'avions longtems attendu, & il sembloit alors qu'il n'étoit pas éloigné; car les nuages commençoient, eût-on dit, à pancher vers l'Orient. En effet ils commencerent enfin à se mouvoir doucement de ce côté-là, quoi que le vent fut encore Est, c'étoit neanmoins un signe infaillible que le Monson Occidental n'étoit pas éloigné.

CHAPITRE XVIII.

L'Auteur & sa compagnie s'embarquent pour Achin dans un bâteau sans pont. Changement de tems. Cercle autour du Soleil, présage d'une violente tempête, qui arrivant en effet, les met en grand danger, & les consterne beaucoup. Cudda ville & havre sur la côte de Malaca. L'isle d'Way. Mont d'or dans l'isle de Sumatra. Passange-Jonca riviere & ville dans l'isle de Sumatra, prés de la pointe de diamant, où ils vont à terre fort malades, & sont favorablement reçus des Oromkais. Ils passent de-là à Achin. L'Auteur est examiné devant le Chabander, & prend un remede d'un Me-

decin Malayen. Longueur de sa maladie. Il prend encore la route de Nicobar, & revient tout à coup à celle d'Achin. Il fait divers voyages à Tonquin, à Malaca, au Fort saint George, & à Bencouli. Comptoir Anglois à Sumatra. Relation de l'équipage du Vaisseau qui mit l'Auteur à terre à Nicobar. Les uns passent à Tamgambar, qui est un Fort appartenant aux Danois sur la côte de Coromandel, d'autres au Fort saint George, & plusieurs au camp du Mogol. Des Peuns, & comment Jean Olivier se fit Capitaine. Le Capitaine Reed ayant pillé prés de Ceilam un riche Marchand Portugais, va à Madagascar, & s'embarque sur un Vaisseau de la Nouvelle York. Traverses que le reste de son équipage eut à essuyer jusqu'à Joanna, &c. Leur Vaisseau nommé le Cachet de Londres, coule à fonds à Madagascar, dans la Baye de saint Augustin où il est encore. Du Prince Jeoli; l'homme peint que l'Auteur amena en Angleterre, & qui mourut à Oxfort. Isles de Mangis, Patrie de l'homme peint: Girofle de cette Isle, &c. L'Auteur est fait Canonier à Bencouli, & est contraint de se dérober pour passer en Angleterre.

CE fut le 15. de Mai 1688. à environ 4. heures aprés midi que nous quittames l'isle de Nicobar, & primes la route d'Achin. Nous étions huit de compagnie, savoir 3. Anglois, 4. Malayens nez à Achin, & le Metis Portugais.

Nôtre Canot n'étoit ni des plus gros ni des plus petits. Il étoit à peu prés de la grandeur de nos bâteaux de Londres, & pointu par les deux bouts comme est le devant de ces bâteaux. Il étoit plus profond & moins large que ces bâteaux; mais si mince & si le-

ger, que quand il étoit vuide 4. hommes pouvoient le lancer à l'eau, ou le haler à terre. Nous avions un bon mât, & une voile de nate, avec de bons & fort ailerons trés-bien attachez à chaque côté du Canot. Tant que ces ailerons étoient fermes, le Canot ne pouvoit pas se renverser; ce qu'il auroit aisément fait sans cela, & même avec cela, si les ailerons n'avoient pas été extrêmement forts : Ainsi nous étions fort obligez à nos Achinois qui avoient trouvé cette invention.

Mr. Hall & moi connoissions mieux le peril que personne. Les autres avoient tant de confiance en nous, qu'ils ne faisoient pas la moindre difficulté sur ce que nous approuvions. J'étois mieux pourvû que Mr. Hall, car avant que de quitter le Vaisseau, j'avois consulté exprés nôtre Carte des Indes Orientales ; je dis nôtre Carte, car nous n'en avions qu'une à bord, sur laquelle j'avois copié dans mon livre de poche la hauteur & la distance de la côte de Malaca, de Sumatra, de Pegu, & de Siam, & avois aussi emporté un compas de poche pour me servir de guide dans tout ce que j'aurois à entreprendre.

Quand nous mimes en mer le tems étoit fort beau, fort clair, & fort chaud. Le vent toûjours Sud-Est, petit, & justement tel qu'il falloit pour rafraichir l'air. Les nuées se mouvoient doucement de l'Occident à l'Orient, ce qui nous faisoit esperer ou que le vent étoit déja Oüest en mer, ou qu'il le seroit bien-tôt. Nous profitames du beau tems dans l'esperance d'arriver à Achin avant que le Monson Occidental fut bien affermi, n'ignorant pas que les vents seroient fort orageux

aprés le beau tems, & ſur tout au commencement du Monſon Occidental.

Nous fimes donc route au Sud, croyant qu'aprés que nous ſerions ſortis de l'Iſle, nous aurions un vrai vent, comme nous l'appellions; car il faut ſavoir que la terre attire le vent, & ſouvent on trouve en mer un vent different de celui qu'on a quand on eſt prés de terre. Nous ramions tour à tour avec 4. rames : Mr. Hall & moi étions auſſi tour à tour au gouvernail, parce que perſonne n'en étoit capable que nous. Le premier aprés-midi & la nuit ſuivante nous fimes 12. lieuës ſuivant mon compte. Nôtre route étoit au Sud Sud-Eſt : Mais le 16. au matin, une heure aprés Soleil levé, nous vimes au Nord-Oüeſt quart de Nord l'Iſle d'où nous étions partis : Ainſi je trouvai que nous avions fait à l'Eſt un point plus que je n'avois crû; ce qui nous obligea de faire route au Sud quart d'Eſt.

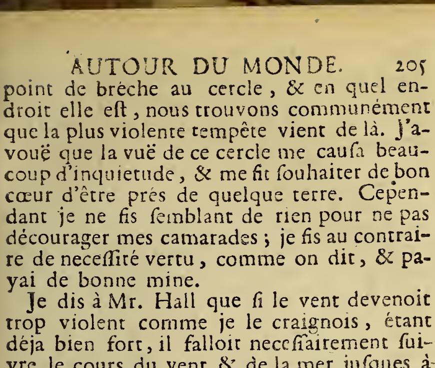
A quatre heures aprés midi nous eumes un petit vent d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, qui continua juſques à neuf heures. Durant tout ce tems-là nous ne nous ſervimes point de nos rames, & fimes route Sud-Sud-Oüeſt. J'étois alors au gouvernail, & je trouvai par les briſans de la mer que nous avions prés de nous un courant violent. Elle faiſoit tant de bruit, qu'on l'auroit entenduë de prés de demi mille. A 9. heures elle fut calme juſqu'à 10. heures que le vent revint, & ſoufla gaillardement toute la nuit.

Le 17. au matin nous cherchames l'Iſle de Sumatra, croyant n'en être alors qu'à 20. lieuës. Car ſuivant nôtre compte, nous avions fait à la voile & à la rame, vingt-quatre

lieuës depuis que nous étions partis de l'isle de Nicobar, qui est à 40. lieuës d'Achin. Mais ce fut en vain que nous cherchames l'isle de Sumatra; car aprés nous être tournez de tous les côtez, nous vimes avec chagrin l'isle de Nicobar à l'Oüest Nord Oüest, & nous n'en étions pas à plus de huit lieuës. Par-là il étoit visible que nous avions eu un courant violent contre nous durant la nuit. Mais un vent frais étant survenu, nous en profitames le mieux qu'il nous fut possible, tant que le beau tems dura. A midi nous primes la hauteur du Soleil. Ma latitude étoit 6. degrez 55. minutes, & celle de Mr. Hall 7. degrez Nord.

Le 18. le vent se rafraichit, & le Ciel commença de se couvrir. Il fut assez clair jusqu'à midi. Nous crumes pouvoir prendre la hauteur; mais les nuages qui couvrirent le Soleil quand il vint au Meridien, nous en empêcherent. Il arrive souvent qu'on ne peut pas prendre la hauteur, parce que le Soleil se couvre à midi, quoi qu'il soit clair avant & aprés. Cela arrive sur tout dans les lieux proches du Soleil, & cette obscurité du Soleil à midi est ordinairement subite & inopinée, dure prés de demie heure ou davantage.

Nous eumes aussi alors un mauvais présage par un grand cercle qui parut autour du Soleil, 5. à 6. fois plus grand que lui; ce qui arrive rarement sans être suivi d'orage ou de beaucoup de pluie. On voit plus souvent ces sortes de cercles autour de la Lune; mais les suites n'en sont pas si à craindre. Nous prenons ordinairement bien garde à ceux qui sont autour du Soleil, observant s'il n'y a



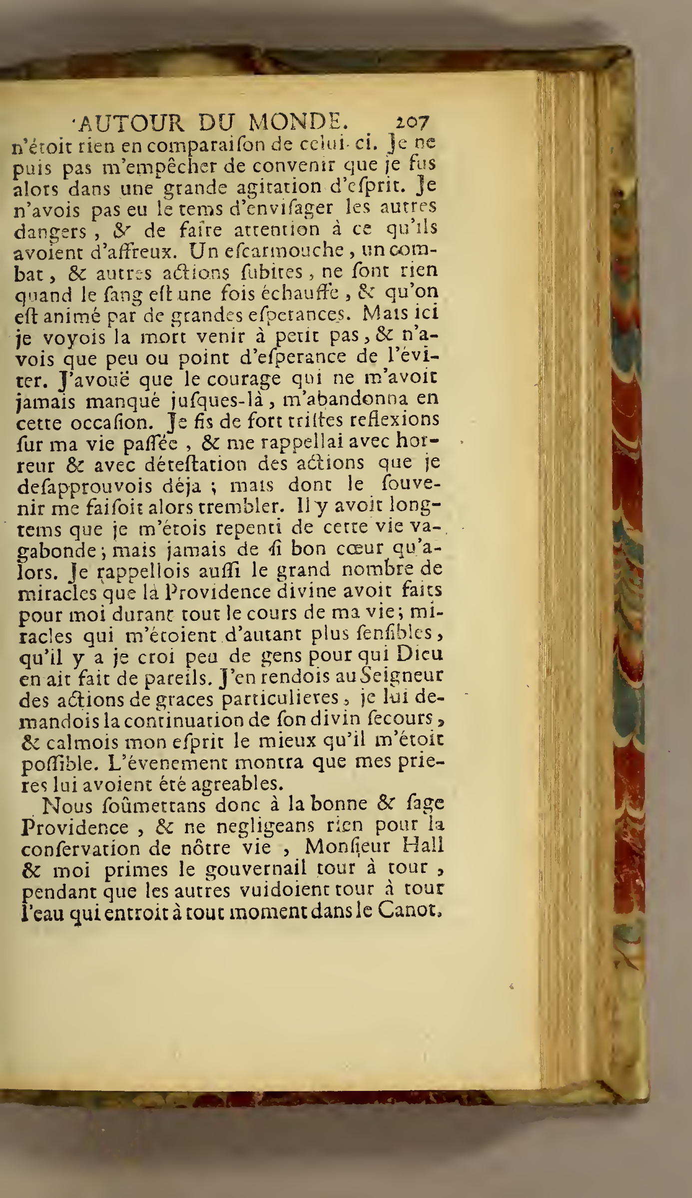
point de brèche au cercle, & en quel endroit elle eſt, nous trouvons communément que la plus violente tempête vient de là. J'avouë que la vuë de ce cercle me cauſa beaucoup d'inquietude, & me fit ſouhaiter de bon cœur d'être prés de quelque terre. Cependant je ne fis ſemblant de rien pour ne pas décourager mes camarades; je fis au contraire de neceſſité vertu, comme on dit, & payai de bonne mine.

Je dis à Mr. Hall que ſi le vent devenoit trop violent comme je le craignois, étant déja bien fort, il falloit neceſſairement ſuivre le cours du vent & de la mer juſques à un meilleur tems, & que le vent étant tel que il étoit déja, au lieu d'être à 20. lieuës d'Achin, nous ſerions emportez 60. à 70. lieuës vers la côte de Cudda ou Queda, Royaume, Ville, & havre de commerce ſur la côte de Malaca.

Le vent étant donc trés-violent, nous roulames le pied de nôtre voile autour d'un pieu qui y étoit attaché, & mimes nôtre vergue à trois pieds du côté du Canot; de ſorte que nous ne portions plus qu'une petite voile. Cependant elle étoit encore trop grande, vû le vent; car le vent qui venoit à côté, la faiſoit beaucoup pancher, quoi qu'elle fut ſoûtenuë par nos ailerons; de ſorte que les pieux des ailerons qui ſortoient des côtez, plioient de maniere, qu'on eût dit qu'ils alloient ſe rompre, & s'ils ſe fuſſent rompus il auroit fallu perir inévitablement. D'ailleurs la mer groſſiſſant, auroit rempli d'eau nôtre Canot. Nous fimes neanmoins enſorte de tenir pendant quelque tems contre le vent. Mais le vent continuant, nous nous abandonna-

mes à environ une heure aprés midi au vent & à la mer; ce que nous fîmes tout l'aprés-midi & une partie de la nuit ſuivante. Le vent continuoit, groſſiſſant toûjours l'aprés-midi. La mer étoit encore plus haute, & briſoit ſouvent; mais ſans nous faire aucun dommage, car comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail recevoit la vague, la briſoit, & l'empêchoit par ce moyen d'endommager le Vaiſſeau. Il eſt vrai qu'il y entroit beaucoup d'eau que nous jettions ſans relâche. Nous vîmes alors que nous avions bien fait de changer de route; car autrement chaque vague eut rempli d'eau nôtre barque, & l'auroit coulée à fond, parce que les coups de mer l'euſſent pris par le côté. Et quoi que les ailerons fuſſent bien attachez, il auroit neanmoins fallu qu'ils ſe fuſſent rompus à une mer de cette violence, puiſqu'alors même ils étoient ſouvent couverts d'eau, & plioient comme des baguetes.

Le ſoir du 18. fut fort facheux. Le Ciel parut fort ſombre & couvert de nuages noirs, le vent fut gros, & la mer haute. La mer bruyoit déja autour de nous, & jettoit une écume blanche; une nuit noire ſurvint, il n'y avoit point d'endroit où nous puſſions nous mettre à couvert, nous étions en danger d'être engloutis par chaque vague, & le pis de tout cela, étoit que perſonne de nous ne ſe croyoit preparé pour l'autre monde. On peut mieux juger par ce que je ne dis pas, que par tout ce que je pourrois dire de la conſternation où nous étions tous. Je m'étois déja vû en pluſieurs perils, & j'en ai même ci-devant parlé; mais le plus grand



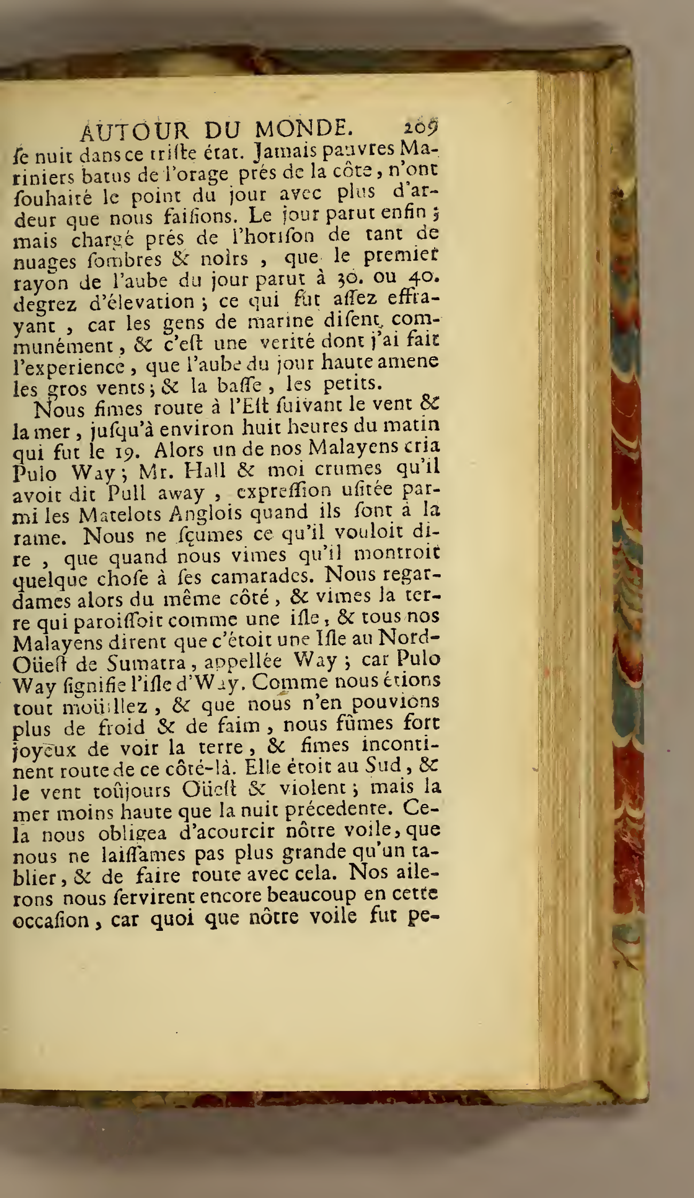
n'étoit rien en comparaiſon de celui-ci. Je ne puis pas m'empêcher de convenir que je fus alors dans une grande agitation d'eſprit. Je n'avois pas eu le tems d'enviſager les autres dangers, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux. Un eſcarmouche, un combat, & autres actions ſubites, ne ſont rien quand le ſang eſt une fois échauffé, & qu'on eſt animé par de grandes eſperances. Mais ici je voyois la mort venir à petit pas, & n'avois que peu ou point d'eſperance de l'éviter. J'avouë que le courage qui ne m'avoit jamais manqué juſques-là, m'abandonna en cette occaſion. Je fis de fort triſtes reflexions ſur ma vie paſſée, & me rappellai avec horreur & avec déteſtation des actions que je deſapprouvois déja ; mais dont le ſouvenir me faiſoit alors trembler. Il y avoit longtems que je m'étois repenti de cette vie vagabonde; mais jamais de ſi bon cœur qu'alors. Je rappellois auſſi le grand nombre de miracles que la Providence divine avoit faits pour moi durant tout le cours de ma vie; miracles qui m'étoient d'autant plus ſenſibles, qu'il y a je croi peu de gens pour qui Dieu en ait fait de pareils. J'en rendois au Seigneur des actions de graces particulieres, je lui demandois la continuation de ſon divin ſecours, & calmois mon eſprit le mieux qu'il m'étoit poſſible. L'évenement montra que mes prieres lui avoient été agreables.

Nous ſoûmettans donc à la bonne & ſage Providence, & ne negligeans rien pour la conſervation de nôtre vie, Monſieur Hall & moi primes le gouvernail tour à tour, pendant que les autres vuidoient tour à tour l'eau qui entroit à tout moment dans le Canot,

Voilà les mesures que nous primes pour passer la plus triste nuit que j'aye jamais passée. A dix heures le tonnerre, les éclairs, & la pluie commencerent. La pluie vint fort à propos, car nous avions bû toute l'eau que nous avions apportée de l'isle.

Le vent fut d'abord plus grand qu'il n'avoit été; mais demie heure aprés il diminua. La mer aussi fut un peu moins furieuse. Nous regardames alors nôtre compas avec un morceau de méche allumée que nous avions gardée pour cela, & pour voir où nous allions; mais il se trouva que nous faisions encore route à l'Est. Nous n'avions pû jusqu'alors regarder nôtre compas, car nous faisions route droit devant le vent. S'il avoit changé nous aurions été obligez en même-tems de changer de route. Mais n'étant plus si violent, nous trouvames nôtre Canot assez fort avec la petite voile que nous avions alors à bord, pour remettre le Cap au Sud-Est; ce que nous fimes aussi, esperant alors de regagner l'isle de Sumatra.

Mais le 19. à deux heures du matin nous eumes un autre coup de vent avec beaucoup de tonnerres, d'éclairs, & de pluie, qui dura jusqu'au jour, & nous obligea de nouveau à nous laisser aller au vent; ce que nous fimes durant plusieurs heures. La nuit fut extrêmement sombre, & nous fûmes si moüillez, que nous n'avions pas sur nous un seul fil qui fût sec. La pluie nous glaça extrêmement, car il n'y a point d'eau douce qui ne soit plus froide que celle de la mer. Dans les climats même les plus froids, la mer est chaude, & dans les plus chauds la pluie est froide & mal saine. Nous passames cette ennuieu-



ſe nuit dans ce triſte état. Jamais pauvres Mariniers batus de l'orage prés de la côte, n'ont ſouhaité le point du jour avec plus d'ardeur que nous faiſions. Le jour parut enfin ; mais chargé prés de l'horiſon de tant de nuages ſombres & noirs, que le premier rayon de l'aube du jour parut à 30. ou 40. degrez d'élevation ; ce qui fut aſſez effrayant, car les gens de marine diſent communément, & c'eſt une verité dont j'ai fait l'experience, que l'aube du jour haute amene les gros vents ; & la baſſe, les petits.

Nous fimes route à l'Eſt ſuivant le vent & la mer, juſqu'à environ huit heures du matin qui fut le 19. Alors un de nos Malayens cria Pulo Way ; Mr. Hall & moi crumes qu'il avoit dit Pull away, expreſſion uſitée parmi les Matelots Anglois quand ils ſont à la rame. Nous ne ſçumes ce qu'il vouloit dire, que quand nous vimes qu'il montroit quelque choſe à ſes camarades. Nous regardames alors du même côté, & vimes la terre qui paroiſſoit comme une iſle, & tous nos Malayens dirent que c'étoit une Iſle au Nord-Oüeſt de Sumatra, appellée Way ; car Pulo Way ſignifie l'iſle d'Way. Comme nous étions tout moüillez, & que nous n'en pouvions plus de froid & de faim, nous fûmes fort joyeux de voir la terre, & fimes incontinent route de ce côté-là. Elle étoit au Sud, & le vent toûjours Oüeſt & violent ; mais la mer moins haute que la nuit précedente. Cela nous obligea d'acourcir nôtre voile, que nous ne laiſſames pas plus grande qu'un tablier, & de faire route avec cela. Nos ailerons nous ſervirent encore beaucoup en cette occaſion, car quoi que nôtre voile fut pe-

tite, le vent qui étoit encore fort pressoit beaucoup le côté de la barque : Mais comme il étoit soûtenu par les ailerons, nous soûtinmes assez bien, ce qu'autrement nous n'aurions pû faire.

A environ midi nous vimes encore la terre, au-dessous de la prétenduë Isle d'Way. Nous fimes voiles de ce côté-là, nous vimes avant la nuit toute la côte de Sumatra, & trouvames que nos Achinois étoient dans l'erreur. Car la haute terre que nous avions d'abord vûë, & qui nous avoit paru une Isle, n'étoient point Pulo-Way; mais une fort haute montagne de l'Isle de Sumatra, que les Anglois apellent la montagne d'Or. Le vent dura jusqu'à 7. heures du soir qu'il commença à diminuër. A 10. il tomba tout-à-fait, & nous reprimes nos rames, quoi que nous fussions tous bien harassez des travaux & des fatigues passées.

Le lendemain au matin qui étoit le 20. nous vimes à plein la terre basse, & jugeames que nous n'en étions pas à plus de huit lieuës. Sur les 8. heures aprés-midi nous arrivames à l'embouchure d'une riviere nommée Passange-Jonca, qui coule dans l'Isle de Sumatra. Elle est à 34. lieuës de l'Orient d'Achin, & à *6*. lieuës de l'Occident de la pointe de Diamant, qui fait un Rhombé, & est une terre basse.

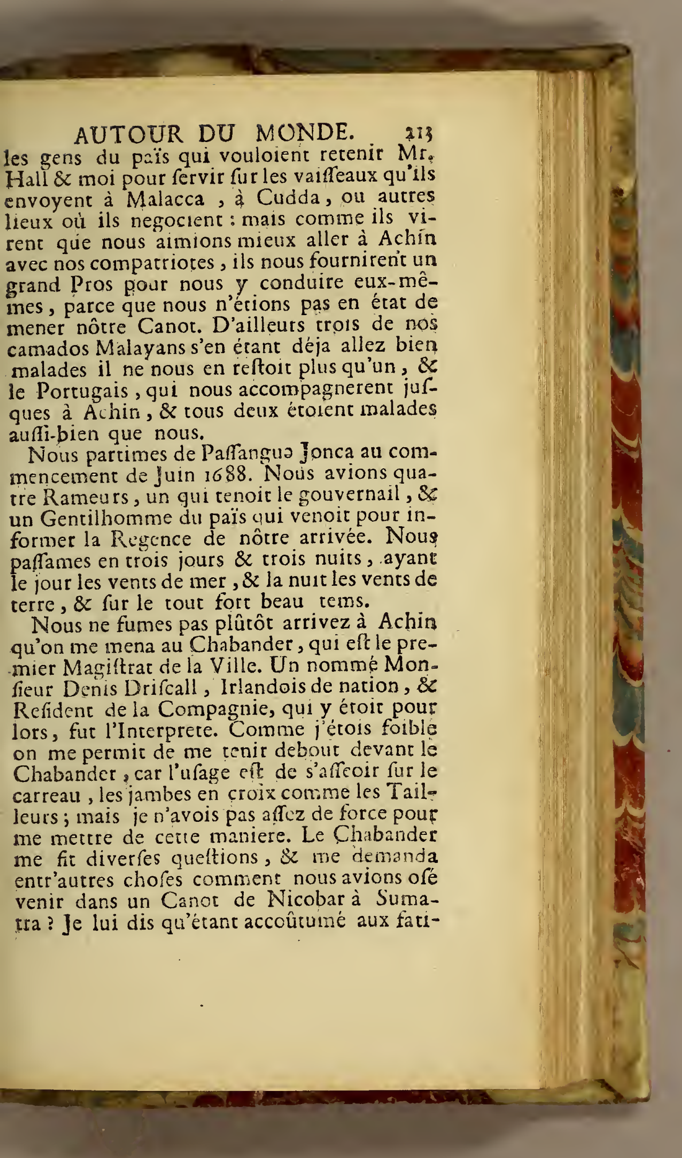
Nos Malayans qui connoissoient bien le païs nous menerent à un petit village de Pêcheurs, nommé Passange-Jonca du nom de la riviere, de l'embouchure de laquelle il n'étoit qu'à un mille. Les fatigues du voyage & les ardeurs du Soleil, que nous eûmes à soûtenir en partant, ensemble les pluies froi-

des que nous eûmes sur le corps durant les derniers jours, nous causerent à tous la fiévre. L'état où nous étions étoit si languissant que l'un ne pouvoit secourir l'autre : Nous ne pûmes pas même haler nôtre Canot jusqu'au village ; mais nos Malayans trouverent des habitans qui le firent.

Le bruit de nôtre arrivée s'étant répandu, un des Oromkais ou Nobles de l'Isle vint nous voir de nuit. Nous étions alors au bout du village dans une hute, & comme il étoit tard, ce Seigneur se contenta de nous regarder, & se retira aprés avoir parlé à nos Malayans. Mais il revint le lendemain, & nous fit mettre dans une grande maison en attendant que nous fussions rétablis, donnant ordre aux gens du village de ne nous laisser manquer de rien. Les Achinois Malayans qui étoient venus avec nous, leur firent le détail des circonstances de nôtre voyage, leur conterent comme nôtre Vaisseau les avoit pris, & où, comment nous qui étions venus avec eux étions prisonniers, & avions été mis à terre avec eux à Nicobar. Ce fut apparemment à cause de cela que les Seigneurs de Sumatra eurent la bonté de pourvoir à nos besoins avec une charité si extraordinaire. Ils nous obligerent même à recevoir des presens dont nous ne savions que faire, comme de jeunes Bufles, des Chevres, &c. Aprés que les Seigneurs se furent retirez, nous laissames aller la nuit ces animaux ; car nos camarades Achinois nous conseillerent de les accepter, de peur de desobliger en les refusant ceux qui nous les donnoient. Mais nous gardames pour nôtre usage les noix de Cacao, les Plantains, les Oi-

ſeaux, les œufs, le poiſſon, & le ris. Les Malayens qui étoient venus avec nous de Nicobar, nous quitterent alors, & ſe mirent en leur particulier à un des bouts de la maiſon, parce qu'ils étoient Mahometans, comme le ſont tous ceux du Royaume d'Achin. Quoi que dans la traverſée ils buſſent volontiers de l'eau que nous avions dans des coquilles de Cacao, ils revinrent à leurs ſcrupules & à leurs reſerves accoûtumées, dés qu'ils ne ſe virent plus dans la même neceſſité. Ils étoient tous malades, & comme leur mal augmentoit, l'un d'eux nous dit d'une maniere menaçante, que leur ayant fait faire ce voyage, ſi quelqu'un d'eux mouroit, les autres nous tuëroient. Je doute neanmoins qu'ils l'euſſent entrepris, ou que les gens du païs le leur euſſent laiſſé faire. Nous fimes enſorte de nous apprêter à manger, car quoi que ces gens euſſent la charité de nous donner tout ce qu'il nous falloit, il n'y en avoit neanmoins pas un qui voulut s'approcher de nous pour nous aider à accommoder nos vivres, & qui voulut même toucher les choſes dont nous nous ſervions. Nous avions tous la fiévre, c'eſt pourquoi nous faiſions la cuiſine par tour, ſuivant la force ou l'apetit que nous avions. Ma fiévre augmentoit, & je trouvois ma tête en ſi grand deſordre, que j'avois de la peine à me tenir debout. J'aiguiſai mon ganif pour m'en ſaigner; mais comme il n'étoit pas aſſez pointu, je n'en pûs venir à bout.

Nous demeurames là 10. ou 12. jours, eſperant de nous remettre; mais ne trouvant point de ſoulagement, l'envie nous prit d'aller à Achin. Nous fûmes retardez par



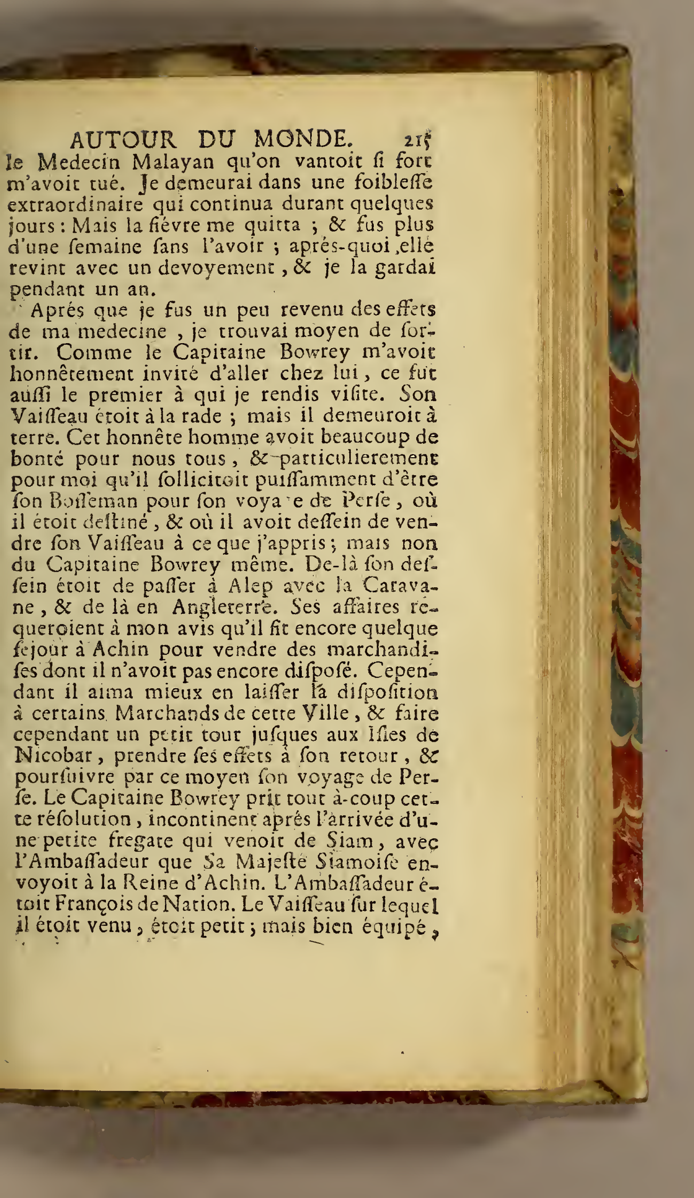
les gens du païs qui vouloient retenir Mr. Hall & moi pour servir sur les vaisseaux qu'ils envoyent à Malacca, à Cudda, ou autres lieux où ils negocient: mais comme ils virent que nous aimions mieux aller à Achin avec nos compatriotes, ils nous fournirent un grand Pros pour nous y conduire eux-mêmes, parce que nous n'étions pas en état de mener nôtre Canot. D'ailleurs trois de nos camados Malayans s'en étant déja allez bien malades il ne nous en restoit plus qu'un, & le Portugais, qui nous accompagnerent jusques à Achin, & tous deux étoient malades aussi-bien que nous.

Nous partimes de Passangua Jonca au commencement de Juin 1688. Nous avions quatre Rameurs, un qui tenoit le gouvernail, & un Gentilhomme du païs qui venoit pour informer la Regence de nôtre arrivée. Nous passames en trois jours & trois nuits, ayant le jour les vents de mer, & la nuit les vents de terre, & sur le tout fort beau tems.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivez à Achin qu'on me mena au Chabander, qui est le premier Magistrat de la Ville. Un nommé Monsieur Denis Driscall, Irlandois de nation, & Resident de la Compagnie, qui y étoit pour lors, fut l'Interprete. Comme j'étois foible on me permit de me tenir debout devant le Chabander, car l'usage est de s'asseoir sur le carreau, les jambes en croix comme les Tailleurs; mais je n'avois pas assez de force pour me mettre de cette maniere. Le Chabander me fit diverses questions, & me demanda entr'autres choses comment nous avions osé venir dans un Canot de Nicobar à Sumatra? Je lui dis qu'étant accoûtumé aux fati-

gues & aux perils, je n'avois pas eu de peine à l'entreprendre. Il me demanda aussi d'où venoit nôtre vaisseau, &c. Je lui dis qu'il venoit des Mers du Sud; qu'il avoit fait le tour des Isles Philippines, &c. & s'en alloit en Arabie & sur la Mer rouge. Les Malayans & le Portugais furent aussi examinez, & confirmerent ce que j'avois dit. En moins de demie heure j'eus la permission de me retirer avec Monsieur Driscal, qui demeuroit alors dans le Comptoir de la Compagnie Angloise. Il nous y fit trouver place, & nous fournit des vivres.

Trois jours aprés nôtre arrivée nôtre Portugais mourut de la fiévre. Je ne sai dequoi devinrent nos Malayans. Ambroise ne vécut pas long-temps. Monsieur Hall étoit si foible que je ne croyois pas qu'il en revint. Je me portois le mieux de tous, quoi que je fusse fort mal, & qu'il y eût peu d'apparence d'en réchaper. Monsieur Driscal & quelques Anglois voyans cela, me conseillerent de prendre une purgation d'un Medecin Malayan. Je suivis leur conseil esperant de trouver du soulagement. Mais aprés avoir pris trois fois d'une méchante drogue, à chaque fois une grosse calebace pleine sans sentir d'amandement, je pensois à n'en plus prendre, mais on me conseilla d'en prendre encore une; ce que je fis. Son operation fut si violente que je crus que j'en mourrois. Je fis des efforts jusques à ce que j'eusse été environ vingt à trente fois à la selle: Mais ce remede opera brusquement, & avec peu d'intermission. Enfin mes forces étant presque épuisées, je me jettai à terre une fois pour toutes, & fis environ soixante selles. Je crûs d'abord que



le Medecin Malayan qu'on vantoit ſi fort m'avoit tué. Je demeurai dans une foibleſſe extraordinaire qui continua durant quelques jours : Mais la fiévre me quitta ; & fus plus d'une ſemaine ſans l'avoir ; aprés-quoi, elle revint avec un devoyement, & je la gardai pendant un an.

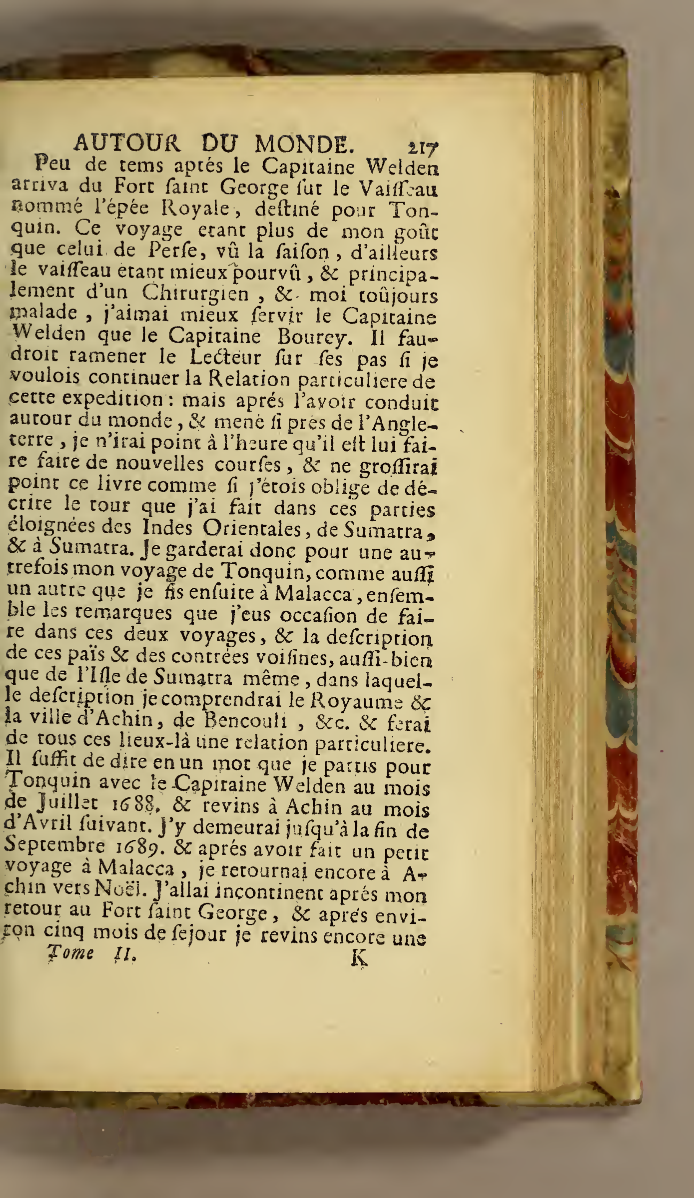
Aprés que je fus un peu revenu des effets de ma medecine, je trouvai moyen de ſortir. Comme le Capitaine Bowrey m'avoit honnêtement invité d'aller chez lui, ce fut auſſi le premier à qui je rendis viſite. Son Vaiſſeau étoit à la rade ; mais il demeuroit à terre. Cet honnête homme avoit beaucoup de bonté pour nous tous, & particulierement pour moi qu'il ſollicitoit puiſſamment d'être ſon Boſſeman pour ſon voyage de Perſe, où il étoit deſtiné, & où il avoit deſſein de vendre ſon Vaiſſeau à ce que j'appris ; mais non du Capitaine Bowrey même. De-là ſon deſſein étoit de paſſer à Alep avec la Caravane, & de là en Angleterre. Ses affaires requeroient à mon avis qu'il fit encore quelque ſejour à Achin pour vendre des marchandiſes dont il n'avoit pas encore diſpoſé. Cependant il aima mieux en laiſſer la diſpoſition à certains Marchands de cette Ville, & faire cependant un petit tour juſques aux Iſles de Nicobar, prendre ſes effets à ſon retour, & pourſuivre par ce moyen ſon voyage de Perſe. Le Capitaine Bowrey prit tout à-coup cette réſolution, incontinent aprés l'arrivée d'une petite fregate qui venoit de Siam, avec l'Ambaſſadeur que Sa Majeſté Siamoiſe envoyoit à la Reine d'Achin. L'Ambaſſadeur étoit François de Nation. Le Vaiſſeau ſur lequel il étoit venu, étoit petit ; mais bien équipé,

& propre au combat. Tout le monde croyoit donc que le Capitaine Bowrey n'avoit ose demeurer à la rade d'Achin, parce que les Siamois étoient alors en guerre avec les Anglois, & qu'il n'étoit pas en état de se défendre s'il en avoit été attaqué.

Que ce fût cette raison ou un autre qui le fit partir, il se mit en devoir de partir, & partit en effet pour les isles de Nicobar. Mr. Hall, Ambroise, & moi, fûmes du voyage, quoique si malades & si foibles, que nous ne pouvions lui rendre aucun service. Nous sortimes de la rade d'Achin vers le commencement de Juin; mais les vents de Nord-Oüest, & le gros tems nous obligerent de revenir deux jours aprés. Avec tout cela il ne laissa pas de donner à chacun 12. Mes, qui est une monnoie d'or, valant environ 15. sols d'Angleterre. Ainsi il abandonna ce dessein d'autant plus volontiers, que quelques Vaisseaux Anglois étant entrez dans la rade, il n'eût plus de peur des Siamois.

Aprés cela il me pria encore de l'aller voir à Achin. Il me regala toûjours de vin, & me fit faire bonne chere, me sollicitant encore d'aller avec lui en Perse; mais comme j'étois extrêmement foible, & que je craignois les vents d'Oüest, je ne lui donnai point de réponse positive, & la principale raison qui m'en empêcha, fut l'esperance que j'avois de faire un voyage plus avantageux sur les Vaisseaux Anglois nouvellement arrivez, ou sur quelques autres qu'on attendoit. Ce fut ce Capitaine Bowrey, qui envoya de Borneo la Lettre qui étoit adressée au Directeur du Comptoir Anglois à Mindanao, dont j'ai fait mention dans le Chapitre 13.

Pe-



Peu de tems aprés le Capitaine Welden arriva du Fort ſaint George ſur le Vaiſſeau nommé l'épée Royale, deſtiné pour Tonquin. Ce voyage etant plus de mon goût que celui de Perſe, vû la ſaiſon, d'ailleurs le vaiſſeau etant mieux pourvû, & principalement d'un Chirurgien, & moi toûjours malade, j'aimai mieux ſervir le Capitaine Welden que le Capitaine Bourey. Il faudroit ramener le Lecteur ſur ſes pas ſi je voulois continuer la Relation particuliere de cette expedition: mais aprés l'avoir conduit autour du monde, & mené ſi prés de l'Angleterre, je n'irai point à l'heure qu'il eſt lui faire faire de nouvelles courſes, & ne groſſirai point ce livre comme ſi j'étois obligé de décrire le tour que j'ai fait dans ces parties éloignées des Indes Orientales, de Sumatra, & à Sumatra. Je garderai donc pour une autrefois mon voyage de Tonquin, comme auſſi un autre que je fis enſuite à Malacca, enſemble les remarques que j'eus occaſion de faire dans ces deux voyages, & la deſcription de ces païs & des contrées voiſines, auſſi-bien que de l'Iſle de Sumatra même, dans laquelle deſcription je comprendrai le Royaume & la ville d'Achin, de Bencouli, &c. & ferai de tous ces lieux-là une relation particuliere. Il ſuffit de dire en un mot que je partis pour Tonquin avec le Capitaine Welden au mois de Juillet 1688. & revins à Achin au mois d'Avril ſuivant. J'y demeurai juſqu'à la fin de Septembre 1689. & aprés avoir fait un petit voyage à Malacca, je retournai encore à Achin vers Noël. J'allai incontinent aprés mon retour au Fort ſaint George, & aprés environ cinq mois de ſejour je revins encore une

fois à Sumatra ; non à Achin, mais à Bencouli, qui est un Comptoir Anglois sur la côte Occidentale, où je fus Canonnier environ cinq autres mois.

Ainsi aprés avoir conduit mon Lecteur à Sumatra, je le menerai sans détour droit en Angleterre. Je lui rendrai compte de tout ce qui m'arriva depuis que je quittai cette Isle la premiere fois, qui fut en 1688. jusqu'au commencement de l'an 1691. que je la quittai tout à fait. Pour le present je me contenterai de faire deux remarques que je croi ne devoir pas oublier.

La premiere est qu'à mon retour de Malacca, c'est-à-dire un peu avant Noël de l'an mil six cens quatre-vingt neuf, je trouvai à Achin le nommé Morgan, l'un de ceux qui étoient sur le Vaisseau qui me mit à terre à Nicobar, & alors Contre-maître d'un vaisseau de Trangambar, ville située sur la côte de Coromandel, prés du Cap Comorin, & de la dépendance des Danois. Ce Morgan & autres m'apprirent ce qu'avoit fait nôtre équipage. Je croi qu'il ne sera pas mal à propos de faire part aux curieux du recit qui m'en fut fait. On ne sera peut-être pas fâché de savoir les avantures de ces vagabons, & le profit qu'ils tirerent de la nouvelle expedition qu'ils s'étoient propose de faire sur la Mer rouge. D'ailleurs je croi qu'il n'est pas hors d'apparence que cet écrit parvienne jusqu'à nos Marchands de Londres qui avoient interêt sur ce vaisseau, lequel comme j'ai ci-devant dit, s'appelloit le Cachet de Londres, qu'on envoyoit commercer sur les Mers du Sud, sous le commandement du Capitaine Swan ; & qu'ils seront bien-aises

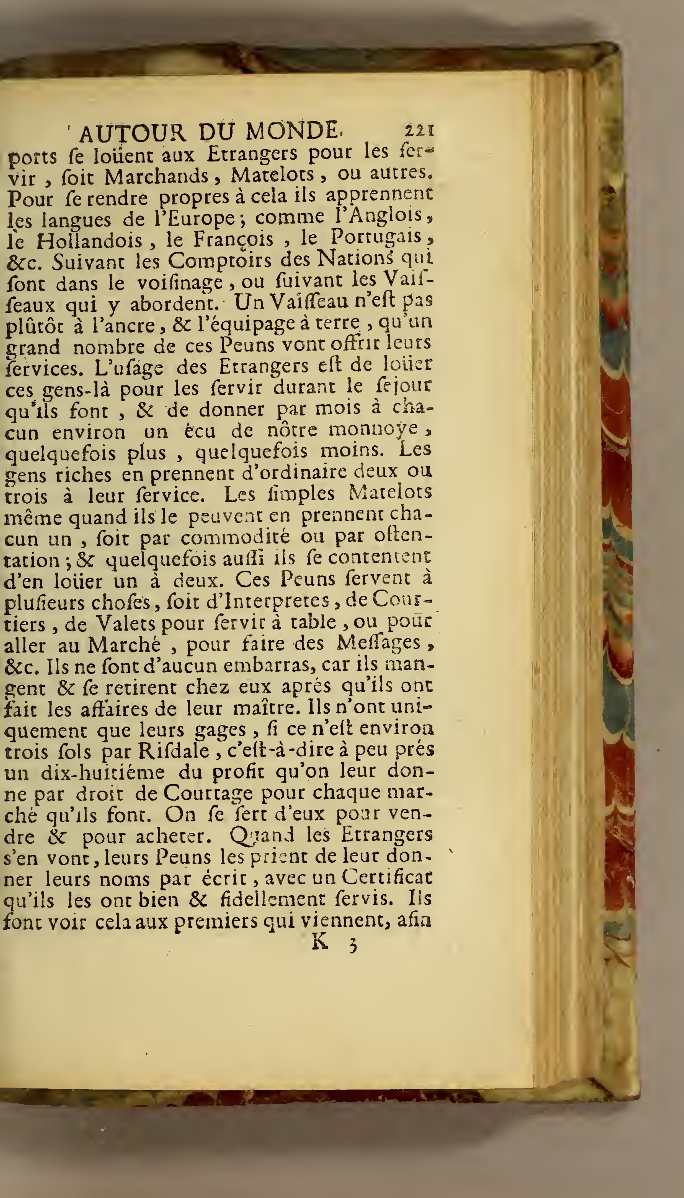
d'être informez de la destinée de leur vaisseau. Je dirai en passant qu'étant à Tonquin au mois de Janvier mil six cens quatre-vingt neuf, c'est-à dire avant que d'avoir rencontré Morgan, je trouvai dans la riviere un vaisseau Anglois nommé l'Arc en-Ciel de Londres, commandé par le Capitaine Poole. Je donnai un paquet à Monsieur Barlow Contremaitre de ce vaisseau, qui s'en retournoit en Angleterre, & qui me promit de le rendre aux Marchands à qui le Cachet appartenoit; & de quelques-uns desquels il disoit être connu. Je leur rendois un compte exact des voyages & des avantures de leur vaisseau depuis le tems que je le rencontrai dans les Mers du Sud, & que je m'y embarquai, jusques au tems qu'on me laissa aux Isles de Nicobar. Mais je n'ai point appris n'i que ces Lettres, n'i d'aurres que j'écrivis en même tems; ayent été reçûës.

Revenons à la relation de Morgan. Il me dit donc que le Cachet partant de Nicobar pour continuër le voyage qu'il se proposoit de faire en Perse, avoit fait voiles du côté de Ceilan : Mais que n'ayant pû doubler cette Isle à cause que le Monson Occidental leur étoit fort contraire, il fut obligé de venir se rafraîchir sur la côte de Coromandel, où cette troupe furieuse & inconstante fit encore de nouveaux projets. Ces projets étant retardez & traversez, plusieurs de l'équipage, c'est-à-dire environ la moitié, las de tout cela vinrent à terre. De ce nombre furent Morgan de qui je tiens ce que je dis, & Herman Coppinger Chirurgien, qui passerent à Trangambar chez les Danois, qui les reçûrent favorablement. Ils y furent fort

bien. Morgan fut employé en qualité de Contre-maitre sur un de leurs vaisseaux qui étoit alors à Achin ; & le Capitaine Knos m'a dit qu'il eut depuis le commandement de l'Epée Royale, vaisseau sur lequel j'allai à Tonquin. Le Capitaine ayant vendu ce vaisseau aux sujets du Mogol, ils en donnerent le commandement au Capitaine Morgan, à condition de negocier pour eux. L'usage des Marchands Indiens est de prendre à gages pour leurs vaisseaux des Officiers Européens, & principalement des Capitaines & des Canonniers.

Deux à trois autres de ceux qui furent mis à terre vinrent au Fort saint George ; mais le gros fut d'avis d'aller prendre parti au service du Mogol. Nos gens de Mer se forment volontiers de grandes idées de je ne sai quels avantages qu'ils se promettent à servir le Mogol, & ils ne manquent pas de beaux contes pour s'encourager à cela les uns les autres. Il y avoit long-tems que ces gens songeoient à cela, & qu'ils en parloient comme d'une belle chose ; mais alors ils executerent tout de bon les magnifiques projets ausquels ils avoient tant pensé. Le lieu où ils firent décente étoit une ville des Mores ; nom que nos Matelots donnent à tous les Sujets du Grand Mogol, & sur tout à ceux qui sont Mahometans, appellant les Idolâtres Gentous ou Rashbouts. Ils prirent-là un Peun pour leur servir de Guide jusqu'au camp du Mogol le plus proche, car ce Prince a en tout tems plusieurs armées dans l'étenduë de son vaste Empire.

Les Peuns sont des Gentous ou Rashbouts, qui tout le long de la côte, & sur tout dans les


ports se loüent aux Etrangers pour les servir, soit Marchands, Matelots, ou autres. Pour se rendre propres à cela ils apprennent les langues de l'Europe; comme l'Anglois, le Hollandois, le François, le Portugais, &c. Suivant les Comptoirs des Nations qui sont dans le voisinage, ou suivant les Vaisseaux qui y abordent. Un Vaisseau n'est pas plûtôt à l'ancre, & l'équipage à terre, qu'un grand nombre de ces Peuns vont offrir leurs services. L'usage des Etrangers est de loüer ces gens-là pour les servir durant le sejour qu'ils font, & de donner par mois à chacun environ un écu de nôtre monnoye, quelquefois plus, quelquefois moins. Les gens riches en prennent d'ordinaire deux ou trois à leur service. Les simples Matelots même quand ils le peuvent en prennent chacun un, soit par commodité ou par ostentation; & quelquefois aussi ils se contentent d'en loüer un à deux. Ces Peuns servent à plusieurs choses, soit d'Interpretes, de Courtiers, de Valets pour servir à table, ou pour aller au Marché, pour faire des Messages, &c. Ils ne sont d'aucun embarras, car ils mangent & se retirent chez eux aprés qu'ils ont fait les affaires de leur maître. Ils n'ont uniquement que leurs gages, si ce n'est environ trois sols par Risdale, c'est-à-dire à peu prés un dix-huitiéme du profit qu'on leur donne par droit de Courtage pour chaque marché qu'ils font. On se sert d'eux pour vendre & pour acheter. Quand les Etrangers s'en vont, leurs Peuns les prient de leur donner leurs noms par écrit, avec un Certificat qu'ils les ont bien & fidellement servis. Ils font voir cela aux premiers qui viennent, afin

d'entrer dans leurs affaires, & il y en a qui peuvent produire une grosse quantité de pareils certificats.

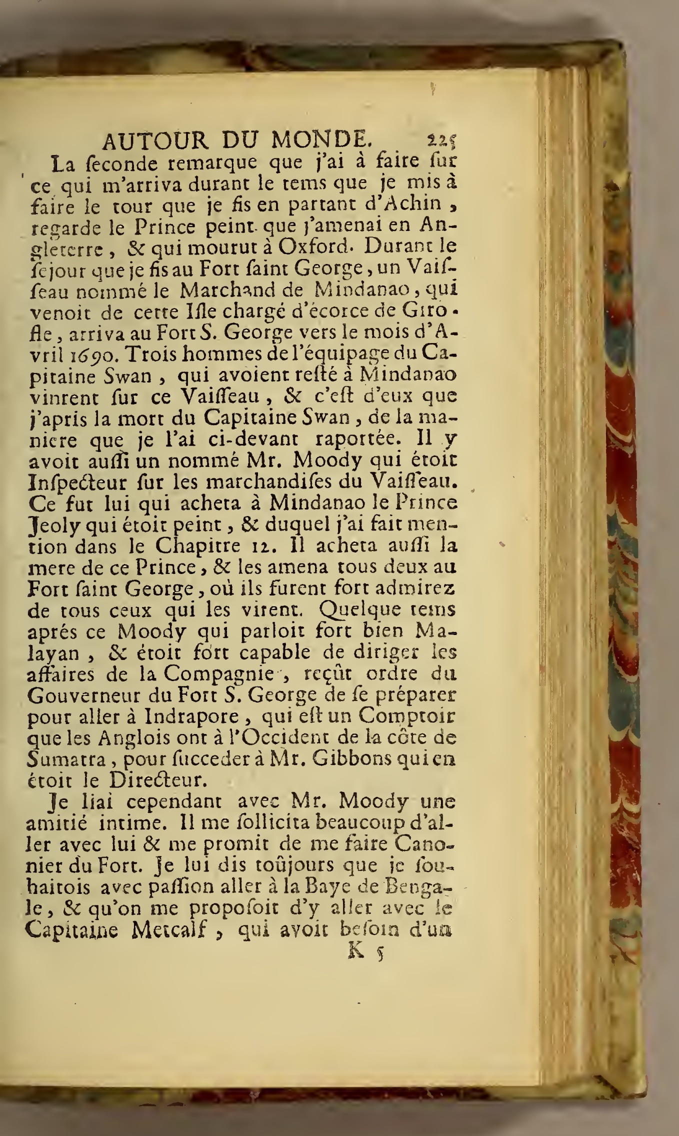
Mais reprenons nôtre relation. La ville des Mores où le reste de l'équipage du Cachet de Londres mit pied à terre, n'étoit pas éloignée de Cunnimere, qui est un petit Comptoir Anglois sur la côte de Coromandel. Le Gouverneur ayant eu avis par les Mores de la décente de ces gens, & de leur marche vers le camp du Mogol, envoya un Capitaine avec sa Compagnie, pour s'y opposer. Il vint assez prés d'eux, & leur parla durement; mais comme ils étoient trente ou quarante tous bien résolus, & gens à ne pas s'étonner aisément, il n'osa les attaquer, & s'en retourna. Cette nouvelle alla bien-tôt jusqu'au Fort saint George. Pendant leur marche un de la troupe nommé Jean Olivier, dit en particulier au Peun qui les conduisoit, qu'il étoit le Capitaine. Quand ils furent arrivez au camp, le Peun dit cela au General, & quand il fut question de les placer & de fixer leur paye, Jean Olivier fut plus distingué que les autres, & au lieu que la paye des autres fut reglée à dix Pagodes chacun par mois, (une Pagode vaut deux risdales, ou neuf Chellings d'Angleterre.) Jean Olivier eut vingt Pagodes pour lui seul. Cette tromperie lui attira l'envie & l'indignation de ses Compatriotes.

Deux ou trois de la troupe allerent bien-tôt aprés à Agra, pour entrer dans les Gardes du Mogol. Peu de tems aprés le Gouverneur du Fort saint-George envoya un Exprés au gros, & amnistie s'ils vouloient se retirer. Il y en eut plusieurs qui accepterent

le parti, & ſe retirerent. Jean Olivier & quelques autres reſterent. Mais ils quitterent le camp, & coururent çà & là pillans les Villages, & fuyans lors qu'ils étoient pourſuivis. Voilà les dernieres nouvelles que j'ai euës d'eux. J'ai eu cette relation en partie de Monſieur Morgan qui la tenoit des Deſerteurs qu'il avoit rencontrez à Trangambar, & en partie d'autres de ces mêmes Deſerteurs que je trouvai quelque tems aprés au Fort ſaint George. Voilà les avantures de ceux qui furent à terre.

Le Capitaine Reed ayant ainſi perdu la meilleure partie de ſon équipage, fit voiles avec le reſte, aprés avoir pris de l'eau & du ris, toûjours réſolu de paſſer dans la mer rouge. Quand ils furent prés de Ceylan, ils rencontrerent un Vaiſſeau Portugais richement chargé. Ils prirent ce qu'ils voulurent, & le laiſſerent aller. De-là ils continuërent leur voyage; mais les vents d'Oüeſt leur étant contraires, & leur étant bien difficile de gagner la mer rouge, ils prirent la route de Madagaſcar. Ils entrerent là au ſervice d'un des petits Princes de cette Iſle, qui étoit alors en guerre avec ſes voiſins. Pendant cet intervale il y arriva un petit Vaiſſeau de la nouvelle York qui venoit acheter des eſclaves; commerce qui ſe fait en ce païs-là, auſſi bien que ſur la côte de Guinée, où une Nation vend les autres qui lui ſont ennemies. Le Capitaine Reed accompagné de cinq à ſix autres, ſe déroba du reſte de ſon équipage, & vint à bord de ce Navire de la nouvelle York. Le Capitaine Teat fut fait Commandant de ceux qui reſterent. Peu de tems aprés un Brigantin venant des Indes

Occidentales ſous le commandement du Capitaine Knight, étant arrivé-là dans le deſſein de faire auſſi le Voyage de la Mer rouge, s'aſſocia avec le Cachet de Londres, & partirent enſemble pour l'Iſle de Johanna; Delà continuant leur route du côté de la Mer rouge, & le Cachet de Londres faiſant eau & voguant peſamment, parce qu'il avoit grand beſoin d'être radoubé, le Capitaine Knight ſe laſſa de la Societé, & ſe dérobant de nuit il prit la route d'Achin. Il avoit entendu dire qu'il y avoit quantité d'or, il y alloit dans le deſſein de croiſer. Je tiens ce fait d'un nommé Monſieur Humes, qui étoit ſur l'Anne de Londres, commandée par le Capitaine Freke, qui avoit paſſé à bord du Capitaine Knight, & que j'ai vû depuis à Achin. Le Capitaine Freke ayant perdu ſon Vaiſſeau, une partie de l'équipage paſſa à bord du Cachet de Londres qui étoit à l'Iſle de Johanna; & aprés que le Capitaine Knight s'en fut ſeparé, il continua ſon Voyage du côté de la Mer rouge. Mais comme il avoit les vents contraires, & que le navire étoit en mauvais état, il fut contraint de faire route du côté de Coromandel, où le Capitaine Teat & ſes gens mirent pied à terre pour ſervir le Mogol. Mais les Etrangers du Capitaine Freke qui étoient encore à bord du Cachet de Londres, ſe mirent en tête d'amener le navire en Angleterre. Je n'ai pas entendu parler du Cachet de Londres depuis les dernieres nouvelles que m'en apprit le Capitaine Knox, qui me dit qu'il avoit coulé bas à la Baye de ſaint Auguſtin en Madagaſcar, où il eſt encore. J'ai fait cette diſgreſſion pour rendre compte de nôtre vaiſſeau.



La ſeconde remarque que j'ai à faire ſur ce qui m'arriva durant le tems que je mis à faire le tour que je fis en partant d'Achin, regarde le Prince peint que j'amenai en Angleterre, & qui mourut à Oxford. Durant le ſejour que je fis au Fort ſaint George, un Vaiſſeau nommé le Marchand de Mindanao, qui venoit de cette Iſle chargé d'écorce de Giroſle, arriva au Fort S. George vers le mois d'Avril *1690*. Trois hommes de l'équipage du Capitaine Swan, qui avoient reſté à Mindanao vinrent ſur ce Vaiſſeau, & c'eſt d'eux que j'apris la mort du Capitaine Swan, de la maniere que je l'ai ci-devant raportée. Il y avoit auſſi un nommé Mr. Moody qui étoit Inſpecteur ſur les marchandiſes du Vaiſſeau. Ce fut lui qui acheta à Mindanao le Prince Jeoly qui étoit peint, & duquel j'ai fait mention dans le Chapitre 12. Il acheta auſſi la mere de ce Prince, & les amena tous deux au Fort ſaint George, où ils furent fort admirez de tous ceux qui les virent. Quelque tems aprés ce Moody qui parloit fort bien Malayan, & étoit fort capable de diriger les affaires de la Compagnie, reçût ordre du Gouverneur du Fort S. George de ſe préparer pour aller à Indrapore, qui eſt un Comptoir que les Anglois ont à l'Occident de la côte de Sumatra, pour ſucceder à Mr. Gibbons qui en étoit le Directeur.

Je liai cependant avec Mr. Moody une amitié intime. Il me ſollicita beaucoup d'aller avec lui & me promit de me faire Canonier du Fort. Je lui dis toûjours que je ſouhaitois avec paſſion aller à la Baye de Bengale, & qu'on me propoſoit d'y aller avec le Capitaine Metcalf, qui avoit beſoin d'un

Contre-maître, & qui m'en avoit déja parlé. Mr. Moody pour me donner courage d'aller avec lui, me dit que si je voulois l'accompagner à Indrapore il y acheteroit un petit Vaisseau dont il me donneroit le commandement, & m'envoyeroit à l'Isle de Meangis: Que j'ammenerois le Prince Jeoly & sa mere, & que comme c'étoit leur païs natal, ce me seroit un grand avantage pour obtenir permission de negocier en Girofle avec les Insulaires.

Ce dessein étoit fort de mon goût, ainsi je consentis au voyage. Ce fut quelques jours aprés le commencement de Juillet 1690. que nous partimes du Fort saint George sur un petit Vaisseau nommé le Diamant, commandé par le Capitaine Howel. Nous étions en tout 50. ou 60. Passagers, dont les uns vouloient décendre à Indrapore, & les autres pousser jusqu'à Bencouli. Il y avoit dans l'équipage 5. ou 6. Officiers. Les autres étoient Soldats de la Compagnie. Nous ne trouvames rien dans nôtre voyage qui merite d'être remarqué, jusques à ce que nous fûmes à la hauteur d'Indrapore. Les vents alors devinrent Nord-Oüest, & si violens, que nous ne pûmes entrer; de sorte que nous fûmes forcez de faire route du côté de Bencouli, qui est un autre Comptoir des Anglois sur la même côte, à 50. ou 60. lieuës du Midi d'Indrapore.

En arrivant à Bencouli nous saluames le Fort, & en fûmes saluez. Nous mouillames dés le même jour. Le Capitaine Howel, Mr. Moody, & les autres Marchands allerent à terre, & furent tous favorablement reçus du Gouverneur. J'allai à terre deux jours

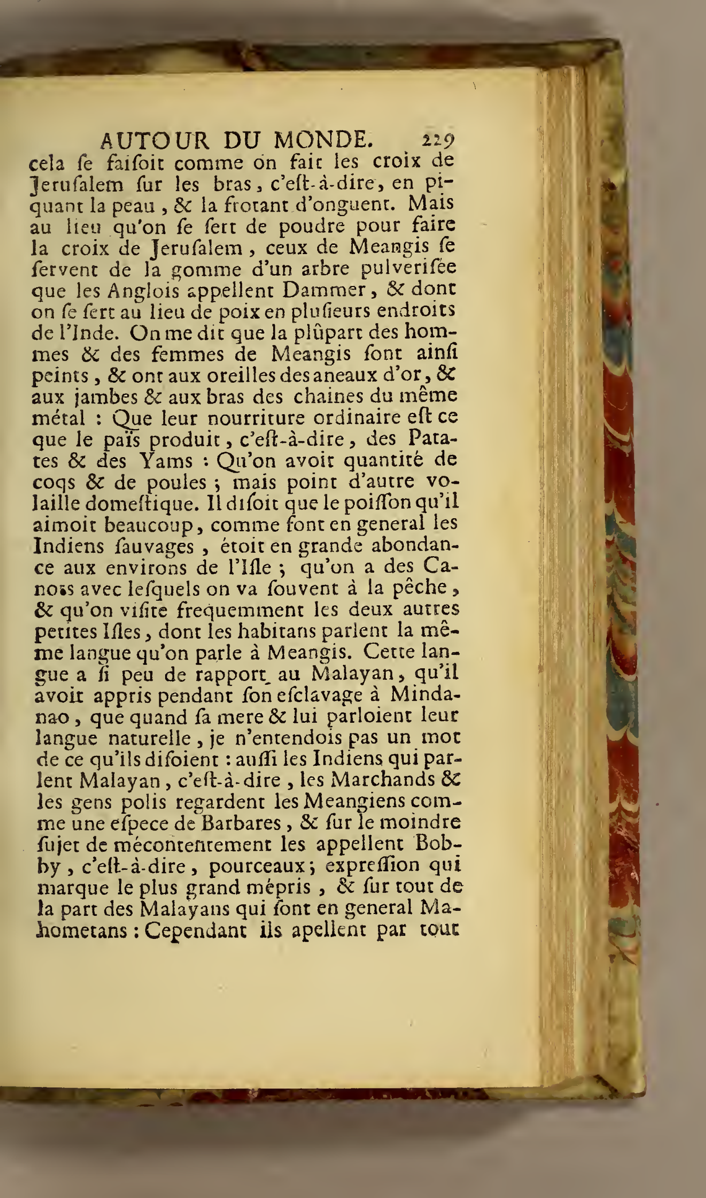
aprés, & fus beaucoup importuné du Gouverneur de demeurer-là en qualité de Canonnier, dont la place étoit depuis peu vacante par la mort de celui qui la rempliſſoit. Il me repreſentoit que la place étant plus importante qu'Indrapore, j'étois plus neceſſaire à la Compagnie ici que là. Je répondis que s'il vouloit augmenter les gages que le Gouverneur du Fort ſaint George m'avoit promis à Indrapore, je le ſervirois volontiers, pourvû que Mr. Moody le voulut bien. Quant aux appointemens il me dit que j'aurois 24. riſdales pas mois, qui eſt-ce qu'il donnoit au Canonnier précedent.

Mr. Moody ne répondit que huit jours aprés. Alors étant prêt à partir d'Indrapore, il dit que je pouvois faire ce que je voudrois, & demeurer là ou le ſuivre à Indrapore. Il ajoûta que ſi j'allois avec lui, il n'étoit pas aſſuré de pouvoir executer la promeſſe qu'il m'avoit faite d'acheter un Vaiſſeau pour m'envoyer à Meangis avec le Prince Jeoly & ſa mere; mais que ſon deſſein étoit d'en uſer ſi-bien avec moi, qu'ayant quitté Madere à ſa conſideration, il me donnoit la moitié du Prince peint & de ſa mere, qu'il laiſſa à ma diſpoſition. J'acceptai l'offre, & nous en paſſames incontinent un écrit.

Voilà comme j'eus le Prince peint & ſa mere. Ils étoient natifs d'une petite Iſle nommée Meangis, dont j'ai parlé une fois ou deux dans le Chapitre 13. Je l'ai vûë deux fois, & deux autres qui en étoient proches. Chacune des trois paroiſſoit d'environ 4. ou 5. lieuës de tour, & d'aſſez bonne hauteur. Le Prince Jeoly même me dit qu'il y avoit dans les trois quantité d'or, de girofle, & de noix

muſcades. Je lui montrai diverſes fois de ces trois differentes choſes, & il me dit en Malayan qu'il parloit aſſez bien : Meangis hadda Madochala ſe Bullawan ; c'eſt-à-dire, il y a abondance d'or à Meangis. J'ai remarqué que Bullawan eſt le mot dont on ſe ſert communément à Mindanao en parlant de l'or ; mais je ne ſai ſi c'eſt le vrai terme Malayan ; car j'ai trouvé beaucoup de difference entre le Malayan tel qu'on le parle à Mindanao, & la langue dont on ſe ſert ſur la côte de Malaca, & à Achin. Quand je lui montrois des épiceries, il me diſoit non ſeulement qu'il y en avoit Madochala, c'eſt-à-dire, en abondance ; mais pour me le faire mieux entendre il me montroit ſes cheveux : ce que font ſouvent les Indiens que j'ai rencontrez, pour dire qu'il y en a plus qu'ils ne peuvent nombrer. Il me dit auſſi que ſon Pere étoit Raja de l'Iſle où il demeuroit, qu'il n'y avoit pas dans l'Iſle plus de 30. hommes, & environ cent femmes ; qu'il en avoit cinq, & huit enfans, & que c'étoit une de ſes femmes qui l'avoit peint.

Il étoit peint tout le long de l'eſtomac, entre les épaules, & preſque tout le devant des cuiſſes, & tout autour des bras & des jambes en forme de grandes bagues & de braſſelets. Je ne puis pas dire à quoi reſſembloient les figures qui étoient peintes ; mais je puis dire qu'elles étoient fort curieuſes, bien variées par pluſieurs lignes, fleurons, ouvrages à quarreaux, &c. le tout agreablement proportionné, & où il paroiſſoit un art admirable, & ſur tout en ce qui étoit ſur & entre les épaules. Par ce qu'il me dit de la maniere dont cela avoit été fait, je compris que

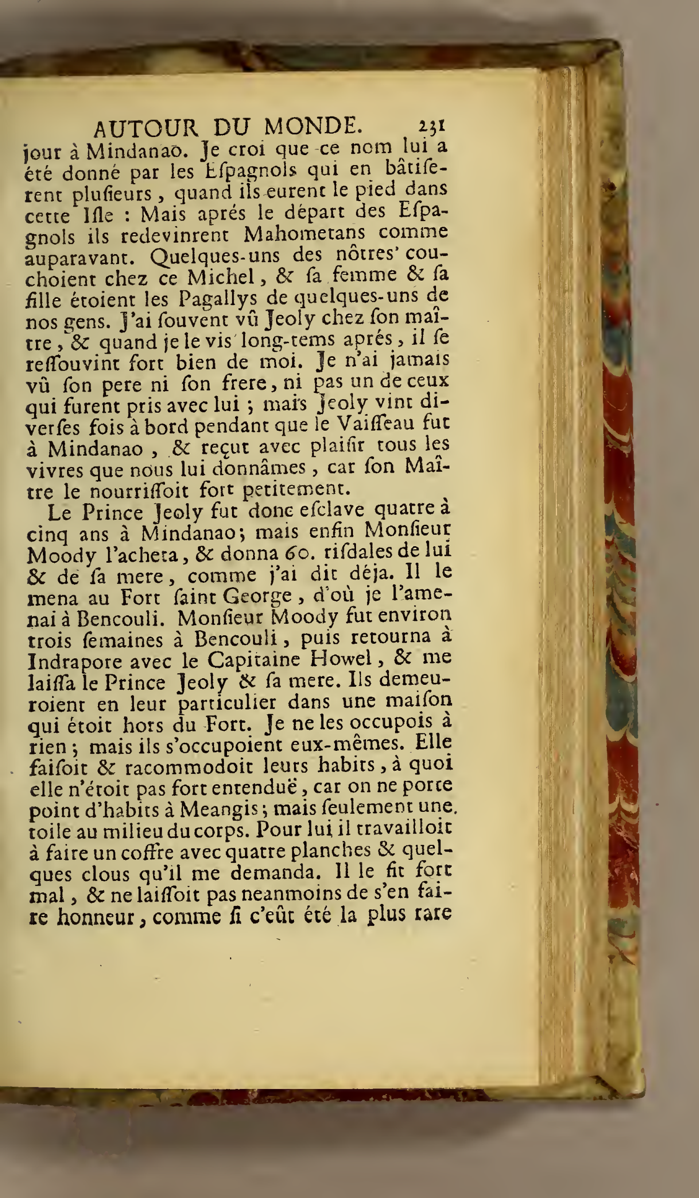


cela ſe faiſoit comme on fait les croix de Jeruſalem ſur les bras, c'eſt-à-dire, en piquant la peau, & la frotant d'onguent. Mais au lieu qu'on ſe ſert de poudre pour faire la croix de Jeruſalem, ceux de Meangis ſe ſervent de la gomme d'un arbre pulveriſée que les Anglois appellent Dammer, & dont on ſe ſert au lieu de poix en pluſieurs endroits de l'Inde. On me dit que la plûpart des hommes & des femmes de Meangis ſont ainſi peints, & ont aux oreilles des aneaux d'or, & aux jambes & aux bras des chaines du même métal : Que leur nourriture ordinaire eſt ce que le païs produit, c'eſt-à-dire, des Patates & des Yams : Qu'on avoit quantité de coqs & de poules ; mais point d'autre volaille domeſtique. Il diſoit que le poiſſon qu'il aimoit beaucoup, comme font en general les Indiens ſauvages, étoit en grande abondance aux environs de l'Iſle ; qu'on a des Canots avec leſquels on va ſouvent à la pêche, & qu'on viſite frequemment les deux autres petites Iſles, dont les habitans parlent la même langue qu'on parle à Meangis. Cette langue a ſi peu de rapport au Malayan, qu'il avoit appris pendant ſon eſclavage à Mindanao, que quand ſa mere & lui parloient leur langue naturelle, je n'entendois pas un mot de ce qu'ils diſoient : auſſi les Indiens qui parlent Malayan, c'eſt-à-dire, les Marchands & les gens polis regardent les Meangiens comme une eſpece de Barbares, & ſur le moindre ſujet de mécontentement les appellent Bobby, c'eſt-à-dire, pourceaux ; expreſſion qui marque le plus grand mépris, & ſur tout de la part des Malayans qui ſont en general Mahometans : Cependant ils apellent par tout

une femme Babbi, terme qui ne differe pas beaucoup de l'autre. Mamma signifie homme. Ces derniers mots dénotent proprement le mâle & la femelle, & comme Eyam signifie une volaille ; aussi Eyam Mamma veut dire le coq, & Eyam Babbi la poule. Ceci soit dit en passant.

Il disoit que les coûtumes des autres Isles, & leurs manieres de vivre étoient comme les leurs, & que c'étoit le seul peuple avec lequel ceux de Mangis eussent societé, & qu'une fois, lui, son pere, sa mere, son frere, & 2. à 3. autres passant à une des autres Isles, un vent tempêtueux les emporta sur la côte de Mindanao, où ayant été pris par des Pêcheurs, on commença par les dépoüiller de leurs ornemens d'or, ensuite on les conduisit à terre, & on les vendit comme des esclaves. Je n'ai point vû de ces ornemens d'or qu'ils portoient ; mais ils avoient aux oreilles de grands trous, qui faisoient voir qu'ils y avoient porté des pieces d'or. Jeoly fut vendu à un Mindanayan nommé Michel, qui parloit bon Espagnol, & qui servoit ordinairement d'Interpréte à Raja Laut quand il étoit en doute sur quelque mot, car Michel entendoit mieux nôtre langue que lui. Il battoit & maltraitoit souvent son esclave peint pour le faire travailler ; mais tout cela ne servoit de rien, car ni les promesses, ni les menaces, ni les coups, ne pûrent jamais le faire travailler. Cependant il étoit fort craintif, & ne pouvoit voir aucune sorte d'armes. Il m'a souvent dit qu'il n'y en avoit point à Meangis, non plus que des ennemis à combattre.

J'ai fort connu ce Michel pendant mon se-

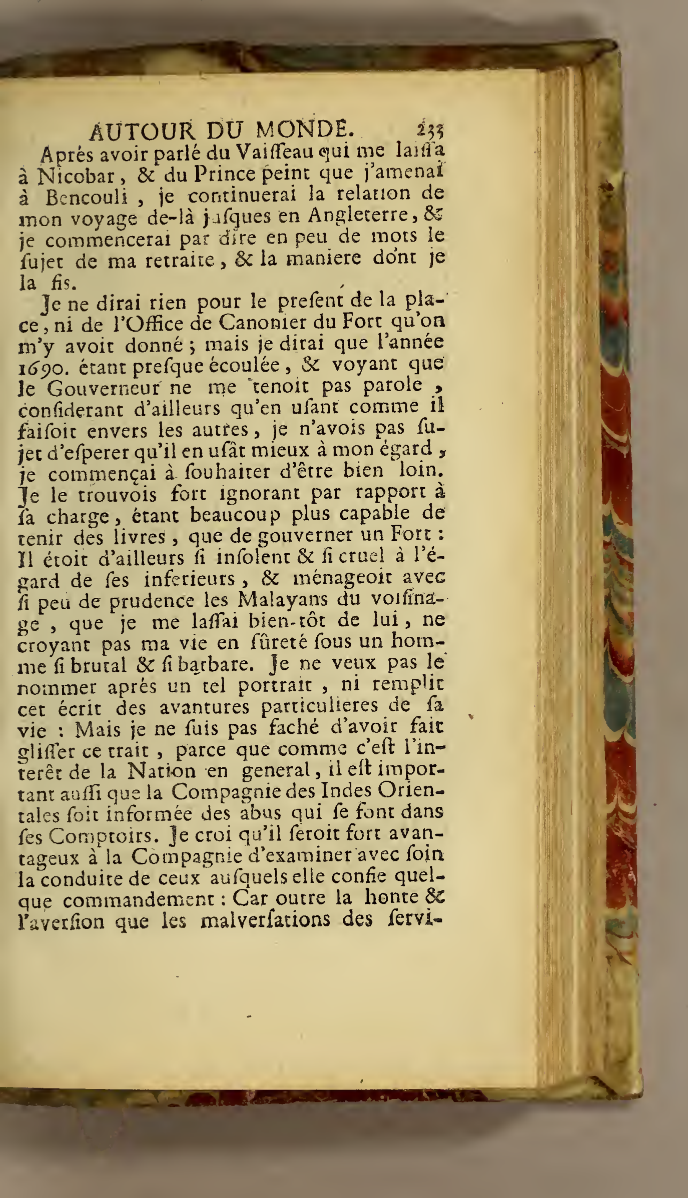


jour à Mindanao. Je croi que ce nom lui a été donné par les Espagnols qui en bâtisserent plusieurs, quand ils eurent le pied dans cette Isle : Mais aprés le départ des Espagnols ils redevinrent Mahometans comme auparavant. Quelques-uns des nôtres couchoient chez ce Michel, & sa femme & sa fille étoient les Pagallys de quelques-uns de nos gens. J'ai souvent vû Jeoly chez son maître, & quand je le vis long-tems aprés, il se ressouvint fort bien de moi. Je n'ai jamais vû son pere ni son frere, ni pas un de ceux qui furent pris avec lui ; mais Jeoly vint diverses fois à bord pendant que le Vaisseau fut à Mindanao, & reçut avec plaisir tous les vivres que nous lui donnâmes, car son Maître le nourrissoit fort petitement.

Le Prince Jeoly fut donc esclave quatre à cinq ans à Mindanao; mais enfin Monsieur Moody l'acheta, & donna 60. risdales de lui & de sa mere, comme j'ai dit déja. Il le mena au Fort saint George, d'où je l'amenai à Bencouli. Monsieur Moody fut environ trois semaines à Bencouli, puis retourna à Indrapore avec le Capitaine Howel, & me laissa le Prince Jeoly & sa mere. Ils demeuroient en leur particulier dans une maison qui étoit hors du Fort. Je ne les occupois à rien ; mais ils s'occupoient eux-mêmes. Elle faisoit & racommodoit leurs habits, à quoi elle n'étoit pas fort entenduë, car on ne porte point d'habits à Meangis ; mais seulement une toile au milieu du corps. Pour lui il travailloit à faire un coffre avec quatre planches & quelques clous qu'il me demanda. Il le fit fort mal, & ne laissoit pas neanmoins de s'en faire honneur, comme si c'eût été la plus rare

piece du monde. Quelque tems aprés ils tomberent tous deux malades, & quoi que je prisse autant de soin d'eux que s'ils eussent été mon frere & ma sœur, la mere ne laissa pas de mourir. Je fis tout ce que je pûs pour consoler Jeoly; mais cette affliction lui fut si sensible, que je craignis aussi pour lui. Je la fis incontinent enterrer pour l'ôter de devant ses yeux. Je l'avois fait mettre honorablement dans un drap de toile de coton; mais Jeoly n'en étant pas content, il y ajoûta tous ses habits, & deux autres pieces d'Indienne que Monsieur Moody lui donna, disant qu'elles étoient à sa mere, & qu'il falloit qu'elle les eût. Je ne voulus pas le desobliger de peur de mettre en danger sa vie, & je fis de mon mieux pour rétablir sa santé : Mais je n'y trouvai pas grand changement pendant le sejour que nous fimes-là.

Dans la petite relation que l'on fit imprimer de lui du tems qu'on le faisoit voir en Angleterre, il y avoit une histoire fabuleuse de sa sœur, qu'on disoit être une belle personne, & qui avoit été esclave avec lui à Mindanao. On disoit encore que le Sultan s'en étoit rendu amoureux : Mais tout cela n'étoit au fond qu'un beau conte. On ajoûtoit aussi que sa peinture avoit une si grande vertu, que les serpens & les bêtes venimeuses la fuyoient. De-là vient je croi que dans le tableau qu'on exposoit pour exciter la curiosité du public, on y avoit representé tant de serpens fuyans. Mais je ne sache pas qu'il y ait jamais eu de peinture avec une telle vertu. Quant au Prince Jeoly, je l'ai vû aussi épouvanté que moi des serpens, & des scorpions.

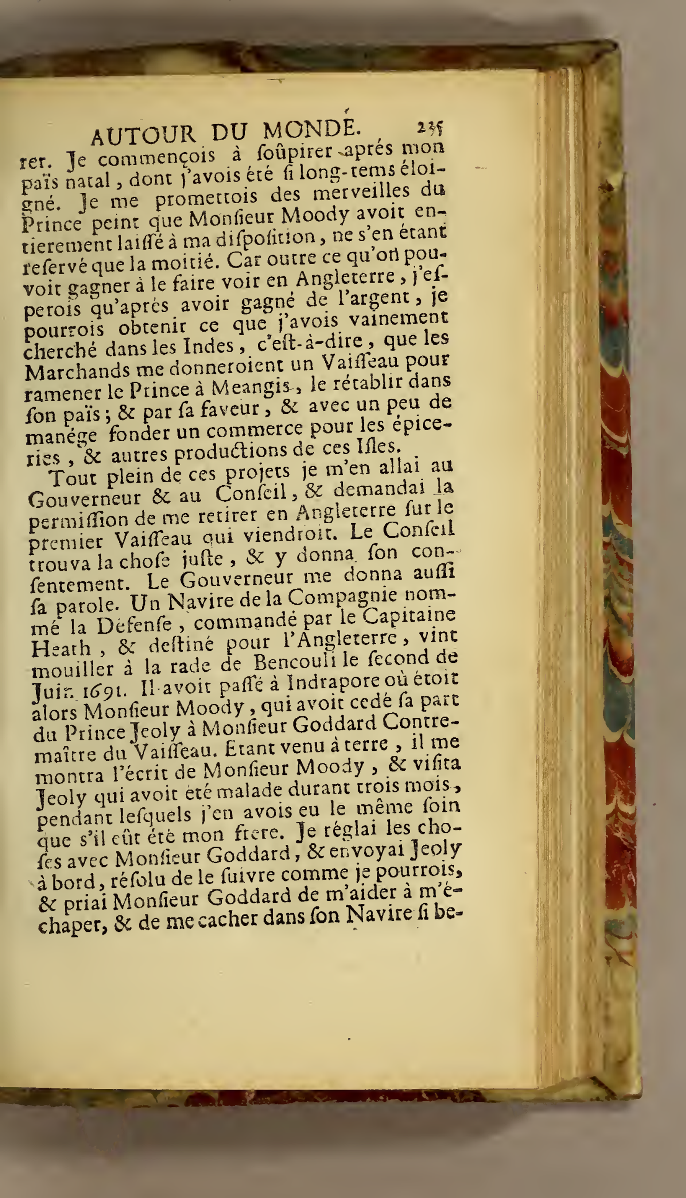


Aprés avoir parlé du Vaiſſeau qui me laiſſa à Nicobar, & du Prince peint que j'amenai à Bencouli, je continuerai la relation de mon voyage de-là juſques en Angleterre, & je commencerai par dire en peu de mots le ſujet de ma retraite, & la maniere dont je la fis.

Je ne dirai rien pour le preſent de la place, ni de l'Office de Canonier du Fort qu'on m'y avoit donné ; mais je dirai que l'année 1690. étant preſque écoulée, & voyant que le Gouverneur ne me tenoit pas parole, conſiderant d'ailleurs qu'en uſant comme il faiſoit envers les autres, je n'avois pas ſujet d'eſperer qu'il en uſât mieux à mon égard, je commençai à ſouhaiter d'être bien loin. Je le trouvois fort ignorant par rapport à ſa charge, étant beaucoup plus capable de tenir des livres, que de gouverner un Fort : Il étoit d'ailleurs ſi inſolent & ſi cruel à l'égard de ſes inferieurs, & ménageoit avec ſi peu de prudence les Malayans du voiſinage, que je me laſſai bien-tôt de lui, ne croyant pas ma vie en ſûreté ſous un homme ſi brutal & ſi barbare. Je ne veux pas le nommer aprés un tel portrait, ni remplir cet écrit des avantures particulieres de ſa vie : Mais je ne ſuis pas faché d'avoir fait gliſſer ce trait, parce que comme c'eſt l'interêt de la Nation en general, il eſt important auſſi que la Compagnie des Indes Orientales ſoit informée des abus qui ſe font dans ſes Comptoirs. Je croi qu'il ſeroit fort avantageux à la Compagnie d'examiner avec ſoin la conduite de ceux auſquels elle confie quelque commandement : Car outre la honte & l'averſion que les malverſations des ſervi-

teurs attirent aux ſuperieurs, qui ne meritent rien moins que cela; la tyrannie, l'ignorance, & le manque de jugement de certains petits Gouverneurs, cauſent ſouvent de grands malheurs. Ceux qui ſont ſous leurs ordres ne ſervant qu'à contre-cœur, paſſent ſouvent chez les Hollandois, chez le Mogol, ou chez les Princes Malayans, au grand préjudice de nôtre commerce, qui ſe trouve ſouvent expoſé auſſi-bien que les Forts mêmes par la maniere imprudente avec laquelle on provoque les Nations voiſines, qu'on ne ſauroit mieux ménager, non plus que tout le genre humain en general, que par la juſtice. D'ailleurs il n'y a point de gens plus implacables & plus vindicatifs que les Malayans du voiſinage de Bencouli, qui ont plus d'une fois penſé ſurprendre le Fort. Je ne dis point ceci à cauſe des ſujets de plainte que ce Gouverneur peut m'avoir donnez, beaucoup moins voudrois-je qu'on crût que j'attaque ici des perſonnes qui ne m'ont jamais fait de mal: Mais comme il n'eſt pas ſurprenant que les gens exercent mal des charges d'autorité, puiſque ni leur éducation, ni peut-être leurs propres affaires, ne leur ont point aquis les qualitez requiſes à cela, auſſi eſt-il neceſſaire que la Compagnie les examine de prés, & avec tout le ſoin poſſible, pour prévenir ou reformer les abus qu'ils ont faits ou qu'ils peuvent faire. C'eſt par un pur motif de zéle & d'attachement pour les interêts de la Compagnie & de la Nation que je donne cet avis, n'ayant vû que trop ſouvent combien il ſeroit neceſſaire d'en uſer de cette maniere.

J'eus encore d'autres raiſons de me reti-



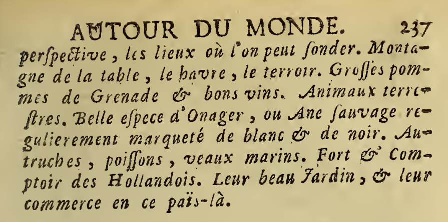
rer. Je commençois à soûpirer aprés mon païs natal, dont j'avois été si long-tems éloigné. Je me promettois des merveilles du Prince peint que Monsieur Moody avoit entierement laissé à ma disposition, ne s'en étant reservé que la moitié. Car outre ce qu'on pouvoit gagner à le faire voir en Angleterre, j'esperois qu'aprés avoir gagné de l'argent, je pourrois obtenir ce que j'avois vainement cherché dans les Indes, c'est-à-dire, que les Marchands me donneroient un Vaisseau pour ramener le Prince à Meangis, le rétablir dans son païs; & par sa faveur, & avec un peu de manége fonder un commerce pour les épiceries, & autres productions de ces Isles.

Tout plein de ces projets je m'en allai au Gouverneur & au Conseil, & demandai la permission de me retirer en Angleterre sur le premier Vaisseau qui viendroit. Le Conseil trouva la chose juste, & y donna son consentement. Le Gouverneur me donna aussi sa parole. Un Navire de la Compagnie nommé la Défense, commandé par le Capitaine Heath, & destiné pour l'Angleterre, vint mouiller à la rade de Bencouli le second de Juin 1691. Il avoit passé à Indrapore où étoit alors Monsieur Moody, qui avoit cedé sa part du Prince Jeoly à Monsieur Goddard Contre-maître du Vaisseau. Etant venu à terre, il me montra l'écrit de Monsieur Moody, & visita Jeoly qui avoit été malade durant trois mois, pendant lesquels j'en avois eu le même soin que s'il eût été mon frere. Je réglai les choses avec Monsieur Goddard, & envoyai Jeoly à bord, résolu de le suivre comme je pourrois, & priai Monsieur Goddard de m'aider à m'échaper, & de me cacher dans son Navire si be-

ſoin étoit, ce qu'il me promit. Le Capitaine me donna auſſi parole qu'il me recevroit. Ce que j'avois prévû arriva. Dés que le Capitaine Heath fut arrivé, le Gouverneur ſe repentit, & ne voulut plus me laiſſer partir. Je l'importunai tant que je pûs; mais tout cela ne ſervit de rien. Le Capitaine Heath s'en mêla, & ne réüſſit pas mieux. Aprés diverſes tentatives, je m'échapai enfin à minuit ſur l'avis que j'eus que le Vaiſſeau devoit faire voiles le lendemain matin, & qu'il avoit déja pris congé du Fort. Je paſſai par une des caſemates du Fort, & étant à terre je me rendis à la chaloupe qui m'attendoit, & qui me mena à bord. J'emportai mon Journal, & la plûpart de mes manuſcrits: Mais la précipitation me fit laiſſer quelques papiers & livres de prix, & tout ce que j'avois de meubles, ravi d'être en liberté & d'eſperer de revoir encore l'Angleterre.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur part de Bencouli ſur le Navire la Défenſe, commandé par le Capitaine Heath. Combat entre les Hollandois, joints avec quelques Anglois. Mauvaiſe eau qu'on fit à Bencouli, cauſe des maladies extraordinaires qui emportent pluſieurs perſonnes. Bonne ſource à Bencouli. Grand deſordre à bord. On tient conſeil, & l'on propoſe d'aller à l'Iſle de Johanna; mais on prend enfin la réſolution de continuer la route du Cap de Bonne-Eſperance. Le vent les favoriſe. Prudence du Capitaine. Ils arrivent au Cap. Les Hollandois leur aident à entrer dans le havre. Deſcription du Cap, ſa

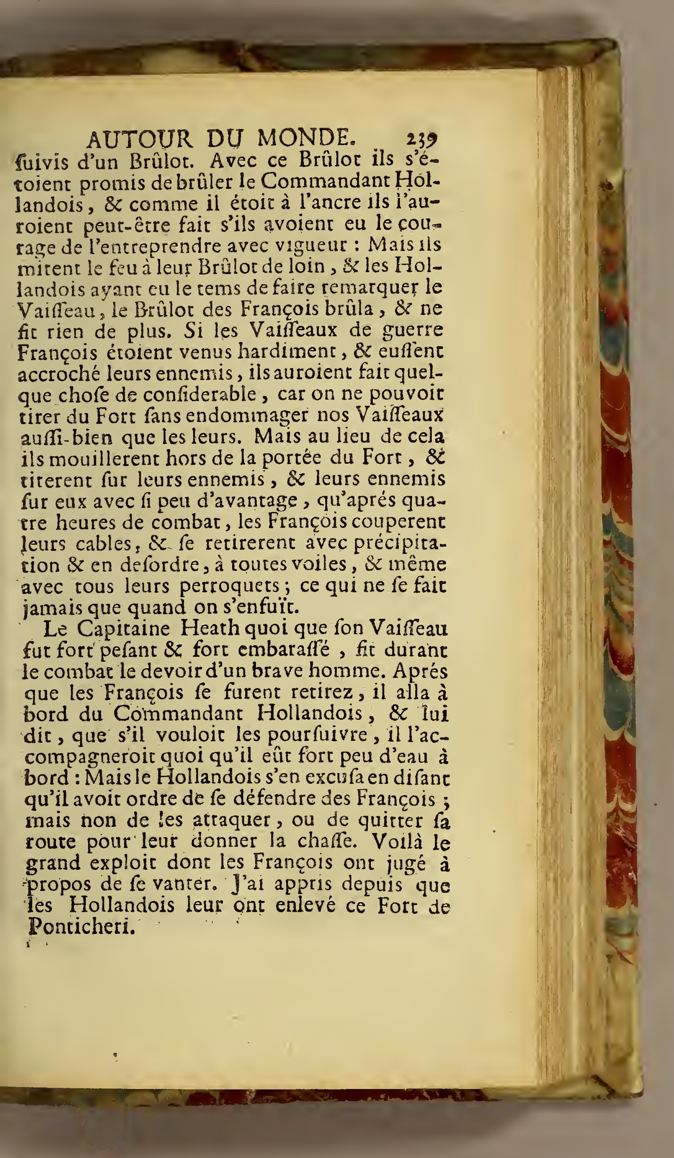


perspective, les lieux où l'on peut sonder. Montagne de la table, le havre, le terroir. Grosses pommes de Grenade & bons vins. Animaux terrestres. Belle espece d'Onager, ou Ane sauvage regulierement marqueté de blanc & de noir. Autruches, poissons, veaux marins. Fort & Comptoir des Hollandois. Leur beau Jardin, & leur commerce en ce païs-là.

M'Etant donc embarqué sur la Défense, je m'y tint caché jusques à ce qu'un bâteau venant du Fort chargé de poivre, en fut reparti. Nous mimes à la voile pour le Cap de Bonne-Esperance le 25. de Janvier 1691. & allames autant que le vent & le tems pûrent nous le permettre, dans l'esperance d'y trouver trois autres Vaisseaux Anglois, qui venoient des Indes & s'en retournoient en Angleterre : car la guerre ayant été déclarée au Fort saint George contre les François un peu avant que le Capitaine Heath en partit, il étoit bien aise de s'en retourner en compagnie s'il étoit possible.

Peu de tems avant la publication de cette guerre, il y eut un combat à la rade du Fort saint George entre des Vaisseaux de Guerre François, & quelques Hollandois moüillans à la rade. Comme Monsieur du Quesne en parle d'une maniere plausible dans son voyage aux Indes Orientales, j'en ferai ici la relation, telle qu'elle m'a été faite par le Sous-Canonier du Capitaine Heath, homme de fort bon sens, & par plusieurs autres qui se sont trouvez à l'action. Les Hollandois ont un Fort sur la côte de Coromandel, nommé Pallacat. qui est à environ 20. lieuës du Fort saint George, du côté du Septentrion.

Les Hollandois, je ne ſai pourquoi, envoyerent des Vaiſſeaux pour retirer leurs effets, & les tranſporter à Batavia. Les actes d'hoſtilité avoient déja commencé entre les François, & les Hollandois, & les François avoient déja une Eſcadre nouvellement arrivée aux Indes, & qui étoit alors à Ponticheri, qui eſt un Fort appartenant aux François ſur la même côte, & au Midi du Fort S. George. Les Hollandois en s'en retournant à Batavia furent obligez à cauſe du vent d'aller vers le Fort ſaint George, & celui de Ponticheri. Etant prés de ce dernier, ils virent les Vaiſſeaux de guerre François à l'ancre. S'ils avoient continué leur route le long de la côte, ou qu'ils euſſent pris le large, il y avoit à craindre que les François ne les pourſuiviſſent. Ils rebrouſſerent donc; car quoi que leurs Vaiſſeaux fuſſent bons & forts, ils n'étoient pas neanmoins en état de combattre, parce qu'ils étoient pleins de marchandiſes & de pluſieurs paſſagers, femmes & enfans. Ils vinrent donc au Fort ſaint George, demanderent la protection du Gouverneur, eurent permiſſion de mouiller à la rade, & d'envoyer à terre les marchandiſes & les gens qui leur étoient inutiles. Il y avoit alors à la rade de quelques petits Vaiſſeaux Anglois, & le Capitaine Heath qui avoit un fort bon Vaiſſeau Marchand que l'Hiſtorien François apelle l'Amiral Anglois, ne faiſoit que d'arriver de la Chine: Mais il étoit fort chargé de marchandiſes, & avoit le tillac plein de Canaſtres de ſucre, qu'il ſe préparoit d'envoyer à terre. Mais avant qu'il eût le tems de le faire, les François parurent venant à la rade avec leurs baſſes voiles & leurs perroquets,

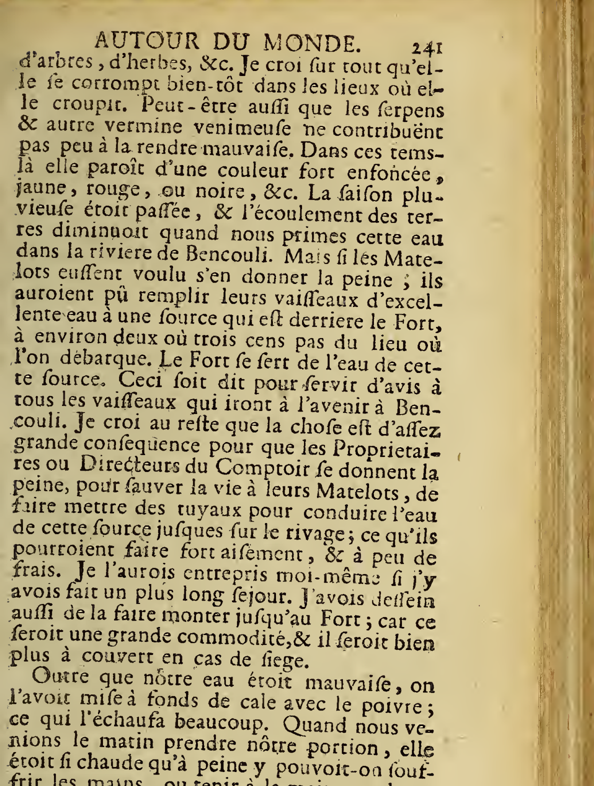


ſuivis d'un Brûlot. Avec ce Brûlot ils s'étoient promis de brûler le Commandant Hollandois, & comme il étoit à l'ancre ils l'auroient peut-être fait s'ils avoient eu le courage de l'entreprendre avec vigueur : Mais ils mitent le feu à leur Brûlot de loin, & les Hollandois ayant eu le tems de faire remarquer le Vaiſſeau, le Brûlot des François brûla, & ne fit rien de plus. Si les Vaiſſeaux de guerre François étoient venus hardiment, & euſſent accroché leurs ennemis, ils auroient fait quelque choſe de conſiderable, car on ne pouvoit tirer du Fort ſans endommager nos Vaiſſeaux auſſi-bien que les leurs. Mais au lieu de cela ils mouillerent hors de la portée du Fort, & tirerent ſur leurs ennemis, & leurs ennemis ſur eux avec ſi peu d'avantage, qu'aprés quatre heures de combat, les François couperent leurs cables, & ſe retirerent avec précipitation & en deſordre, à toutes voiles, & même avec tous leurs perroquets; ce qui ne ſe fait jamais que quand on s'enfuït.

Le Capitaine Heath quoi que ſon Vaiſſeau fut fort peſant & fort embaraſſé, fit durant le combat le devoir d'un brave homme. Aprés que les François ſe furent retirez, il alla à bord du Commandant Hollandois, & lui dit, que s'il vouloit les pourſuivre, il l'accompagneroit quoi qu'il eût fort peu d'eau à bord : Mais le Hollandois s'en excuſa en diſant qu'il avoit ordre de ſe défendre des François; mais non de les attaquer, ou de quitter ſa route pour leur donner la chaſſe. Voilà le grand exploit dont les François ont jugé à propos de ſe vanter. J'ai appris depuis que les Hollandois leur ont enlevé ce Fort de Ponticheri.

Mais reprenons le fil de nôtre voyage. Peu de tems aprés que nous eûmes mis en mer, nos gens tomberent dans une espece de maladie qui les prenoit insensiblement, & qui fût fatale à plus de trente, qui moururent avant que d'arriver au Cap. Il ne se passoit point de matin que nous n'en jettassions deux à la mer, & une fois nous en jettames trois. Cette maladie venoit apparemment de la mauvaise qualité de l'eau que nous avions prise à Bencouli : Car je remarquai pendant le sejour que j'y fis, qu l'eau de la riviere dont se servoient nos Vaisseaux, étoit fort mal saine, parce qu'elle est mêlée avec l'eau de plusieurs petits ruisseaux qui viennent des terres basses, & dont les eaux sont toûjours fort noires, parce qu'elles tirent leur nourriture de l'eau qui coule des terres basses, marécageuses, & mal saines.

J'ai remarqué non seulement là ; mais aussi dans les autres climats chauds, soit aux Indes Orientales ou Occidentales, que les eaux qui s'écoulent dans les rivieres durant la saison des pluies, sont fort mal saines. En effet du tems que j'etois à la Baye de Campêche, on trouvoit dans cette saison par monceaux du poisson mort sur les bords des rivieres & des anses, & on en prenoit quantité qui étoit demi mort, sans qu'il parut d'autre cause de cette mortalité que la malignité des eaux qui venoient de la terre. Cela arrive principalement à mon avis, dans les lieux où l'eau passe par des bois épais, par des pâcages dont l'herbe est longue, & par des terres marécageuses, dont certains païs chauds sont pleins. Je croi aussi qu'elle reçoit une forte teinture des racines de diverses sortes d'arbres



d'arbres, d'herbes, &c. Je croi sur tout qu'elle se corrompt bien-tôt dans les lieux où elle croupit. Peut-être aussi que les serpens & autre vermine venimeuse ne contribuënt pas peu à la rendre mauvaise. Dans ces tems-là elle paroît d'une couleur fort enfoncée, jaune, rouge, ou noire, &c. La saison pluvieuse étoit passée, & l'écoulement des terres diminuoit quand nous primes cette eau dans la riviere de Bencouli. Mais si les Matelots eussent voulu s'en donner la peine ; ils auroient pû remplir leurs vaisseaux d'excellente eau à une source qui est derriere le Fort, à environ deux où trois cens pas du lieu où l'on débarque. Le Fort se sert de l'eau de cette source. Ceci soit dit pour servir d'avis à tous les vaisseaux qui iront à l'avenir à Bencouli. Je croi au reste que la chose est d'assez grande conséquence pour que les Proprietaires ou Directeurs du Comptoir se donnent la peine, pour sauver la vie à leurs Matelots, de faire mettre des tuyaux pour conduire l'eau de cette source jusques sur le rivage ; ce qu'ils pourroient faire fort aisément, & à peu de frais. Je l'aurois entrepris moi-même si j'y avois fait un plus long sejour. J'avois dessein aussi de la faire monter jusqu'au Fort ; car ce seroit une grande commodité, & il seroit bien plus à couvert en cas de siege.

Outre que nôtre eau étoit mauvaise, on l'avoit mise à fonds de cale avec le poivre ; ce qui l'échaufa beaucoup. Quand nous venions le matin prendre nôtre portion, elle étoit si chaude qu'à peine y pouvoit-on souffrir les mains, ou tenir à la main une bouteille pleine. Je n'ai jamais entendu parler de rien de tel, & je n'aurois jamais crû que l'eau

eût pû s'échauffer de cette maniere dans un fond de cale. Elle étoit encore extrémement noire, & ressembloit plus à de l'ancre qu'à de l'eau. Je ne sai si le tems ou le poivre l'avoit ainsi noircie, mais je sai bien qu'elle n'étoit pas si noire quand nous la prîmes. Nos vivres étoient aussi fort mauvais; car il y avoit plus de trois ans que le Navire étoit parti d'Angleterre, & les viandes salées que nous en avions apportées, & que nous mangions, ayant été si long-tems dans le sel, étoient assez pauvres pour des gens indisposez.

Le Capitaine Heat voyant la misere de son équipage, fit donner à chaque chambrée de ses Tamarins; dont il avoit quelques cruches pleines; ce qu'on mangeoit avec du Ris. Ce fut un grand rafraichissement pour nos gens, & je croi que cela contribua beaucoup à les tenir sur pied.

Cette maladie fut si generale que je ne croi pas qu'il y eût un homme à bord qui n'en fut attaqué; cependant elle les prenoit de maniere qu'on ne pouvoit pas dire qu'on fut malade. On ne sentoit que peu ou point de douleur; on étoit séulement foible & sans apetit. La plûpart même de ceux qui moururent dans le voyage avoient de la peine à se laisser persuader de se tenir dans la Cabane ou dans leur Branle jusqu'à ce qu'ils n'en pouvoient plus: & quand ils étoient forcez de se coucher ils faisoient leur Testament, & mouroient en deux ou trois jours.

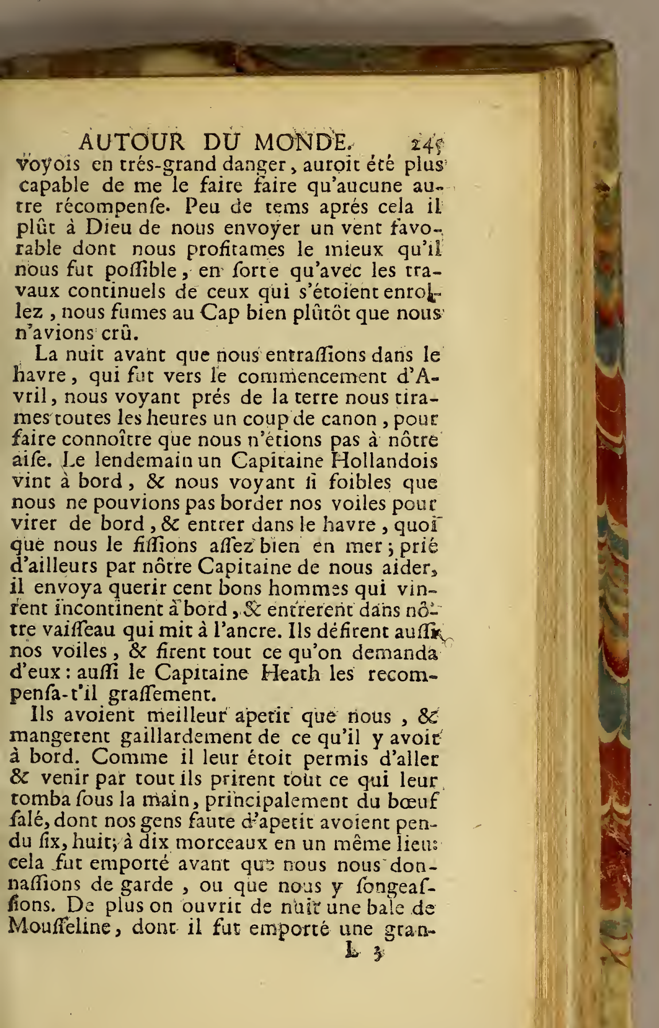
La perte de ces gens, & l'état triste & languissant où étoit le reste, nous mettoit hors d'état de conduire nôtre vaisseau quand le vent étoit plus fort qu'à l'ordinaire; cela arri-

va quand nous commençames à approcher du Cap, & autant desfois que cela arriva nous nous trouvames embarraſſez à mener nôtre vaiſſeau. Le Capitaine Heat tout malade qu'il étoit, pour donner courage aux autres, faiſoit ſon quart comme un autre, & prêtoit en toutes occaſions une main ſecourable: mais enfin n'ayant preſque plus d'eſperance d'aller au Cap à cauſe des vents de Sud qui venoient, & étant en Mer depuis huit à neuf ſemaines, il aſſembla tout le monde pour déliberer ſur la ſureté commune. Il pria tout le monde, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, de dire librement ſon avis, & ce qu'il jugeoit qu'on devoit faire en cette dangereuſe conjoncture. Nous n'étions pas en état de tenir long-tems la Mer, & ne pouvant ſi-tôt aller à terre, il falloit neceſſairement perir. Il demanda donc lequel il étoit le meilleur de continuër la route du Cap, ou de la quitter pour prendre celle de l'Iſle de Johanna, où nous eſperions trouver du ſecours, parce que c'eſt-là où touchent d'ordinaire nos vaiſſeaux des Indes Orientales qui viennent d'Angleterre, & dont les habitans ſont fort familiers; mais les autres lieux, ſur tout ſaint Laurent ou Madagaſcar, qui étoient plus prés, nous étoient inconnus. Nous étions ſi prés du Cap qu'avec un bon vent nous pouvions eſperer d'y arriver en quatre à cinq jours; mais le vent etant où il étoit il n'y avoit point d'apparence de pouvoir le gagner. D'un autre côté le vent etoit bon pour aller à l'Iſle de Johanna, mais cette Iſle étoit fort éloignée; & ſuppoſe que le vent demeurât tel qu'il étoit, il nous falloit quinze jours pour y arriver: mais plus long-tems ſi le calme nous pre-

noit, comme il y avoit apparence. D'ailleurs nous perdions le tems d'aller au Cap que nous ne pouvions retrouver qu'au mois d'Octobre ou de Novembre; & nous étions alors à la fin de Mars. En effet, ce n'eſt pas l'ordinaire d'aborder le Cap aprés le dixiéme de Mai. Tout ayant donc été peſé & conſideré, nous convinmes enfin tout d'une voix de pourſuivre la route du Cap, & d'attendre patiemment que le vent changeât.

Le Capitaine Heat aprés avoir ainſi ſondé l'eſprit de ſes gens, leur dit que ce n'étoit pas aſſez qu'ils euſſent conſenti d'aller au Cap, & que nos deſirs ne ſuffiſant pas pour nous y amener, il falloit un travail extraordinaire de la part de ceux qui en étoient capables. Au reſte pour leur donner courage il promit un mois de paye gratis à tous ceux qui voudroient s'engager d'être prêts à aider en toutes occaſions, & auſſi tôt qu'ils en ſeroient requis, ſoit qu'ils fuſſent de quart, ou non; & cela à payer au Cap. La propoſition fut acceptée premierement par quelques Officiers, & enſuite tous ceux qui ſe trouverent en état firent écrire leurs noms ſur une Liſte, & promirent de ſervir leur Commandant.

Le Capitaine trouva ſagement cet expedient, car nos gens étant foibles comme ils étoient, il n'auroit pû les y contraindre: Les promeſſes ſeules ſans eſperance de quelque récompenſe ne les auroient pas non plus engagez à un travail ſi extraordinaire; car le vaiſſeau, les voiles, & les cordages, avoient grand beſoin de réparation. Pour moi j'étois trop foible pour me faire mettre ſur la liſte; car autrement nôtre ſalut commun que je



voyois en trés-grand danger, auroit été plus capable de me le faire faire qu'aucune autre récompenſe. Peu de tems aprés cela il plût à Dieu de nous envoyer un vent favorable dont nous profitames le mieux qu'il nous fut poſſible, en ſorte qu'avec les travaux continuels de ceux qui s'étoient enrollez, nous fumes au Cap bien plûtôt que nous n'avions crû.

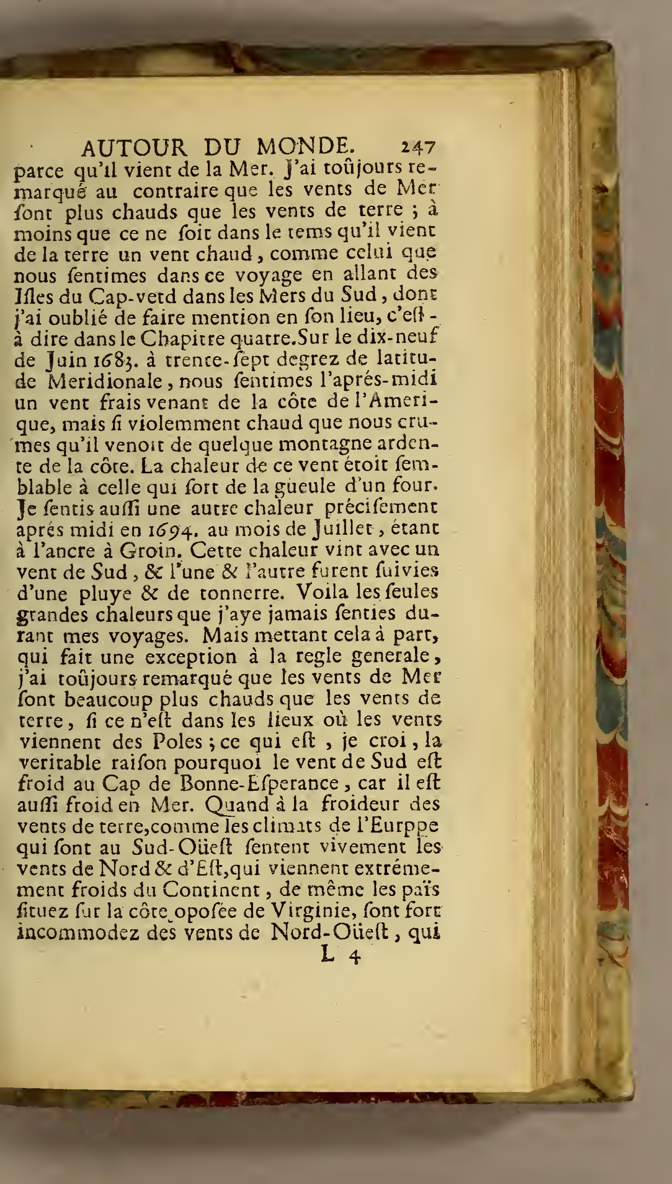
La nuit avant que nous entraſſions dans le havre, qui fut vers le commencement d'Avril, nous voyant prés de la terre nous tirames toutes les heures un coup de canon, pour faire connoître que nous n'étions pas à nôtre aiſe. Le lendemain un Capitaine Hollandois vint à bord, & nous voyant ſi foibles que nous ne pouvions pas border nos voiles pour virer de bord, & entrer dans le havre, quoi que nous le fiſſions aſſez bien en mer; prié d'ailleurs par nôtre Capitaine de nous aider, il envoya querir cent bons hommes qui vinrent incontinent à bord, & entrerent dans nôtre vaiſſeau qui mit à l'ancre. Ils déſirent auſſi nos voiles, & firent tout ce qu'on demanda d'eux: auſſi le Capitaine Heath les recompenſa-t'il graſſement.

Ils avoient meilleur apetit que nous, & mangerent gaillardement de ce qu'il y avoit à bord. Comme il leur étoit permis d'aller & venir par tout ils prirent tout ce qui leur tomba ſous la main, principalement du bœuf ſalé, dont nos gens faute d'apetit avoient pendu ſix, huit, à dix morceaux en un même lieu: cela fut emporté avant que nous nous donnaſſions de garde, ou que nous y ſongeaſſions. De plus on ouvrit de nuit une bale de Mouſſeline, dont il fut emporté une gran-

de partie; mais je ne ſai ſi cette Mouſſeline fut dérobée par les Hollandois ou par nos gens; car tout moribonds qu'ils étoient il ne laiſſoit pas d'y avoir des larrons de grande dexterité.

Etant donc à l'ancre on envoya d'abord les malades à terre. Ceux qui purent demeurer à bord y demeurerent, & eurent de bon mouton gras ou du bœuf frais qu'on leur envoyoit tous les jours. J'allai auſſi à terre avec mon Prince peint, & j'y demeurai juſques à ce qu'il falut remettre à la voile, qui fut environ ſix ſemaines aprés. Je profitai de ce tems-là pour m'informer du païs le mieux qu'il me fut poſſible. Voici ſommairement ce que j'en apris.

Le Cap de Bonne-Eſperance eſt la derniere frontiere du Continent de l'Afrique du côté du Midi. Il eſt ſitué à trente-quatre degrez trente minutes de latitude Meridionale, & le climat eſt fort temperé. Je regarde cette latitude comme une des plus douces de toutes pour la temperature; & je ne ſaurois m'empêcher d'examiner ici un préjugé que nos Matelots Européens ont d'ordinaire contre ce païs, qu'ils rendent comme beaucoup plus froid que les lieux qui ſont à la même latitude du côté du Nord de la ligne. Je ne ſuis point de cet avis. Il eſt, je croi, aiſé de dire quelle eſt la raiſon de ceux qui en ſont, c'eſt que quelque chemin qu'ils prennent pour aller au Cap, ſoit en allant aux Indes Orientales ou en en revenant, ils paſſent par un Climat chaud, & ainſi venant d'un païs extrêmement chaud, il n'eſt pas étonnant que le Cap leur paroiſſe plus froid. Quelques-uns diſent que le vent de Sud n'y eſt froid que



parce qu'il vient de la Mer. J'ai toûjours remarqué au contraire que les vents de Mer ſont plus chauds que les vents de terre ; à moins que ce ne ſoit dans le tems qu'il vient de la terre un vent chaud, comme celui que nous ſentimes dans ce voyage en allant des Iſles du Cap-vetd dans les Mers du Sud, dont j'ai oublié de faire mention en ſon lieu, c'eſt-à dire dans le Chapitre quatre. Sur le dix-neuf de Juin 1683. à trente-ſept degrez de latitude Meridionale, nous ſentimes l'aprés-midi un vent frais venant de la côte de l'Amerique, mais ſi violemment chaud que nous crûmes qu'il venoit de quelque montagne ardente de la côte. La chaleur de ce vent étoit ſemblable à celle qui ſort de la gueule d'un four. Je ſentis auſſi une autre chaleur préciſement aprés midi en 1694. au mois de Juillet, étant à l'ancre à Groin. Cette chaleur vint avec un vent de Sud, & l'une & l'autre furent ſuivies d'une pluye & de tonnerre. Voila les ſeules grandes chaleurs que j'aye jamais ſenties durant mes voyages. Mais mettant cela à part, qui fait une exception à la regle generale, j'ai toûjours remarqué que les vents de Mer ſont beaucoup plus chauds que les vents de terre, ſi ce n'eſt dans les lieux où les vents viennent des Poles ; ce qui eſt, je croi, la veritable raiſon pourquoi le vent de Sud eſt froid au Cap de Bonne-Eſperance, car il eſt auſſi froid en Mer. Quand à la froideur des vents de terre, comme les climats de l'Eurppe qui ſont au Sud-Oüeſt ſentent vivement les vents de Nord & d'Eſt, qui viennent extrémement froids du Continent, de même les païs ſituez ſur la côte opoſée de Virginie, ſont fort incommodez des vents de Nord-Oüeſt, qui

viennent du Continent, & qui ſont extrémement froids, quoi que ſa latitude ne ſoit pas beaucoup au deſſus de celle du Cap.

Mais continuons le fil de nos remarques. Ce vaſte Promontoire eſt composé d'un païs élevé & fort remarquable; qui preſente une trés-agreable perſpective du côté de la Mer. Il n'y a pas de doute que cette perſpective ne parut tout-à-fait charmante aux Portugais, qui trouverent les premiers ce chemin pour aller aux Indes Orientales, lors qu'aprés avoir côtoyé le vaſte Continent de l'Afrique du côté du Pole Meridional, ils eurent la conſolation de voir la terre, & la fin de leur courſe à ce Promontoire, qu'ils appellerent pour cet effet le Cap de Bonne-Eſperance, & qu'ils virent qu'ils pouvoient continuër leur route du côté de l'Eſt.

On peut ſonder du côté du Midi à cinquante ou ſoixante lieuës du Cap. Delà vient que nos Matelots Anglois traverſant comme ils font d'ordinaire la côte du Breſil, ſe contentent de ſonder, & concluant par là qu'ils ſont à la hauteur du Cap, ils paſſent ſouvent auprés ſans le voir, & commencent à faire route au Nord. Ils connoiſſent à pluſieurs autres marques quand ils en ſont proches, comme par exemple aux oiſeaux de Mer qu'ils rencontrent, & ſur tout aux Algatros, oiſeaux qui ont les aîles fort longues, & aux Mangos qui ſont d'une eſpece plus petite. Mais la marque la plus aſſurée eſt de remarquer la variation du Compas auquel on prend ſoigneuſement garde quand on eſt prés du Cap, en prenant ſoir & matin la hauteur du Soleil. Nos Matelots ſont ſi exacts à cela, qu'avec le ſecours du Compas Azimutal, inſtrument

particulier aux gens de marine de nôtre Nation, ils connoiſſent quand ils ſont à la hauteur du Cap, ou s'ils ſont à l'Eſt ou à l'Oüeſt du même Cap : C'eſt pourquoi bien qu'ils ſoient au Sud des endroits où l'on peut ſonder, ils peuvent aller droit ſans être obligez de gagner la terre. Mais les Hollandois au contraire s'étant établis au Cap, y touchent toûjours en allant aux Indes Orientales, ou en revenant.

L'endroit le plus remarquable du païs du côté de la mer, eſt une haute montagne nommée de la Table, dont le ſommet eſt plat & uni. A l'Occident du Cap tant ſoit peu vers le Nord, il y a un grand havre avec une Iſle baſſe & plate, qui en eſt aſſez éloignée. On laiſſe cette Iſle des deux côtez, & l'on peut paſſer ſûrement aux deux côtez, ou dedans ou dehors. Les Vaiſſeaux qui y moüillent ſe mettent en rade prés du Continent, & laiſſent l'Iſle plus loin à côté d'eux. Les terres prés de la mer & vis-à-vis du havre, ſont baſſes, & défenduës par de hautes montagnes qui s'avancent un peu dans le païs du côté du Sud.

Le terroir du Cap eſt brun, peu profond, & produiſant neanmoins aſſez de pâcages, d'herbes, & d'arbres. L'herbe eſt courte & ſemblable à celle qui croît ſur les Dunes des Provinces de Wilt ou de Dorſet. Les arbres des environs ſont petits & en petit nombre, & j'ai entendu dire qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres dans la contrée plus éloignée de la mer. Le terroir de ce dernier endroit eſt fort approchant de celui qui eſt ſitué prés du havre, qu'on ne peut pas dire fort gras ; cependant il eſt fort propre à la cul-

ture, & donne de bonnes recoltes aux Laboureurs induſtrieux : Auſſi y a-t-il un aſſez bon nombre de fermes, de familles de Hollandois, & de François refugiez, qui occupent une étenduë de vingt à trente lieuës de païs : Mais prés du havre il y a peu de fermes.

Il y croît quantité de froment, d'orge, de pois, &c. Il y a auſſi des fruits de diverſes ſortes; comme pommes, poires, coings, & les plus groſſes pommes de Grenades que j'aye jamais vuës.

Les principaux fruits ſont les raiſins. Ils y viennent fort bien, & on y a depuis quelques années planté tant de vignes, qu'il s'y recueille beaucoup de vin. Il y en a non ſeulement autant qu'il en faut pour la proviſion des habitans; mais ils en ont encore à vendre. Auſſi s'en vend-t'il beaucoup aux Vaiſſeaux qui relâchent au Cap. Ce vin eſt comme le vin blanc de France qui ſe recueille dans le haut païs; mais il eſt d'un jaune pâle, doux, fort agreable, & vigoureux.

Les animaux domeſtiques ſont des Brebis, des Chevres, des Cochons, des Vaches, des Chevaux, &c. Les Brebis ſont fort groſſes, car elles y profitent parfaitement bien : Auſſi le païs eſt ſec, & l'herbe courte & telle qu'il la faut à ces animaux : Mais elle n'eſt pas ſi bonne pour le gros bétail. Le Bœuf en ſon eſpece n'y eſt pas ſi bon que le mouton. On dit qu'il y a de pluſieurs ſortes de bêtes ſauvages, qui ſe jettent ſur les Brebis, qu'on ſerre à cauſe de cela toutes les nuits.

Il y a d'une eſpece de fort beaux Anes, curieuſement bigarez de bandes égales, blanches & noires, qui vont depuis la tête juſqu'à la

queuë, & finiſſent ſous le ventre qui eſt blanc. Ces bandes ont deux à trois doigts de large, paralelles les unes aux autres, & curieuſement entremêlées d'une blanche & d'une noire, depuis les épaules juſqu'à la queuë. J'en ai vû deux peaux ſeches, & qu'on gardoit pour envoyer en Hollande comme une rareté. Elles paroiſſent aſſez grandes pour renfermer le corps d'un animal auſſi gros qu'un poulain d'un an.

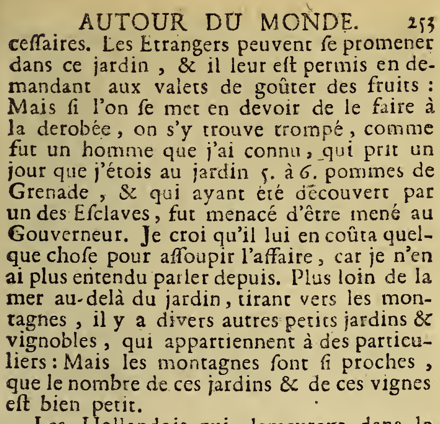
Il y a quantité de Canards, de Poules, &c. On trouve auſſi quantité d'Autrûches dans les montagnes & plaines arides. J'y ai mangé de leurs œufs, & ceux qui me les vendirent me dirent qu'elles pondent dans le ſable, ou du moins ſur un lieu ſec, & les y laiſſent pour les faire éclore par la chaleur du Soleil. Deux œufs d'Autrûche ſuffiſent pour donner à manger à deux hommes. Les habitans gardent les œufs d'Autrûche qu'ils trouvent, pour les vendre aux Etrangers. Ils étoient aſſez rares quand j'arrivai au Cap, parce que c'étoit au commencement de l'Hyver de ces païs-là, & qu'on m'a dit que les Autrûches ne pondent que vers Noël, qui eſt leur Eté.

La mer donne en abondance diverſes eſpeces de poiſſons, & principalement un petit poiſſon qui n'eſt pas ſi gros que le Harang. Il y en a en ſi grande quantité, qu'on en ſale beaucoup tous les ans qu'on fait paſſer en Europe. Il y a auſſi un grand nombre de veaux marins. J'ai toûjours remarqué que dans les lieux où il y a des veaux marins, c'eſt une marque qu'il y a auſſi quantité de poiſſon. Auſſi eſt-ce la principale nourriture des habitans.

Les Hollandois ont bâti un bon Fort prés de la mer & contre le havre, où le Gouverneur demeure. A 2. à 300. pas de-là, & du côté de l'Occident du Port il y a un petit Bourg de Hollandois, où j'ai compté cinquante à soixante maisons basses; mais bien bâties de pierres, qui se tirent d'une carriere qui n'en est pas éloignée.

Derriere le Bourg, comme on va aux montagnes, la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales a fait bâtir une grande maison, où il y a un magnifique jardin, renfermée d'une haute muraille de pierre.

Ce jardin est plein de diverses sortes d'herbes, de fleurs, de racines, & de fruits. Il est coupé par de belles & grandes allées de gravier garnies d'arbres, & arrosé par un ruisseau qui vient des montagnes. Ce ruisseau qu'on a coupé en plusieurs canaux, passe dans tous les lieux du jardin. Les hayes qui bordent les allées sont fort épaisses, & ont 9. à 10. pieds de haut. On les taille continuellement; aussi les tient-on fort propres & fort égales. Au de-là de ces grandes hayes il y en a de petites, qui servent à separer les fruitiers des autres arbres, & cela sans leur faire ombre. Chaque sorte de fruitier est à part. Les pommes, les poires, les coings, les pommes de Grenade, &c. y viennent parfaitement bien; mais sur tout les pommes de Grenade. Les racines & les herbes potageres sont aussi à part, & le tout en si bon ordre, qu'il n'est rien de plus agreable & de plus beau. On amene des autres parties du monde un grand nombre d'Esclaves Negres, dont les uns sont continuellement occupez à sarcler, à tailler, & aux autres soins ne-



cessaires. Les Etrangers peuvent se promener dans ce jardin, & il leur est permis en demandant aux valets de goûter des fruits : Mais si l'on se met en devoir de le faire à la derobée, on s'y trouve trompé, comme fut un homme que j'ai connu, qui prit un jour que j'étois au jardin 5. à 6. pommes de Grenade, & qui ayant été découvert par un des Esclaves, fut menacé d'être mené au Gouverneur. Je croi qu'il lui en coûta quelque chose pour assoupir l'affaire, car je n'en ai plus entendu parler depuis. Plus loin de la mer au-delà du jardin, tirant vers les montagnes, il y a divers autres petits jardins & vignobles, qui appartiennent à des particuliers : Mais les montagnes sont si proches, que le nombre de ces jardins & de ces vignes est bien petit.

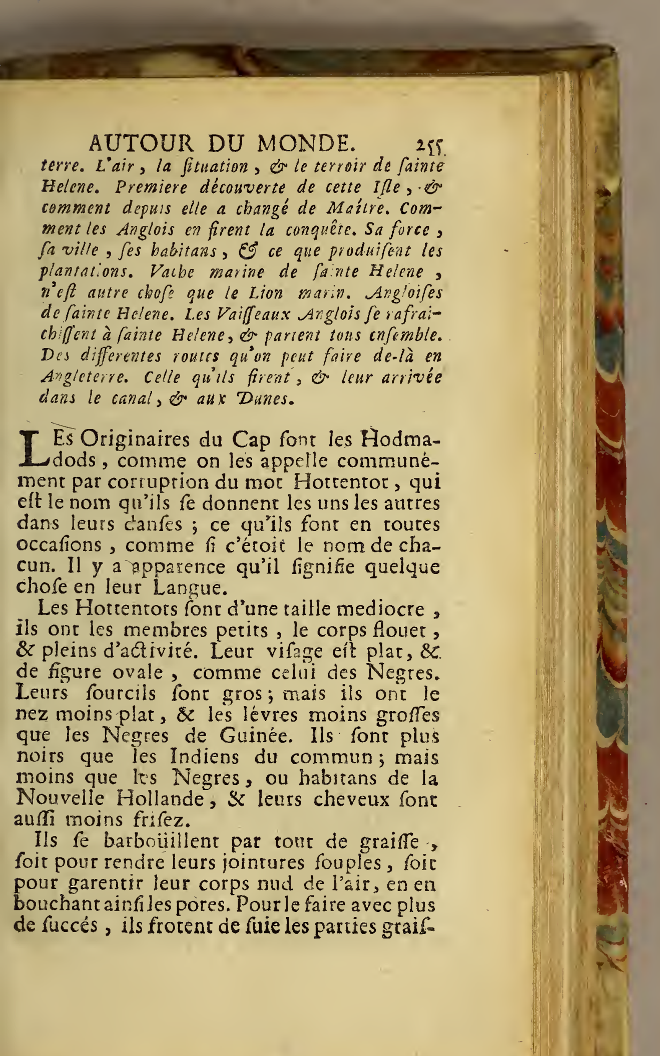
Les Hollandois qui demeurent dans le Bourg, gagnent considerablement par le moyen des Vaisseaux qui relâchent souvent au Cap; mais leur principal gain est sur les Navires Etrangers qui viennent se rafraichir à terre : Car il en coute trois Chellings ou une Risdale par jour; le pain & la viande n'y étant pas à meilleur marché qu'en Angleterre : D'ailleurs ils achetent à fort bon marché des Matelots qui vont & viennent, les mêmes choses que les gens de la campagne achetent d'eux à plus haut prix; car comme ils ne sont pas à portée d'acheter les choses de la premiere main, ils sont obligez de les acheter de ceux qui demeurent prés du havre, d'où les habitations les plus proches sont à vingt milles, à ce qu'on m'a dit.

Quoi que le grain & le vin y soient en grande abondance, cependant les taxes ex-

traordinaires que la Compagnie impoſe ſur les liqueurs, font qu'elles y ſont fort cheres. On n'en peut avoir qu'au Cabaret, ſi ce n'eſt en cachette. Il n'y a dans le Bourg que trois maiſons qui vendent les liqueurs fortes, & de ces trois maiſons, il y en a une qui eſt un Cabaret à vin, & qui ne vend que du vin : L'autre vend de la Biere & de la Momme, & la troiſiéme de l'Eau-de-vie, du Tabac, & tout cela extraordinairement cher. Une bouteille de vin qui tient trois pintes coûte dix-huit ſols, & j'en ai payé cela. Cependant j'en ai eu autant en un autre endroit pour huit ſols; mais c'étoit en cachette & contre les Loix. La Perſonne qui l'avoit vendu auroit été ruïnée ſi on l'avoit ſû. En voilà aſſez pour le païs & pour les habitans Européens.

CHAPITRE XX.

Des habitans naturels du Cap de Bonne-Eſperance nommez Hodmadods ou Hottentots. Comment ils ſont faits, quel air ils ont, de quelle maniere ils ſe graiſſent ; leurs habits, leurs maiſons, leur nourriture, leur maniere de vivre & de danſer quand c'eſt pleine Lune. Hottentots mis en parallele à tous ces égards avec les autres Negres & Indiens ſauvages. Le Capitaine Heath rafraichit ſon Equipage au Cap, & ayant pris plus de gens qu'il n'en avoit, il part accompagné de deux Vaiſſeaux, l'un nommé Jaques & Marie, & l'autre le Joſias. Groſſe mer. Ils arrivent à ſainte Helene, & y trouvent le Vaiſſeau nommé la Princeſſe Anne qui retournoit en Angle-



terre. L'air, la ſituation, & le terroir de ſainte Helene. Premiere découverte de cette Iſle, & comment depuis elle a changé de Maître. Comment les Anglois en firent la conquête. Sa force, ſa ville, ſes habitans, & ce que produiſent les plantations. Vache marine de ſainte Helene, n'eſt autre choſe que le Lion marin. Angloiſes de ſainte Helene. Les Vaiſſeaux Anglois ſe rafraîchiſſent à ſainte Helene, & partent tous enſemble. Des differentes routes qu'on peut faire de-là en Angleterre. Celle qu'ils firent, & leur arrivée dans le canal, & aux Dunes.

LEs Originaires du Cap ſont les Hodmadods, comme on les appelle communément par corruption du mot Hottentot, qui eſt le nom qu'ils ſe donnent les uns les autres dans leurs danſes ; ce qu'ils font en toutes occaſions, comme ſi c'étoit le nom de chacun. Il y a apparence qu'il ſignifie quelque choſe en leur Langue.

Les Hottentots ſont d'une taille mediocre, ils ont les membres petits, le corps flouet, & pleins d'activité. Leur viſage eſt plat, & de figure ovale, comme celui des Negres. Leurs ſourcils ſont gros ; mais ils ont le nez moins plat, & les lévres moins groſſes que les Negres de Guinée. Ils ſont plus noirs que les Indiens du commun ; mais moins que les Negres, ou habitans de la Nouvelle Hollande, & leurs cheveux ſont auſſi moins friſez.

Ils ſe barboüillent par tout de graiſſe, ſoit pour rendre leurs jointures ſouples, ſoit pour garentir leur corps nud de l'air, en en bouchant ainſi les pores. Pour le faire avec plus de ſuccés, ils frotent de ſuie les parties graiſ-

ſees, & ſur tout le viſage; ce qui releve leur beauté naturelle, comme fait la peinture chez les Européens : Mais cela jette une odeur forte, qui toute agreable qu'elle leur eſt, eſt fort deſagreable aux autres. Ils ſont ravis quand ils trouvent de méchante graiſſe de cuiſine, dont ils ſe ſervent pour ſe barboüiller toutes les fois qu'ils peuvent en avoir.

La coûtume d'oindre le corps eſt fort commune dans les autres lieux de l'Afrique, & ſur tout ſur la côte de Guinée, où l'on ſe ſert en general d'huile de palme, dont on ſe graiſſe depuis la tête juſqu'aux pieds. Quand on n'a pas d'huile, on ſe ſert de graiſſe de cuiſine qu'on achete des Européens qui négocient en ces païs-là. Aux Indes Orientales, & principalement ſur la côte de Cudda & de Malaca, & en general dans preſque toutes les Iſles Orientales, auſſi-bien qu'à Sumatra, Java, &c. les Indiens s'oignent 2. à 3. fois le jour d'huile de Cacao, & ſur tout le ſoir & le matin. Ils employent quelquefois demi-heure de tems à chaufer l'huile, & à s'en froter les cheveux & la peau, ne laiſſant rien à graiſſer, ſi ce n'eſt le viſage qu'ils ne barboüillent pas comme les Hottentots. Ces Americains pratiquent auſſi cette coûtume en certains endroits. Mais peut-être moins ſouvent faute de graiſſe & d'huile. Cependant certains Indiens de la mer du Sud ſe barboüillent ſouvent avec de l'onguent fait de feüilles, de racines, ou d'herbes, ou avec une certaine terre rouge, qui rend leur peau jaune, rouge, ou verte, ſuivant que l'onguent eſt compoſé. Cette odeur eſt aſſez incommode à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, quoi qu'elle ne le

ſoit pas à ceux qui s'en ſont faits une habitude.

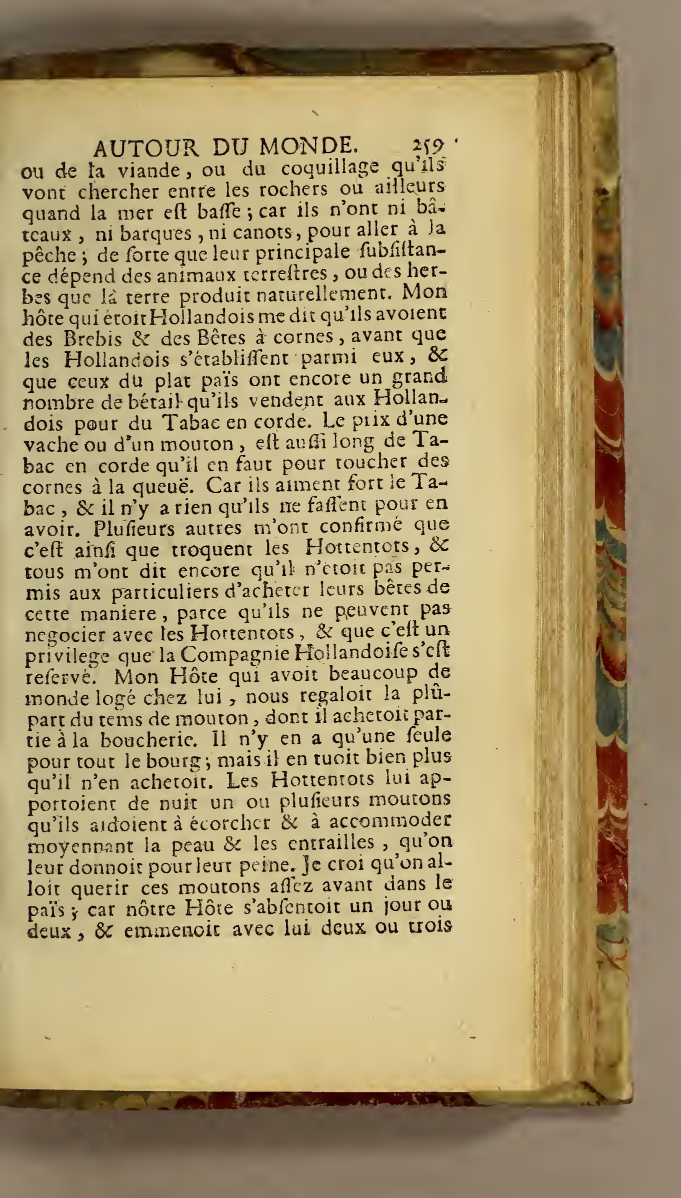
Les Hottentots n'ont point la tête couverte ; mais ils enjolivent leurs cheveux par de petites coquilles. Leurs habits ſont des peaux de mouton dont ils s'envelopent les épaules comme d'un manteau, mettant la laine du côté du corps. Outre ce manteau, les hommes ont un morceau de peau en forme de petit tablier qui pend devant eux. Les femmes en ont un autre trouſſé autour des reins, & qui comme un jupon leur décend juſqu'aux genoux. Leurs jambes ſont envelopées d'inteſtins de mouton, de l'épaiſſeur de 2. à 3. pouces. Les unes s'en envelopent juſqu'au gras de la jambe, & les autres depuis les pieds juſqu'aux genoux, enſorte que d'un peu loin il ſemble qu'elles ſoient des botes. Elles mettent ces inteſtins étant encore tout frais ; mais avec le tems ils deviennent durs & roides, car jamais elles ne les ôtent que quand elles ont occaſion de les manger, qui eſt quand elles ſont en voyage, & qu'elles n'ont pas autre choſe à manger. Alors ces inteſtins qu'elles auront peut-être porté 6. 8. 10. à 12. mois ſont pour elles un grand régale. J'ai appris cela des Hollandois. Ils ne dépoüillent jamais leurs habits de peaux de mouton que pour en chercher les poux ; car comme ils les ont continuellement ſur le corps, ils ſont pleins de vermine ; ce qui les oblige ſouvent à ſe dépoüiller au Soleil, & à chercher leurs poux 2. à 3. heures durant. La plûpart des Indiens qui ſont éloignez de la Ligne, ſont incommodez des poux, quoi que leurs habits ne ſoient pas d'auſſi bons aſiles pour ces inſectes que le ſont ceux des Hottentots. Les Indiens qui

habitent les païs froids, comme l'Amerique Septentrionale & Meridionale se couvrent le corps d'une peau, soit de bête fauve, de loutre, ou de veau marin : & comme ils ne quittent jamais cette peau non plus que les Hottentots la leur de mouton, ils ont aussi des poux, & sentent mauvais quoi qu'ils ne se barboüillent que peu ou point du tout ; mais cette odeur forte vient de leur peau.

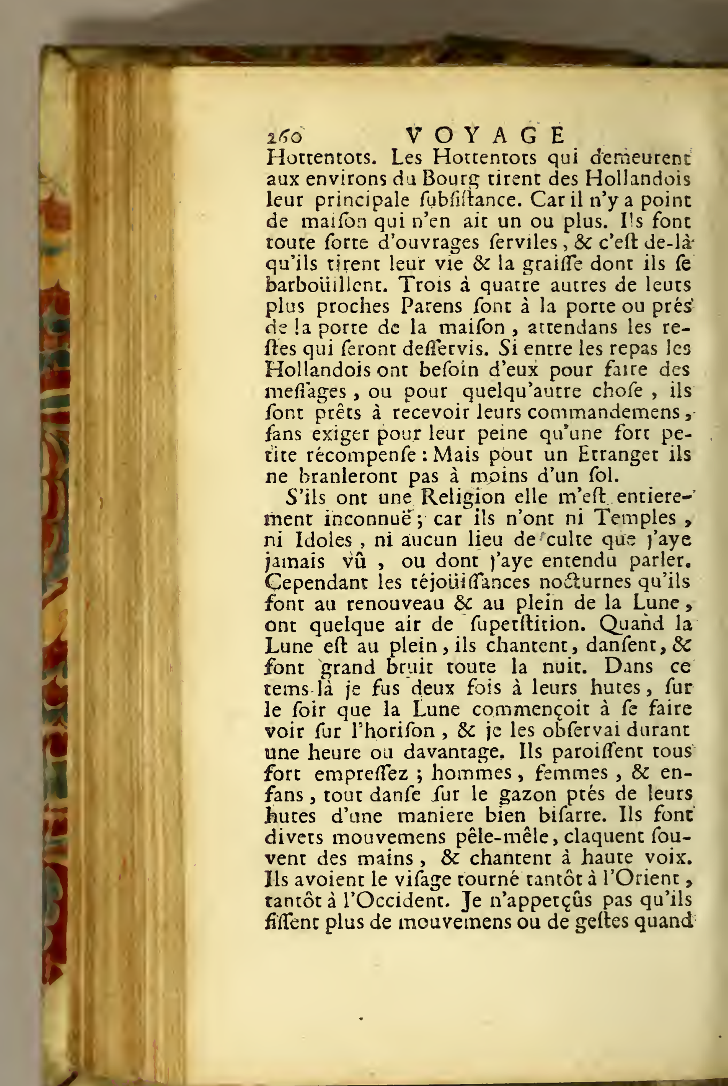
Je n'ai jamais vû des maisons plus mediocres que celles des Hottentots. Elles n'ont que 9. à 10. pieds de haut, & 10. à 12. de large. Elles sont de forme ronde, composées de petits pieux fichez en terre, & qui se rassemblent tous par le haut où ils sont attachez. Les côtez & le faîte de la maison sont des branches grossierement entrelassées avec les pieux, & le tout est couvert d'herbe longue, de joncs, & de morceaux de peaux. Une de ces maisons paroît de loin tout comme une mule de foin. Ils laissent seulement à côté un petit trou à la hauteur de 3. à 4. pieds, & ce trou sert de porte pour entrer & pour sortir sur les pieds & sur les mains. Quand le vent vient du côté de cette porte on la bouche, & l'on fait un autre trou du côté opposé. Ils font le feu au milieu de la maison & la fumée sort par les fentes, c'est à-dire, de tous les côtez de la hute. Ils ne couchent point sur des lits ; mais sur le carreau ou sur la terre tout autour du feu.

Leur baterie de cuisine est ordinairement un ou deux pots de terre, où ils font cuire leurs vivres. Ils vivent fort miserablement & trés-grossierement, & l'on dit que quand ils sont en voyage ils jeûnent 2. ou 3. jours de suite.

Leur nourriture ordinaire est ou des herbes,

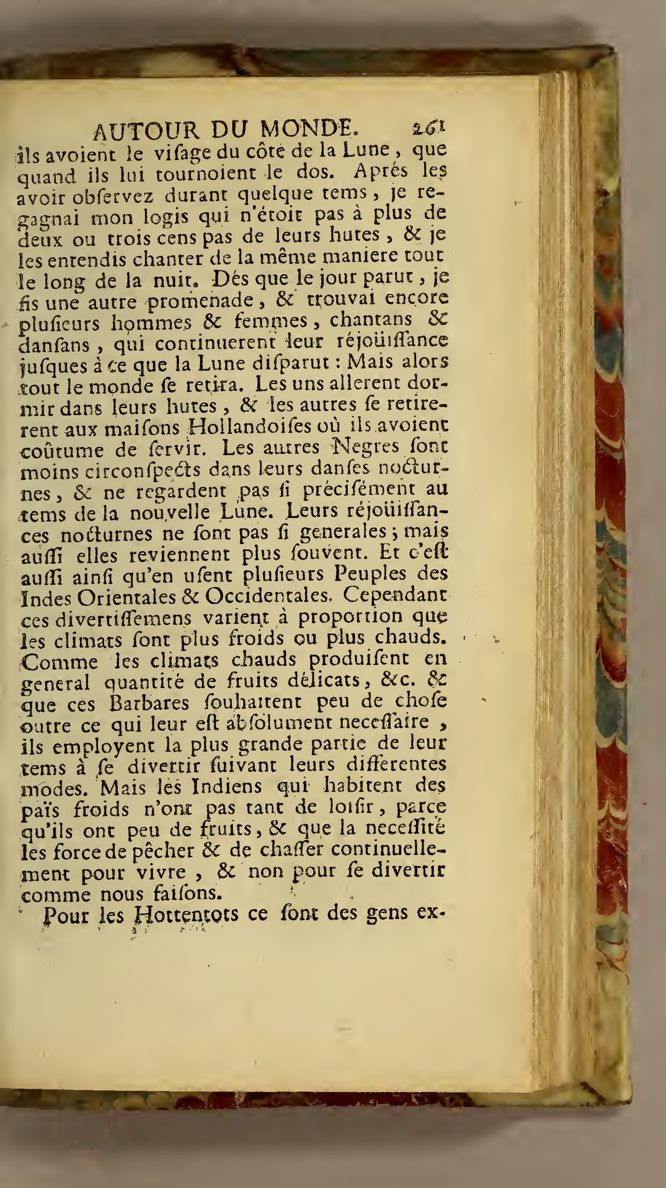


ou de la viande, ou du coquillage qu'ils vont chercher entre les rochers ou ailleurs quand la mer eſt baſſe ; car ils n'ont ni bâteaux, ni barques, ni canots, pour aller à la pêche ; de ſorte que leur principale ſubſiſtance dépend des animaux terreſtres, ou des herbes que la terre produit naturellement. Mon hôte qui étoit Hollandois me dit qu'ils avoient des Brebis & des Bêtes à cornes, avant que les Hollandois s'établiſſent parmi eux, & que ceux du plat païs ont encore un grand nombre de bétail qu'ils vendent aux Hollandois pour du Tabac en corde. Le prix d'une vache ou d'un mouton, eſt auſſi long de Tabac en corde qu'il en faut pour toucher des cornes à la queuë. Car ils aiment fort le Tabac, & il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour en avoir. Pluſieurs autres m'ont confirmé que c'eſt ainſi que troquent les Hottentots, & tous m'ont dit encore qu'il n'étoit pas permis aux particuliers d'acheter leurs bêtes de cette maniere, parce qu'ils ne peuvent pas negocier avec les Hottentots, & que c'eſt un privilege que la Compagnie Hollandoiſe s'eſt reſervé. Mon Hôte qui avoit beaucoup de monde logé chez lui, nous regaloit la plûpart du tems de mouton, dont il achetoit partie à la boucherie. Il n'y en a qu'une ſeule pour tout le bourg ; mais il en tuoit bien plus qu'il n'en achetoit. Les Hottentots lui apportoient de nuit un ou pluſieurs moutons qu'ils aidoient à écorcher & à accommoder moyennant la peau & les entrailles, qu'on leur donnoit pour leur peine. Je croi qu'on alloit querir ces moutons aſſez avant dans le païs ; car nôtre Hôte s'abſentoit un jour ou deux, & emmenoit avec lui deux ou trois



Hottentots. Les Hottentots qui demeurent aux environs du Bourg tirent des Hollandois leur principale ſubſiſtance. Car il n'y a point de maiſon qui n'en ait un ou plus. Ils font toute ſorte d'ouvrages ſerviles, & c'eſt de-là qu'ils tirent leur vie & la graiſſe dont ils ſe barboüillent. Trois à quatre autres de leurs plus proches Parens ſont à la porte ou prés de la porte de la maiſon, attendans les reſtes qui ſeront deſſervis. Si entre les repas les Hollandois ont beſoin d'eux pour faire des meſſages, ou pour quelqu'autre choſe, ils ſont prêts à recevoir leurs commandemens, ſans exiger pour leur peine qu'une fort petite récompenſe : Mais pour un Etranger ils ne branleront pas à moins d'un ſol.

S'ils ont une Religion elle m'eſt entierement inconnuë ; car ils n'ont ni Temples, ni Idoles, ni aucun lieu de culte que j'aye jamais vû, ou dont j'aye entendu parler. Cependant les réjoüiſſances nocturnes qu'ils font au renouveau & au plein de la Lune, ont quelque air de ſuperſtition. Quand la Lune eſt au plein, ils chantent, danſent, & font grand bruit toute la nuit. Dans ce tems-là je fus deux fois à leurs hutes, ſur le ſoir que la Lune commençoit à ſe faire voir ſur l'horiſon, & je les obſervai durant une heure ou davantage. Ils paroiſſent tous fort empreſſez ; hommes, femmes, & enfans, tout danſe ſur le gazon prés de leurs hutes d'une maniere bien biſarre. Ils font divers mouvemens pêle-mêle, claquent ſouvent des mains, & chantent à haute voix. Ils avoient le viſage tourné tantôt à l'Orient, tantôt à l'Occident. Je n'apperçûs pas qu'ils fiſſent plus de mouvemens ou de geſtes quand

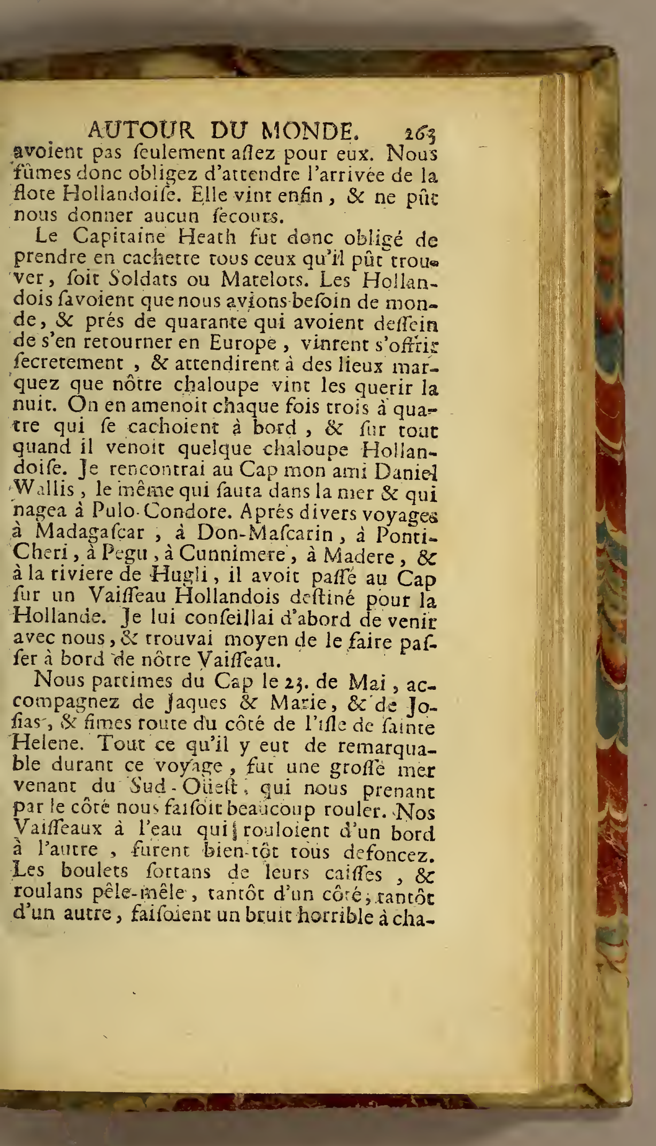


ils avoient le visage du côté de la Lune, que quand ils lui tournoient le dos. Aprés les avoir observez durant quelque tems, je regagnai mon logis qui n'étoit pas à plus de deux ou trois cens pas de leurs hutes, & je les entendis chanter de la même maniere tout le long de la nuit. Dés que le jour parut, je fis une autre promenade, & trouvai encore plusieurs hommes & femmes, chantans & dansans, qui continuerent leur réjoüissance jusques à ce que la Lune disparut: Mais alors tout le monde se retira. Les uns allerent dormir dans leurs hutes, & les autres se retirerent aux maisons Hollandoises où ils avoient coûtume de servir. Les autres Negres sont moins circonspects dans leurs danses nocturnes, & ne regardent pas si précisément au tems de la nouvelle Lune. Leurs réjoüissances nocturnes ne sont pas si generales; mais aussi elles reviennent plus souvent. Et c'est aussi ainsi qu'en usent plusieurs Peuples des Indes Orientales & Occidentales. Cependant ces divertissemens varient à proportion que les climats sont plus froids ou plus chauds. Comme les climats chauds produisent en general quantité de fruits délicats, &c. & que ces Barbares souhaitent peu de chose outre ce qui leur est absolument necessaire, ils employent la plus grande partie de leur tems à se divertir suivant leurs differentes modes. Mais les Indiens qui habitent des païs froids n'ont pas tant de loisir, parce qu'ils ont peu de fruits, & que la necessité les force de pêcher & de chasser continuellement pour vivre, & non pour se divertir comme nous faisons.

Pour les Hottentots ce sont des gens ex-

trêmement pareſſeux. Et quoi qu'ils habitent un bon païs fort propre à la culture, & où ils ont aſſez de terroir ; ils aiment mieux neanmoins vivre comme ont fait leurs Ancêtres, c'eſt-à-dire, miſerablement, que de travailler pour ſe mettre dans un état plus abondant. Ce que je viens de dire ſuffit pour les Hottentots. Je reviens à nos affaires.

Nous ne fûmes pas plûtôt arrivez au Cap, que le Capitaine Heath y prit maiſon, & y demeura pour rétablir ſa ſanté. Ceux de ſes gens qui le pouvoient en firent autant. Le Capitaine pourvût au logement de ceux qui n'avoient pas bonne bourſe, & paya leur dépenſe. Trois ou quatre qui vinrent à terre fort malades, moururent : Le reſte fut bientôt hors d'affaires par le ſecours du Medecin du Fort, par le bon air, par les bons alimens, & par le bon vin. Ceux qui s'étoient enrôlez pour ſervir au premier commandement, & pour aider à faire entrer le Vaiſſeau, furent payez de ce que le Capitaine leur avoit promis, & cela leur ſervit à faire proviſion de liqueurs pour le reſte du voyage. Mais nous avions ſi peu de monde, que nous ne pouvions pas faire la manœuvre. Le Capitaine Heath pria le Gouverneur de lui donner quelques hommes, l'on m'a dit qu'il lui en avoit promis d'un Vaiſſeau Hollandois de la Compagnie qui alloit en Europe, & qu'on attendoit au Cap à tout moment, & que nous attendions auſſi pour la même raiſon. Sur ces entrefaites le Jaques & Marie, & le Joſias de Londres qui retournoient en Europe, arriverent au Cap. Nous crûmes que ces Vaiſſeaux nous fourniroient les gens dont nous avions beſoin ; mais ils n'en



avoient pas ſeulement aſſez pour eux. Nous fûmes donc obligez d'attendre l'arrivée de la flote Hollandoiſe. Elle vint enfin, & ne pût nous donner aucun ſecours.

Le Capitaine Heath fut donc obligé de prendre en cachette tous ceux qu'il pût trouver, ſoit Soldats ou Matelots. Les Hollandois ſavoient que nous avions beſoin de monde, & prés de quarante qui avoient deſſein de s'en retourner en Europe, vinrent s'offrir ſecretement, & attendirent à des lieux marquez que nôtre chaloupe vint les querir la nuit. On en amenoit chaque fois trois à quatre qui ſe cachoient à bord, & ſur tout quand il venoit quelque chaloupe Hollandoiſe. Je rencontrai au Cap mon ami Daniel Wallis, le même qui ſauta dans la mer & qui nagea à Pulo-Condore. Aprés divers voyages à Madagaſcar, à Don-Maſcarin, à Ponti-Cheri, à Pegu, à Cunnimere, à Madere, & à la riviere de Hugli, il avoit paſſé au Cap ſur un Vaiſſeau Hollandois deſtiné pour la Hollande. Je lui conſeillai d'abord de venir avec nous, & trouvai moyen de le faire paſſer à bord de nôtre Vaiſſeau.

Nous partimes du Cap le 23. de Mai, accompagnez de Jaques & Marie, & de Joſias, & fimes route du côté de l'iſle de ſainte Helene. Tout ce qu'il y eut de remarquable durant ce voyage, fut une groſſe mer venant du Sud-Oüeſt, qui nous prenant par le côté nous faiſoit beaucoup rouler. Nos Vaiſſeaux à l'eau qui rouloient d'un bord à l'autre, furent bien-tôt tous defoncez. Les boulets ſortans de leurs caiſſes, & roulans pêle-mêle, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, faiſoient un bruit horrible à cha-

que roulis du Vaisseau, & il n'étoit pas facile de les remettre en leur place. Les canons ausquels on prenoit bien garde, & qu'on avoit amarrez, ne branlerent jamais; mais les poulies & les attaches faisoient aussi une effroyable Musique. Le Vaisseau faisoit des mouvemens si subits & si violens, que nous apprehendames que quelques-uns de nos canons ne se démarassent, ce qui auroit necessairement fort endommagé les côtez du Navire. Les mâts furent aussi en grand danger; mais nous fûmes quittes de tout ce grand fracas par la perte de trois à quatre tonneaux d'eau, & d'une barrique ou deux de bon vin du Cap, qui se defonça dans la grande Cabane.

Ce grand roulis nous prit peu de tems aprés que nous fûmes partis du Cap. Le Fort de sa violence ne dura qu'une nuit; cependant nous eumes presque toûjours jusqu'à sainte Helene une mer enflée venant du Sud-Oüest, marque évidente que les vents de Sud-Oüest étoient alors violens dans les plus hautes latitudes du côté du Pole Meridional, car c'étoit la saison de l'année où ces vents régnent. Quoi que nous fussions ainsi obliquement batus par une mer orageuse, nous eumes beau tems, & un vent moderé de Sud-Est, ou enrte Sud-Est & Est, jusques à ce que nous fûmes à l'Isle de sainte Helene, où nous arrivames le 20. de Mai. Nous y trouvames la Princesse Anne à l'ancre qui nous attendoit.

L'Isle de sainte Helene est à environ 16. degrez de latitude Meridionale. L'air y est ordinairement serein & clair, si ce n'est durant les mois pluvieux; cependant nous eûmes

eûmes un jour ou deux de grosse pluye durant le sejour que nous y fimes. Les saisons pluvieuses sont celles où l'on plante, & où l'on seme en ces païs-là. La chaleur y est assez temperée, quoi que le païs soit si proche de la ligne. L'air y est aussi fort bon & fort sain.

L'Isle est petite, & n'a pas plus de neuf à dix lieuës de long. Elle est à trois ou quatre cens lieuës du Continent. Elle est bordée du côté de la mer de rochers escarpez, & dispersez de maniere qu'on ne peut faire décente qu'en deux ou trois endroits. Le païs est élevé & montueux, & paroît fort aride & fort mauvais. Il y a neanmoins de beaux valons qui peuvent être cultivez. Les montagnes paroissent nuës, & si l'on void quelques arbrisseaux ce n'est que de distance en distance : mais les valons produisent, à ce qu'on m'a dit, des arbres propres à bâtir.

On dit que les Portugais ont les premiers découvert cette Isle, & les premiers qui s'y sont établis. Ils y mirent des Chévres & des Pourceaux : mais l'ayant ensuite abandonnée elle demeura en friche jusques à ce que les Hollandois trouvant qu'elle étoit commode pour rafraichir leurs vaisseaux des Indes Orientales, s'en emparerent : mais ils l'abandonnerent quelque tems aprés pour un lieu bien plus commode encore, je veux dire pour le Cap de Bonne-Esperance. Alors la Compagnie Angloise des Indes Orientales y envoya des Colonies, & commença à fortifier l'Isle. Mais comme ils étoient foibles, les Hollaudois la reprirent en 1672. & en demeurerent les maîtres. Ces nouvelles étant venuës en Angleterre, le Capitaine Monday eut ordre d'aller la reprendre. Monday par

le conſeil & ſous la conduite d'un homme qui y avoit demeuré autrefois, mit à terre un corps de gens armez, & les fit décendre de nuit dans une petite anſe inconnuë aux Hollandois qui y étoient alors en garniſon. Ce détachement grimpant les rochers entra dans l'Iſle, & fut le matin aux montagnes qui panchent du côté du Fort, qui eſt prés de la mer dans un petit valon. Delà tirant ſur le Fort ils l'obligerent bien-tôt à ſe rendre. Il y avoit alors deux ou trois vaiſſeaux Hollandois qui étoient à l'ancre, ou qui arrivoient dans le tems que les nôtres y étoient. Les vaiſſeaux Hollandois voyant que les Anglois s'étoient emparez de l'Iſle, mirent à la voile & ſe retirerent. Les Fregates Angloiſes leur donnerent la chaſſe, & en prirent deux richement chargez.

La Compagnie Angloiſe des Indes Orientales a demeuré toûjours depuis en poſſeſſion de cette Iſle, & a été ſi bien fortifiée d'hommes & d'artillerie, qu'elle eſt en état de ſe bien défendre. L'endroit où l'on fait ordinairement décente eſt une petite Baye en forme de demi-Lune, ſituée entre deux pointes, & n'ayant qu'à peine cinq cens pas de large. Prés de la mer il y a deux bonnes pieces de canon, placées à diſtances égales depuis un bout de la Baye juſques à l'autre. Outre cela il y a un petit Fort un peu plus éloigné de la mer, & vers le milieu de la Baye. Tout cela rend la Baye ſi forte qu'il eſt impoſſible de la forcer. La petite anſe où le Capitaine Monday débarqua ſes gens lors qu'il enleva l'Iſle aux Hollandois, eſt ſi étroite; & d'un accez ſi difficile, qu'à peine un bâteau peut-il y aborder. Cependant

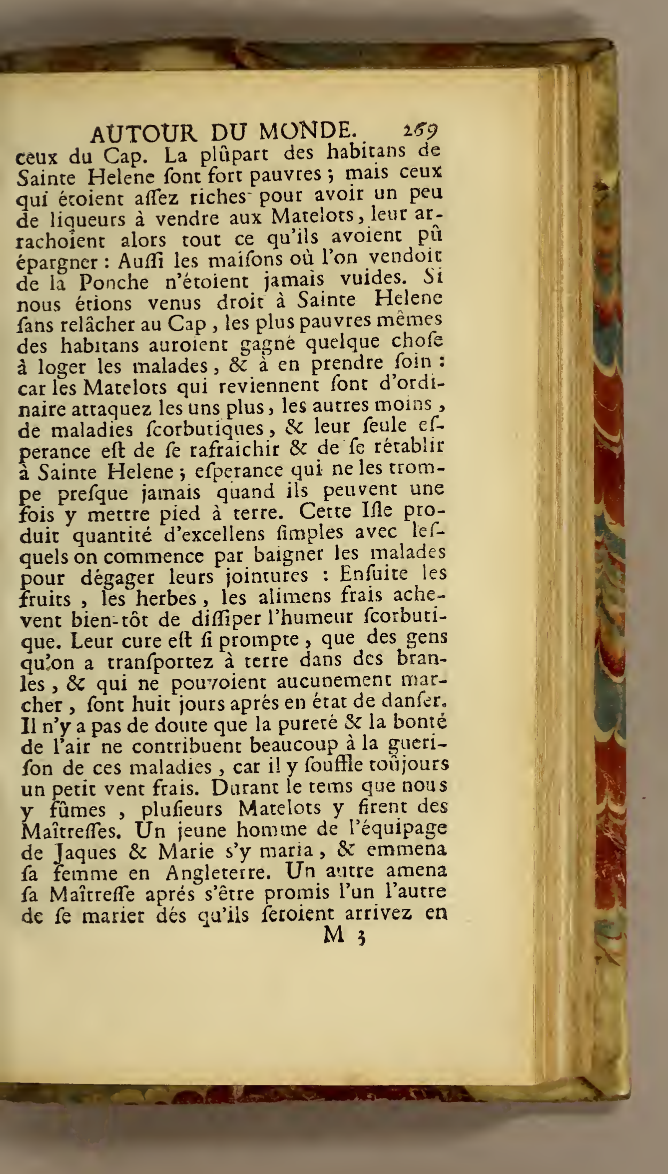
elle eſt encore fortifiée tout de nouveau.

Il y a dans la grande Baye une petite Ville d'Anglois. Cette Baye eſt dans un petit valon entre deux montagnes hautes & eſcarpées. La Ville eſt compoſée de vingt à trente maiſons, dont les murailles ſont de pierre raboteuſe. Les meubles du dedans ſont bien peu de choſe. Le Gouverneur eſt aſſez bien logé. Sa maiſon eſt prés du Fort, baſſe, mais aſſez jolie. C'eſt-là où il fait ſa reſidence ordinaire. Il a quelques Soldats pour le ſervir & pour garder le Fort. Mais les maiſons de la Ville ou Bourg dont on vient de parler, ſont vuides, ſi ce n'eſt dans le tems que les Vaiſſeaux arrivent; car toutes les plantations ſont plus avant dans l'Iſle, & c'eſt-là où ils s'occupent continuellement. Mais lors que les vaiſſeaux arrivent tout le monde acourt à la Ville, & y demeure auſſi long-tems que les Vaiſſeaux. C'eſt alors la Foire où les habitans achetent tout ce qui leur eſt neceſſaire,& vendent toutes les denrées qu'ils tirent de leurs Plantations.

Leurs fruits ſont des Patates, des Yames, quelques Plantains & Bananes. Leurs bêtes ſont principalement des Pourceaux, des bêtes à cornes; des Coqs, & des Poules, des Canards, des Oyes, & des Coqs d'Inde; dont ils ont une grande quantité, & qu'ils vendent à bon marché aux Vaiſſeaux, prenant en échange des chemiſes, des calçons, ou autre toile de peu de prix; des pieces de coton, des ſoyes, ou des mouſſelines. L'Arack, le ſucre, le jus de citron y ſont auſſi fort eſtimez & fort recherchez. Mais ils eſperent à preſent de faire bien-tôt venir du vin, dont ils feront de l'eau de vie,

Ils commencent déja pour cet effet à planter des vignes, & il y a quelques François pour les cultiver. On m'a dit cela, mais je n'en ai rien vû; car il plût si fort pendant que je fus à terre, qu'il n'y eut pas moyen de voir leurs Plantations. On me dit aussi qu'il s'y prenoit des Manates ou Vaches marines, ce qui me parut fort surprenant. Mais m'étant mieux informé il se trouva que la Manate de Sainte Helene étoit ce qu'on apelle le Lion marin. En effet, outre la figure de ces pretenduës Manates on les trouvoit à terre sur les rochers. La veritable Manate ne va jamais à terre, & l'on n'en trouve jamais prés d'aucune côte pierreuse comme est celle de sainte Helene, attendu que ces animaux ne trouveroient aucune nourriture en ces lieux-là. D'ailleurs cette Isle n'a point de riviere où la Manate pût boire, quoi qu'il y ait un petit ruisseau qui se jette dans la mer, & qui vient d'un valon peu éloigné du Fort.

Nous demeurames cinq à six jours à sainte Helene. Les Insulaires furent durant tout ce tems-là à la Ville pour recevoir les Matelots qui alloient continuellement par troupes à terre pour se divertir avec leurs compatriotes. Le sejour que nous avions fait au Cap avoit fort épuisé la bourse de nos Matelots. Les Insulaires en étoient fort mécontens, & quelques-uns des moins accommodez se plaignoient hautement d'un pareil procedé, & disoient qu'il étoit à propos que la Compagnie en fut informée, afin qu'elle donnât ordre que les vaisseaux ne relâchassent plus au Cap. Cependant ils étoient extremement honnêtes, dans l'esperance d'attraper les restes de

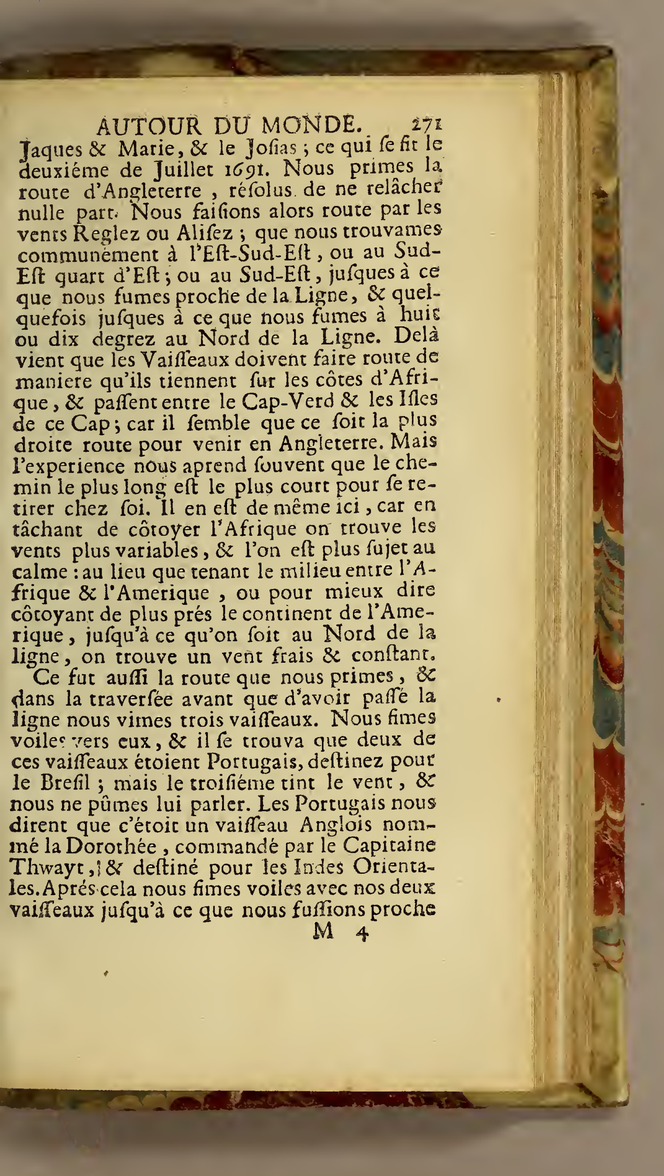


ceux du Cap. La plûpart des habitans de Sainte Helene ſont fort pauvres ; mais ceux qui étoient aſſez riches pour avoir un peu de liqueurs à vendre aux Matelots, leur arrachoient alors tout ce qu'ils avoient pû épargner : Auſſi les maiſons où l'on vendoit de la Ponche n'étoient jamais vuides. Si nous étions venus droit à Sainte Helene ſans relâcher au Cap, les plus pauvres mêmes des habitans auroient gagné quelque choſe à loger les malades, & à en prendre ſoin : car les Matelots qui reviennent ſont d'ordinaire attaquez les uns plus, les autres moins, de maladies ſcorbutiques, & leur ſeule eſperance eſt de ſe rafraichir & de ſe rétablir à Sainte Helene ; eſperance qui ne les trompe preſque jamais quand ils peuvent une fois y mettre pied à terre. Cette Iſle produit quantité d'excellens ſimples avec leſquels on commence par baigner les malades pour dégager leurs jointures : Enſuite les fruits, les herbes, les alimens frais achevent bien-tôt de diſſiper l'humeur ſcorbutique. Leur cure eſt ſi prompte, que des gens qu'on a tranſportez à terre dans des branles, & qui ne pouvoient aucunement marcher, ſont huit jours aprés en état de danſer. Il n'y a pas de doute que la pureté & la bonté de l'air ne contribuent beaucoup à la gueriſon de ces maladies, car il y ſouffle toûjours un petit vent frais. Durant le tems que nous y fûmes, pluſieurs Matelots y firent des Maîtreſſes. Un jeune homme de l'équipage de Jaques & Marie s'y maria, & emmena ſa femme en Angleterre. Un autre amena ſa Maîtreſſe aprés s'être promis l'un l'autre de ſe marier dés qu'ils ſeroient arrivez en

Angleterre. Plusieurs autres de nos Matelots s'amouracherent des Filles de Sainte Helene, qui, quoi que nées dans cette Isle, souhaitoient neanmoins avec passion d'être delivrées de cette prison; ce qui ne peut se faire qu'en se mariant ou avec des Matelots, ou avec des Passagers qui relâchent à Sainte Helene. Les jeunes Femmes natives de cette Isle sont des filles de parens Anglois. Elles sont bien faites, propres, & ne manqueroient pas d'agrémens si elles étoient mises à leur avantage.

Je ne fus que deux jours à terre pour prendre des rafraichissemens pour moi & pour Jeoly que j'amenai à terre. Il étoit fort diligent à se saisir des choses que l'Isle produisoit, & avoit apporté du vaisseau un sac que les Insulaires lui remplirent de racines. Ils s'assembloient autour de lui, & paroissoient l'admirer beaucoup. C'est le dernier endroit où je l'aye eu à ma disposition, car le Contre-maître à qui Monsieur Moody vendit sa part, m'en laissa entierement le Maître, & ma résolution étoit de l'amener en Angleterre. Mais je ne fus pas plûtôt arrivé dans la Tamise qu'il fut envoyé à terre pour le faire voir à des personnes de la premiere qualité. Comme j'avois besoin d'argent je fus obligé d'en vendre d'abord une partie, & peu à peu je le vendis tout à fait. Quelque tems aprés j'apris qu'on le promenoit pour le faire voir, & qu'il étoit mort à Oxford de la petite verole.

Mais achevons nôtre relation. Nôtre eau ne fut pas plûtôt faite, & les Vaisseaux ne se furent pas plûtôt pourvûs de nouvelles provisions, que nous remîmes à la voile avec le



Jaques & Marie, & le Josias ; ce qui se fit le deuxiéme de Juillet 1691. Nous primes la route d'Angleterre , résolus de ne relâcher nulle part. Nous faisions alors route par les vents Reglez ou Alisez ; que nous trouvames communément à l'Est-Sud-Est, ou au Sud-Est quart d'Est ; ou au Sud-Est, jusques à ce que nous fumes proche de la Ligne, & quelquefois jusques à ce que nous fumes à huit ou dix degrez au Nord de la Ligne. Delà vient que les Vaisseaux doivent faire route de maniere qu'ils tiennent sur les côtes d'Afrique, & passent entre le Cap-Verd & les Isles de ce Cap ; car il semble que ce soit la plus droite route pour venir en Angleterre. Mais l'experience nous aprend souvent que le chemin le plus long est le plus court pour se retirer chez soi. Il en est de même ici, car en tâchant de côtoyer l'Afrique on trouve les vents plus variables, & l'on est plus sujet au calme : au lieu que tenant le milieu entre l'Afrique & l'Amerique , ou pour mieux dire côtoyant de plus prés le continent de l'Amerique, jusqu'à ce qu'on soit au Nord de la ligne, on trouve un vent frais & constant.

Ce fut aussi la route que nous primes, & dans la traversée avant que d'avoir passé la ligne nous vimes trois vaisseaux. Nous fimes voiles vers eux, & il se trouva que deux de ces vaisseaux étoient Portugais, destinez pour le Bresil ; mais le troisiéme tint le vent, & nous ne pûmes lui parler. Les Portugais nous dirent que c'étoit un vaisseau Anglois nommé la Dorothée, commandé par le Capitaine Thwayt, & destiné pour les Indes Orientales. Aprés cela nous fimes voiles avec nos deux vaisseaux jusqu'à ce que nous fussions proche

d'Angleterre, mais alors nous fumes ſeparez par le gros vent. Nous nous retrouvames avant que nous fuſſions à vûë des terres; ſi ce n'eſt le Jacques & Marie que nous ne pûmes rejoindre. Il entra dans le Canal avant nous, & alla à Plymouth, où il donna avis de nôtre arrivée. Sur cet avis nos vaiſſeaux de guerre qui étoient à Plymouth mirent à la voile pour nous venir joindre, & nous ayant rencontrez nous conduiſirent à la hauteur de Plymouth. Le Jacques & Marie nous y rejoignirent, & delà nous fîmes tous voiles vers Portsmouth, accompagnez de pluſieurs vaiſſeaux de guerre. Nôtre premier convoi nous laiſſa-là, & entra dans le havre: mais nous n'avions pas beſoin de convoi car nos flotes revenoient alors dans nos Ports, de ſorte que nous fumes eſcortez juſques aux Dunes par pluſieurs vaiſſeaux de guerre Anglois. Il y avoit auſſi dans le Canal une Eſcadre de vaiſſeaux Hollandois, mais elle faiſoit route plus loin de nos côtes, parce qu'elle s'en retournoit en Hollande. Quand nous fumes à la hauteur du Sud de Foreland nous la laiſſames continuër ſa route, & continuames la nôtre derriere les ſables de Goodwin pour gagner les Dunes, où nous moüillames le ſeize de Septembre mil ſix cens quatre-vingt onze.

F I N.

TRAITÉ
DES
VENTS
ALISEZ ou REGLEZ,
DES
VENTS FRAIS
DE MER & DE TERRE.

Des Tempêtes, des Saisons de l'Année, des Marées & des Courans.

De toute la Zone Torride.

Par le Sieur DAMPIER, *Capitaine sur Mer.*

TRAITÉ DES VENTS, DES TEMPESTES, des Marées, & des Courans.

CHAPITRE PREMIER.

Des Vents Alisez, Generaux, ou Reglez.

Description des vents qui regnent sur mer. La meilleure saison de l'année pour passer la Ligne. Les vents proche de la Ligne sont d'ordinaire incertains & sujets à des Bonaces & à des Tornados ou Tourbillons de vent. D'où vient que les vents sont Meridionaux proche de la Ligne, dans la mer Atlantique. La route qu'on fait prendre aux Vaisseaux qui s'en reviennent de Guinée, pour passer la Ligne. Des vents reglez dans la mer du Sud, & dans l'Ocean Oriental.

POur traiter cette matiere avec otdre, je la réduis à certains points generaux, & je commence par les vents alisez, comme étant les plus remarquables,

Les vents alisez, qu'on apelle autrement generaux ou reglez, sont ceux qui souflent constamment d'une pointe ou d'un trait de compas, particulierement depuis le 30. degré, ou environ, de latitude Septentrionale jusqu'au trentiéme degré de latitude Meridionale.

Ces vents sont de plusieurs sortes. Les uns qui soufflent de l'Est à l'Oüest, les autres de l'Oüest à l'Est, & d'autres du Sud au Nord, &c. Il y en a qui soufflent toute l'année d'un même endroit, d'autres qui souflent la moitié de l'année d'un côté, & l'autre moitié du côté tout contraire. Il y en a d'autres qui soufflent six mois d'un côté, & qui ensuite changeant de 8. ou 10. rumbs tout au plus, y continuënt six mois davantage, aprés quoi ils reprennent leur premier poste; comme font tous ces vents alisez changeans, qui dans le cours de l'année se suivent tour à tour, chacun dans sa propre saison.

Il y a encore d'autres vents, qu'on apelle vents de terre & vents de mer; mais qui different beaucoup des précedens; les uns soufflent le jour, & les autres la nuit, & cela si constamment & si regulierement, qu'ils ne manquent jamais de se suivre l'un l'autre.

Dans la Zone Torride il y a aussi des tempêtes, pour le moins aussi furieuses qu'en aucune autre partie du monde. Et, pour ce qui est des saisons de l'année dans cette Zone, je ne saurois les mieux distinguer qu'en les appellant la saison seche & la saison humide, qui se suivent aussi regulierement que parmi nous l'Eté & l'Hyver.

Il y a aussi des courans fort rapides, qui

portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Et, quoi qu'il ſoit mal-aiſé d'en faire une deſcription auſſi exacte qu'il ſeroit à ſouhaiter, cependant je m'expliquerai là-deſſus, & ſur la diverſité des vents, auſſi clairement qu'il me ſera poſſible, ſuivant mes propres obſervations, & les inſtructions qui m'ont été communiquées par des perſonnes judicieuſes.

Du Vent aliſé, general, ou reglé.

Dans le deſſein de traiter diſtinctement de tous les vents dont je viens de parler, je commencerai par le vent aliſe ſur mer. C'eſt un vent general, & que l'on peut appeller ainſi par oppoſition aux autres vents aliſez tant certains que changeans, qui ſemblent dépendre de quelque cauſe accidentelle. Au lieu que la cauſe de ce vent general, qui nous eſt fort peu connuë, ſemble être fort reguliere.

Ces vents generaux ne ſe trouvent que dans la mer Atlantique, qui ſépare l'Afrique de l'Amerique, dans l'Ocean Oriental, & dans la grande mer du Sud.

Dans toutes ces mers, horſmis juſtement ſous la Ligne, ils ſoufflent conſtamment & ſans intermiſſion dans la bande du Sud, auſſibien que celle du Nord; mais ne ſoufflent pas d'une même force en tout tems, ni dans les deux latitudes. D'ordinaire ils ne ſoufflent que ſur l'Ocean, ſans s'approcher des côtes que de trente ou quarante lieuës pour le moins, ſur tout du côté de l'Oüeſt, ou à côté du Continent. Il eſt vrai que du côté de l'Eſt le vent d'Eſt étant le veritable aliſe, attrape preſ-

que la côte, & en aproche aſſez prés pour y être ſurpris par le vent de terre.

Il reçoit auſſi ſouvent le vent de mer, qui le détourne frequemment de 4. ou 5. pointes du compas. En quelques endroits, ſur tout dans la mer & dans la bande du Sud, le veritable aliſé ne ſe trouve qu'à 150. ou prés de 200. lieuës de la côte; mais dans la bande du Nord dans ces mers, il ſoufle juſqu'à 30. ou 40. lieuës de la côte. Remarquez que dans cette bande le vent d'ordinaire E. N. E. & dans l'autre E. S. E.

Quand nous partons d'Angleterre pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Guinée, nous rrouvons d'ordinaire ces vents à la hauteur de 30. degrez, quelquefois de 32. ou de 35. Et il peut arriver que ſortant de la Manche avec un vent au Nord-Eſt, ce vent continuëra juſqu'à ce qu'on attrape le vrai aliſé. Mais cela eſt fort caſuel; & ce n'eſt pas le vent dont je parle. Quoi qu'il en ſoit, j'ai toûjours trouvé par experience que les vents reglez ne manquent jamais entre le 32. & le 28. degré.

Si en partant d'Angleterre le vent eſt au Nord-Eſt, qui nous porte au vent reglé, il demeure quelquefois fixe dans ce trait de compas, ſur tout quand on range les côtes d'Afrique, comme font les Vaiſſeaux de Guinée, juſqu'à ce qu'on approche du Tropique du Cancer. Alors le vent tourne à l'Eſt-Nord-Eſt, & y demeure fixe; ce qui arrive d'ordinaire au 28. degré, quand on eſt aſſez éloigné de la côte pour entrer dans le vent reglé. Avec ce vent, quand il eſt fixe, on a d'ordinaire beau tems, ſur tout quand le

Soleil eſt dans quelqu'un des ſignes Meridionaux ; & quand il ſe trouve dans un ſigne Septentrional, le tems eſt ordinairement couvert.

Au contraire, quand on eſt ſur la mer Atlantique, dans la bande du Sud, & que le Soleil eſt dans les ſignes Septentrionaux, le tems eſt beau, & s'il ſe trouve dans les Meridionaux, alors il eſt couvert. J'en ai fait l'experience, à mon grand regret, à mon retour de Bantam, l'an 1671. Pendant que nous traverſions l'Ocean Oriental, nous eumes un tems fort couvert, & des vents forts. Nous eumes auſſi un fort bon paſſage autour du Cap de Bonne-Eſperance, avec un tems clair. Mais faiſant route de-là vers l'iſle de ſainte Helene, dans la vûë d'y faire de l'eau & de nous y rafraichir, comme font tous nos Vaiſſeaux qui viennent des Indes Orientales, nous la manquames, faute d'une obſervation. Car avant que d'avoir atteint le Tropique du Capricorne, le Ciel ſe couvrit derechef ; de ſorte qu'à peine nous vimes le Soleil ou les étoiles, qu'aprés avoir paſſé l'iſle. Mais vers la fin de Novembre nous vinmes à l'iſle de l'Aſcenſion. Depuis le tems que nous nous crûmes à l'Oüeſt de ſainte Helene, on nous donnoit l'eau par meſure, ſavoir une pinte par jour à chacun, juſqu'à ce que nous fûmes entrez dans la Manche. Et comme nous ne fimes point aiguade dans toute la route de Bantam juſqu'à la Manche, auſſi ce fut dans ce voyage que j'appris à faire grand cas de l'eau fraiche.

Pour revenir de cette digreſſion, quand on fait ſa route Sud d'Angleterre, on trouve le vent à l'Eſt-Nord-Eſt, environ le 28. degré de latitude, ou infailliblement entre

ce degré-là & le 24. ſur tout quand le Soleil eſt au Midi de la Ligne; mais aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Eſt quart au Sud, ou à l'Eſt-Sud-Eſt.

Ces vents ſoit qu'ils ſe trouvent au Nord ou au Sud de l'Eſt, ſoufflent avec moderation depuis leur premiere rencontre au 30. ou 28. degré, juſques à ce qu'on vienne au Tropique, où ils ſoufflent avec plus de force, particulierement depuis la latitude du 23. degré, juſqu'au 12. ou 14. où ils ſoufflent conſtamment entre l'Eſt-Nord-Eſt & l'Eſt. Mais entre le 10. ou 12. degré de la Ligne, ils ne ſont pas ſi frais, ni ſi fixes, entre ces pointes du compas. Car aux mois de Juillet & d'Août, les vents de Sud ſoufflent fort ſouvent entre le 11. & 12. degré de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud S. E. & le Sud S. O. ou S. O. Mais aux mois de Decembre & de Janvier le veritable vent reglé ſouffle entre le 3. & 4. degré. Et à meſure que le Soleil reprend ſa courſe vers le Nord, les vents de Sud s'augmentent & approchent du Nord de la Ligne juſqu'au mois de Juillet, qu'il ſe retire peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil eſt dans les ſignes Meridionaux, c'eſt le meilleur tems de l'année pour paſſer de la Ligne au Sud. Car outre l'avantage du vent aliſé qui conduit un Vaiſſeau proche de la Ligne, le vent eſt pour lors plus certain & plus frais, le tems plus beau, & les vents qui en d'autres ſaiſons, ſont entre le Sud-Sud-Eſt & Sud-Sud-Oüeſt, ſont maintenant au Sud-Eſt. Au lieu que dans nos mois d'Eté, il n'y a que des calmes & des tourbillons de vent, qu'on appelle en Langue Eſpagnole Tornados.

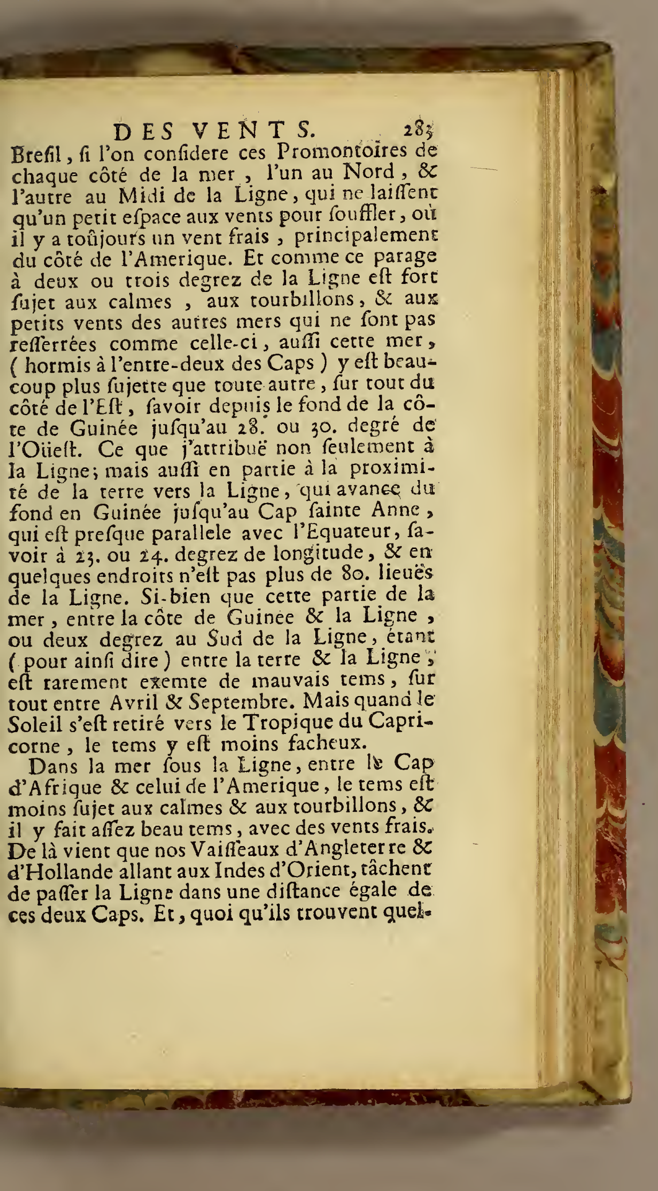
Ce ſont des Grains de vent qui s'élevent

d'ordinaire contre le vent reglé, & qui se forment tout-à-coup; mais qui ne durent pas long-tems. Ils sont si violens, qu'un Vaisseau qui endure ces Grains, portant sur les voiles & sur la manœuvre, court grand risque d'être renversé, ou du moins desemparé. Delà vient qu'en ce cas les Mariniers loin de se servir de l'avantage qu'on pourroit tirer de ce vent, serrent les voiles, en attendant que le coup de vent soit passé. Car, quoi qu'il ne soit pas de durée il pourroit neanmoins faire beaucoup de dommage en peu de tems, par quelque accident imprévû, & quand même il n'arriveroit rien de tel, le danger est ttop grand pour ne pas garder des mesures. C'est beaucoup si un Navire fait un mille, avant que le vent s'appaise tout d'un coup, ou qu'il tourne au Sud. On ne sait même s'il continuëra seulement trois minutes avant qu'il change, & il arrive quelquefois qu'il tourne plus vite que le Vaisseau.

Ce que nous venons de dire des vents de Sud, des calmes & des Tornados, se doit entendre de la partie Orientale de la mer Atlantique, aussi loin du côté de l'Oüest qu'est la longitude de 354 degrez, ou environ. Car plus avant du côté de l'Oüest on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Est, même lors qu'on passe la Ligne, & c'est alors un venr frais. C'est pourquoi nos habiles Officiers de marine du côté de la Guinée, font route au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette longitude. Il y en a pourtant qui approchent de plus prés les côtes de l'Amerique, avant que de passer la Ligne. Nos Officiers dans les Indes Orientales pas-

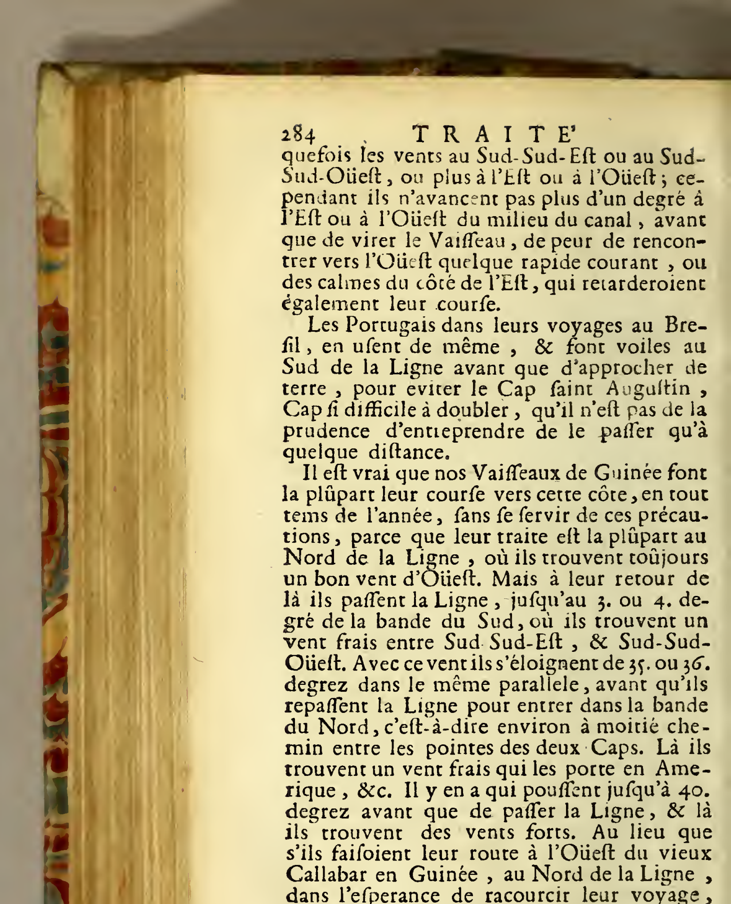
ſent auſſi la Ligne, venant des Indes, prés des côtes de l'Amerique, & trouvent des vents frais au Sud-Eſt toute l'année. Mais quand ils vont aux Indes, ils font leur route Sud depuis l'iſle de ſaint Jago, où d'ordinaire ils font de l'eau, & où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Les vents prés de la Ligne dans la mer des Indes & dans la mer du Sud, different de celui-ci. Cependant ils y ſont auſſi Meridionaux, & par conſequent differens de ce qu'ils ſont dans les parages plus éloignez. Car à 2. ou 3. degrez de chaque côté de la Ligne, les vents ſont d'ordinaire fort incertains. Il y a même frequemment de parfaites Bonaces, ou du moins de trés-petits vents, & quelquefois des Tourbillons dans la mer des Indes. Dans celle du Sud, proche & ſous la Ligne, les vents ſont au Sud à 130. lieuës des côtes; mais je ne ſai comment ils ſont dans un plus grand éloignement. Là il ne ſouffle que de petits vents; mais qui ſont reglez, & le tems y eſt beau entre Mars & Septembre; mais environ Noël ces parages ſont ſujets à des Tornados. Cependant dans l'une & l'autre de ces mers, proche ou même ſous la Ligne, les vents ſont ſouvent au Sud; mais ils ne ſoufflent qu'à deux ou trois degrez de la bande du Nord ou du Sud, horſmis proche de quelque terre. J'ai déja remarqué ci-devant que dans la mer Atlantique les vents de Sud & Sud-Oüeſt ſoufflent quelquefois juſqu'au dix ou douze degré de latitude Septentrionale. Et on ne doit pas s'étonner que les vents de Sud ſoufflent conſtamment prés de la Ligne dans la mer Atlantique entre le Cap verd en Afrique, & le Cap blanc dans le



Brefil, fi l'on confidere ces Promontoires de chaque côté de la mer, l'un au Nord, & l'autre au Midi de la Ligne, qui ne laiffent qu'un petit efpace aux vents pour fouffler, où il y a toûjours un vent frais, principalement du côté de l'Amerique. Et comme ce parage à deux ou trois degrez de la Ligne eft fort fujet aux calmes, aux tourbillons, & aux petits vents des autres mers qui ne font pas refferrées comme celle-ci, auffi cette mer, (hormis à l'entre-deux des Caps) y eft beaucoup plus fujette que toute autre, fur tout du côté de l'Eft, favoir depuis le fond de la côte de Guinée jufqu'au 28. ou 30. degré de l'Oüeft. Ce que j'attribuë non feulement à la Ligne; mais auffi en partie à la proximité de la terre vers la Ligne, qui avance du fond en Guinée jufqu'au Cap fainte Anne, qui eft prefque parallele avec l'Equateur, favoir à 23. ou 24. degrez de longitude, & en quelques endroits n'eft pas plus de 80. lieuës de la Ligne. Si-bien que cette partie de la mer, entre la côte de Guinée & la Ligne, ou deux degrez au *Sud* de la Ligne, étant (pour ainfi dire) entre la terre & la Ligne, eft rarement exemte de mauvais tems, fur tout entre Avril & Septembre. Mais quand le Soleil s'eft retiré vers le Tropique du Capricorne, le tems y eft moins facheux.

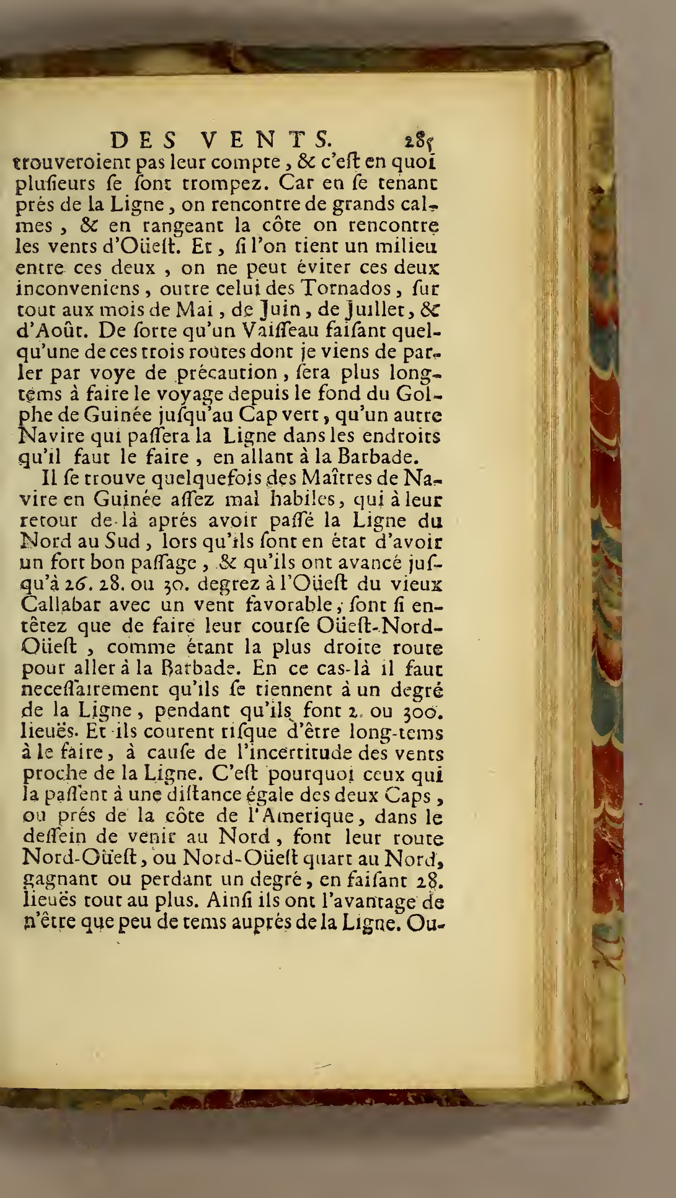
Dans la mer fous la Ligne, entre le Cap d'Afrique & celui de l'Amerique, le tems eft moins fujet aux calmes & aux tourbillons, & il y fait affez beau tems, avec des vents frais. De là vient que nos Vaiffeaux d'Angleterre & d'Hollande allant aux Indes d'Orient, tâchent de paffer la Ligne dans une diftance égale de ces deux Caps. Et, quoi qu'ils trouvent quel-



quefois les vents au Sud-Sud-Eſt ou au Sud-Sud-Oüeſt, ou plus à l'Eſt ou à l'Oüeſt; cependant ils n'avancent pas plus d'un degré à l'Eſt ou à l'Oüeſt du milieu du canal, avant que de virer le Vaiſſeau, de peur de rencontrer vers l'Oüeſt quelque rapide courant, ou des calmes du côté de l'Eſt, qui retarderoient également leur courſe.

Les Portugais dans leurs voyages au Breſil, en uſent de même, & font voiles au Sud de la Ligne avant que d'approcher de terre, pour eviter le Cap ſaint Auguſtin, Cap ſi difficile à doubler, qu'il n'eſt pas de la prudence d'entreprendre de le paſſer qu'à quelque diſtance.

Il eſt vrai que nos Vaiſſeaux de Guinée font la plûpart leur courſe vers cette côte, en tout tems de l'année, ſans ſe ſervir de ces précautions, parce que leur traite eſt la plûpart au Nord de la Ligne, où ils trouvent toûjours un bon vent d'Oüeſt. Mais à leur retour de là ils paſſent la Ligne, juſqu'au 3. ou 4. degré de la bande du Sud, où ils trouvent un vent frais entre Sud-Sud-Eſt, & Sud-Sud-Oüeſt. Avec ce vent ils s'éloignent de 35. ou 36. degrez dans le même parallele, avant qu'ils repaſſent la Ligne pour entrer dans la bande du Nord, c'eſt-à-dire environ à moitié chemin entre les pointes des deux Caps. Là ils trouvent un vent frais qui les porte en Amerique, &c. Il y en a qui pouſſent juſqu'à 40. degrez avant que de paſſer la Ligne, & là ils trouvent des vents forts. Au lieu que s'ils faiſoient leur route à l'Oüeſt du vieux Callabar en Guinée, au Nord de la Ligne, dans l'eſperance de racourcir leur voyage, parce que c'eſt le plus court chemin, ils n'y

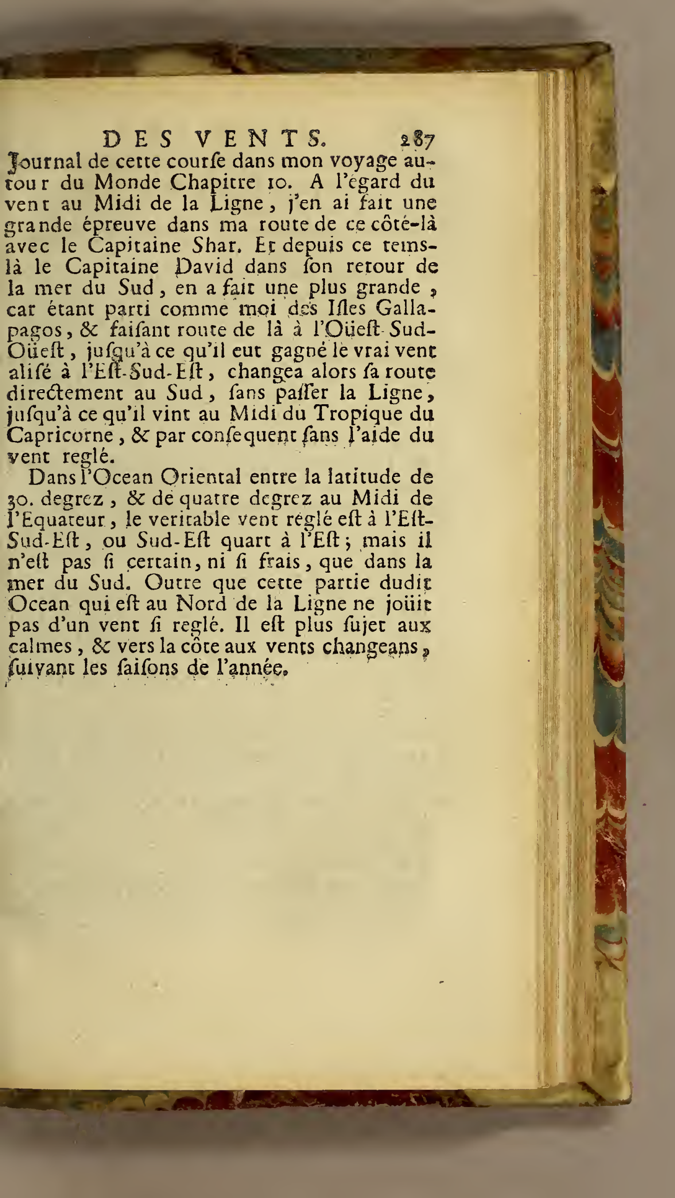


trouveroient pas leur compte, & c'eſt en quoi pluſieurs ſe ſont trompez. Car en ſe tenant prés de la Ligne, on rencontre de grands calmes, & en rangeant la côte on rencontre les vents d'Oüeſt. Et, ſi l'on tient un milieu entre ces deux, on ne peut éviter ces deux inconveniens, outre celui des Tornados, ſur tout aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août. De ſorte qu'un Vaiſſeau faiſant quelqu'une de ces trois routes dont je viens de parler par voye de précaution, ſera plus long-tems à faire le voyage depuis le fond du Golphe de Guinée juſqu'au Cap vert, qu'un autre Navire qui paſſera la Ligne dans les endroits qu'il faut le faire, en allant à la Barbade.

Il ſe trouve quelquefois des Maîtres de Navire en Guinée aſſez mal habiles, qui à leur retour de-là aprés avoir paſſé la Ligne du Nord au Sud, lors qu'ils ſont en état d'avoir un fort bon paſſage, & qu'ils ont avancé juſqu'à 26. 28. ou 30. degrez à l'Oüeſt du vieux Callabar avec un vent favorable, ſont ſi entêtez que de faire leur courſe Oüeſt-Nord-Oüeſt, comme étant la plus droite route pour aller à la Barbade. En ce cas-là il faut neceſſairement qu'ils ſe tiennent à un degré de la Ligne, pendant qu'ils font 2. ou 300. lieuës. Et ils courent riſque d'être long-tems à le faire, à cauſe de l'incertitude des vents proche de la Ligne. C'eſt pourquoi ceux qui la paſſent à une diſtance égale des deux Caps, ou prés de la côte de l'Amerique, dans le deſſein de venir au Nord, font leur route Nord-Oüeſt, ou Nord-Oüeſt quart au Nord, gagnant ou perdant un degré, en faiſant 28. lieuës tout au plus. Ainſi ils ont l'avantage de n'être que peu de tems auprés de la Ligne. Ou-

tre qu'en la paſſant à une diſtance égale des deux Caps, le vent leur manque rarement, parce que dans ces mers il n'a d'autre paſſage qu'entre ces deux Promontoires.

Ce que je viens de dire ſur ce ſujét regarde principalement la mer Atlantique, & plus particulierement les environs de la Ligne, comme étant l'endroit le plus difficile à paſſer dans la route du Sud. Dans les autres mers, comme l'Ocean Oriental & la mer du Sud, on paſſe avec moins de difficulté, parce que ces mers ſont d'une grande étenduë, & l'on n'y trouve point les inconveniens qui ſont inévitables dans la mer Atlantique. A l'égard des vents entre la Ligne & les deux Tropiques, dans l'Ocean Oriental & dans la mer du Sud, ils ſont dans la bande du Sud à l'Eſt-Sud-Eſt, & dans celle du Nord à l'Eſt-Nord-Eſt, comme je l'ai déja remarqué cidevant. Et ce ſont toûjours des vents frais, ſur tout dans la mer du Sud à un degré ou deux de la Ligne, tant Nord que Sud, juſques au Tropique, ou au 30. degré de latitude. Et je puis dire avec aſſurance, que les vents aliſez de la mer Atlantique, ni ceux des mers des Indes Orientales, ne ſont pas ſi certains ni ſi frais en tout tems de l'année, ni dans tous les parages, qu'ils le ſont ici. Car quand on a une fois gagné le vent reglé, & qu'on eſt hors de la portée des vents de côte, on ne manque point de vent frais par tout l'Ocean. Le Capitaine Eaton en a fait l'experience dans ſon voyage des Iſles Gallapagos aux Iſles des Larrons. Sur la fin de l'an 1685. l'experience nous le confirma dans nôtre voyage du Cap Corrientes à Guam l'année ſuivante, comme il paroît par mon



Journal de cette courſe dans mon voyage autour du Monde Chapitre 10. A l'égard du vent au Midi de la Ligne, j'en ai fait une grande épreuve dans ma route de ce côté-là avec le Capitaine Shar. Et depuis ce tems-là le Capitaine David dans ſon retour de la mer du Sud, en a fait une plus grande, car étant parti comme moi des Iſles Gallapagos, & faiſant route de là à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt, juſqu'à ce qu'il eut gagné le vrai vent aliſé à l'Eſt-Sud-Eſt, changea alors ſa route directement au Sud, ſans paſſer la Ligne, juſqu'à ce qu'il vint au Midi du Tropique du Capricorne, & par conſequent ſans l'aide du vent reglé.

Dans l'Ocean Oriental entre la latitude de 30. degrez, & de quatre degrez au Midi de l'Equateur, le veritable vent reglé eſt à l'Eſt-Sud-Eſt, ou Sud-Eſt quart à l'Eſt; mais il n'eſt pas ſi certain, ni ſi frais, que dans la mer du Sud. Outre que cette partie dudit Ocean qui eſt au Nord de la Ligne ne joüit pas d'un vent ſi reglé. Il eſt plus ſujet aux calmes, & vers la côte aux vents changeans, ſuivant les ſaiſons de l'année.

CHAPITRE II.

Des vents reglez qui soufflent sur les côtes.

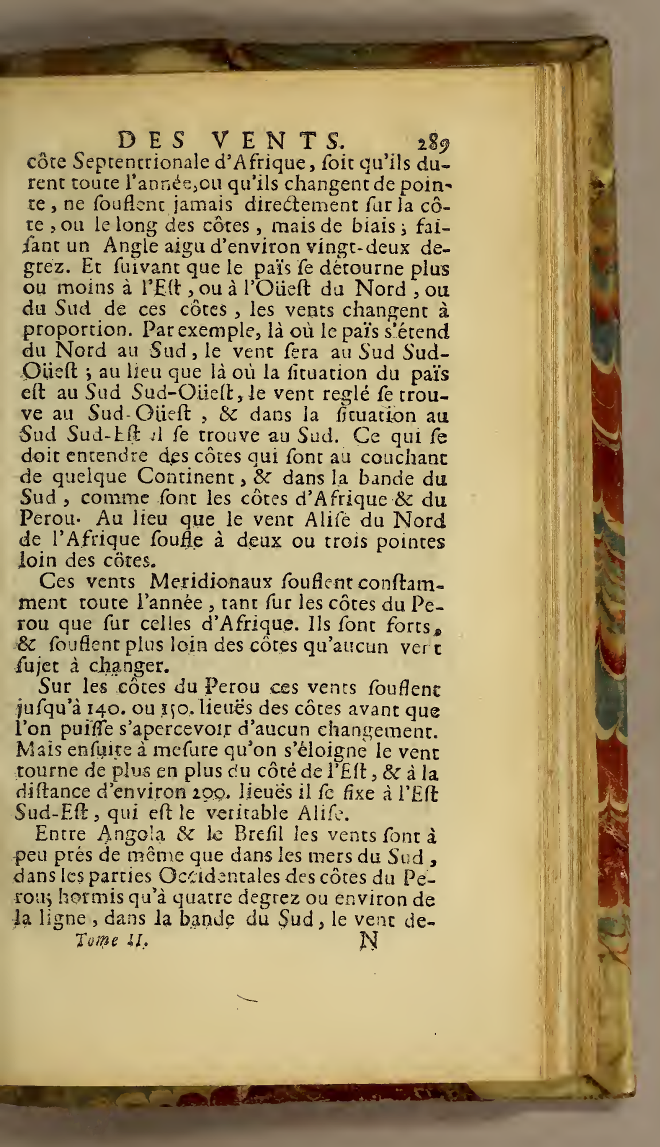
Parallele des parties Meridionales de l'Afrique & du Perou. Les vents reglez soufflent d'un Angle aigu sur cette côte. Les vents autour d'Angola & des mers du Sud à Mexique & dans la Guinée, sont les mêmes. En certains endroits les vents ne changent point. Le Sable s'éleve du rivage vers le Cap blanc en Guinée. Relation des vents alisez de-là jusqu'au Cap Lopes.

LEs vents alisez qui soufflent sur les côtes sont, ou certains ou changeans.

Les côtes qui sont sujettes aux vents alisez certains sont les côtes Meridionales d'Afrique & du Perou, avec partie des côtes de Mexique, & de la Guinée.

Les parties Meridionales de l'Afrique & du Perou sont dans la même latitude, & dans la bande du Sud, leurs côtes courant Nord & Sud, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoi qu'elles ne soient pas paralleles en tout point, à cause de certains caps & détours de terre, les vents ne laissent pas d'y être à peu prés les mêmes sur les côtes, pendant tout le cours de l'année.

Sur la côte d'Angola les vents sont entre le Sud-Oüest & le Sud, & sur la côte du Perou, entre le Sud Sud-Oüest & Sud-Sud-Est. Mais il faut ici remarquer, que les vents reglez qui soufflent sur les côtes, horsmis la côte

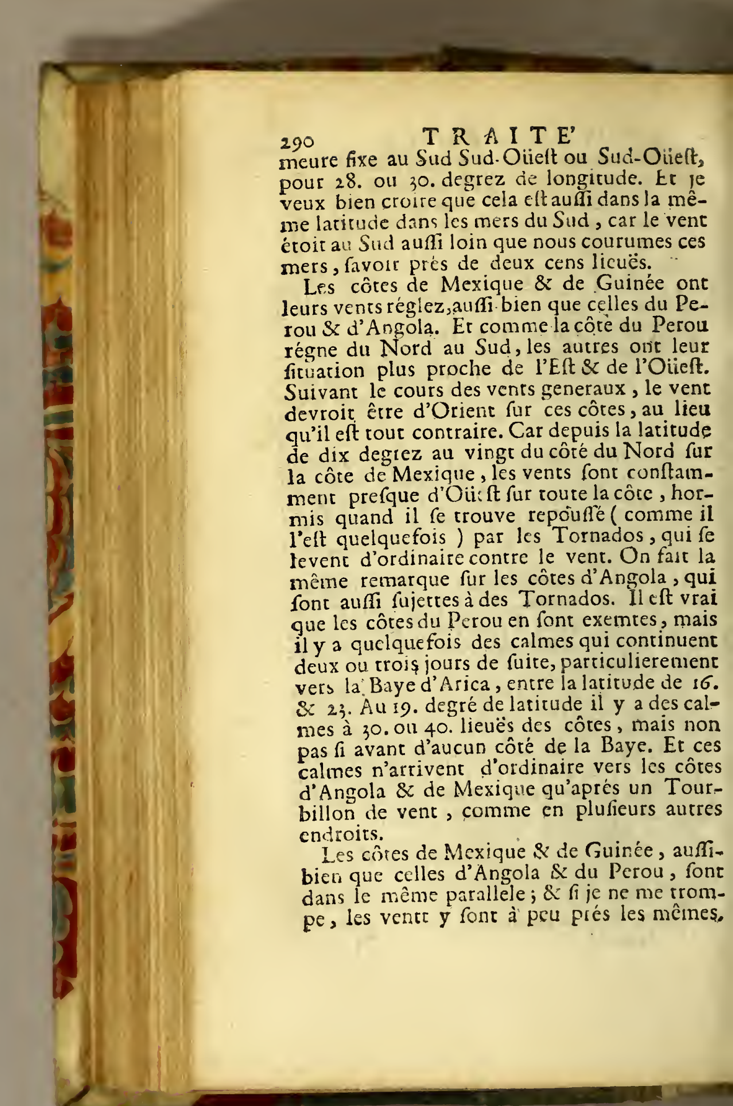


côte Septentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année, ou qu'ils changent de pointe, ne souflent jamais directement sur la côte, ou le long des côtes, mais de biais; faisant un Angle aigu d'environ vingt-deux degrez. Et suivant que le païs se détourne plus ou moins à l'Est, ou à l'Oüest du Nord, ou du Sud de ces côtes, les vents changent à proportion. Par exemple, là où le païs s'étend du Nord au Sud, le vent sera au Sud Sud-Oüest; au lieu que là où la situation du païs est au Sud Sud-Oüest, le vent reglé se trouve au Sud-Oüest, & dans la situation au Sud Sud-Est il se trouve au Sud. Ce qui se doit entendre des côtes qui sont au couchant de quelque Continent, & dans la bande du Sud, comme sont les côtes d'Afrique & du Perou. Au lieu que le vent Alisé du Nord de l'Afrique soufle à deux ou trois pointes loin des côtes.

Ces vents Meridionaux souflent constamment toute l'année, tant sur les côtes du Perou que sur celles d'Afrique. Ils sont forts, & souflent plus loin des côtes qu'aucun vent sujet à changer.

Sur les côtes du Perou ces vents souflent jusqu'à 140. ou 150. lieuës des côtes avant que l'on puisse s'apercevoir d'aucun changement. Mais ensuite à mesure qu'on s'éloigne le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, & à la distance d'environ 200. lieuës il se fixe à l'Est Sud-Est, qui est le veritable Alisé.

Entre Angola & le Bresil les vents sont à peu prés de même que dans les mers du Sud, dans les parties Occidentales des côtes du Perou; hormis qu'à quatre degrez ou environ de la ligne, dans la bande du Sud, le vent de-



meure fixe au Sud Sud-Oüest ou Sud-Oüest, pour 28. ou 30. degrez de longitude. Et je veux bien croire que cela est aussi dans la même latitude dans les mers du Sud, car le vent étoit au Sud aussi loin que nous courumes ces mers, savoir prés de deux cens lieuës.

Les côtes de Mexique & de Guinée ont leurs vents réglez, aussi-bien que celles du Perou & d'Angola. Et comme la côte du Perou régne du Nord au Sud, les autres ont leur situation plus proche de l'Est & de l'Oüest. Suivant le cours des vents generaux, le vent devroit être d'Orient sur ces côtes, au lieu qu'il est tout contraire. Car depuis la latitude de dix degrez au vingt du côté du Nord sur la côte de Mexique, les vents sont constamment presque d'Oüest sur toute la côte, hormis quand il se trouve repoussé (comme il l'est quelquefois) par les Tornados, qui se levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même remarque sur les côtes d'Angola, qui sont aussi sujettes à des Tornados. Il est vrai que les côtes du Perou en sont exemtes, mais il y a quelquefois des calmes qui continuent deux ou trois jours de suite, particulierement vers la Baye d'Arica, entre la latitude de *16.* & 23. Au 19. degré de latitude il y a des calmes à 30. ou 40. lieuës des côtes, mais non pas si avant d'aucun côté de la Baye. Et ces calmes n'arrivent d'ordinaire vers les côtes d'Angola & de Mexique qu'aprés un Tourbillon de vent, comme en plusieurs autres endroits.

Les côtes de Mexique & de Guinée, aussi-bien que celles d'Angola & du Perou, sont dans le même parallele; & si je ne me trompe, les ventt y sont à peu prés les mêmes,

Celles de Mexique & de Guinée commencent par ce détour de terre, où les autres deux terres paralleles finissent. Et, comme le Continent de Mexique commence auprés de Panama, qui est au huit ou neuviéme degré de latitude Septentrionale, aussi cette partie de Guinée dont je parle commence, proche du vieux Callabar, environ quatre ou cinq degrez de la même latitude.

Le païs court quelque cent lieuës à l'Oüest de ces deux endroits. Il est vrai que ce n'est pas sur une même pointe de Compas, à cause des petites pointes de terre, des Bayes & des détours qu'il y a. Cependant les vents réglez qui souflent sur ces côtes, à environ deux pointes de la mer, souflent aussi de l'Oüest sur la côte de Guinée, & cela régulierement. Si-bien que la partie Orientale de cette côte est la côte où le vent donne; & la partie Occidentale, la côte à l'abri du vent. Ce qui est si contraire à l'opinion commune des gens de mer, qu'à moins que d'en faire l'experience eux-mêmes on ne sauroit leur faire avoüer cette verité, qu'ils jugent contraire au cours ordinaire des vents. Car voici comment ils raisonnent. La Barbade est la plus Orientale de toutes les Isles Antilles, c'est pourquoi on dit que les autres sont exposées au vent d'Est. Il est vrai que les vents y sont d'ordinaire à l'Est. Mais ce contre-vent sur les côtes de Guinée surprend la plûpart des Mariniers qui n'ont rien vû d'égal à cela. Il y a d'autres côtes où les vents changent fort peu, comme la côte de Caraccos, & le midi du Golphe de Mexique, c'est-à-dire, dans la Baye de Campéche, & toutes les Isles Antilles. J'avouë qu'il peut y

avoir quelquefois des Boufées de vent d'Oüest ſur ces côtes, mais il n'eſt ni certain, ni de durée.

En effet, ce fut la plus grande difficulté que nous rencontrames dans nôtre courſe des Iſles Gallapagos à l'Iſle de Cocos, dont j'ai parlé dans mon premier Livre.

Mais cette partie de l'Afrique qui eſt entre le Cap Vert au quatorziéme degré de latitude Septentrionale, & le Cap Bayedore au vingt-ſept, eſt ſujette aux vents de Nord, ou entre le Nord & Nord-Eſt, vents fort frais. Delà vient que nos vaiſſeaux de Guinée tâchent de ſe maintenir auprés de cette côte, & doublent ſouvent les Caps. Quand ils ſont arrivez au midi du Cap Blanc, qui eſt environ au vingt & uniéme degré de latitude, ils ſe trouvent quelquefois ſi incommodez d'un certain ſable rouge que le vent enleve de terre, qu'à peine peut-on s'y voir. Leurs ponts en ſont tout couverts, & leurs voiles rougies du ſable qui s'y attache.

Du Cap Vert au Cap S. Anne, qui eſt environ au ſixiéme degré de la bande du Nord, le vent réglé eſt entre Eſt & Sud-Eſt. Du Cap S. Anne juſqu'au Cap Palmas, au quatriéme degré ou environ, il eſt au Sud-Oüeſt. Et de ce Cap au détour de la côte de Guinée, il eſt à l'Oüeſt Sud-Oüeſt. Ici il commence à paſſer au Sud, & juſqu'au Cap Lopes (qui eſt au Midi de la ligne) le vent eſt au Sud-Oüeſt, comme il l'eſt dans toute cette côte, juſqu'au trentiéme degré de la bande du Sud.

Ce que je viens d'avancer en dernier lieu, je le tiens de Monſieur Cauby, qui a fait pluſieurs voyages en Guinée.

CHAPITRE III.

Des Vents de Côte changeans.

Les Côtes où les vents changent. Des vents entre Gratia de Dios & le Cap la Vela. Des vents qui soufflent sur la côte de Bresil, à Panama, aux environs de Natal, au Cap Corientes, & sur la mer rouge. De ceux qui soufflent depuis le Golphe de Perse jusqu'au Cap Comorin. Des Monsons dans les Indes, à la faveur desquels on va d'un païs à un autre. Les vents frais de Mer & de Terre d'un grand usage pour cela. Par quels moyens on fait les voyages de long cours en pleine mer.

ENtre les côtes où les vents sont d'ordinaire changeans, il y a principalement dans le Nouveau Monde cette partie de la côte qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela, la côte de Bresil, & la Baye de Panama dans la mer du Sud. Dans le Vieux Monde, toute la côte depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Les Isles même ont leurs changemens annuels.

Je traiterai de toutes ces côtes par ordre; & je commence par celle qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela, qui est la partie des Indes Occidentales la plus sujette aux vents changeans; mais qui sont bien plus incertains & irreguliers ici que les Monsons (ou Mousons) dans les Indes Orientales, ou les vents changeans sur la côte de Bresil.

Le vent qui soufle d'ordinaire dans la côte

susdite est entre le Nord-Est & l'Est. Il soufle constamment entre Mars & Novembre, hormis quand il se forme de Tornados, ce qui arrive frequemment dans les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, principalement entre la Riviere de Darien & Costarica. Mais du côté du vent le tems est beaucoup plus serein, & le vent plus fort. Entre Octobre & Mars il y a des vents d'Oüest, mais qui ne sont ni certains ni violens. Ils souflent avec moderation quelquefois deux ou trois jours, ou une semaine entiere ; & le vent frais ensuite souflera aussi long-tems. Ces vents regnent principalement aux mois de Décembre & de Janvier. Avant & aprés ces deux mois le vent réglé n'est interrompu que l'espace d'un jour ou deux, environ le tems de la pleine ou nouvelle Lune. Et lors que les vents d'Oüest souflent le plus fort & le plns long-tems dans cette côte, le vent reglé d'Est régne sur mer, comme il fait en tout autre tems. Proche du Cap la Vela, le veritable vent reglé soufle à huit ou dix lieuës de la côte, dans le tems que les vents d'Oüest regnent sur la côte ; hormis quand il arrive un vent fort de Nord, qui repousse le vent réglé sur Costarica, entre laquelle & la riviere de Darien les vents d'Oüest sont plus fréquens, & régnent plus long-tems que vers le Cap la Vela. Ils souflent aussi beaucoup plus loin sur mer, quelquefois jusqu'à vingt ou trente lieuës de la côte.

C'est pourquoi les vaisseaux qui ont un voyage à faire du côté du vent, si leur voyage est de long cours, ils prennent leur tems pour cela lors que les vents d'Oüest prédominent. Autrement ils passent le Golphe de

Floride, & font route au Nord jufques à ce qu'ils viennent à la hauteur où l'on trouve les vents variables. De-là ils font leur route à l'Eft auffi avant qu'ils le jugent à propos, avant que de revenir au Sud. C'eft la route que doivent faire tous ceux qui font le voyage des Indes d'Occident à la Guinée. Si l'on fait voiles de la Jamaïque, il faut traverfer le Golphe de Floride ; mais partant des autres Ifles on n'a qu'à faire route droit au Nord, & le refte comme auparavant. Quand on n'a qu'un petit chemin à faire du côté du vent, on fe fert en tout tems des bifes, ou vents frais de Mer & de terre.

Dans la côte de Brefil les vents font à l'Eft Nord-Eft depuis Septembre jufques au mois de Mars, & au Sud depuis Mars jufques à Septembre.

Dans la Baye de Panama les vents font à l'Eft depuis Septembre jufqu'au mois de Mars, & au Sud ; ou Sud Sud-Oüeft entre Mars & Septembre.

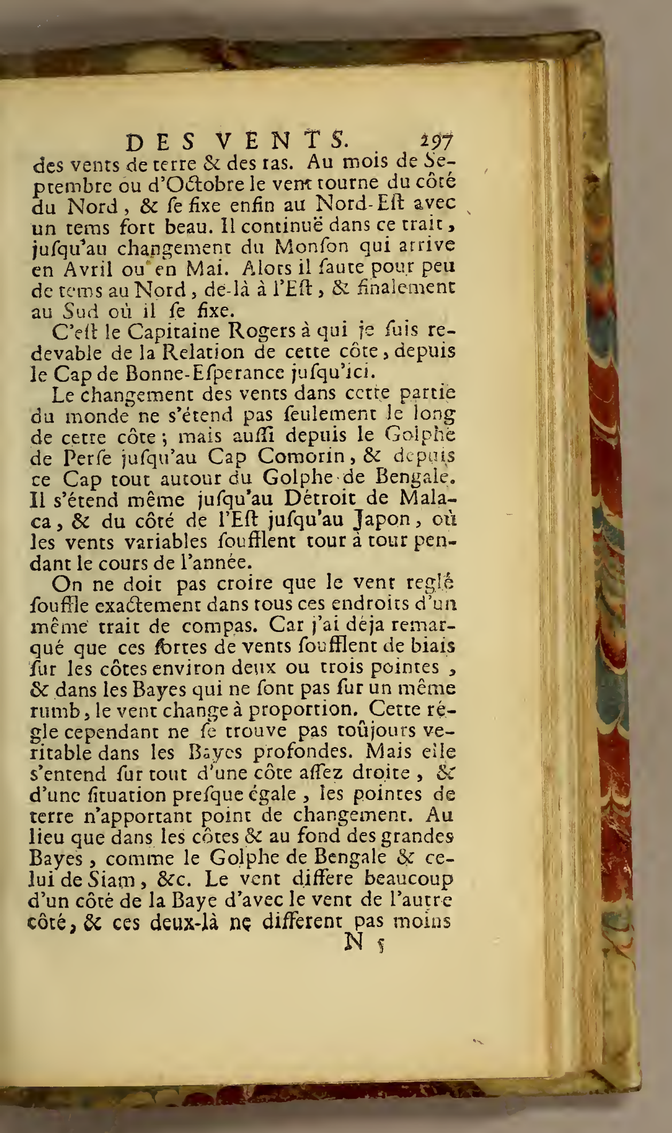
Depuis le Cap de Bonne-Efperance du côté de l'Eft, jufqu'à la riviere Natâl, qui eft au trentiéme degré de la bande du Sud, & au Cap Corrientes au vingt-quatriéme degré de la même latitude, les vents entre Mai & Octobre font conftamment entre Oüeft & Nord-Oüeft, jufqu'à trente lieuës des côtes, mais toûjours plus forts au Nord-Oüeft. Quand le vent paffe au Nord-Oüeft il fait d'ordinaire gros tems, & un tems froid, avec quantité de pluye. Entre Octobre & Mars les vents font à l'Eft, entre Eft Nord-Eft, & Eft Sud-Eft, & alors il fait beau tems. Les vents d'Eft Nord-Eft font frais, mais ceux d'Eft Sud-Eft ne font que de petits vents, qui donnent

de tems à autre quelques gouttes de pluye.

Du Cap Corrientes jusqu'à la mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu s au milieu de Janvier, le plus souvent au Nord, mais sautant souvent de Rumb en Rumb jusques à faire le tour de la Boussole. Les vents les plus forts sont au Nord, la plûpart violens & tempêtueux, avec des bourrasques de pluye. Ils souflent de cette maniere environ l'Isle de Madagascar & les Isles voisines. Avant que ces tempêtes arrivent, la mer d'ordinaire s'enfle du côté du Nord.

Du mois de Janvier jusqu'à Mai, les vents sont au Nord-Est, & Nord Nord-Est le vent frais & le tems fort beau, & depuis Mai jusqu'au mois d'Octobre les vents sont Meridionaux. Aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la Baye : c'est pourquoi les vaisseaux qui passent de ce côté-là dans ces trois mois, doivent se garder de cette côte à cent lieuës pour le moins, pour n'être pas portez par ce Courant dans la Baye. Les calmes durent quelquefois six semaines, mais à cent lieuës de la côte il soufle un vent frais de Sud. A l'entrée de la mer rouge, proche du Cap Guardasui, les vents sont d'ordinaire forcez, & il y fait gros tems, lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde, & que le tems est fort beau, avec un vent frais à dix ou douze lieuës sur mer dudit Cap.

Dans la mer rouge les vents sont forts au Sud-Oüest entre Mai & Octobre, & le Courant est si rapide qu'il est impossible d'entrer pendant tout ce tems-là dans la mer, à moins que de ranger la côte du Sud, où l'on trouve



des vents de terre & des ras. Au mois de Septembre ou d'Octobre le vent tourne du côté du Nord, & se fixe enfin au Nord-Est avec un tems fort beau. Il continuë dans ce trait, jusqu'au changement du Monson qui arrive en Avril ou en Mai. Alors il saute pour peu de tems au Nord, de-là à l'Est, & finalement au Sud où il se fixe.

C'est le Capitaine Rogers à qui je suis redevable de la Relation de cette côte, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'ici.

Le changement des vents dans cette partie du monde ne s'étend pas seulement le long de cette côte; mais aussi depuis le Golphe de Perse jusqu'au Cap Comorin, & depuis ce Cap tout autour du Golphe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Détroit de Malaca, & du côté de l'Est jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour pendant le cours de l'année.

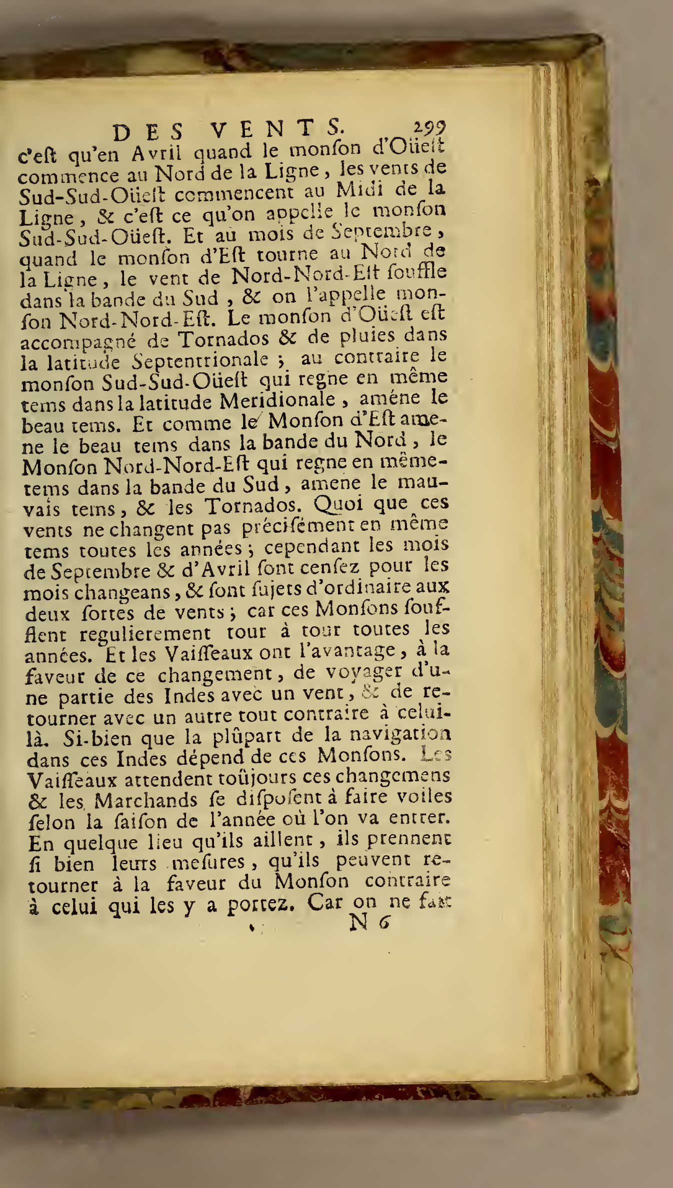
On ne doit pas croire que le vent reglé souffle exactement dans tous ces endroits d'un même trait de compas. Car j'ai déja remarqué que ces sortes de vents soufflent de biais sur les côtes environ deux ou trois pointes, & dans les Bayes qui ne sont pas sur un même rumb, le vent change à proportion. Cette régle cependant ne se trouve pas toûjours veritable dans les Bayes profondes. Mais elle s'entend sur tout d'une côte assez droite, & d'une situation presque égale, les pointes de terre n'apportant point de changement. Au lieu que dans les côtes & au fond des grandes Bayes, comme le Golphe de Bengale & celui de Siam, &c. Le vent differe beaucoup d'un côté de la Baye d'avec le vent de l'autre côté, & ces deux-là ne different pas moins

de celui qui regne en pleine côte. Quoi qu'il en ſoit, ils changent tous dans leurs ſaiſons, ſavoir en Avril & en Septembre, & ſautent à leurs points oppoſez tous en même tems. Mais il faut entendre ceci en pleine côte, car en certaines Bayes la regle generale ſouffre peu de changement.

Dans les Indes Orientales on appelle ces vents variables monſons; l'un monſon d'Eſt, & l'autre monſon d'Oüeſt. Celui-là commence au mois de Septembre, & regne juſqu'au mois d'Avril. Alors il ceſſe, & le monſon d'Oüeſt prend ſa place, qui regne juſqu'au mois de Septembre ſuivant.

L'un & l'autre ſoufflent de biais dans la côte, comme il a déja été dit. Le monſon d'Eſt amene le beau tems, & celui d'Oüeſt la pluie & les tourbillons. Car, comme je l'ai déja remarqué au premier chapitre, quand le Soleil vient au Nord de l'Equateur, tous les païs qui ſont dans cette bande entre les deux Tropiques, ſont ſujets à être couverts de nuages, & incommodez des pluies, au lieu qu'il y fait un tems clair quand le Soleil eſt au Sud de l'Equateur. La plûpart des païs de negoce dans les Indes Orientales, principalement ceux qui ſont dans le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, ſont tous ſujets aux changemens & aux ſaiſons dont je viens de parler; au lieu que les Iſles qui ſont ſous la Ligne, & au Midi entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs ſaiſons oppoſées à celles-là. Mais cela n'empêche pas qu'elles ne changent en même tems.

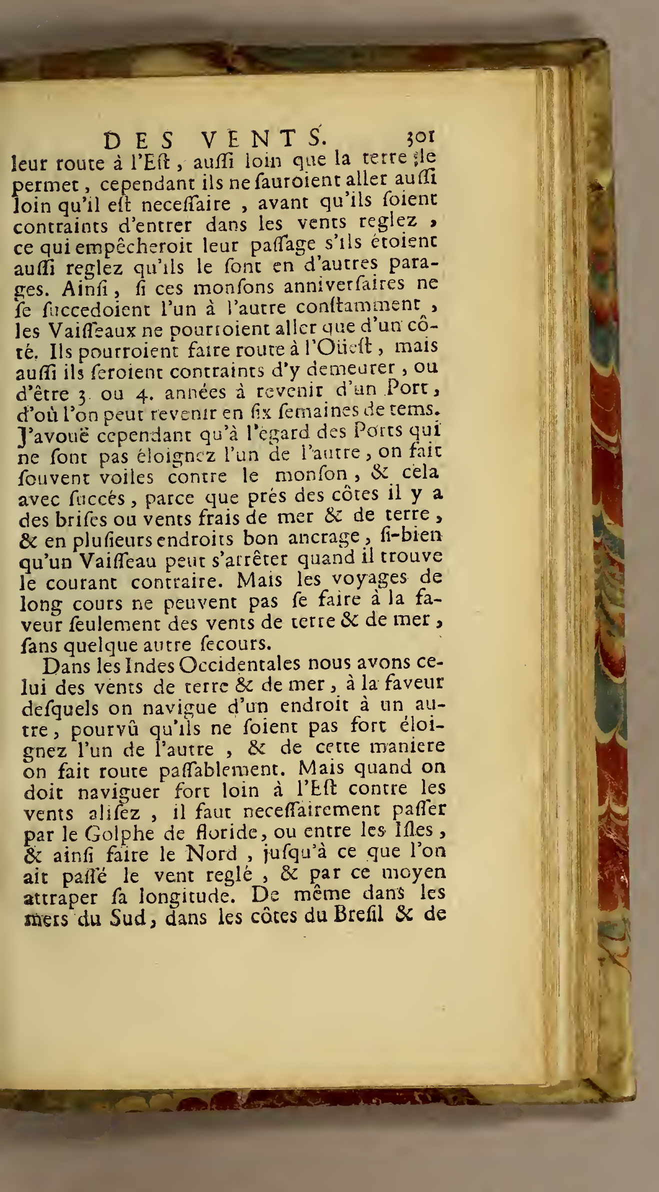
La difference qu'il y a entre les monſons au Nord, & les monſons au Sud de la Ligne,



c'eſt qu'en Avril quand le monſon d'Oüeſt commence au Nord de la Ligne, les vents de Sud-Sud-Oüeſt commencent au Midi de la Ligne, & c'eſt ce qu'on appelle le monſon Sud-Sud-Oüeſt. Et au mois de Septembre, quand le monſon d'Eſt tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Eſt ſouffle dans la bande du Sud, & on l'appelle monſon Nord-Nord-Eſt. Le monſon d'Oüeſt eſt accompagné de Tornados & de pluies dans la latitude Septentrionale; au contraire le monſon Sud-Sud-Oüeſt qui regne en même tems dans la latitude Meridionale, améne le beau tems. Et comme le Monſon d'Eſt amene le beau tems dans la bande du Nord, le Monſon Nord-Nord-Eſt qui regne en même-tems dans la bande du Sud, amene le mauvais tems, & les Tornados. Quoi que ces vents ne changent pas préciſément en même tems toutes les années; cependant les mois de Septembre & d'Avril ſont cenſez pour les mois changeans, & ſont ſujets d'ordinaire aux deux ſortes de vents; car ces Monſons ſoufflent regulierement tour à tour toutes les années. Et les Vaiſſeaux ont l'avantage, à la faveur de ce changement, de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre tout contraire à celui-là. Si-bien que la plûpart de la navigation dans ces Indes dépend de ces Monſons. Les Vaiſſeaux attendent toûjours ces changemens & les Marchands ſe diſpoſent à faire voiles ſelon la ſaiſon de l'année où l'on va entrer. En quelque lieu qu'ils aillent, ils prennent ſi bien leurs meſures, qu'ils peuvent retourner à la faveur du Monſon contraire à celui qui les y a portez. Car on ne fait

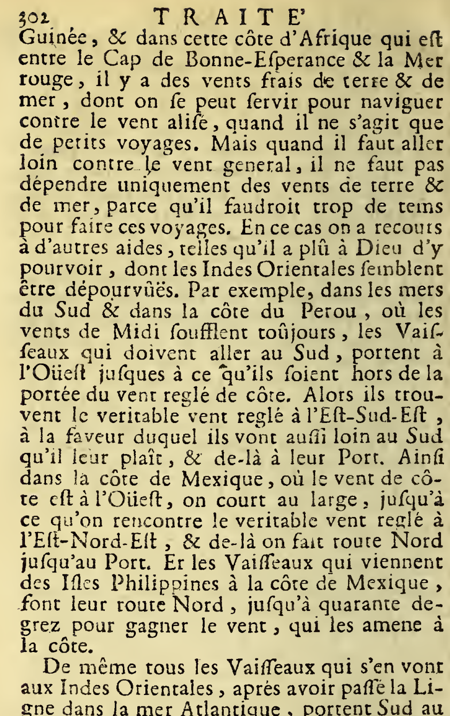
point voiles ici qu'avec le Monſon, l'un ſervant à ſortir d'un lieu, & l'autre à y rentrer. Et je ne puis concevoir comment les Marchands pourroient trafiquer par mer d'un païs à l'autre dans cette partie du monde, ſi ce n'étoit ces monſons changeans. Car comme j'ai dit ci-devant, la plûpart des Royaumes Indiens où l'on fait beaucoup de traites, ſont entre la Ligne & le Tropique du Cancer. Et la terre gît tellement Nord, que les Vaiſſeaux ne peuvent pas attraper le Nord du Tropique, & entrer par ce moyen dans les vents variables, comme on fait dans les Indes Occidentales, quand on doit aller loin à l'Eſt. Il n'y auroit point non plus d'avantage de tenir la mer, comme on fait dans la mer du Sud, parce qu'alors on approcheroit ſi prés de la Ligne, qu'on y ſeroit toûjours ſujet aux calmes & aux Tornados. Que ſi l'on paſſoit la Ligne pour aller dans la bande du Sud, dans la vûë d'achever par-là ſon voyage, il y a apparence qu'on n'y réüſſiroit pas mieux. Car cette partie de la mer qui eſt au Midi de la Ligne eſt expoſée au veritable vent reglé, qui ne manque preſque jamais d'y regner, & ce vent porteroit le Vaiſſeau au Sud au-delà du vent reglé, à la hauteur où les vents commencent à changer. Outre que la mer n'y eſt pas aſſez large pour que les Vaiſſeaux paſſent ſi loin à l'Eſt dans la vûë de gagner leurs Ports.

Car nos Vaiſſeaux des Indes Orientales qui ſont fretez pour Siam, Tonquin, &c. ne peuvent y aller que dans la ſaiſon du monſon d'Oüeſt, quoi qu'ils partent tout droit d'Angleterre. Et quoi qu'aprés avoir paré le Cap ils ayent la commodité de faire

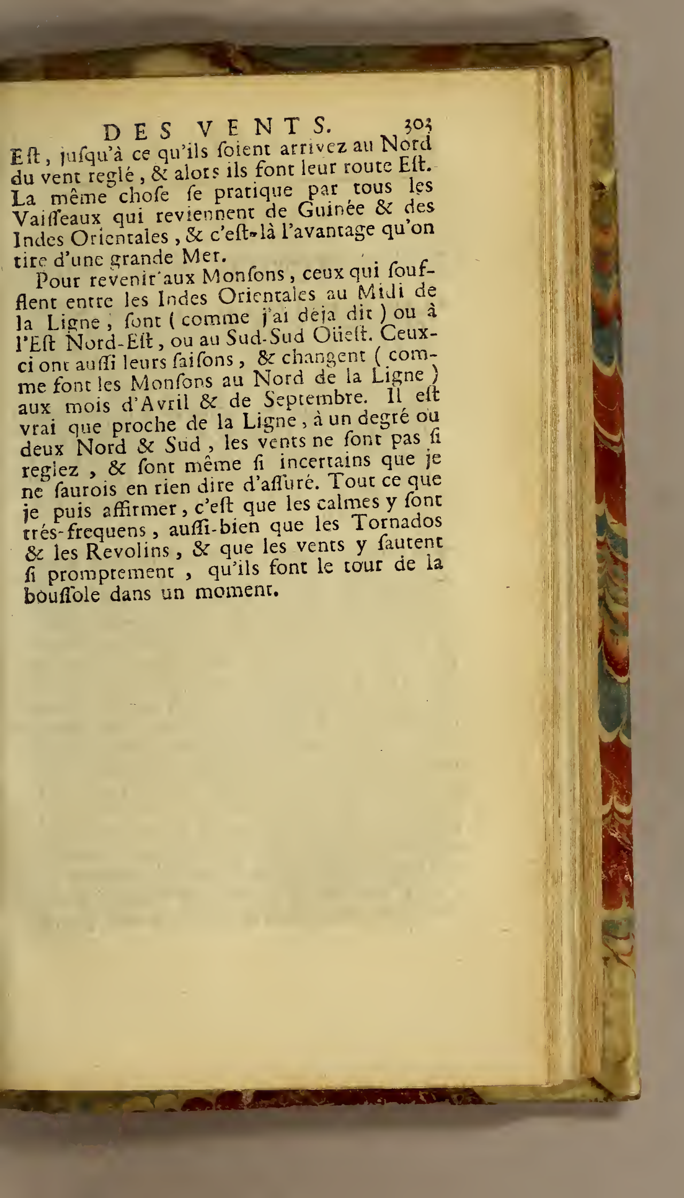


leur route à l'Est, aussi loin que la terre le permet, cependant ils ne sauroient aller aussi loin qu'il est necessaire, avant qu'ils soient contraints d'entrer dans les vents reglez, ce qui empêcheroit leur passage s'ils étoient aussi reglez qu'ils le sont en d'autres parages. Ainsi, si ces monsons anniversaires ne se succedoient l'un à l'autre constamment, les Vaisseaux ne pourroient aller que d'un côté. Ils pourroient faire route à l'Oüest, mais aussi ils seroient contraints d'y demeurer, ou d'être 3. ou 4. années à revenir d'un Port, d'où l'on peut revenir en six semaines de tems. J'avouë cependant qu'à l'égard des Ports qui ne sont pas éloignez l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre le monson, & cela avec succés, parce que prés des côtes il y a des brises ou vents frais de mer & de terre, & en plusieurs endroits bon ancrage, si-bien qu'un Vaisseau peut s'arrêter quand il trouve le courant contraire. Mais les voyages de long cours ne peuvent pas se faire à la faveur seulement des vents de terre & de mer, sans quelque autre secours.

Dans les Indes Occidentales nous avons celui des vents de terre & de mer, à la faveur desquels on navigue d'un endroit à un autre, pourvû qu'ils ne soient pas fort éloignez l'un de l'autre, & de cette maniere on fait route passablement. Mais quand on doit naviguer fort loin à l'Est contre les vents alisez, il faut necessairement passer par le Golphe de floride, ou entre les Isles, & ainsi faire le Nord, jusqu'à ce que l'on ait passé le vent reglé, & par ce moyen attraper sa longitude. De même dans les mers du Sud, dans les côtes du Bresil & de


Guinée, & dans cette côte d'Afrique qui est entre le Cap de Bonne-Esperance & la Mer rouge, il y a des vents frais de terre & de mer, dont on se peut servir pour naviguer contre le vent alisé, quand il ne s'agit que de petits voyages. Mais quand il faut aller loin contre le vent general, il ne faut pas dépendre uniquement des vents de terre & de mer, parce qu'il faudroit trop de tems pour faire ces voyages. En ce cas on a recours à d'autres aides, telles qu'il a plû à Dieu d'y pourvoir, dont les Indes Orientales semblent être dépourvûës. Par exemple, dans les mers du Sud & dans la côte du Perou, où les vents de Midi soufflent toûjours, les Vaisseaux qui doivent aller au Sud, portent à l'Oüest jusques à ce qu'ils soient hors de la portée du vent reglé de côte. Alors ils trouvent le veritable vent reglé à l'Est-Sud-Est, à la faveur duquel ils vont aussi loin au Sud qu'il leur plaît, & de-là à leur Port. Ainsi dans la côte de Mexique, où le vent de côte est à l'Oüest, on court au large, jusqu'à ce qu'on rencontre le veritable vent reglé à l'Est-Nord-Est, & de-là on fait route Nord jusqu'au Port. Er les Vaisseaux qui viennent des Isles Philippines à la côte de Mexique, font leur route Nord, jusqu'à quarante degrez pour gagner le vent, qui les amene à la côte.

De même tous les Vaisseaux qui s'en vont aux Indes Orientales, aprés avoir passé la Ligne dans la mer Atlantique, portent Sud au delà du vent reglé, & de-là font leur course à l'Est vers le Cap. A leur retour des Indes, aprés avoir passé la Ligne au Nord, ils portent Nord avec le vent à l'Est-Nord-



Eſt, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivez au Nord du vent reglé, & alors ils font leur route Eſt. La même choſe ſe pratique par tous les Vaiſſeaux qui reviennent de Guinée & des Indes Orientales, & c'eſt-là l'avantage qu'on tire d'une grande Mer.

Pour revenir aux Monſons, ceux qui ſoufflent entre les Indes Orientales au Midi de la Ligne, ſont (comme j'ai déja dit) ou à l'Eſt Nord-Eſt, ou au Sud-Sud Oüeſt. Ceux-ci ont auſſi leurs ſaiſons, & changent (comme font les Monſons au Nord de la Ligne) aux mois d'Avril & de Septembre. Il eſt vrai que proche de la Ligne, à un degré ou deux Nord & Sud, les vents ne ſont pas ſi reglez, & ſont même ſi incertains que je ne ſaurois en rien dire d'aſſuré. Tout ce que je puis affirmer, c'eſt que les calmes y ſont trés-frequens, auſſi-bien que les Tornados & les Revolins, & que les vents y ſautent ſi promptement, qu'ils font le tour de la bouſſole dans un moment.

CHAPITRE IV.

Des brises ou vents frais, de mer & de terre.

En quoi les vents frais de mer different des veritables vents reglez. Le tems auquel ils se forment, & la maniere dont cela se fait, particulierement à la Jamaïque. Des vents de terre. En quel tems, & de quelle maniere ils se forment, comme à l'Isthme de Darien & à la Jamaïque. Les endroits où ces vents soufflent le plus fort, ou le plus foiblement, comme aux Caps ou pointes de terre, aux grandes Bayes, aux Lagunes, & dans les Isles. Vessies de veau marin en usage, au lieu d'écorces.

LEs vents de mer en general ne sont autre chose que des vents de côtes reglez. Mais ils different en ceci de tous les autres vents reglez, tant ceux qu'on appelle vents generaux, que les côtoyans; c'est que ceux-là soufflent jour & nuit d'une même force, horsmis en cas de Tornados, au lieu que ces vents de mer soufflent le jour, & cessent la nuit. Il y a encore cette difference, que tous les autres vents reglez, tant ceux qui varient que ceux qui ne varient pas, soufflent toûjours à peu prés d'une même pointe. Au lieu que ces vents de mer quand ils se levent le matin, soufflent d'ordinaire comme les vents de côte reglez du même trait de compas, ou environ; mais environ midi ils s'éloignent de 2. 3. ou 4. pointes de la terre, & soufflent presque directement dans la côte. Sur tout quand

il fait beau tems, car c'est alors que les vents de mer sont les plus reglez. Par exemple dans la côte d'Angola qui court presque Nord & Sud, le vent general est du Sud-Sud-Oüest au Sud Oüest, & les vrais vents de mer prés de la côte sont Oüest quart au Sud, ou Oüest Sud-Oüest. Il en est de même de toutes les autres côtes.

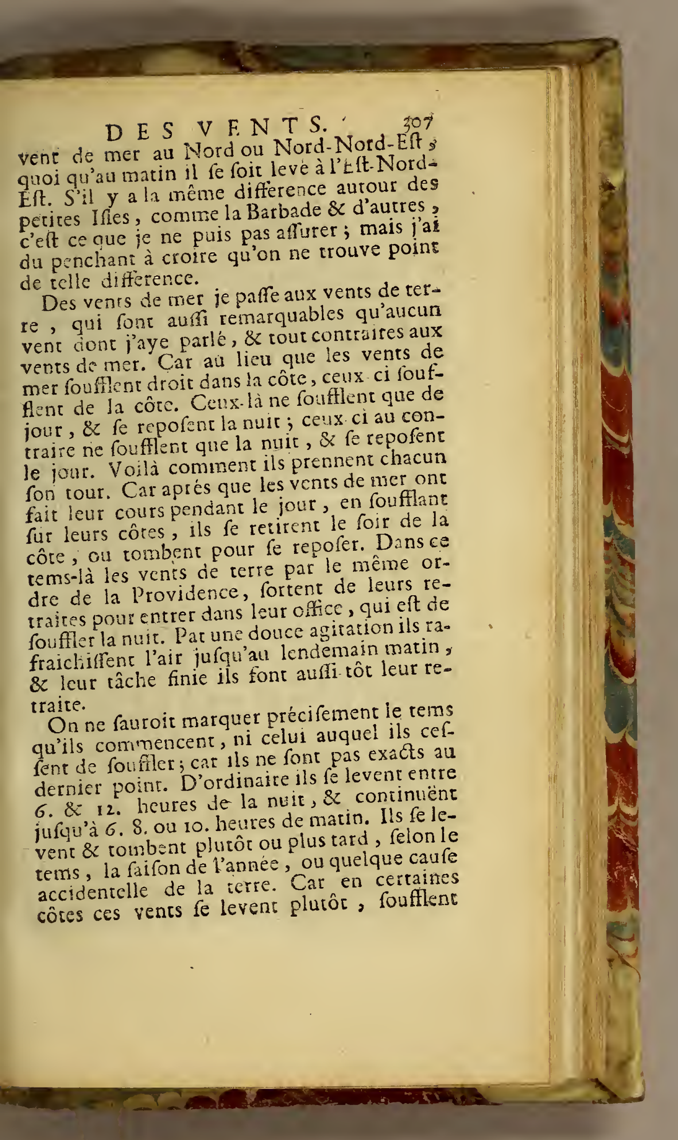
Ces vents de mer se levent d'ordinaire environ les neuf heures de matin, quelquefois plutôt & quelquefois plus tard. D'abord ils s'approchent de terre si doucement, qu'on diroit qu'ils craignent de l'apprpcher. Tantôt ils soufflent d'un air languissant, & comme s'ils craignoient de se rendre incommode, ils font alte, & il semble qu'ils soient sur le point de se retirer. Je me suis souvent diverti sur le bord de la mer à remarquer tous ces mouvemens, & sur mer j'ai eu souvent la satisfaction de profiter de ces vents.

Dans les approches de ce vent la mer qui est entre le vent & la terre, est unie comme du verre. D'abord il frise l'eau tout doucement, en la faisant paroître un peu noirâtre : Une demie heure aprés qu'il a atteint la terre il souffle un peu fort, & ses forces s'augmentent peu à peu jusqu'à douze heures. Alors il est au plus haut degré de sa force, & continuë ainsi jusqu'à deux ou trois heures. Il faut remarquer, qu'environ midi, lors qu'il fait beau, il saute deux ou trois points ou davantage du côté de la mer. Aprés trois heures il commence à perdre ses forces, & vers les cinq heures, plus ou moins, suivant le tems qu'il fait, il cesse, & ne revient que le lendemain.

On attend ces vents avec autant d'assuran-

ce dans leurs propres latitudes, qu'on attend le jour aprés la nuit, & c'eſt rarement qu'ils manquent, horſmis dans la ſaiſon humide. Dans toutes les côtes ſur l'Ocean, ſoit dans les Indes Orientales ou Occidentales, ou dans la Guinée, ils ſe levent au matin & ſe retirent vers le ſoir. Mais les endroits qui en profitent le plus, ſont les Caps, & les pointes de terre, où ces vents ſont les plus forts, où ils ſe levent plutôt, & tombent plus tard qu'ailleurs.

Au contraire les Bayes ſont les endroits où ces vents ont le moins de force, & où ils continuënt le moins. Les Iſles qui ſont le plus à l'Eſt & à l'Oüeſt ont l'avantage de ces vents des deux côtez également. Car ſi le vent eſt au Sud-Oüeſt ou Sud-Oüeſt vers le Sud au Midi de quelque Iſle du côté du Nord, il ſera au Nord-Oüeſt, ou Nord-Oüeſt quart au Nord, s'il fait beau tems. Mais s'il fait mauvais tems le vent ſera à l'Eſt-Sud-Eſt au Midi, & Eſt-Nord-Eſt au Nord de l'Iſle. Il faut cependant remarquer que ce vrai vent de mer ne ſe détourne pas tant, ſi ce n'eſt prés de la côte, comme à la diſtance d'environ 3. ou 4. lieuës; car on ne trouve au-delà que le vrai vent de côte; c'eſt ce que j'ai experimenté en diverſes parties du monde, particulierement dans la Jamaïque, autour de laquelle j'ai fait pluſieurs voyages, tant du côté du Nord que du Sud, où j'ai trouvé par experience que les vents de mer y different beaucoup. Car du côté du Midi j'ai trouvé le vrai vent de mer aprés 12. heures, & dans un trés-beau tems au Sud, ou au Sud-Sud-Oüeſt, quoi qu'au matin il ſe ſoit levé à l'Eſt-Sud-Eſt ou au Sud-Eſt. Et vers le Nord j'ai trouvé le



vent de mer au Nord ou Nord-Nord-Eſt; quoi qu'au matin il ſe ſoit levé à l'Eſt-Nord-Eſt. S'il y a la même difference autour des petites Iſles, comme la Barbade & d'autres, c'eſt ce que je ne puis pas aſſurer; mais j'ai du penchant à croire qu'on ne trouve point de telle difference.

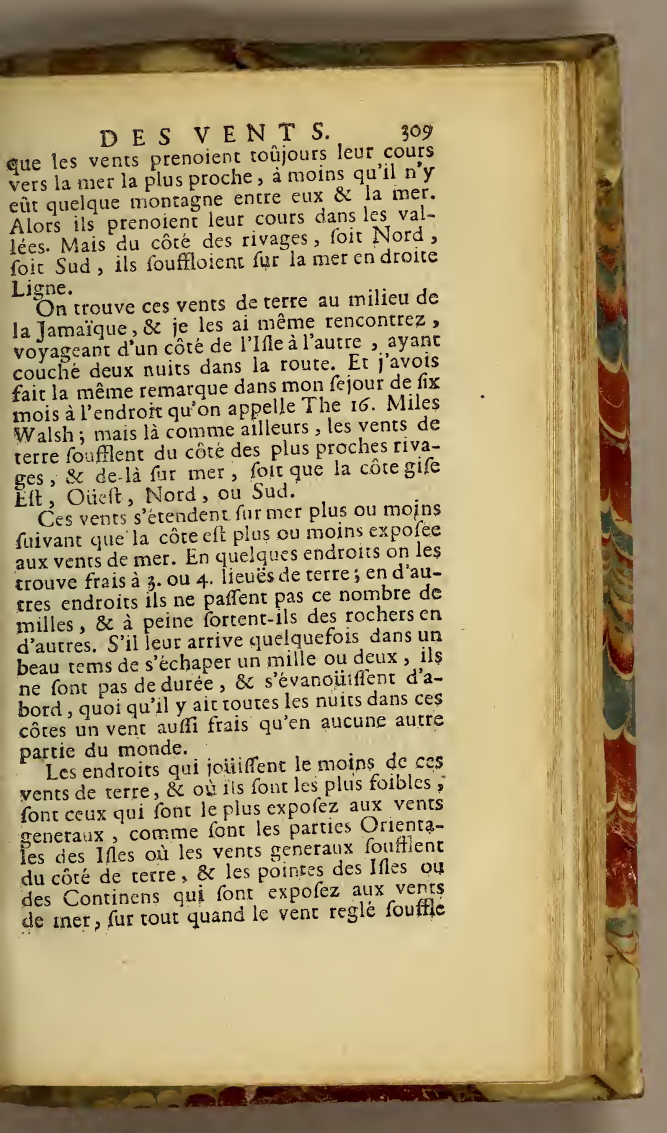
Des vents de mer je paſſe aux vents de terre, qui ſont auſſi remarquables qu'aucun vent dont j'aye parlé, & tout contraires aux vents de mer. Car au lieu que les vents de mer soufflent droit dans la côte, ceux-ci soufflent de la côte. Ceux-là ne soufflent que de jour, & ſe repoſent la nuit; ceux-ci au contraire ne soufflent que la nuit, & ſe repoſent le jour. Voilà comment ils prennent chacun ſon tour. Car aprés que les vents de mer ont fait leur cours pendant le jour, en soufflant ſur leurs côtes, ils ſe retirent le ſoir de la côte, ou tombent pour ſe repoſer. Dans ce tems-là les vents de terre par le même ordre de la Providence, ſortent de leurs retraites pour entrer dans leur office, qui eſt de souffler la nuit. Par une douce agitation ils rafraichiſſent l'air juſqu'au lendemain matin, & leur tâche finie ils ſont auſſi-tôt leur retraite.

On ne ſauroit marquer préciſement le tems qu'ils commencent, ni celui auquel ils ceſſent de souffler; car ils ne ſont pas exacts au dernier point. D'ordinaire ils ſe levent entre 6. & 12. heures de la nuit, & continuënt juſqu'à 6. 8. ou 10. heures de matin. Ils ſe levent & tombent plutôt ou plus tard, ſelon le tems, la ſaiſon de l'année, ou quelque cauſe accidentelle de la terre. Car en certaines côtes ces vents ſe levent plutôt, soufflent

plus fort, & continuënt plus long-tems qu'en d'autres côtes, comme il paroîtra dans la suite.

On les apelle vents de terre, parce qu'ils soufflent de terre, de quelque côté que soit la côte. Et ils soufflent non-seulement prés du rivage; mais aussi dans les parties Mediterranées & éloignées de la mer, comme je l'ai éprouvé dans mes voyages au centre même des païs par où j'ai passé, particulierement dans l'Isthme de Darien, & l'Isle de la Jamaïque que j'ai traversez d'une mer à l'autre. Mais comme ce ne sont que de petits traits de terre au prix des deux Continens de Mexique & du Perou, & de ces grandes regions dans l'Asie & dans l'Afrique, qui sont entre les Tropiques, je ne puis pas déterminer s'il y a des vents de terre comme ceux que j'ai rencontrez dans mes petits voyages. C'est pourquoi je bornerai mon discours dans l'étenduë de ces places & autres, où j'ai fait mes observations.

Dans cette vûë je commencerai par l'Isthme de Darien où j'ai trouvé les vents de terre au milieu du païs, soufflant toute la nuit, & mêmes jusqu'à 10. ou 11. heures du matin, avant que le vent de mer se fit sentir, que j'avois de la peine souvent à découvrir, horsmis par le mouvement des nüées, sur tout lors que j'étois dans une vallée. Aussi c'est dans les valées principalement que je m'apercevois des vents de terre, qui soufloient ici d'un côté, là de l'autre, ou à côté, suivant que les vallées étoient renfermées de montagnes, & cela sans aucun rapport à la mer du Nord ou du Sud. Je remarquai cependant de l'un & de l'autre côté de la terre,



que les vents prenoient toûjours leur cours vers la mer la plus proche, à moins qu'il n'y eût quelque montagne entre eux & la mer. Alors ils prenoient leur cours dans les vallées. Mais du côté des rivages, ſoit Nord, ſoit Sud, ils ſouffloient ſur la mer en droite Ligne.

On trouve ces vents de terre au milieu de la Jamaïque, & je les ai même rencontrez, voyageant d'un côté de l'Iſle à l'autre, ayant couché deux nuits dans la route. Et j'avois fait la même remarque dans mon ſejour de ſix mois à l'endroit qu'on appelle The 16. Miles Walsh; mais là comme ailleurs, les vents de terre ſoufflent du côté des plus proches rivages, & de-là ſur mer, ſoit que la côte giſe Eſt, Oüeſt, Nord, ou Sud.

Ces vents s'étendent ſur mer plus ou moins ſuivant que la côte eſt plus ou moins expoſée aux vents de mer. En quelques endroits on les trouve frais à 3. ou 4. lieuës de terre; en d'autres endroits ils ne paſſent pas ce nombre de milles, & à peine ſortent-ils des rochers en d'autres. S'il leur arrive quelquefois dans un beau tems de s'échaper un mille ou deux, ils ne ſont pas de durée, & s'évanoüiſſent d'abord, quoi qu'il y ait toutes les nuits dans ces côtes un vent auſſi frais qu'en aucune autre partie du monde.

Les endroits qui joüiſſent le moins de ces vents de terre, & où ils ſont les plus foibles, ſont ceux qui ſont le plus expoſez aux vents generaux, comme ſont les parties Orientales des Iſles où les vents generaux ſoufflent du côté de terre, & les pointes des Iſles ou des Continens qui ſont expoſez aux vents de mer, ſur tout quand le vent reglé ſouffle

de biais vers la côte. Car ces pointes de terre qui avancent le plus dans la mer, sont aussi les plus exposées aux vents qui viennent de la mer, & sentent le moins les vents qui viennent de terre.

J'apporterai quelques exemples de l'un & de l'autre, commençant par les pointes de terre au Nord-Est & Sud-Est de la Jamaïque. Ces pointes sont dans la partie Orientale de l'Isle, l'une à l'extrêmité du côté Septentrional vers l'Est, & l'autre à l'extrêmité du Sud aussi vers l'Est. Dans ces endroits on s'apperçoit rarement du vent de terre, ni même au bout de l'Isle entre-deux, horsmis prés de terre. C'est ce qui embarasse fort les chaloupes de la Jamaïque qui negocient autour de l'Isle, lors qu'elles arrivent-là, & qui fait que les Mariniers maudissent ces pointes de terre, s'imaginans follement qu'il y a quelque Demon. Toute leur ressource quand le vent de terre leur manque, c'est d'attraper le vent de mer, qui souffle pendant le jour. Pour le faire ils sont quelquefois deux ou trois jours de suite. Et quand ils reviennent au Port-Royal, ils se vantent autant de leur fatigue que s'ils avoient été un mois entier à doubler le Cap de Bonne-Esperance. Ce n'est pas que les Mariniers de la Jamaïque ne soient vigoureux & adroits. Leurs bâtimens d'ailleurs sont bons voiliers, & j'ose dire que pour de petits bâtimens de traite ce sont les meilleurs qu'il y ait dans les Etats de Sa Majesté Britannique.

La pointe qui porte le nom de Pedro au Midi de l'Isle est une autre pointe trés-difficile à doubler à un Vaisseau venant des parties Occidentales de l'Isle. Cette pointe s'étend

fort avant dans la mer, & n'eſt pas ſeulement privée des vents de terre; mais s'il y a quelque courant qui porte à terre, il faut que les Navigateurs ſurmontent cet obſtacle. Pour le faire ils font de plus grands détours que pour doubler les deux premieres pointes du Nord-Eſt & Sud-Eſt, ce qu'ils ne font jamais ſans beaucoup d'imprecations. Il y a eu même des Capitaines d'Armateurs, qui aprés leurs derniers efforts pour parer cette pointe, s'en ſont approchez, & ont déchargé leurs canons, pour tuër ce vieux Démon qu'ils s'imaginoîent être là exprés pour incommoder la navigation. J'ai jugé à propos d'en faire la relation, pour faire voir ſeulement l'ignorance de certains hommes qui n'ont pû pénetrer la raiſon de ce grand obſtacle. Et pour ne pas laiſſer le Lecteur dans l'ignorance ſur un ſujet de cette nature, je raporterai ici quelques autres exemples. Le côté Septentrional de Jucatan, à l'entrée de la Baye de Campêche, eſt une autre preuve des méchans vents de terre, & il eſt à remarquer que d'ordinaire, là où les vents de terre ſoufflent peu, les vents de mer ſont auſſi fort foibles. Cette verité ſe prouve en partie par ce que j'ai remarqué de ces vents ſur cette côte entre le Cap Catoche, & le Cap Condecedo à l'entrée de la Baye de Campêche, qui ſont à 80. lieuës l'un de l'autre, la terre y courant Eſt & Oüeſt. C'eſt une côte droite, également expoſée par tout au vent general, qui eſt ici communément Eſt-Nord-Eſt. Au couchant de ces Caps les vents de mer & de terre ſe ſuccedent tour à tour auſſi regulierement qu'en toute autre côte. Il eſt vrai que les autres vents, à l'égard des Rumbs,

font fort particuliers ici. Car le vent de mer y est au Nord-Est, & comme les vents reglez côtoyant le vent de terre à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est quart à l'Est. Au lieu que si les vents étoient ici comme dans les autres côtes, les vents de mer seroient au Nord-Nord-Est, quelquefois au Nord, & les vents de terre au Sud-Sud-Est & Sud, comme ils le sont en effet prés de terre. Et quand il leur arrive de s'en éloigner, ils n'en sont que plus foibles. La terre dans cette côte est basse & unie, & les vents de terre y sont passablement forts prés de la mer.

Les Caps sur la côte du Perou dans la mer du Sud sont une autre preuve que les pointes joüissent rarement des vents de terre. Je ne citerai pour cet effet que le Cap Passao à 8. minutes de latitude Meridionale, le Cap S. Lorenzo à un degré, & le Cap Blanc au trois. J'ai passé devant ces Caps diverses fois & en differentes saisons. Mais je n'y ai jamais trouvé aucun vent de terre quoi qu'entre ces Caps il y en ait de fort bons, & les Vaisseaux qui font route Sud contre le vent se trouvent bien embarassez, sur tout prés du Cap Blanc qui est le plus exposé. On ne peut en venir à bout qu'à force de bouliner, & s'il y a quelque courant, on est quelquefois 15. jours ou 3. semaines à passer le Cap. Les Vaisseaux Espagnols, qui ont d'ordinaire d'assez méchantes voiles, sont obligez, quand leurs voiles sont rompuës, de relâcher jusqu'à Guyaquil pour les racommoder. Nous eûmes bien de la peine à surmonter ces difficultez, quelques bonnes que fussent nos voiles, & j'ose dire que nous manœuvrions nos Vaisseaux dans

ces

ces mers beaucoup mieux que les Eſpagnols.

Aprés avoir cité pluſieurs endroits qui n'ont point de vents de terre, ou qui n'en ont du moins que de trés-petits, je parlerai maintenant de ces endroits où l'on trouve les meilleurs & les plus forts vents de terre, & enſuite de ceux où ces vents ne ſont que fort moderez. Ainſi, par le giſement de la côte on pourra juger ſi l'on en peut eſperer un bon vent de terre ou non.

Les plus forts vents de terre ſe trouvent d'ordinaire dans les Golphes ou grandes Bayes, dans les grands Lacs qui ſont dans le païs; & parmi un aſſemblage de petites Iſles ſur le bord de la mer. A l'égard des Bayes, je commence par celle de Campêche, entre le Cap Condecedo & le païs montagneux de S. Martin. Ici les vents de terre ſont auſſi forts à la diſtance de deux ou trois lieuës ſur mer, qu'en aucun autre endroit de ma connoiſſance. Au milieu de la Baye, où la terre court Eſt & Oüeſt, les vents de mer ſont au Nord, & ceux de terre au Sud. Ils commencent à ſoufler à ſept ou huit heures du ſoir, & continuent juſqu'à huit ou neuf heures du matin, ſur tout dans la ſaiſon ſeche. Dans cette Baye il y a une Iſle, qn'on appelle en Anglois Beef Iſland, ou l'Iſle des Bœufs, à cauſe du grand nombre de Bœufs & de Vaches que produit cette Iſle, où les vents de terre ſont ſi frais, & portent la ſenteur de ces bêtes ſauvages ſi loin, que des Patrons de navire faiſant voiles la nuit prés de cette côte, ont reconnu par cette ſenteur l'endroit où ils étoient, & y ont moüillé l'ancre d'abord, pour aller le lendemain à l'Iſle de Triſt; au lieu que ſans ce ſecours ils ſe ſeroient détournez, en portant trop loin à l'Oüeſt,

Dans tout le fond du Golphe de Mexique, depuis le païs montagneux de ſaint Martin juſqu'à la Vera-Cruz, & de là au Nord juſqu'à la riviere de Meſſaſſippi, il y a auſſi de bons vents de terre & de mer. Il en eſt de même du Golphe de Honduras, & de preſque toute la côte entre ce Golphe & le Cap la Vela, hormis les Caps & les pointes de terre entre deux, où ce vent manque plus ou moins, ſuivant que les pointes ſont plus ou moins expoſées aux vents de mer.

Dans la mer du Sud, les Bayes de Panama, Guiaquil, Paita, &c. ont leurs vents frais de terre & de mer. Mais il y a des endroits, particulierement la Baye de Paita ; où les vents de terre ne ſe levent qu'à minuit. Il eſt vrai qu'ils ſont toûjours frais, continuant juſques à ſept ou huit le matin, & ſoufflant ainſi regulierement tout le long de l'année. Au lieu que dans le Golphe de Panama, & dans toutes les Bayes & côtes du Nord de l'Amerique, dont je viens de parler, ils ne ſont pas ſi certains dans la ſaiſon humide que dans la ſeche.

La Baye de Campêche nous fournira auſſi des exemples des vents de terre qui ſoufflent dans les Lagunes, ou petites Bayes. Par exemple, la Lagune de Triſt de neuf ou dix lieuës de longueur, & trois de largeur, ſeparée de la mer par l'Iſle de Triſt. Ici les vents de terre ſoufflent dans la ſaiſon ſeche, depuis cinq ou ſix heures au ſoir, juſqu'à neuf ou dix de matin. Dans cette Lagune il y en a deux autres qui en ſont ſeparées par des terres baſſes. Dans ces Lagunes les vents de terre ſont plus frais, & ceux de mer plus foibles & de moindre durée que dans la Lagune de Triſt.

Il arrive même quelquefois que les vents de terre y soufflent tout le jour. Dans la Lagune de Maracaybo, du côté du Cap Alta Vela, les vents de terre sont aussi fort frais, & continuënt long-temps. On peut dire la même chose de la Lagune de Venizuella, ou Comana.

Dans ces Lagunes le vent souffle quelquefois trois ou quatre jours, & autant de nuits de suite, & elles semblent imposer silence aux vents de mer de ce côté-là, qui soufflent fort cependant sur mer. Et s'il leur arrive de s'échaper quelquefois dans ces Lagunes ce n'est que pour peu de tems. D'autre part, là où les Caps & les pointes de terre sont les plus exposées aux vents de mer, les vents de terre en approchent moins; que les vents de mer n'approchent de ces Lagunes. Il ne faut pas oublier ici le havre de la Jamaïqne, où il y a de fort bons vents de terre. Ce havre est environné d'un côté d'une grande Langue de terre sablonneuse, & de plusieurs petites Isles à l'entrée du havre. Au milieu il y a un Lac assez profond, où les vents de mer & de terre soufflent constamment, à la faveur desquels les Bateliers vont & viennent à pleines voiles. Le vent de mer les méne à Legami ou au Passage-Fort, & le vent de terre les en ramene: c'est pourquoi les passagers qui ont affaire d'un côté ou d'autre attendent le vent qui leur est propre, à moins que leurs affaires ne pressent; en ces cas ils vont à la rame, contre le vent de mer. Et quoi que les vents de terre ne manquent guére, ou qu'ils se levent quelquefois fort tard, c'est rarement que les Bateliers attendent au delà de l'heure fixe, savoir sept ou huit heu-

tes. Il eſt vrai que les vents de terre ſe levent quelquefois à trois ou quatre heures;mais cela n'arrive gueres qu'aprés un Tourbillon de terre.En voila aſſez pour ce qui regarde les vents de terre dans les Bayes & dans les Lacs.

A l'égard des Iſles je ne ferai mention ici que de deux endroits.Savoir un,les deux Clefs de Cuba, qui ſont de petites Iſles au Midi de Cuba,qni regnent Eſt & Oüeſt,ou à peu prés ces pointes, ſuivant le giſement de l'Iſle, environ 70. lieuës, & qui s'en éloignent plus de vingt lieuës en quelques endroits. Parmi ces Iſles, depuis la plus éloignée juſqu'à Cuba il y a des vents de terre fort frais, qui ſe levent de bonne heure ſur le ſoir,& qui ſouflent tard le matin. Deux. Les Iſles de Sambalo, entre le Cap Samblas & l'Iſle d'Or. Quoi qu'elles ne ſoient pas ſi nombreuſes que les Clefs de Cuba, elles ne laiſſent pas que d'être rafraichies par de bons vents de terre, preſque auſſi frais que ceux des Clefs de Cuba.

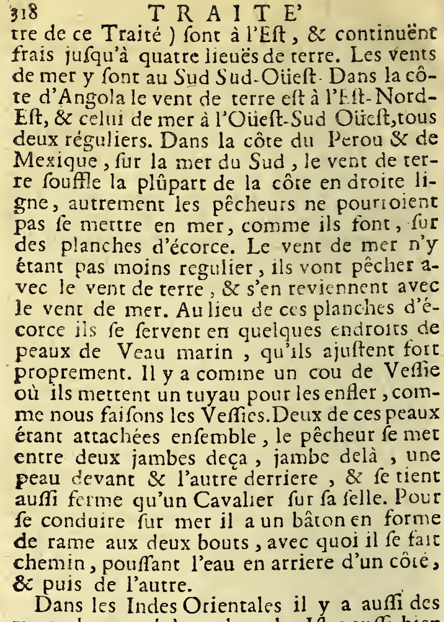
Je paſſe maintenant aux vents de terre qui ſouflent avec moderation, aprés avoir fait voir ce que je ſai par ma propre experience, que les Caps & Promontoires qui avancent le plus dans la mer, ſont auſſi les plus expoſez aux vents de mer, & par conſequent que les vents de terre y ſont plus foibles qu'ailleurs, principalement dans les Bayes profondes & les Lagunes dans la terre, ou parmi les petites Iſles. Il s'agit maintenant de faire voir de quelle maniere les vents de terre ſouflent dans les côtes qui ſont plus unies.

Suivant les pointes & les détours des côtes, les vents de terre ſont auſſi plus forts ou plus foibles. La côte de Caraccos, par exemple, eſt une côte auſſi droite qu'il y en ait, ce-

pendant elle eſt pleine de petites Bayes, qui ſont diviſées entr'elles par un pareil nombre de chaînes de montagnes, qui avancent de chaque côté dans la Baye. Hors de ces Bayes le vent eſt frais le ſoir ou le matin, mais à côté des Promontoires il fait calme; quoi que le vent friſe l'eau de côté & d'autre, & que par des bouffées interrompuës il faſſe quelquefois avancer un navire. Aprés qu'on a regagné le vent dans la Baye prochaine; on paſſe d'abord l'entrée de cette Baye juſqu'à l'autre Promontoire, où l'on ſe trouve ſurpris par un autre calme.

Ces Bayes n'ont pas plus d'un mile, ou d'un demi mile de largeur, & les Promontoires n'ont guére plus de largeur. Ceux qui ſont entre les Bayes ont des rochers eſcarpez contre la mer, & là où ſont ces rochers j'ai rarement trouvé des vents de terre. Mais ailleurs où les Bayes avancent le plus dans la terre, on trouve les vents de terre plus forts & de plus grande durée. Au lieu que la où les pointes avancent le plus dans la mer, les vents de mer prédominent, & ceux de terre ſe font peu ſentir. Quand on ſe tient prés de terre, & qu'on porte au vent, on ſent un vent moderé; mais aprés qu'on a fait un mile ſur mer, plus ou moins, & qu'on a paſſé le Cap, on ſent un vent ſi frais qu'à peine peut-on tenir contre; mais la nuit on trouve un vent frais du côté de terre, quoi qu'en approchant du Cap on ſe trouve ſurpris par un calme, ou que l'on rencontre (comme il arrive quelquefois) un vent de mer.

Les vents de terre du côté de la Guinée. entre le Cap ſaint Anne & le Cap Palmas, (dont j'ai fait mention au deuxiéme Chapi-



tre de ce Traité) ſont à l'Eſt, & continuënt frais juſqu'à quatre lieuës de terre. Les vents de mer y ſont au Sud Sud-Oüeſt. Dans la côte d'Angola le vent de terre eſt à l'Eſt-Nord-Eſt, & celui de mer à l'Oüeſt-Sud Oüeſt, tous deux réguliers. Dans la côte du Perou & de Mexique, ſur la mer du Sud, le vent de terre ſouffle la plûpart de la côte en droite ligne, autrement les pêcheurs ne pourroient pas ſe mettre en mer, comme ils font, ſur des planches d'écorce. Le vent de mer n'y étant pas moins regulier, ils vont pêcher avec le vent de terre, & s'en reviennent avec le vent de mer. Au lieu de ces planches d'écorce ils ſe ſervent en quelques endroits de peaux de Veau marin, qu'ils ajuſtent fort proprement. Il y a comme un cou de Veſſie où ils mettent un tuyau pour les enfler, comme nous faiſons les Veſſies. Deux de ces peaux étant attachées enſemble, le pêcheur ſe met entre deux jambes deça, jambe delà, une peau devant & l'autre derriere, & ſe tient auſſi ferme qu'un Cavalier ſur ſa ſelle. Pour ſe conduire ſur mer il a un bâton en forme de rame aux deux bouts, avec quoi il ſe fait chemin, pouſſant l'eau en arriere d'un côté, & puis de l'autre.

Dans les Indes Orientales il y a auſſi des vents de mer réglez, dans les Iſles auſſi-bien que dans le Continent. Dans les Iſles, comme à Bantam dans l'Iſle de Java, à Achin dans celle de Sumatra, & en pluſieurs endroits de l'Iſle Mindanao. Dans le Continent on les trouve reglez, particulierement au Fort ſaint George, ſur la côte de Coromandel. Là le vent de terre ſouffle en droite ligne de la côte, & le vent de mer droit dans

la côte. Quelquefois il souffle de biais, & environ Noël il est d'ordinaire au Nord-Est, ou Nord-Nord-Est. C'est dans cette pointe que je trouvai le vent quand j'approchai de cette côte, & comme j'en fus averti par avance par Monsieur Conventri, étant pour lors dans son bâtiment, j'approchai de terre à dix ou douze lieuës au Nord du Fort, & j'eus un vent de mer frais pour me conduire à la rade.

Il suffit d'avoir allegué ces exemples pour montrer de quelle maniere ces vents de terre soufflent ordinairement dans cette Zone, & je ne saurois aller au détail sans passer les bornes que je me suis prescrites dans ce Traité. Je me suis attaché particulierement aux Indes d'Occident & aux mers du Sud, parce que ces vents de terre y sont d'un plus grand usage que dans les Indes Orientales, où l'on se sert assez rarement de ces vents contre les Monsons.

Au reste, il faut avoüer que ces vents de terre & de mer sont un effet particulier de la Providence dans cette partie du Monde, où les vents generaux régnent d'une maniere, que sans le secours de ces vents on ne pourroit y naviguer; au lieu que par leur moyen on fait jusqu'à deux ou trois cens lieuës: particulierement de la Jamaïque à la Lagune de Trist dans la Baye de Campêche, & de Trist à la Jamaïque, malgré le vent general. Mais aussi c'est un des plus longs voyages qui se fassent à la faveur de ces vents. Si un bâtiment de la Jamaïque va à Trist, dans le dessein de porter du bois de ce païs-là à Curaçao, alors il traverse le Golphe de Floride.

C'est ce que font aussi les Espagnols venant

de quelque endroit du Golphe de Mexique à l'Isle de Cuba. Ils passent le Golphe, & font route au Nord jusqu'à ce qu'ils se trouvent hors de la portée du vent Alisé, & alors ils courent à l'Est aussi loin qu'il leur plaît. On fait la même route de la Jamaïque à la Barbade, quoi qu'on tourne quelquefois du côté des Isles Antilles, à la faveur des vents de terre & de mer, qui servent aussi à passer de Porto-bello à Carthagêne, à sainte Marthe, & à tout autre endroit, pourvû qu'il n'y ait pas une trop grande distance. A la faveur de ces vents on fait aussi tout le tour des Isles, où l'on peut aller d'un endroit de l'Isle à un autre en peu de tems.

Dans la mer du Sud les Espagnols, dans leurs voyages de Panama à Lima, font voiles jusques au Cap Blanc, à la faveur de ces vents. Mais, dans tous leurs voyages au midi de ce Cap, ils courent au large pour gagner le vent Alisé.

Les Mariniers qui voyagent dans les Indes Occidentales dans de petits bâtimens, se promettent un bon vent de terre des broüillards qui se répandent sur la terre avant la nuit. Et c'est un certain présage d'un bon vent de terre, quand un broüillard épais croupit sur la surface de la terre, & paroît comme une fumée : autrement le vent sera foible & de peu de durée cette nuit-là. Mais on ne prend guere connoissance de cela que quand il fait beau tems : car dans la saison humide on voit souvent les broüillards croupir tout le jour sur la terre, sans qu'il y ait aucun vent de terre ou de mer. On s'attend aussi à un bon vent de terre, quand on voit un Tornado dans l'aprés-midi, lors qu'il fait beau tems.

Ces vents de terre ſont fort froids, & mêmes beaucoup plus froids que les vents de mer, quoi que ceux-ci ſoient toûjours plus forts. Il eſt vrai que les vents de mer ſont fort rafraichiſſans, & d'un grand ſoulagement dans ces climats chauds, où le plus fort de la chaleur du jour eſt entre 9. 10. ou 11. heures du matin, dans l'intervale entre les deux briſes, lors que le tems eſt d'ordinaire calme. Alors on a peine à reſpirer, juſqu'à ce que le vent ſe leve pour moderer la chaleur. Et ſur le ſoir, aprés que le vent de mer a ceſſé, il fait une grande chaleur juſqu'à ce que le vent de terre ſe leve, ce qui n'arrive quelquefois qu'à minuit, ou même plus tard.

De-là vient que quand on va ſe coucher dans ces païs-là, on ſe deshabille tout nud. Dans la Jamaïque les petites gens étendent des nattes à leurs portes, ou à la court, & y couchent la nuit.

Au Fort S. George dans les Indes Orientales ils portent leurs petits lits à la Cour, & y repoſent la nuit. Les Matelots à bord couchent ſur le tillac juſqu'à ce que le vent ſe leve.

Dans la Jamaïque, & au Fort S. George, quand le vent de terre commence à ſouffler, on ſe couvre de quelque couverture, outre l'oreiller qu'on tient ſur ſon eſtomac, ou entre les bras. Mais les Matelots aprés avoir bien travaillé toute la journée, paſſent ſouvent la nuit entiere à l'air, tout nuds & ſans couverture, ſur tout quand ils ont un peu bû. Et le lendemain à peine peuvent-ils bouger, étant tous engourdis de froid. De-là vient le flux de ſang, qui en tuë quantité. Ainſi meurent pluſieurs braves gens de mer, & c'eſt

grand pitié que les Patrons de Navire prennent si peu de soin de leurs équipages, au lieu de mettre ordre que les Matelots ne couchent jamais alerte.

CHAPITRE V.

Des Brises qui ne soufflent qu'en certaines Côtes, & dans quelques Saisons de l'année ; & de certains Vents, qui produisent d'étranges effets.

Des vents qu'on nomme Summasenta dans la Baye de Campêche. Des vents aux Côtes de Carthagene. Des Propogajos. Vents qui soufflent dans les côtes de Mexique. Des Terrenos, dans la côte de Coromandel, dans celle de Malabar ; mais en differente saison, & dans le Golphe de Perse. Des Hermatans, dans la côte de Guinée.

JE commence par les vents nommez Summasenta, qui soufflent dans la Baye de Campêche. Ils ne soufflent qu'aux mois de Février, de Mars & d'Avril, & que dans cette Baye, entre le païs montagneux de saint Martin, & le Cap Condecedo, dont la distance est d'environ 120. lieuës. Ils ne sont proprement ni vents de mer, ni de veritables vents de terre ; mais on peut dire qu'ils approchent de ceux-ci, parce qu'ils soufflent de terre en partie. Ces vents sont d'ordinaire à l'Est-Sud-Est au milieu de la Baye, où la côte court Sud Sud-Est ; mais de-là jusqu'au Cap Condecedo, elle court Nord-Est, ou Nord

Nord-Eſt quart au Nord. Si bien que, par rapport à la terre d'où ils viennent, on peut les appeller là vents de terre, quoi qu'à l'égard de leur durée ils different également des vents de terre & de mer. Car ces vents de Summaſenta durent trois ou quatre jours, quelquefois une ſemaine entiere, jour & nuit avant qu'ils ceſſent. D'ordinaire ce ſont des vents frais & ſecs, & les Vaiſſeaux qui partent de Triſt à la faveur de ces vents, arrivent au Cap de Condecedo en trois ou quatre jours. Ce qu'ils ne ſauroient faire en tout autre tems à moins de huit ou dix jours, à la faveur des vents de terre & de mer.

Ces vents de Summaſenta, ſont d'ordinaire plus froids que les vents de mer; mais ils ne ſont pas ſi froids que ceux de terre, quoi qu'ils ſoient plus forts que ces deux ſortes de vent. Je ne me ſuis jamais apperçû que ces vents cauſent plus d'alteration dans nos corps que les autres vents. Quand ils ſouflent dans la côte, les marées ſont fort baſſes, principalement dans les Lagunes de Triſt; de ſorte que les bâtimens qu'on employe pour charger les Vaiſſeaux de bois de teinture, ſont obligez faute d'eau de s'arrêter, & d'amener le bois à flot ſur les Lagunes.

Dans la côte de Carthagene il y a un vent tout particulier aux mois d'Avril, de Mai, & de Juin, ſi violent, que les Vaiſſeaux ne ſauroient ſortir de cette côte tant qu'il dure. Sa plus grande fureur eſt depuis le milieu du Canal juſqu'à Hiſpaniola, & de-là preſque juſqu'aux côtes de Carthagene. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas ſi violent à 3. ou 4. lieuës de terre, ſur tout le matin & le ſoir. D'ordinaire il ſe leve avant le jour, quelquefois

à 3. ou 4. heures, & continuë jusqu'à 9. 10. ou 11. heures de la nuit. De cette maniere il souffle 10. ou 11. jours de suite d'une grande force, & semble imposer silence au vent de terre, qui n'ose souffler que tout doucement par auprés, & qui ne dure que trés-peu de tems. De sorte que depuis 10. ou 11. heures de la nuit, jusqu'à trois du matin, il ne fait aucun vent à une lieuë de terre ; mais à trois ou quatre lieuës plus loin, on commence à sentir le vent de mer, & plus prés un petit vent de terre. Ce vent est à l'Est-Nord-Est, comme le vent alise ; au lieu que le vent de mer est au Nord-Est quart au Nord, ou Nord Nord-Est.

Pendant que ce vent regne le Ciel paroît fort clair, & sans nuées. Il ne faut pas douter neanmoins qu'il ne soit embrumé d'une maniere imperceptible, parce qu'alors le Soleil ne fait pas une ombre noire sur la terre, & qu'il paroît même fort rouge le matin ou le soir, quand il est prés de l'horison. Il est vrai qu'il arrive quelquefois ; mais fort rarement, que le Ciel se trouve couvert de petits nuages quand ce vent souffle, qui se resolvent quelquefois en petite pluie. Quoi que ce vent soit si violent dans la côte de Carthagene, les brises ne laissent pas de souffler comme à l'ordinaire à la distance ci-dessus marquée, les vents de terre & de mer suivant toûjours leur cours naturel. Quant aux côtes d'Hispaniola ou de la Jamaïque, elles ne sont point incommodées de ce vent furieux qu'à moitié chemin du canal, commes je l'ai déja dit.

Il ne m'est jamais arrivé d'être sur cette côte pendant que ce vent regnoit ; mais j'en

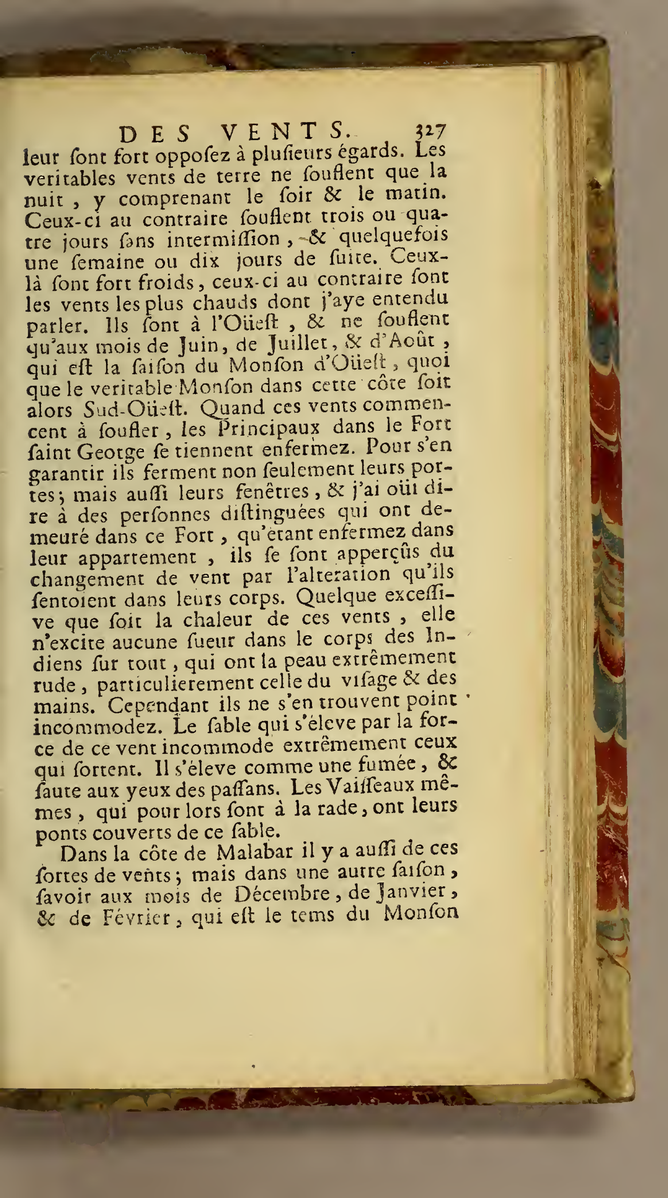
ſuis ſi bien informé, que je n'ai aucun lieu d'en douter. C'eſt une choſe d'ailleurs ſi connuë de tous les gens de mer & de tous les Armateurs de la Jamaïque, qu'ils apellent un babillard par dériſion, une briſe de Carthagene. J'ai connu deux ou trois perſonnes, à qui on ne donnoit que ce nom-là, & que je n'ai connuës que par ce nom pendant pluſieurs mois dans le Vaiſſeau où j'étois.

Quelques-unes de nos Fregates Angloiſes qui avoient été envoyées à la Jamaïque ont éprouvé la force de ce vent, quand le Gouverneur les a envoyées à cette côte pour des affaires d'importance. Faiſant voiles entre Porto-Bello & Carthegene, & étant à dix lieuës de Carthagene, elles trouverent un vent de mer ſi fort, qu'elles furent contraintes de carguer leurs hautes voiles, & enfin de les ſerrer. On fut obligé de faire la même choſe des baſſes voiles. Elles furent huit ou dix jours à faire autant de lieuës, mêmes avec bien de la peine, les voiles & le cordage étant fort endommagez. Il ne ſera pas peut-être mal à propos de rapporter à ce ſujet, ce qui ſe paſſa à la Jamaïque l'an 1679. durant mon ſejour dans cette Iſle. Une Eſcadre de Fregates Françoiſes commandées par le Comte d'Eſtrées, arriva à la Jamaïque, & demanda permiſſion au Gouverneur d'y faire proviſion d'eau & de bois. Cette Eſcadre n'étoit partie, en dernier lieu, que du petit Guaves. On s'étonna fort qu'elle manquât ſi-tôt de proviſions, & l'on ne manqua pas de faire cette objection. La réponſe fût, que l'Eſcadre étant partie du petit

Guaves pour aller aux côtes de Carthagene, dans le deſſein de la côtoyer, elle y rencontra une briſe ſi forte, qu'on ne pût y reſiſter. Ainſi étant obligez de relâcher, & n'étant pas en leur pouvoir de rentrer dans le petit Guaves, ils étoient venus à la Jamaïque, pour s'y pourvoir d'eau & de bois, & pour paſſer de-là à travers le Golphe. Cependant c'étoit le ſentiment des Pilotes de la Jamaïque, que le tems de la briſe étoit paſſé il y avoit plus d'un mois. Mais le Gouverneur ne laiſſa pas pour cela de permettre aux François de faire leur proviſion d'eau & de bois à la Baye de Bluefield, & envoya un certain Monſieur Stone Pilote, pour les y conduire.

Dans la côte de Mexique ſur la mer du Sud, entre le Cap blanc, au 9. degré 56. minutes de latitude Septentrionale, & Realejo, au 11. degré de la même latitude, à la diſtance de 80. lieuës l'un de l'autre, eſt le vent que les Eſpagnols appellent Popogajos, & qui ne ſe fait ſentir qu'aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet. Il ſoufle jour & nuit ſans intermiſſion, quelquefois trois ou quatre jours, ou une ſemaine de ſuite. C'eſt un vent frais, mais qui n'eſt pas violent. Je l'ai éprouvé dans ma route de la Baye de Caldera au ſuſdit Realejo, & j'en fais mention au Chapitre V. de mon Voyage autour du Monde. Il étoit alors au Nord.

Dans la côte de Coromandel aux Indes Orientales ſont les vents que les Portugais appellent Terrenos, parce qu'ils ſouflent de terre. Ce ne ſont pas pourtant ces vents de terre dont j'ai traité ci-devant, car ils



leur ſont fort oppoſez à pluſieurs égards. Les veritables vents de terre ne ſouflent que la nuit, y comprenant le ſoir & le matin. Ceux-ci au contraire ſouflent trois ou quatre jours ſans intermiſſion, & quelquefois une ſemaine ou dix jours de ſuite. Ceux-là ſont fort froids, ceux-ci au contraire ſont les vents les plus chauds dont j'aye entendu parler. Ils ſont à l'Oüeſt, & ne ſouflent qu'aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui eſt la ſaiſon du Monſon d'Oüeſt, quoi que le veritable Monſon dans cette côte ſoit alors Sud-Oüeſt. Quand ces vents commencent à ſoufler, les Principaux dans le Fort ſaint Geotge ſe tiennent enfermez. Pour s'en garantir ils ferment non ſeulement leurs portes; mais auſſi leurs fenêtres, & j'ai oüi dire à des perſonnes diſtinguées qui ont demeuré dans ce Fort, qu'étant enfermez dans leur appartement, ils ſe ſont apperçûs du changement de vent par l'alteration qu'ils ſentoient dans leurs corps. Quelque exceſſive que ſoit la chaleur de ces vents, elle n'excite aucune ſueur dans le corps des Indiens ſur tout, qui ont la peau extrêmement rude, particulierement celle du viſage & des mains. Cependant ils ne s'en trouvent point incommodez. Le ſable qui s'éleve par la force de ce vent incommode extrêmement ceux qui ſortent. Il s'éleve comme une fumée, & ſaute aux yeux des paſſans. Les Vaiſſeaux mêmes, qui pour lors ſont à la rade, ont leurs ponts couverts de ce ſable.

Dans la côte de Malabar il y a auſſi de ces ſortes de vents; mais dans une autre ſaiſon, ſavoir aux mois de Décembre, de Janvier, & de Février, qui eſt le tems du Monſon

d'Eſt, ou Nord-Eſt. Car alors le vent d'Eſt qui eſt le veritable monſon de cette ſaiſon, vient de terre dans cette côte, qui eſt au Couchant, comme celle de Coromandel eſt à l'Orient de ce grand Promontoire des Indes.

Le Golphe de Perſe n'eſt pas moins remarquable que les côtes dont je viens de parler, par cette ſorte de vent qui ſouffle ici aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, dans la ſaiſon du monſon d'Oüeſt; mais qui ſurpaſſe en chaleur celui deſdites côtes. De-là vient que les Marchands d'Europe qui ſont ici dans les Ports du Roi de Perſe quittent leurs demeures, & ſuſpendent leurs affaires, pendant cette grande chaleur. Ils s'en vont à Iſpahan juſqu'à ce qu'elle ſoit paſſée. Mais leurs Serviteurs ſont contraints de l'eſſuyer, auſſi-bien que les Mariniers des Vaiſſeaux qui ſont là. On dit que les Officiers ſe ſervent de cuves pleines d'eau pour s'y coucher, & qu'ils y cachent leurs corps pour prévenir les mauvaiſes impreſſions de ce vent. Je ne me ſuis jamais trouvé pendant cet excès de chaleur dans ces côtes, étant parti du Fort ſaint George avant la ſaiſon de ces vents.

Dans la côte de Guinée il y a les Harmatans, une ſorte de vent de terre particulier. Au lieu que les vents dont je viens de parler, ſont remarquables par leur grande chaleur, celui ci au contraire eſt cruellement froid & perçant. J'en ai eu une relation de pluſieurs perſonnes qui ont fait traitte en Guinée; mais plus particulierement de Mr. Greenhil, Commiſſaire de la Flote du Roi à Portsmouth, un homme penetrant & de grande experience. A ma Requête il a eu la

bonté de m'envoyer la relation qui ſuit, où il s'explique non-ſeulement ſur les Harmatans; mais auſſi ſur tous les autres vents qui ſoufflent dans cette côte.

Lettre de Mr. GREENHILL.

MONSIEUR,

J'Ai été ſi incommodé de la goute depuis mon retour chez moi, que je n'ai pû vous répondre plûtôt. Maintenant que je me porte un peu mieux, je veux bien tâcher de vous ſatisfaire ſur les Harmatans dans la côte de Guinée. Ce vent commence de ſouffler entre la fin de Décembre, & le commencement de Février, jamais plûtôt ou plus tard. Il continuë quelquefois deux ou trois jours, & s'il dure juſqu'à cinq jours, (ce qui eſt fort rare) c'eſt tout au plus. C'eſt un vent ſi froid & ſi perçant, qu'il ouvre les jointures des planchers de nos chambres, les côtez & les ponts de nos Navires qui ſont au-deſſus de l'eau, d'une maniere à y fourrer la main facilement. Dans cet état ils continuënt tant que le Harmatan dure, enſuite tout ſe rejoint comme auparavant. Pour prévenir les effets pernicieux de ce vent, les Habitans, tant ceux du païs que les Etrangers, ſont obligez de ſe tenir chez eux tant qu'ils ſoufflent, & tâchent de s'en garentir, en ne laiſſant point entrer d'air dans leurs demeures. Il faut que ce ſoit un cas bien extraordinaire, qui les oblige de ſortir une ſeule fois pendant que ce vent domine, qui n'eſt pas moins fatal au bétail, dont la vie dé-

pend du soin des proprietaires, en leur fournissant un asile. Autrement ils courent risque de perdre tout leur bétail, & cela dans trés-peu de tems.

J'en fis l'épreuve par accident, en exposant une couple de chevres à l'apreté de ce vent, qui moururent dans l'espace de 4. heures ou environ. Les hommes mêmes qui n'ont pas les commoditez necessaires, ou qui ne s'oignent pas le corps de quelque huile douce, pour corriger l'intemperie de l'air, ne peuvent pas respirer si librement qu'en tout autre tems, étant presque suffoquez par l'acidité de l'air. D'ordinaire ce vent est entre l'Est & l'Est-Nord-Est, sans approcher plus du Nord. Il est toûjours frais, & soufle d'une même force, sans éclairs, sans tonnerre, & sans pluye. Le Soleil ne luit point tant qu'il domine, & le tems est toûjours couvert. Quand il expire, le vent alisé (qui est toûjours dans cette côte à l'Oüest-Sud-Oüest & Sud-Oüest) revient, & le tems est comme à l'ordinaire.

La côte d'Afrique, depuis le Cap des Palmes jusqu'au Cap Formosa, court Est, & Est quart au Nord. C'est aussi prés de ces pointes d'où le vent de terre soufle dans cette côte, qui commence ordinairement vers les 7. heures du soir, & dure toute la nuit jusqu'à peu prés la même heure de matin. Dans cette intervalle on est incommodé de broüillards puans qui s'élevent du rivage, mais qui sont d'abord dissipez au retour des vents de mer, qui souflent vigoureusement jusqu'à cinq heures du soir.

Il faut remarquer ceci en general, qu'ici & en tout autre endroit de la Zone Torride (sui-

vant toutes mes obſervations) le vent eſt attiré par la terre. Car là où une Iſle, ou une pointe de terre eſt à peu prés d'une forme circulaire, les vents de mer & de terre ſe trouvent diametralement oppoſez au lieu où l'on eſt. De ſorte que ſi on eſt au Midi, le vent de mer ſera au Midi, & le vent de terre au Nord quand il vient regulierement.

Lors qu'on veut gagner la côte, on tâche de gagner le Cap Mont ou Cap Miſerada, qui eſt à environ 18. lieuës à l'Eſt-Sud-Eſt de la côte. Enſuite on double le Cap des Palmes, d'où la terre court Eſt quart au Nord; & le Courant va ſur cette pointe juſqu'au fond du Golphe. Pour ſortir de la côte, on tâche (s'il eſt poſſible) d'attraper S. Thomas, pour faire route de-là, peut-être 3. ou 4. degrez au Midi de la Ligne. Car plus on va au Midi, plus on trouve les vents forts, & plus avantageux, pour s'éloigner de la côte d'Afrique. Au lieu que ceux qui courent Nord trouvent beaucoup plus de calmes, qui retardent beaucoup leur voyage. On continuë dans ces latitudes, ou à peu prés, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu entre le 25. & 30. degré à l'Oüeſt du Cap Lopez de Gonſalvo, & de-là on croiſe derechef, pour aller, ſoit en Angleterre, ſoit aux Indes Occidentales. Remarquez en paſſant, que quand on eſt venu juſqu'à l'Oüeſt dudit Cap, & dans la bande du Sud, le Courant porte au Nord, & le vent eſt à l'Eſt Sud-Eſt, juſqu'au 20. degré de latitude; au lieu que dans la bande de Nord le vent eſt à l'Eſt Nord-Eſt, juſqu'au même degré de latitude. Et je n'ai remarqué aucun changement des Courans, hormis dans la ſaiſon des Tornados,

qui tournent le courant du côté du vent. Ce n'eſt pas que la Lune quand elle eſt pleine ou nouvelle, n'y puiſſe avoir la même influence qu'elle a en d'autres endroits ; mais je ne m'en ſuis jamais apperçû.

Ces Tornados arrivent ordinairement au commencement d'Avril, & la côte d'Or en eſt rarement exemte juſqu'au commencement de Juillet. Il en arrive quelquefois trois ou quatre dans un jour; mais ils paſſent d'abord. S'ils durent deux heures, c'eſt le plus, & le plus fort n'eſt gueres que d'un quart d'heure, ou d'une demi-heure. Ce Tourbillon eſt accompagné de terribles tonnerres, d'éclairs, & de pluye; & le vent eſt ſi furieux, qu'il a quelquefois renverſé le plomb dont les maiſons ſont couvertes, & en a fait un rouleau auſſi ſerré que l'art humain auroit pû le faire. Le nom implique une varieté de vents. C'eſt au Sud-Eſt que ces Tornados ſont le plus violens, & les Vaiſſeaux qui doivent courir au large, s'en ſervent pour gagner le vent.

Je conclus par l'utile remarque de la ſaiſon dans laquelle les pluyes commencent, ce qui arrive dans la côte d'Or environ le 10. d'Avril. On peut dire en general que depuis le 15. degré de latitude Septentrionale juſqu'au 15. de la Meridionale, elles ſuivent le Soleil à 5. ou 6. degrez, juſqu'à ce qu'il entre dans le Tropique, & qu'il retourne au même point. Par exemple, le Château du Cap Corſo eſt au 4. degré 55. minutes de latitude Septentrionale, & environ le 10. d'Avril le Soleil a prés de 12. degrez de Déclinaiſon dans le Nord. Alors les pluyes commencent, & continuent dans ce lieu-là juſqu'à ce

qu'il ſoit parvenu à l'obliquité la plus grande & la plus eloignée de l'Equateur, & qu'il ſoit retourné au même point du Midi. Je préſupoſe, que cela ſe doit entendre des autres places qui ſont entre les deux Tropiques.

La variation (dont je fis pluſieurs remarque l'an 1680.) étoit au 2. degré 24. minutes à l'Oüeſt. Et la marée d'ordinaire monte dans l'endroit ſuſdit Sud Sud-Eſt, & Nord Nord-Oüeſt, en pleine & nouvelle Lune, l'eau montant dans les grandes marées environ 6. ou 7. pieds. Je ſuis,

Monſieur,

De Portsmouth, le 5. Juin 1698.

Vôtre très-humble Serviteur,
HENRI GREENHILL.

Ayant reçû cette Lettre de Mr. Greenhill, je lui récrivis pour avoir ſon ſentiment ſur ce que j'ai avancé touchant la longitude dans laquelle on doit paſſer la Ligne, venant de la Guinée aux Indes Occidentales. Et voici la réponſe qu'il me fit ſur ce ſujet.

Seconde Lettre de Monſieur GREENHILL.

MONSIEUR,

JE veux bien qu'on paſſe la Ligne à 35. ou 36. degrez de Longitude, à l'Oüeſt du Cap Lopes, & on le peut faire auſſi bien à 30. pourvû que le vent continuë frais. Si l'on a peu de vent, on fait route d'or-

dinaire au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'on attrape la distance Oüest. Alors la Ligne étant passée, on fait route Oüest Nord-Oüest, ou Oüest quart au Nord, pour venir à la Barbade. Et vous pouvez faire cette remarque, que je vous ai déja faite, savoir que plus avant on est de l'autre côté de la Ligne, plus les vents sont frais, & par consequent plus avantageux. Je suis, &c.

Peut-être que le Lecteur ne sera pas fâché que j'ajoûte ici deux autres Lettres d'un habile Capitaine de Navire, qui ont du raport au sujet dont je traite, & à la côte de Guinée en particulier. Le Capitaine s'appelle Jean Covant. Voici partie d'une Lettre qu'il écrit de Portbury à un Gentilhomme de Londres.

MONSIEUR,

J'Ai envoyé au Capitaine S..... le Livre de Mr. Dampier, que vous avez eu la bonté de me communiquer. Je l'ai parcouru d'un bout à l'autre avec bien du plaisir, & je suis persuadé qu'il est fidelle dans ses relations. C'est un Livre que j'estime fort, & sur lequel j'ai fait quelques remarques, par rapport à ce qu'il avance.

Dans la page 87. il fait mention du poisson qu'on appelle Remora, & qui est effectivement de la forme qu'il lui donne. Il y en a grande abondance prés de la côte d'Angola & à Madagascar, pareillement entre le Cap Lopez de Gonsalvas, & la riviere Gabon.

Sur ce qu'il dit pag. *96*. je sai par experience que les Indiens dans le Golphe de Floride vendent de faux ambre gris, sur tout au 25. degré

de latitude, où ils tromperent plusieurs de nos gens, l'an 1693.

Ce que Mr. Dampier allegue de la paresse du peuple de Mindanao page 3. Tom. II. se peut fort bien appliquer aux Habitans de Loango, dans la côte de Guinée.

Le Culte religieux de ce peuple-là, dont il parle dans la page 18. Tom. II. est la même que celui des habitans d'Alger sur la côte de Barbarie.

Les Danses nocturnes des Hottentots au Cap de Bonne-Esperance à chaque pleine & nouvelle Lune, page 260. Tome II. se pratiquent aussi par les habitans de Loango, Molinbo, & Cabendo.

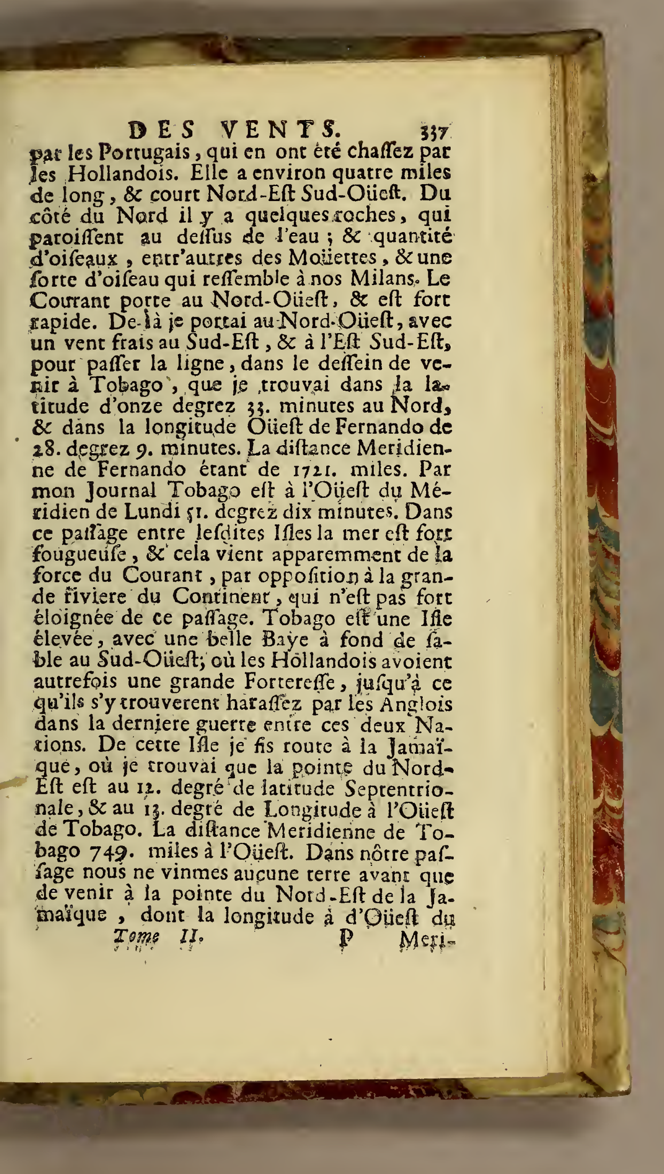
Je veux bien vous faire une petite relation de mon passage à Loango en 1693. Le 31. de Mars nous vinmes à 2. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & 8. degrez 25. minutes de longitude, à l'Oüest du Meridien de Lundi, avec un petit vent au Sud Sud-Oüest & Sud Oüest, & des bourrasques de pluye. Nous y trouvâmes une quantité prodigieuse de poisson, la plûpart de ceux qu'on appelle Albicores, & Bonetos. Il y avoit ici un grand nombre de Goulus, quelques-uns longs de 10. ou 12. pieds. Par divertissement nous en pêchâmes plus de 100. à diverses reprises. Nous prenions les autres poissons à mesure que l'envie nous en prenoit, & nous eûmes un jour le bonheur d'en prendre un barril sans amorce. Ces poissons nous accompagnerent jusqu'à la Ligne, dans la longitude de 4. degrez 3. minutes à l'Est du Meridien de Lundi. Ce fut le 27. d'Avril, le vent étant au Sud-Est, & Sud-Est quart à l'Est, vent frais & tems clair. L'escorte de

poiſſons nous quittant ce jour-là, je pris une Albicore peſant 75. livres. C'eſt un poiſſon extrêmement fort, & il faut de la force & de l'adreſſe pour le prendre.

La ville de Loango eſt au 40. degré 30. minutes de latitude Meridionale, & de longitude 18. degrez 8. minutes à l'Eſt du Meridien de Lundi, d'où je partis pour la Jamaïque le 7. d'Octobre 1693.

Quand on trouve le vent frais au Sud, Sud quart à l'Oüeſt, ou Sud Sud-Oüeſt, diſposé à tourner au Sud-Oüeſt, & à retourner au Sud, on porte Oüeſt juſqu'au 14. degré de longitude à l'Oüeſt de Loango, où l'on trouve un vent frais, qui tourne du Sud-Sud-Eſt au Sud-Eſt. Etant parvenus au 34. degré Oüeſt de Loango, on eſt alors au 16. degré du Meridien de Lundi. Là on trouve un vent qui tourne du Sud-Eſt quart à l'Eſt, à l'Eſt quart au Sud & Eſt, & qui continuë frais dans cette route Oüeſt entre la latitude de 3. & 4. degrez dans la bande du Sud juſqu'à l'Iſle Fernando de Noronho, à 3. degrez 54. min. 30. ſecond. au Midi. Par l'experience de deux voyages j'ai trouvé ſa longitude au 40. degré 59. minutes Oüeſt de Loango, & 22. degrez 51. min. du Meridien de Lundi. Cette Iſle paroît avec une pyramide fort haute, & quand on en eſt fort prés, cette pyramide paroît comme une grande Cathedrale. Au Nord-Oüeſt de l'Iſle, il y a une petite Baye où l'on vient à l'ancre, & comme l'eau y eſt fort profonde, on moüille aſſez prés de terre. Dans l'Iſle on trouve de l'eau fraiche, de petits arbriſſeaux, & des chiens; c'eſt le ſeul animal que nous y vimes. Elle étoit autrefois habitée

par



par les Portugais, qui en ont été chassez par les Hollandois. Elle a environ quatre miles de long, & court Nord-Est Sud-Oüest. Du côté du Nord il y a quelques roches, qui paroissent au dessus de l'eau ; & quantité d'oiseaux, entr'autres des Moüettes, & une sorte d'oiseau qui ressemble à nos Milans. Le Courant porte au Nord-Oüest, & est fort rapide. De-là je portai au Nord-Oüest, avec un vent frais au Sud-Est, & à l'Est Sud-Est, pour passer la ligne, dans le dessein de venir à Tobago, que je trouvai dans la latitude d'onze degrez 33. minutes au Nord, & dans la longitude Oüest de Fernando de 28. degrez 9. minutes. La distance Meridienne de Fernando étant de 1721. miles. Par mon Journal Tobago est à l'Oüest du Méridien de Lundi 51. degrez dix minutes. Dans ce passage entre lesdites Isles la mer est fort fougueuse, & cela vient apparemment de la force du Courant, par opposition à la grande riviere du Continent, qui n'est pas fort éloignée de ce passage. Tobago est une Isle élevée, avec une belle Baye à fond de sable au Sud-Oüest; où les Hollandois avoient autrefois une grande Forteresse, jusqu'à ce qu'ils s'y trouverent harassez par les Anglois dans la derniere guerre entre ces deux Nations. De cette Isle je fis route à la Jamaïque, où je trouvai que la pointe du Nord-Est est au 12. degré de latitude Septentrionale, & au 13. degré de Longitude à l'Oüest de Tobago. La distance Meridienne de Tobago 749. miles à l'Oüest. Dans nôtre passage nous ne vinmes aucune terre avant que de venir à la pointe du Nord-Est de la Jamaïque, dont la longitude à d'Oüest du

Meridien de Lundi est au 64. degré 10. minutes, & de la Ville de Loango 82. degrez 18. minutes. Quant aux Isles Gallapagos, je suis persuadé avec Monsieur Dampier, qu'elles gisent beaucoup plus loin du côté de l'Oüest que nos Hydrographes les décrivent...... Je suis, &c.

De Portbury le 20. d'Octobre. 1698.

Partie d'une autre Lettre du Capitaine COVANT, datée de Bristol le 10. de Décembre 1697.

MONSIEUR,

J'Ai reçû la vôtre du 6. du courant. Quant aux points sur lesquels vous souhaitez d'avoir mon sentiment, j'ai à vous dire premierement qu'étant éloigné de chez moi & de mes Journaux, je ne puis vous satisfaire là-dessus qu'en partie, & que par le secours de ma mémoire.

A l'égard des vents generaux, ou réglez, sur la côte d'Angola, il est certain qu'ils soufflent de la pointe du Sud-Oüest au Sud, jusqu'à environ le 12. degré de longitude du Méridien de l'Isle de Lundy.

J'ai trouvé ces vents fort réglez, & dans la même pointe, tout le tems que j'ai fréquenté cette côte; hormis qu'à quelque distance de la côte, ils changent quelquefois d'une pointe plus à l'Ouest.

J'ai remarqué que la saison seche dans cette


JCB



te côte continuë depuis la fin d'Avril jusqu'à Septembre, quoi qu'il tombe de tems en tems des ondées de pluye, fort agréables dans cette saison. A l'égard de la saison humide, je n'en saurois parler avec la même exactitude.

J'ai trouvé que le vrai vent de mer est ici d'ordinaire de l'Ouest Sud-Ouest jusqu'à l'Ouest quart au Sud, quand il fait beau tems, le vent de terre, à l'Est quart au Nord. Il est vrai que les Tornados font souvent faire aux vents le tour de la Boussole. Enfin il se fixe au Sud-Ouest, qui est le vrai vent réglé.

CHAPITRE VI.

Des Tempêtes.

Les Tempêtes sont moins fréquentes, mais beaucoup plus furieuses dans la Zone Torride. Quels en sont les présages. Des Nords, ou Tempêtes du Nord, leur saison, & les païs qui y sont sujets. Les signes de leur approche. Du nuage que les Anglois appellent North Banth. Du vent qu'ils appellent Chocolate-North. La tempête du Nord sert aux vaisseaux pour aller de Campêche à la Jamaïque. Maniere fort particuliere de conduire un vaisseau dans une tempête du Nord. Des Suds, ou des Tempêtes du Sud, leur saison, & les païs qui y sont sujets. Description d'une de ces Tempêtes à la Jamaïque, & dans la Baye de Campêche. Quantité de Poissons sont tuez par ces Tempêtes. Des Ouragans. Description d'un terrible Ouragan à Antego, qui tua une infinité de Poissons & d'Oiseaux de mer. La difference qu'il y a entre les North-Banths, & le

le nuage qui precede un Ouragan. Les Toufons dans les Indes Orientales sont la même chose que les Ouragans dans les Indes Occidentales. Des Monsons dans les Indes Orientales. D'une Tempête que les Portugais appellent Elephanta, le plus violent Monson de cette saison.

LEs Tempêtes entre les deux Tropiques nous sont generalement connuës sous des noms particuliers, afin de les distinguer des vents communs. Et, quoi qu'elles n'y soient pas si frequentes que dans les latitudes plus près des Poles, on s'y attend néanmoins toutes les années dans leur propre saison. Il est vrai qu'il se passe quelquefois des années sans aucune tempête, ou qu'elles ne sont pas du moins si furieuses qu'à l'ordinaire. Quand elles sont de la derniere force, elles en durent moins long-tems, aux prix des Tempêtes qui arrivent dans les autres Zones.

Dans les Indes Occidentales il y en a de trois sortes, savoir les Nords, les Suds, & les Ouragans. Dans les Indes Orientales il n'y en a que de deux sortes, les Monsons, & les Toufons.

On s'attend à toutes ces sortes de Tempêtes, hormis celles du Nord, à peu près dans la même saison. Et tous ceux qui en ont essuyé tombent d'accord de ceci, qu'elles n'arrivent pas sans de certains présages quelques heures auparavant.

Les Nords sont des vents violens qui soufflent fréquemment dans le Golphe de Mêxique, entre le mois d'Octobre & celui de Mars. Pendant ce tems-là on s'y attend principalement vers la pleine ou nouvelle Lune, mais ils sont les plus violens aux mois de Décem-

cembre & de Janvier. J'avouë que ces vents s'étendent plus loin que ce Golphe, mais il est certain qu'ils y sont les plus fréquens ; & qu'ils y font le plus de ravage. Ils souflent d'une terrible force au Nord de l'Isle de Cuba ; & dans le Golphe de Floride, autour d'Hispaniola, & la Jamaïque, & dans le Canal entre cette Isle & Porto-bello, & dans toutes les mers des Indes Occidentales, entre les Isles & le Continent, aussi loin que l'Isle Trinidado. Mais à l'Est de la Jamaïque, hormis au Nord de l'Isle Hispaniola, ils ne souflent pas plus fort qu'un vent frais de mer. Ils sont ici à l'Oüest Nord Oüest, ou Nord-Oüest ; mais dans le Golphe de Mexique ils sont toûjours plus forts au Nord Nord-Ouest. C'est la saison des vents d'Ouest dans cette partie des Indes Occidentales, comme je l'ai déja remarqué au III. Chapitre de ce Traité. Je m'étendrai particulierement sur ceux qui regnent dans le Golphe de Mexique, & je rapporterai les signes qui les précedent.

D'ordinaire le tems est beau, clair & serein, avant que le Nord arrive. S'il fait du vent, ce n'est qu'un petit vent, qui n'est pas proprement le vent reglé de côte ; mais un vent d'Ouest ou Sud-Ouest, qui soufle tout doucement un jour ou deux avant la tempête. La mer même la présage, par son reflux extraordinaire pendant un jour ou deux avant que le Nord arrive, de sorte qu'à peine s'apperçoit-on d'aucun flux. Un autre présage ce sont les Oiseaux de mer, qui se retirent en grand nombre sur terre quelque tems avant la tempête, ce qu'ils ne font pas en d'autres tems. Mais le plus grand signe de tous, &

le plus remarquable, c'est un nuage fort noir au Nord-Oüest, qui s'eleve jusqu'à 10. ou 12. degrez au dessus de l'Horizon. Le bord le plus haut du nuage paroît fort uni, & dés que la partie superieure est à 6. 8. 10. ou 12. degrez, le nuage demeure là dans cette forme unie, parallele à l'Horizon, & sans aucun mouvement. Dans cet état il continuë quelquefois 2. ou 3. jours avant la tempête, en d'autres tems seulement 12. ou 14. heures, mais jamais moins.

Le nuage (que les Anglois apellent North-Banth) étant si près de l'Horizon, ne paroît que le soir ou le matin, du moins il ne paroît jamais si noir que dans ces tems-là. Quand on voit ce nuage dans cette partie du Monde, & dans la saison susdite, on s'attend toûjours à une terrible tempête. Et quoi qu'on n'en sente pas toûjours les effets, la tempête passant quelquefois sans faire beaucoup de mal, on ne laisse pas que de s'y préparer toûjours, & de prendre toutes ses précautions possibles. Car le Nord n'arrive jamais sans ce nuage menaçant. Et, si le vent tourne au Sud, avec un beau tems, c'est un signe infaillible qu'il y aura tempête. Pendant qu'il continuë au Sud Sud-Oüest, ou à l'Oüest du côté du Sud, il soufle tout doucement. Mais, dés qu'il vient au Nord de l'Oüest, il commence à soufler fort ; & il tourne d'abord au Nord-Oüest, où il augmente ses forces. De-là il tourne au Nord Nord-Oüest, où il dure le plus long-tems, & soufle de la derniere force. La tempête continuë 24. heures, quelquefois 48. heures, & davantage. Quand le vent commence au Nord-Oüest, si le nuage passe, la tempête

pête ne fait qu'un effort, comme un Tornado, & le tems se remet au beau. Alors le vent continuë au Nord-Ouest, ne soufflant que comme un vent frais, & c'est ce que les Mariniers de la Jamaïque appellent Chocolate-Nort; où il retourne à l'Est, & continuë dans cette pointe. Mais, quand le vent vient au Nord-Ouest, si le nuage continuë près de l'Horizon, le vent continuë aussi d'une terrible force. Il fait le plus souvent un tems assez clair & sec durant le Nord, mais quelquefois il tombe beaucoup de pluye; & quoi que les nuées qui amenent la pluye viennent du Nord-Ouest & Nord Nord-Oüest, le nuage près de l'Horizon ne semble pas se mouvoir jusqu'à ce que le plus fort de la tempête soit passé. Quand le vent change tout à coup du Nord Nord Ouest au Nord, c'est un signe que la tempête a fait son plus grand effort, sur tout s'il tourne à l'Est du Nord. Alors il change bientôt à l'Est, & là il continuë dans sa pointe ordinaire, le tems fort beau. Mais, s'il retourne du Nord au Nord-Ouest, il continuë un jour ou deux davantage aussi fort qu'auparavant, & avec grande quantité de pluye.

Quand nos bâtimens de la Jamaïque reviennent chargez de la Baye de Campêche, ils se servent fort bien du Nord, qui les porte presque jusques à la Jamaïque. Et je n'ai jamais appris qu'aucun de ces bâtimens ait péri dans la tempête, quoi qu'ils reviennent quelquefois fort délabrez. Les Espagnols, qui manœuvrent leurs vaisseaux d'une autre maniere que nous, sont ceux qui souffrent le plus dans ces tempêtes, & il se passe peu d'années qu'ils ne perdent quelques bâti-

mens. Pour ne pas insister sur la difference de la manœuvre entre les Espagnols & nous, je dirai seulement que, quand le vent est si violent qu'ils ne peuvent plus tenir, alors ils vont au gré du vent, jusqu'à ce que la tempête cesse, ou qu'ils échouent. J'ai vû deux vaisseaux Espagnols qui s'en sont mal-trouvez, lors que j'étois dans la Baye. L'un étoit un vaisseau du Roi nommé le Piscadore, qui échoua un mile à l'Ouest de la riviere Tobasco. L'autre étoit venu jusqu'à 4. ou 5. lieuës de terre, lors que la tempête cessa, & qu'il échapa le naufrage; mais il fut pris par le Capitaine Hewet; qui étoit alors dans la Baye, & commandoit un Armateur.

Les vents de Sud sont aussi très violens, mais je n'ai entendu parler de ces sortes de Tempêtes qu'à la Jamaïque, ou aux Mariniers de cette Isle. La saison de ces Tempêtes dans la Jamaïque est environ Juin, Juillet, & Août, mois ausquels les Nords ne souflent jamais. Le plus fort du vent dans ces Tempêtes est au Sud, de-là vient probablement qu'on les appelle Suds. Je ne sai en quoi ils different des Ouragans, si furieux dans les Antilles, si ce n'est qu'ils ne sont pas si sujets à sauter de rumb en rumb, ou qu'ils les devancent dans la saison de l'Année. De mon tems les Ouragans n'avoient pas encore été dans la Jamaïque, mais j'ai appris depuis que cette Isle en a senti la fureur diverses fois. Quant au Sud, j'y étois au mois de Juillet ou d'Août l'an 1674. lors que cette Isle souffrit une de ces tempêtes, dont le plus grand ravage fut dans les bois, où elle renversa plusieurs gros arbres. Le Port Royal courut grand

grand risque de perir, la mer ayant fait une breche à travers la ville, & si l'effort de la Tempête eût duré encore quelques heures, plusieurs maisons auroient été infailliblement submergées. Car la pointe de terre sur laquelle la ville est bâtie n'est que sable, que la mer emportoit facilement, mais la tempête cessant, la crainte du danger cessa en même tems.

Je fus quelque tems après dans la Baye de Campêche, où nous eumes une tempête bien plus furieuse, que les coupeurs de bois de teinture appelloient aussi le Sud. Ce fut au mois de Juin *1676*. J'y faisois couper de ce bois, dans la petite Baye à l'Oüest de la Lagune Occidentale. Deux jours avant que la tempête commençât, le vent (qui ne soufloit alors que fort doucement) sauta tout d'un coup au Sud, de-là à l'Est. Il faisoit alors fort beau tems, & les Oiseaux que les Anglois appellent Men of War Birds vinrent en grand nombre sur terre, ce qu'ils font fort rarement. Ce qui fit dire à quelques-uns de nos coupeurs de bois, qu'il arriveroit bien-tôt des navires. D'autres, pour les soutenir dans cette opinion alleguoient qu'à la Barbade c'étoit le sentiment commun, qu'il devoit y arriver autant de navires qu'on voyoit de ces oiseaux voltiger sur la ville. Extravagante imagination. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir un reflux continuel pendant deux jours de suite, sans aucun flux, de sorte que la Baye où nous étions se trouva presque à sec. Lors que la Marée étoit basse il y avoit d'ordinaire 7. ou 8. pieds d'eau, au lieu qu'à present il n'y en avoit que trois, même au milieu de la Baye.

Environ les 4. heures le second jour après ce reflux extraordinaire, le Ciel parut fort noir, & le vent étant au Sud-Est commença à souffler fort, & devint si violent qu'en deux heures de tems il ne nous laissa qu'une hute, que nous eumes bien de la peine à conserver. Ce fut là tout nôtre refuge, tant la tempête dura. Pendant laquelle il plût d'une si grande force la plûpart du tems, que le lendemain matin l'eau étoit parvenue à la hauteur de la Baye, ce que je n'avois jamais vû auparavant.

Quoi que le vent fût au Sud, & qu'il vint de terre, les eaux augmentoient toûjours, & gagnoient la terre plus vite que n'avoient fait les plus grandes Marées. La pluye continuant toûjours de la même force, le rivage de la Baye fut inondé vers les dix heures de matin. Environ midi nous vimes venir nôtre bateau à côté de nôtre hute, & l'attachâmes à un tronc d'arbre. C'étoit là tout nôtre refuge, la terre à quelque distance de la Baye étant beaucoup plus basse que le poste où nous étions, de sorte qu'il n'y avoit point de ressource à esperer de ce côté-là. Outre que les arbres étant arrachez par la racine, & renversez d'une maniere si étrange l'un sur l'autre, il auroit été presque impossible d'y passer.

La Tempête ayant continué tout ce jour-là, & la nuit suivante jusqu'à dix heures, commença à se ralentir, si bien qu'à deux heures de matin le tems se trouva calme.

Cette tempête fit un étrange ravage, non seulement dans les bois, en arrachant les arbres par la racine; mais aussi parmi les navires, particulierement ceux qui étoient à Trist, &

& à l'endroit que les Anglois appellent One Bush Key. De quatre vaisseaux qui étoient à l'ancre ici, il y en eut trois qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut entraîné dans les bois de Beef Island. Et de 4. autres navires qui étoient à Trist, il y en eut deux qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut jetté à 20. pas au delà de la balise dans l'Isle de Trist. Les deux autres furent emportez sur mer, & l'on n'a eu aucune nouvelle depuis d'un de ces deux. Le poisson même souffrit beaucoup par cette tempête, dont nous vimes grand nombre jettez à terre, ou flotant dans les Lagunes.

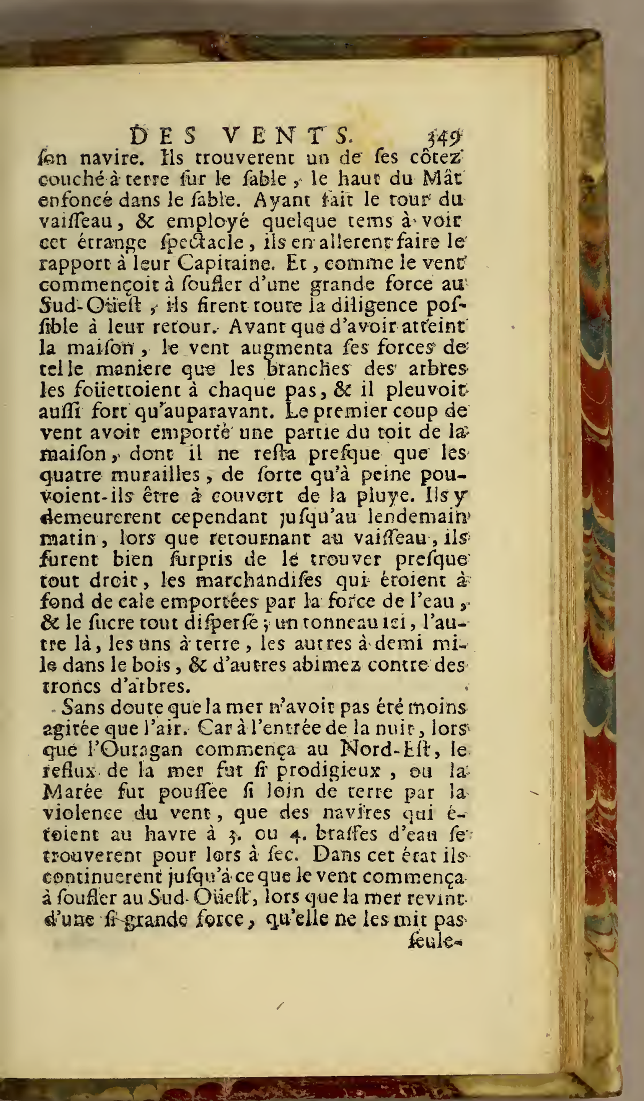
Cependant elle ne se fit pas sentir à 30. lieuës de Trist. Car le Capitaine Vally de la Jamaïque, qui n'étoit parti de Trist que 3. jours avant la tempête, & qui n'en étoit pas éloigné de 30. lieuës lors qu'elle arriva ici, ne s'en apperçût point du tout. Il ne vid que quelques noires & affreuses nuées du côté de l'Oüest, suivant la relation qu'il en fit à son retour de la Jamaïque à Trist 4. mois après.

Je viens maintenant aux Ouragans, qui sont de terribles tempêtes, à quoi les Antilles sur tout sont sujettes. On dit que la Jamaïque en a été depuis peu fort incommodée. Si cela est, c'est depuis le tems que j'ai été dans cette Isle. Ces tempêtes arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, & sont précedées, comme les Nords & les Suds, par quelques signes qui en sont les avant-coureurs. Je ne me suis jamais trouvé dans un Ouragan, mais je m'en suis enquis de plusieurs personnes qui savent ce que c'est par experience.

Et tous tombent d'accord, que l'Ouragan est précedé d'un fort beau tems, avec un petit vent flateur & qui n'est pas ordinaire, ou par une grande ondée de pluye, ou par des pluyes & des calmes tout ensemble.

Je rapporterai par exemple l'Ouragan qui arriva à Antego, au mois d'Août 1681. dont je tiens la relation de Mr. Smalbonne, Canonnier d'un vaisseau de 120. tonneaux, & de dix Canons, sous le commandement du Capitaine Gadbury. Cet Ouragan fut précedé de deux jours de pluye excessive, qui discontinua 2. ou 3. jours ensuite, le Ciel pendant ce tems-là étant tout couvert de nuages, & paroissant fort irrité, quoi qu'il fist très-peu de vent. Les habitans jugerent d'abord qu'il y auroit un Ouragan, & avertirent les Maîtres de navire de prendre leurs précautions; particulierement le Capitaine Gadbury, qui venoit de donner la Carene à son vaisseau. Sur cet avis il amarra son vaisseau le mieux qu'il put avec ses cables & ses ancres, outre des cables qu'il avoit attachez à terre à de gros arbres. L'Ouragan commença vers les 7. heures du soir. L'apprehension qu'il en eut le fit aller à terre avec tout son équipage, où il se retira chez un pauvre planteur à demi mile de la mer. Il n'y fut pas sitôt arrivé avant 8. heures, que la tempête commença au Nord-Est, & le vent sautant de-là au Nord-Nord-Oüest demeura dans ce Rumb, la pluye tombant à verse. Ainsi il continua environ 4. heures, puis il y eut tout à coup un calme, & il cessa de pleuvoir.

Pendant ce calme il envoya 3. ou 4. hommes de son équipage, pour voir l'état ou étoit son



son navire. Ils trouverent un de ses côtez couché à terre sur le sable, le haut du Mât enfoncé dans le sable. Ayant fait le tour du vaisseau, & employé quelque tems à voir cet étrange spectacle, ils en allerent faire le rapport à leur Capitaine. Et, comme le vent commençoit à soufler d'une grande force au Sud-Oüest, ils firent toute la diligence possible à leur retour. Avant que d'avoir atteint la maison, le vent augmenta ses forces de telle maniere que les branches des arbres les foüettoient à chaque pas, & il pleuvoit aussi fort qu'auparavant. Le premier coup de vent avoit emporté une partie du toit de la maison, dont il ne resta presque que les quatre murailles, de sorte qu'à peine pouvoient-ils être à couvert de la pluye. Ils y demeurerent cependant jusqu'au lendemain matin, lors que retournant au vaisseau, ils furent bien surpris de le trouver presque tout droit, les marchandises qui étoient à fond de cale emportées par la force de l'eau, & le sucre tout disperse; un tonneau ici, l'autre là, les uns à terre, les autres à demi mile dans le bois, & d'autres abimez contre des troncs d'arbres.

Sans doute que la mer n'avoit pas été moins agitée que l'air. Car à l'entrée de la nuit, lors que l'Ouragan commença au Nord-Est, le reflux de la mer fut si prodigieux, ou la Marée fut poussée si loin de terre par la violence du vent, que des navires qui étoient au havre à 3. ou 4. brasses d'eau se trouverent pour lors à sec. Dans cet état ils continuerent jusqu'à ce que le vent commença à soufler au Sud-Oüest, lors que la mer revint d'une si grande force, qu'elle ne les mit pas seule-

seulement à flot, mais en brisa plusieurs contre terre. Un de ces vaisseaux fut emporté bien loin dans le bois, un autre sur deux rochers proche l'un de l'autre, la prouë reposant sur un rocher, & la poupe sur l'autre. De sorte qu'il étoit comme un pont entre ces deux rochers, environ 10. ou 11. pieds plus haut que la mer dans les plus grandes Marées. Car les Marées ne haussent ici qu'environ deux ou trois pieds, hormis en cas d'Ouragan. Alors la mer fluë & refluë toûjours d'une maniere prodigieuse.

Si les vaisseaux éprouverent la fureur de cette tempête, toute l'Isle ne s'en ressentit pas moins, où les maisons furent renversées, les arbres arrachez par leurs racines, ou leurs cimes du moins avec la plûpart des branches abbatuës. Le degât en un mot fut si terrible, qu'il n'y resta ni feuille, ni herbe, ni aucune verdure, & tout y paroissoit comme au cœur de l'Hiver. Si bien qu'un navire y arrivant quelque tems aprés, qui faisoit traitte dans cette Isle, eut peine à croire que ce fût Antego, où la fureur de cet Ouragan ne se fit pas seulement sentir, mais aussi à Nevis & S. Cristophle.

Il est vrai que Montserrat n'y eut pas beaucoup de part. Mais, environ quinze jours aprés, cette Isle en sentit un autre qui ne fut pas moins violent, & qui fit un grand degât. Antego en eut sa part, & le vaisseau du Capitaine Guadbury qui étoit à sec quand cette tempête arriva, fut transporté par sa violence de l'autre côté du havre, & y fut jetté sur le sable. Cet Ouragan ne fit pas grand degât à Nevis, ni à S. Christophle.

Le jour aprés l'Ouragan, on vit la côte couverte

couverte de poissons de plusieurs sortes, grands & petits comme des Marsouins, des Goulus, &c. Quantité d'oiseaux de mer furent aussi tuez par cet Ouragan.

Je ne prétens pas au reste, que ces tempêtes soient toûjours précedées également de certains indices qui en soient les avant coureurs; car il peut bien y avoir quelque difference, quoiqu'ils soient tous assez visibles, quand on les veut bien observer. Outre qu'ils sont simples, ou doubles, & quelquefois plus ou moins visibles. Par exemple, ils sont moins visibles, quand il se trouve quelque montagne entre nous & l'Horizon, sur tout quand la montagne est au Nord-Est, qui est le quartier où les Ouragans se levent ordinairement.

Les nuages qui précedent l'Ouragan different de ceux qui précedent le Nord, en ce que ceux-ci sont unis, réguliers, & d'une noirceur exacte depuis l'Horizon jusqu'à leur partie superieure. Au lieu que les nuages de l'Ouragan s'élevent orgueilleusement, & avancent d'une telle vitesse qu'il semble qu'il y ait entre eux de l'émulation. Cependant, comme ils sont engagez l'un dans l'autre, ils se meuvent également. Il y a encore cette difference remarquable, que les bords de ces nuages sont de diverses couleurs effroyables; l'extrémité paroissant de couleur de feu pâle, suivie d'un jaune enfoncé, puis d'une couleur de cuivre, & le corps du nuage (qui est extrêmement épais) d'une noirceur extrême. On ne sauroit exprimer l'horreur de ce spectacle, qui passe l'imagination.

J'avouë que je n'ai jamais vû d'Ouragan dans

dans les Indes Orientales, mais j'en ai vû une veritable image dans l'Asie, dont les effets sont les mêmes. Car les Toufons dans la côte de la Chine & ces Ouragans parmi les Antilles ne sont au fond que la même chose, avec des noms differens. Et j'ai beaucoup de panchant à croire, que ces deux mots ont la même signification, c'est-à-dire, qu'ils signifient tous deux une rude tourmente.

Dans mon voyage autour du Monde Chapitre XV. j'ai fait une ample description d'un de ces Toufons, semblable à tous égards à l'Ouragan d'Antego, hormis dans sa durée qui fut plus longue. Ils ont les mêmes presages, le nuage diversifié par la même varieté de couleurs afreuses, le vent se levant au même Rumb, d'une force extraordinaire, & avec un torrent de pluye : tout cela suivi d'un calme, & ensuite d'un vent au Sud-Oüest, aussi vehement que le premier au Nord-Est. L'un & l'autre arrivent dans la même saison de l'année, savoir en Juillet, Août, & Septembre, & d'ordinaire environ la pleine ou nouvelle Lune. Il faut aussi remarquer, que les regions où ces Mateores se forment, je veux dire les Toufons & les Ouragans, sont dans la bande du Nord, quoiqu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude.

Je passe des Toufons aux Monsons dans les Indes Orientales. Par les Monsons je n'entens pas ici ce vent de côte dont j'ai parlé ci-devant, que l'on divise entre le Monson d'Est, & le Monson d'Oüest, suivant les Rumbs d'où il soufle. Mais j'entens par Monson une Tempête, & pour le distinguer de l'autre, on lui donne ordinairement l'épi-

the-

thete de violent, ou terrible, &c. sans aucune distinction d'Est ou d'Oüest, dont on se sert communément parlant du Monson reglé.

Dans la côte de Coromandel ces Monsons ou Tempêtes arrivent communément environ Avril ou Septembre, qui passent pour les mois changeans. Et de fait dans ces deux mois les vents commencent à sauter de cette pointe où ils avoient continüé quelques mois à la pointe opposée, comme de l'Est à l'Oüest, ou au contraire. Mais ce changement se fait d'ordinaire avec un tems broüillé, suivi d'une grande Tempête, ou de pluyes excessives, ou de bourrasques de vent & de pluye. Je fus accueilli d'une de ces tempêtes dans mon passage de l'Isle de Nicobar à Sumatra, & j'en ai parlé dans mon voyage autour du Monde, Chapitre XVIII. C'étoit un Monson d'Avril. Et j'ai apris du Fort S. George, qu'un de ces Monsons d'Avril y avoit fait grand degât. Je l'apelle Monson d'Avril, quoi qu'il arrivât avant le tems ordinaire, & lors qu'on s'y attendoit le moins.

Les Monsons de Septembre sont generalement plus violens que ceux-là, & l'on dit mêmes qu'ils souflent de plusieurs pointes du Compas. Quoique leur saison soit réglée, & qu'on en soit comme asseuré par avance, nos Marchands des Indes n'ont pas laissé que d'y faire des pertes considerables. La raison de cela est, que le vent y soufle directement dans la côte, de sorte que les navires perdent souvent leurs ancres, & qu'ils se trouvent dans un moment assablez dans la Baye. Faute d'un bon havre ce Comptoir souffre beaucoup, que les Anglois semblent avoir desti-

destiné depuis son origine pour être le centre du negoce dans cette partie du Monde. Car tous nos Comptoirs, & tout le commerce en general à l'Est du Cap Comorin, dépendent en éfet de ce Comptoir.

Les Hollandois avoient autrefois Pallacat dans cette côte, environ 20. lieuës au Nord ; mais la plûpart des Familles l'abandonnerent, & se retirerent avec leurs éfets l'an 1691. comme j'en ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde Chapitre XX. Et, quelque motif qu'ils eussent pour s'y établir, il est vraisemblable que la fureur de ces vents les obligea de l'abandonner. Ils ont de bons havres, & assez de rades dans les Indes, avantage que nous n'avons pas.

Les Monsons tempêtueux dans la côte de Malabar different des Monsons dans celle de Coromandel, en ce qu'ils sont plus communs, & qu'ils continuent depuis le mois d'Avril jusqu'à Septembre, qui est le tems des Monsons ordinaires de l'Oüest. Il est vrai qu'ils n'arrivent pas si frequemment, & qu'ils ne durent pas si long-tems au commencement du Monson, que vers sa fin.

Le plus mauvais tems est aux mois de Juillet & d'Août. Car c'est alors que le Monson soufle presque sans intermission, & que le Ciel est toûjours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluyes, accompagnées fort souvent de vents violens. Vers la fin du Monson il y a une terrible Tempête, que les Portugais appellent l'Elephanta. Le mauvais tems finit par cette Tempête, aprés laquelle on se met en mer, sans craindre plus de Tempêtes dans cette saison.

Ces vents furieux souflent directement dans

la côte, dont ils bouchent les havres, ſur tout celui de Goa, de ſorte qu'aucun vaiſſeau n'y peut entrer, ni en ſortir. Mais, aprés qu'ils ont fait leur dernier effort, le Canal ſe rouvre, & continuë, ouvert jusqu'au retour de cette ſaiſon.

Je tiens cette relation d'un homme intelligent, qui étoit à Goa pendant tout ce mauvais tems. A quoi j'ajoûterai ſeulement, que ces Tempêtes arrivent dans la même ſaiſon de l'année que les Suds dans les Indes Occidentales, & les Toufons dans les côtes de la Chine, Tunqueen, Cochinchine, & Cambobie dans les parties Orientales des Indes ; & que tous ces païs ſont au Nord de l'Equateur.

CHAPITRE VII.

Des Saisons de l'Année.

La Saison seche & la Saison humide, dans les bandes du Nord & du Sud. Les païs le plus sujet au tems sec, comme sont l'Afrique & une partie du Perou. Comparaison entre ces deux Côtes. Des Côtes sujettes à la pluye, comme est la Guinée, & d'où vient que la Guinée y est plus sujette que la Côte opposée de Bresil. La Saison pour faire le Sucre. Des Saisons à Surinam. Les Bayes plus sujettes aux pluyes, que les pointes de terre; comme à Campêche, Panama, Tunqueen, Bengale, &c. Les montagnes plus sujettes aux pluyes, que les Païs-bas, par exemple à la Jamaïque. L'Isle des Pins près de Cuba, & Gorgonia dans la Mer du Sud, fort humides. Comment se forment les Tornados.

DAns nôtre climat l'Eté & l'Hiver sont les plus differentes Saisons de l'année, & dans la Zone Torride la saison seche & la saison humide, toûjours opposées l'une à l'autre. Les Européens les apellent souvent l'Eté & l'Hiver, mais plus communément la saison seche & humide.

Ces saisons dans les bandes du Nord & du Sud sont aussi differentes que celles de l'Eté & de l'Hiver dans les climats temperez, ou voisins de chaque Pole. Car, comme on a l'Eté près du Pole Arctique lors qu'on a l'Hiver près du Pole Antarctique, & reciproquement; ainsi quand il fait un tems sec & beau au Nord de l'Equateur, le tems est venteux & plu-

pluvieux au Midi, & reciproquement, hormis à quelque degrez de la Ligne, & cela en quelques endroits seulement.

Il y a encore cette difference entre la Zone Torride & les temperées, que, quand il fait un tems sec & beau dans l'une, alors c'est l'Hiver dans l'autre, & que, quand le tems est pluvieux dans l'une, c'est alors l'Eté dans l'autre. Je parle des endroits qui sont dans la même bande. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques il commence à échaufer son Pole, de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud hors des Tropiques. Au contraire dans la Zone Torride (quoi que du même côté de la Ligne,) plus le Soleil est éloigné, plus le tems est sec, à mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le tems devient plus pluvieux. Car les pluyes suivent le Soleil. Elles commencent de chaque côté de la ligne peu aprés qu'il a passé l'Equinoxe, & continuent jusqu'à son retour.

La Saison humide au Nord de l'Equateur dans la Zone Torride comme en Avril ou Mai, & continue jusqu'à Septembre ou Octobre. La saison seiche commence en Novembre ou Decembre, & continue jusqu'au mois d'Avril ou de Mai.

Dans la latitude Meridionale le tems change dans les mêmes mois, mais avec cette difference, que les mois secs dans cette latitude sont humides dans la Septentrionale, & reciproquement. Il faut remarquer cependant que les saisons seche & humide ne commencent & ne finissent pas exactement en même tems toutes les années, & que tous les païs ne

sont

ſont pas également ſujets au tems ſec ou humide. Car en quelques endroits il pleut plus qu'en d'autres, & par conſequent ceux-ci ont plus de tems ſec. Mais en general les païs ou les parages qui ſont ſous la ligne, ou auprés, ont le plus fort des pluyes aux mois de Mars & de Septembre.

Les pointes de terre ou les côtes qui ſont les plus expoſées aux vents generaux ont d'ordinaire le plus de part au tems ſec. Au contraire, les grandes Bayes ont les détours de terre, principalement ceux qui ſont ſous la ligne, ſont les plus ſujets aux pluyes. Mais cela n'eſt pas fort reglé. Car le tems auſſi-bien que les vents, ſemble ſe regler par des cauſes accidentelles, & ces cauſes mêmes paroiſſent ſujettes à beaucoup de variation.

Pour paſſer au fait, je commencerai par les côtes les plus ſeches, & premierement par celles du Perou, depuis le 3. juſqu'au 30. degré de latitude Meridionale. Il n'y pleut jamais, ni ſur Mer juſqu'à 200. ou 300. lieuës de terre, ni ſur terre du côté de la Mer, mais je ne puis pas dire préciſément la diſtance. Cependant on y void le matin quelquefois de petits broüillards pendant l'eſpace de 2. ou 3. heures, & qui ne continuent guére aprés dix heures. La nuit il y a auſſi des roſées.

Cette côte eſt Nord & Sud. Elle eſt expoſée à la Mer du côté de l'Oüeſt, & à une chaîne de montagnes fort hautes qui s'étendent le long du rivage. Les vents y ſont toûjours au Midi, comme je l'ai déja remarqué au Chapitre des Vents: où j'ai fait une comparaiſon, non ſeulement des vents dans la côte d'Afrique, mais auſſi du giſement des côtes.

Mais

Mais il y a cette diference, que les vents reglez de Côte du côté de l'Amerique souflent plus loin de terre que ceux du côté d'Afrique. Cette diference vient apparemment de la disproportion des montagnes qui sont dans les deux Continens. Je sai bien que les Andes dans l'Amerique sont des plus hautes qu'il y ait dans l'Univers, mais je ne sai s'il y en a de cette hauteur dans le Continent d'Afrique, & dans la même latitude. Je n'ai pas ouï dire qu'il y en eût, & il n'en paroît point de telles aux Mariniers qui font voiles de ce côté-là.

Je viens maintenant à parler du tems qu'il fait dans la côte d'Afrique, qui n'est guére moins seche que celle du Perou. Le tems y est fort sec depuis Mars jusqu'au mois d'Octobre, & c'est là la saison seche.

La Saison humide ou pluvieuse, qui est d'Octobre jusqu'au mois de Mars, est moderée, & sans ces excés de pluye à quoi sont sujets la plûpart des autres païs ou parages dans ces latitudes, il n'y fait d'ordinaire que des pluyes fort douces.

Il y arrive quelquefois des Tornados, mais non pas si frequemment qu'en tout autre endroit des Indes Orientales ou Occidentales, excepté la côte du Perou. Que si la hauteur excessive des Andes sont la cause que le vent d'Est ne se fait point sentir dans la mer Pacifique qu'à 200. lieuës de terre, lors que le vent general regne jusqu'à 40. lieuës de la côte d'Afrique, c'est peut-être parce que cette côte n'a pas de si hautes montagnes. Et si ces montagnes d'Amerique arrêtent les vents dans leur carriere, il est aisé de croire qu'elles peuvent aussi bien arrêter les nuës

avant qu'elles puissent atteindre la côte, & que le tems sec vient de là. Les côtes gisent de même, & les mêmes vents y régnent; & d'où vient que le temps n'y est pas de même, si ce n'est par la disproportion des montagnes dans ces côtes? Car les parties Orientales de ces montagnes ne manquent pas de pluye, comme on en peut juger par ces grandes rivieres qui se déchargent de là dans la Mer Atlantique. Au lieu que les rivieres dans la côte du Sud sont petites, & en petit nombre. Il y en a même qui tarissent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. Il est vrai qu'elles reprennent leur cours dans leurs saisons, quand les pluyes reviennent environ le mois de Février, & qui ne manquent jamais au Couchant de ces montagnes.

Ayant parlé jusqu'ici des côtes seches, je parlerai maintenant de celles qui sont humides. Telle est la côte de Guinée, depuis le Cap Lopez (à un degré de latitude Meridionale) jusqu'au Cap des Palmes, y comprenant le détour de terre & toute la côte à l'Oüest de-là.

C'est une côte extrêmement humide, sujette à de terribles Tornados & à des pluyes excessives, principalement en Juillet & Août, mois ausquels à peine fait-il un beau jour. Toute cette côte est si près de la ligne, que la partie la plus éloignée n'en est qu'à 6. ou 7. degrez. Il suffit qu'elle en soit si près pour conclurre, que c'est une côte pluvieuse, puisque la plûpart des endroits voisins de la ligne sont fort sujets aux pluyes. Il est vrai que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée entre autres peut passer pour une partie des plus humides de tout l'Univers. Il y

a des

vers. Il y a des païs où les pluyes continuënt plus long-tems, mais il n'y en a point où il pleuve d'une plus grande force.

De son gisement aussi bien que de sa situation prés de la ligne, on doit aussi conjecturer qu'elle est sujette à beaucoup de pluye, parce qu'il y a un grand détour (ou enfoncement) de terre un peu au Nord de la ligne, d'où elle s'étend à l'Oüest parallele avec la ligne. Suivant mes observations on peut faire fond sur ces circonstances prises à part, beaucoup plus quand elles se rencontrent ensemble. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des causes étrangeres qui préviennent ces effets, ou qui servent du moins à temperer la violence des pluyes, comme il arrive en d'autres côtes. Pour preuve de cela je n'alleguerai que la côte opposée de l'Amerique, entre le Cap du Nord qui est au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc au Bresil, dans la bande du Sud.

Le gisement de cette côte est à peu près semblable à celui de la côte de Guinée, avec cette difference qu'une côte est au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui sont paralleles, & different trés-peu dans leur distance de ce cercle. Mais il y a cette difference que l'un pointe à l'Oüest, l'autre à l'Est; de sorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amerique. Une de ces côtes n'a qu'un vent qui repousse la Marée, & qui semble être l'effet de deux vents contraires. L'autre est exposée au vent réglé general, & ne manque jamais de brise.

La premiere à ses Tornados & ses grandes

pluyes dans la ſaiſon humide, ſavoir aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, dont les pluvieux ſont Juillet & Août. Ceux d'Avril & d'Octobre ſont auſſi quelquefois aſſez pluvieux. L'autre côte dans le Continent d'Amerique, étant expoſée à l'Eſt & Nord-Eſt, ou Sud-Eſt, eſt moins ſujette aux pluyes. Neanmoins comme elle eſt proche de la ligne elle en a ſa part, mais ſans excez, & beaucoup moins que la Guinée. Elle eſt au Midi de la ligne, & ſa ſaiſon pluvieuſe par conſequent eſt depuis Octobre juſqu'à Avril, la ſeche entre Avril & Octobre. Ces ſaiſons regnent juſques à ſix ou ſept degrez au Nord de la ligne, ce qui n'eſt pas de ma connoiſſance dans aucune autre partie du Monde. Il eſt vrai que le Cap Lopez dans la Guinée, au premier degré de la bande du Sud, eſt ſujet au même tems que le reſte de la Guinée, qui eſt dans la bande du Nord.

La raiſon pourquoi les Européens appellent la ſaiſon ſeche l'Eté, & l'humide l'Hiver, c'eſt parce que la Moiſſon eſt dans la ſaiſon ſeche, ſur tout dans nos Plantages où le Sucre ſe fait; car c'eſt alors que les cannes ſont jaunes comme de l'Or. J'avouë qu'alors elles ont moins de jus, mais ce peu qu'elles ont eſt d'une grande douceur. Au lieu que dans la ſaiſon humide quelque meures que ſoient les cannes, elles rapportent moins de Sucre, & le Sucre n'en eſt pas ſi bon, quoi qu'il coûte plus de peine à le préparer. C'eſt pourquoi dans les climats au Nord de la ligne, où ſont tous nos Plantages, on commence à Noël à faire le Sucre, lors que les cannes ſont meures après une ſaiſon ſeche,

Mais dans les climats Meridionaux, comme est la côte de Bresil, on y travaille au mois de Juillet. Il faut remarquer qu'il y a aussi des endroits proche de la ligne dans la bande du Nord, comme Surinam, où les saisons sont les mêmes que dans la bande du Sud; mais c'est le seul exemple de cette nature qui soit de ma connoissance. Quoique la saison seche soit le tems de cueillir les cannes, & la saison humide le temps propre à les planter, cependant on ne regarde pas de si prés à ces saisons, mais on prend sa commodité. On peut les planter en tout tems de l'année avec succez, sur tout aprés une pluye moderée, qui tombe souvent même dans les saisons seches.

J'ai dit auparavant, que les Bayes ou Golphes sont plus sujets aux pluyes que les pointes de terre. Témoin la Baye de Campêche où il pleut excessivement, sur tout aux mois de Juillet & d'Août. Au contraire, la côte depuis le Cap Catoche jusqu'au Cap Condecedo, qui est plus exposée au vent reglé, n'est pas la moitié si pluvieuse.

Le Golphe de Honduras est aussi fort sujet aux pluyes, comme l'est toute cette côte depuis le Cap Gratia de Dios jusqu'à Carthagene. Mais dans la côte de Caraccos, & environ le Cap la Vela, où les vents sont plus frais, le tems est plus temperé. Il y a pourtant de la difference dans les petites Bayes entre-deux, celle de Mericaya qui gît un peu à l'Est du Cap la Vela, étant plus sujette aux pluyes que prés du Cap.

La Baye de Panama d'ailleurs en est une autre preuve par ses pluyes excessives; sur tout le Midi de la Baye, depuis le Golphe de saint

Michel jusqu'au Cap saint François, où les pluyes continuënt depuis Avril jusqu'à Novembre, mais de la derniere force aux mois de Juin, de Juillet & d'Août.

Il y a aussi plusieurs petites Bayes à l'Oüest de celle de Panama, qui ont leur part de ces saisons humides, savoir les Bayes de Dulce, Caldera, Amapala, &c. Mais à l'Oüest de celle-ci, là où la côte est plus unie, il y pleut moins. Il est vrai qu'il y a souvent de terribles Tornados.

Dans les Indes Orientales il y a aussi plusieurs Bayes ou Golphes sujets à de grosses pluyes, comme sont les Golphes de Tunquéen & Siam, le fond & la partie Orientale du Golphe de Bengale. Mais dans la côte de Coromandel, qui est au Couchant de ce Golphe, le tems est plus temperé, la côte étant basse & unie. Au lieu que la côte de Malabar, qui est au Couchant du Cap de Coromandel, & une côte montagneuse, est sujette à de grandes pluyes. Il est certain que les parties Occidentales des Continents sont plus sujettes à la pluye que les Orientales, hormis les côtes du Perou & d'Afrique; dans la premiere desquelles la secheresse peut être causée (comme je l'ai déja dit) par la hauteur des Andes. Et il est vrai-semblable que le plus grand effort des pluyes prés de ces montagnes tombe principalement du côté de l'Est, sans atteindre la cime, & au cas qu'elles y parviennent il se peut faire qu'elles s'y arrêtent, sans s'étendre plus loin.

Lors que j'ai dit que les montagnes sont plus sujettes aux pluyes que les païs bas, j'entends les païs maritimes. Par exemple, le Midi de la Jamaïque qui commence à Leganea, &

qui s'étend delà à l'Oüest jusqu'à la riviere Noire, y comprenant tout le païs plat, est un païs fort uni l'espace de plusieurs miles, qui court à peu prés Est & Oüest, ayant la mer au Midi, & des montagnes du côté du Nord. Il pleut sur ces montagnes avant qu'il pleuve dans le païs plat, & je sai par experience que les pluyes y ont commencé trois semaines avant qu'il en soit tombé dans le païs plat du côté de la mer. J'y ai même remarqué tous les jours des nuages noirs, & j'y ai entendu le tonnerre. Ces nuages qui sembloient s'approcher de la mer, furent arrêtez dans leurs cours. Ils retournerent du côté des montagnes, ou se dissiperent, au grand regret des habitans, dont les plantages & le bétail souffrirent beaucoup faute de rafraichissement. Les Tornados même étoient si prés de fondre sur nous, que le vent de mer & un vent frais partant des nuës s'évanoüirent, sans pleuvoir dans le païs plat, tout brûlé de secheresse.

Ce manquement de pluye dans la saison est un des plus grands inconveniens qu'il y ait dans cette partie de l'Isle. Car il arrive quelquefois, faute de pluye, que l'herbe y est toute brûlée, & que le bétail y perit faute de fourrage. Mais on n'entend point parler de ces grandes secheresses dans la partie Septentrionale de l'Isle, où les montagnes sont voisines de la mer. Au contraire, on n'y manque point de bonnes ondées de pluyes toute l'année, même dans la saison seche, environ la pleine ou nouvelle Lune. Il est vrai que dans la saison humide on y est incommodé de pluyes excessives.

Quant aux vallées elles ne sont pas si sujet-

tes aux secheresses, que le païs plat vers la mer. Du moins je ne m'en suis pas apperçû, & je n'ai point apris le contraire par l'information des autres.

L'Isle des Pins, prés de Cuba, est si fameuse par ses pluyes, que les Espagnols qui habitent cette partie de Cuba, qui en est la plus proche, disent qu'il y pleut plus ou moins tous les jours de l'année, tantôt d'un côté de l'Isle, tantôt d'un autre. Les Armateurs, qui l'ont souvent visitée, en disent la même chose. J'y ai été moi-même, mais je ne puis pas confirmer ce rapport. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est une Isle fort pluvieuse.

Ce n'est qu'une petite Isle d'environ neuf ou dix lieuës de longueur, & trois ou quatre de largeur; au milieu de laquelle il y a une haute montagne qui s'éleve en pointe, & qui est le plus souvent couverte de nuages. Les Armateurs disent que cette montagne attire à soi toutes les nuées, puisqu'elle en est presque toûjours couverte, lors qu'à peine en void-on ailleurs.

On dit la même chose de la Gorgonie, dans la mer du Sud, une Isle plus petite que celle des Pins, dont j'ai fait mention dans mon voyage autour du Monde, Chapitre VII. Elle est environ à quatre lieuës du Continent, au lieu que l'autre n'en est qu'à deux lieuës. Il y a aussi une montagne, mais qui n'en est pas si grande ni si haute que celle de l'Isle des Pins. Elle est neanmoins assez haute pour être vûë à seize ou dix-huit lieuës. Je ne puis pas assurer qu'il y pleuve tous les jours, mais il est certain qu'il y pleut beaucoup, & d'une grande force.

J'ai été trois fois dans cette Isle, & je l'ai toûjours trouvée fort pluvieuse. Il y pleut si fort que quand nous y touchames à nôtre rétour du Capitaine Sharp, nous fimes du Chocolat, que nous fumes contraints de boire debout dans la pluye. Il pleuvoit alors d'une si grande force dans nos calebaces, qu'aprés avoir bû autant de Chocolat & d'eau de pluye qu'il nous en faloit, nous trouvions toûjours nos calebaces plus de la moitié pleines. Il y en eut qui jurerent qu'ils ne pouvoient pas le boire aussi vite qu'il y pleuvoit. Pour moi je jettai ce qui m'en resta, & la plûpart en firent de même.

Si les montagnes sont le plus souvent couvertes de nuées, les païs proches de la mer en sont aussi couverts frequemment. Dans mon voyage autour du Monde, Chapitre dixiéme, j'ai dit qu'en approchant de terre on y trouve ordinairement le Ciel couvert de nuées, quoi qu'ailleurs le tems soit fort clair. Ce qui sert à confirmer ce que j'ai avancé dans mon discours précedent, que les montagnes sont d'ordinaire couvertes de nuées. Car les terres élevées sont les premieres découvertes, & (comme je viens de dire) ce sont ces terres qui sont ordinairement couvertes de nuées. Mon dessein est maintenant de faire voir comment on trouve les nuêes quand on est proche de terre, soit en rangeant la côte, soit en y étant à l'ancre.

Quelqu'un pourroit s'imaginer que je prétends ici prouver qu'il ne pleut jamais, ou que trés-peu, sur mer. Mais ce n'est pas là ma pensée, & tout le monde sait le contraire. J'ai dit moi-même au premier Chapitre des Vents, que plusieurs mers étoient su-

jettes aux Tornados, principalement auprés de l'Equateur, mais plus particulierement dans la mer Atlantique. Les autres mers n'y sont pas tout à fait si sujettes, & la mer Atlantique même ne l'est pas tant au Nord ni au Sud de la ligne, sur tout à quelque distance considerable de terre. Quoi qu'il en soit, il est fort vraisemblable que la mer n'y est pas si sujette que la terre. Car quand on est prés de terre dans la Zone Torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, pendant qu'il fait beau tems sur mer, & qu'à peine on y voit une nuée. Quoi que le vent vienne de terre, & que les nuës semblent avancer sur la mer, elles retournent souvent sur terre, comme si elles y étoient attirées par quelque vertu secrete. Il est vrai qu'elles avancent quelquefois sur mer, mais alors elles retournent en arriere, ou se dissipent insensiblement. C'est pourquoi les Mariniers qui font voiles auprés des côtes, & qui apperçoivent un Tornado faisant ses approches, ne s'en mettent pas en peine, & disent tout haut que la terre va le devorer. Si les Tornados gagnent quelquefois la mer, c'est rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils se forment de la terre en premier lieu, & cela d'une étrange maniere. J'ai vû souvent une petite nuée s'élevant au dessus d'une montagne, grossir si prodigieusement, qu'elle a causé deux ou trois jours de pluye consecutifs, & j'en ai fait l'observation non seulement dans les Indes Orientales & Occidentales, mais aussi dans les mers du Nord & du Sud. Je ne puis m'empêcher de repasser dans mon esprit de tems en tems le desordre que m'ont causé ces pe-

tites nuées, & quand elles paroiſſoient la nuit.

C'eſt la coûtume parmi les Matelots dans ces latitudes de ſe coucher ſur le tillac. Les Armateurs ſur tout, s'en font une habitude, parmi leſquels j'ai fait ces obſervations. Quand ils ſont à l'ancre principalement, on étend des nattes ſur le tillac pour coucher deſſus. Chacun en a une ou deux, avec un oreiller pour la tête, & une couverture veluë pour ſe couvrir. Voilà le lit de Matelot. Je me ſuis ſouvent couché quand il faiſoit beau la nuit, & je me ſuis vû obligé de me retirer devant jour. Ce n'eſt pas qu'une petite pluye eût été capable de me faire déloger, & je n'aurois jamais crû à la voir venir qu'une ſi petite nuée pût produire tant de pluye. Mais nous fûmes ſi ſouvent trompez par cette apparence, que nous nous ſommes trouvez tout trempez, & contraints aprés tout de deloger, lors qu'on s'attendoit de voir bien tôt la pluye ceſſer.

Enfin, j'ai toûjours remarqué, que dans la ſaiſon humide il pleuvoit plus la nuit que le jour; car, quoi qu'il fit beau le jour, c'eſt rarement que nous paſſions la nuit ſans un Tornado ou deux. Si nous en avions un le jour, il paſſoit d'abord, & peut-être qu'il pleuvoit une heure, plus ou moins. Mais quand il arrivoit la nuit, quoi qu'il y eût peu d'apparence de pluye, nous en avions pour trois ou quatre heures de ſuite. Il eſt vrai que c'étoit alors communément prés des côtes, les nuages ſur la terre nous paroiſſant fort épais. Nous y voyions les éclairs accompagnez de tonnerres, & la pluye nous ſembloit y tomber en plus grande abondance. Il y a apparence que plus avant dans la

il pleuvoit encore moins qu'à l'endroit où nous étions, car de ce côté-là le tems paroiſſoit aſſez clair.

CHAPITRE VIII.

Des Marées, & des Courans.

La difference qu'il y a entre les Marées & les Courans. Il n'y a point d'endroit dans l'Ocean ſans flux & reflux. Les endroits où les Marées ſont les plus grandes, & les plus petites. Des Marées du havre & dans les Lagunes de Triſt, & dans la Baye de Campêche. Des Marées entre les Caps de Virginie, dans le Golphe de ſaint Michel, & de la riviere Guyaquil dans la mer du Sud. Que la pretenduë communication ſous terre entre les mers du Nord & du Sud, eſt une erreur. Des Marées aux Iſles de Gallapagos; à Suam, une des Iſles des Larrons, autour de Panama, dans le Golphe de Dulce & la riviere Nécoya, & dans la Côte du Perou, &c. A Tonqueen dans la Chine, & dans la Nouvelle Hollande, où les Marées ſont irregulieres. La raiſon qu'on donne de cette irrégularité. Des Marées entre le Cap de Bonne-Eſperance & la mer rouge. Des Courans. Que les Vents reglez ont beaucoup d'influence ſur les Courans. Par exemple à la Barbade, &c. au Cap la Vela, à Gratia de Dios, & au Cap Roman, à l'Iſle Trinidado, à Surinam, au Cap Blanc, entre l'Amerique & le Breſil. Des Contre-Courans dans la Baye de Campêche, dans le Golphe de Mexique, & dans celui de Floride. Des Cauſes. Qu'il arrive ſouvent que la ſurface de l'eau a un Courant contraire à celui du fond de l'eau. Des Courans dans

la Côte d'Angola, à l'Est du Cap de Bonne-Esperance, dans la Côte des Indes au Nord de la Ligne, & dans la mer du Sud.

APrés avoir parlé des Vents & des Saisons de l'année dans la Zone Torride, je vais maintenant tomber sur le discours des Marées, & des Courans, dans la même Zone.

Par les Marées, j'entens le Flux & Reflux de la mer, dans la côte & hors de la côte. Cette faculté de la mer semble être universelle, quoi qu'elle ne soit pas également reguliere dans toutes les côtes, ni au regard du tems, ni au regard de la hauteur de l'eau.

Par les Courans j'entens un autre mouvement de la mer, lequel differe des Marées à plusieurs égards, & dans leur cours & dans leur durée.

On peut comparer les Marées aux vents de mer & de terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des côtes, quoi qu'en effet la mer fluë & refluë successivement deux fois le jour en 24. heures. Mais il y a cette difference, que les vents de mer souflent dans la côte de jour, & les vents de terre souflent vers la mer de nuit. Quoi qu'il en soit, ils sont aussi reglez que les Marées dans leur mouvement. Outre que les Marées & ces vents ne s'éloignent pas de terre.

Les Courans d'ailleurs ont beaucoup de rapport aux vents réglez de côte. Ils sont tous deux plus éloignez de terre, & il est vraisemblable que ceux-ci ont une grande influence sur ceux-là.

C'est l'opinion commune, sur tout parmi les gens de mer, que les Marées se gouvernent

par la Lune, & que leur accroiſſement & décroiſſement, auſſi-bien que leurs mouvemens reguliers de chaque jour, dépendent de l'influence de cette Planete. Il eſt vrai que cette regularité ſe trouve quelquefois interrompuë par des cauſes accidentelles dans les vents.

Les premiers rudimens de la navigation ſont de ſavoir le tems de la haute Marée en tous lieux. C'eſt une ſcience effectivement neceſſaire à tous nos Mariniers Anglois, parce que les Marées ſont plus regulieres dans nos mers, qu'en toute autre mer.

Mais comme je me ſuis borné à ne parler ici que des Marées entre les Tropiques ou auprés, je laiſſe à nos Lamaneurs à traiter des Marées dans nôtre Zone Temperée. C'eſt leur Province, & ce ſont eux qui ſont les mieux verſez dans ce Myſtere, par une experience continuelle, qui eſt toûjours la meilleure maîtreſſe.

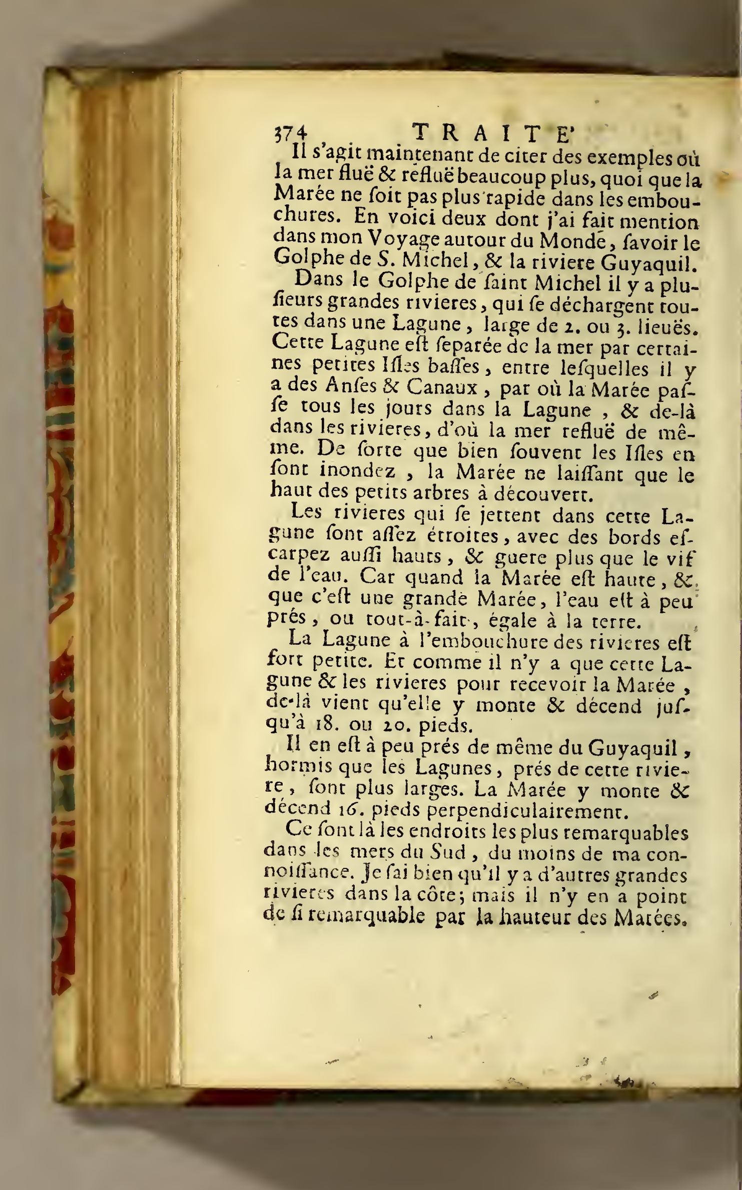
Je n'ai été dans aucune côte du Monde, où la mer ne fluë & refluë, plus ou moins; & j'ai preſque toûjours remarqué, que les plus grandes embouchures de rivieres ou de Lagunes ont d'ordinaire les plus fortes Marées. Au contraire les côtes qui ont le moins de rivieres ou de lacs, ont les plus petites Marées, du moins elles ne ſont pas ſi perceptibles. Et il eſt à remarquer, qu'encore que la Marée monte d'une grande force dans les embouchures des rivieres ou Lagunes, neanmoins elle n'y monte pas ſi haut que dans celles dont le paſſage eſt étroit, quoi qu'elle y entre d'une même force. La Marée d'ailleurs n'eſt jamais ſi forte dans les Iſles, ou autour des Iſles éloignées du Continent qu'elle l'eſt dans ſes côtes.

Pour proûver ces obſervations generales, je veux bien rapporter quelques exemples, & de-là je viendrai au détail. Dans cette vûë je ne citerai que des endroits où j'ai été en perſonne.

Je commence par la Lagune de Triſt, dans la Baye de Campêche. Elle a deux embouchures conſiderables, l'une de la largeur de demi lieuë, & qui s'étend deux miles en longueur; d'où l'on entre dans une Lagune, longue de 7. ou 8. lieuës, & large d'environ trois lieuës. L'autre embouchure qui en eſt à ſept lieuës, a environ trois miles de largeur, & deux miles de longueur, avant qu'on entre dans la Lagune. Plus avant dans la terre, il y a encore trois ou quatre autres Lagunes, moindres que les précedentes.

La mer qui fluë & refluë dans toutes ces Lagunes, entre & ſort par ces deux embouchures avec tant de rapidité, que les Eſpagnols apellent la grande Lagune, Laguna termina, c'eſt-à dire, le Lac des Marées, parce que la marée eſt ſi forte dans ces embouchures. Cependant la Marée n'y hauſſe pas à proportion de la rapidité, le flux & reflux n'étant ici que de 6. ou 7. pieds, hormis en cas de tempête, ou d'autres cauſes extraordinaires.

Je pourrois auſſi alleguer par exemple le Canal entre les deux Caps de Virginie, où le flux & reflux n'eſt pas proportionné à la rapidité de ſon mouvement. Il n'y a pas effectivement de telles Lagunes qu'à Triſt; mais il y a pluſieurs grandes rivieres, & quantité de petites anſes. D'ailleurs le terrain eſt ſi bas en quelques endroits, que les Marées l'inondent. De-là vient que l'eau qui ſe jette ſi rapidement entre les Caps, y eſt inſenſiblement engloutie.



Il s'agit maintenant de citer des exemples où la mer fluë & refluë beaucoup plus, quoi que la Marée ne ſoit pas plus rapide dans les embouchures. En voici deux dont j'ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde, ſavoir le Golphe de S. Michel, & la riviere Guyaquil.

Dans le Golphe de ſaint Michel il y a pluſieurs grandes rivieres, qui ſe déchargent toutes dans une Lagune, large de 2. ou 3. lieuës. Cette Lagune eſt ſeparée de la mer par certaines petites Iſles baſſes, entre leſquelles il y a des Anſes & Canaux, par où la Marée paſſe tous les jours dans la Lagune, & de-là dans les rivieres, d'où la mer refluë de même. De ſorte que bien ſouvent les Iſles en ſont inondez, la Marée ne laiſſant que le haut des petits arbres à découvert.

Les rivieres qui ſe jettent dans cette Lagune ſont aſſez étroites, avec des bords eſcarpez auſſi hauts, & guere plus que le vif de l'eau. Car quand la Marée eſt haute, & que c'eſt une grande Marée, l'eau eſt à peu prés, ou tout-à-fait, égale à la terre.

La Lagune à l'embouchure des rivieres eſt fort petite. Et comme il n'y a que cette Lagune & les rivieres pour recevoir la Marée, de-là vient qu'elle y monte & décend juſqu'à 18. ou 20. pieds.

Il en eſt à peu prés de même du Guyaquil, hormis que les Lagunes, prés de cette riviere, ſont plus larges. La Marée y monte & décend 16. pieds perpendiculairement.

Ce ſont là les endroits les plus remarquables dans les mers du Sud, du moins de ma connoiſſance. Je ſai bien qu'il y a d'autres grandes rivieres dans la côte; mais il n'y en a point de ſi remarquable par la hauteur des Marées.

Ces grandes marées, dans le Golphe de ſaint Michel ont donné lieu ſans doute à l'opinion de certaines gens, qui s'imaginent qu'il y a communication ſous terre entre les mers du Nord & du Sud, & que l'Iſthme de Darien eſt comme un pont ſous lequel la mer fluë & refluë, & comme elle fait ſous le pont de Londres. Pour confirmer cette opinion quelques-uns ont dit, qu'on y entend toûjours d'étranges bruits cauſez par ce flux & reflux, que les Navires faiſant voiles dans la Baye de Panama s'y trouvent agitez d'une maniere prodigieuſe, & quelquefois briſez contre les Iſles par la violence de cette agitation. Que dans un moment la mer les y laiſſe à ſec, ou briſez en pieces, & qu'en d'autre tems ils ſont attirez comme par la force d'un Golphe, prêts à être emportez ſous terre à pleines voiles dans la mer du Nord. On ajoûte à cela, que quand la marée monte, ſur tout une grande marée, les Iſles dans la Baye ſont toutes inondées; que le païs même eſt inondé dans une grande étenduë, & qu'alors on ne voit que la cime des arbres. Mais ſi cela étoit vrai, c'eſt aſſez ſurprenant que ni moi, ni aucun de ma compagnie, ne s'en ſoit apperçû. J'ai paſſé deux fois cet Iſthme, & la derniere fois que je le traverſai, j'y fus 23. jours de ſuite, ſans y entendre aucun bruit ſoûterrain. Je fis voiles auſſi dans la mer du Sud prés de trois années, y comprenant le tems que je fus dans cet Iſthme, & de ces trois années j'en paſſai quelques mois dans la Baye de Panama. Aprés que j'en fus parti, ceux de nôtre équipage qui y reſterent y paſſerent beaucoup plus de tems. Cependant, bien loin d'y trouver des gouffres ſi

prodigieux, ils avoüerent qu'on y faisoit voiles avec autant de plaisir qu'en aucune partie du Monde. Dans tous mes entretiens, soit avec les Espagnols, soit avec les Indiens, je n'ai jamais oüi dire rien de tel. Et, s'ils en avoient sû la moindre chose, ils n'auroient pas manqué de nous en faire part, quand ce n'auroit été que pour nous donner l'épouvante, & nous faire quitter cette côte.

Je sai bien que Monsieur Gage, Anglois, en parle dans son Livre intitulé A Neio Surwey of Je West-Indies. Mais il y a lieu de croire, que c'est un foible de sa credulité, ou qu'il se portoit mal dans ce voyage, la relation qu'il en fait, étant si imparfaite, & si mal soûtenuë, qu'il paroît bien qu'il ne savoit ce qu'il écrivoit. Je renoncerois à son Livre entierement, à cause de cette fable, si je n'étois bien persuadé qu'il a écrit sincerement sur d'autres matieres.

A l'égard des grandes Marées qu'on dit être dans ces mers, j'en ai apporté des exemples. Mais elles ne sont pas au fond si grandes qu'on les fait, & il n'y a que le Golphe de saint Michel où la mer fluë & refluë excessivement, jusqu'à couvrir les petites Isles à l'embouchure de la Lagune, & à ne laisser que le haut des arbres à découvert. Car ces Isles sont fort basses, & ne produisent que de petits arbres, au prix des autres Isles dans la Baye de Panama, où la ville de ce nom seroit bien-tôt submergée, si les Isles dans la Baye, l'étoient. Mais bien loin de l'être, les Isles des Perles, qui sont fort basses & plates, ne le sont pas. Car la mer n'y fluë ou refluë qu'environ 10. ou 11. pieds, dans les plus grandes Marées, & cela dans les parties les

plus Meridionales, qui ſont preſque oppoſees au Golphe de ſaint Michel, & qui n'en ſont éloignées que de 12. ou 14. lieuës. Cependant la Marée y monte plus haut de deux ou trois pieds, qu'à Panama ou auprés, ou dans tout autre endroit de la Baye. Si bien que ce rapport eſt ſans aucun fondement.

J'ai remarqué d'ailleurs, que les Iſles qui ſont fort avant dans la mer ont rarement de ſi hautes Marées que celles qui ſont prés du Continent, ou que les places qui ſont dans le Continent. Par exemple aux Gallapagos, des Iſles qui ſont éloignées prés de cent lieuës du Continent, la mer ne fluë & refluë qu'un pied & demi, ou deux pieds. Au lieu que dans le Continent elle fluë & refluë deux ou trois pieds, plus ou moins, ſuivant que la côte eſt plus ou moins expoſée aux Bayes, ou aux rivieres.

Guam, une des Iſles des Larrons, en eſt une autre preuve, où la Marée ne monte que 2. ou 3. pieds tout au plus. Dans la Baye de Panama elle eſt plus reguliere qu'en toute autre place dans les côtes du Perou & de Mexique. C'eſt pour cela que je lui donne dans mon Voyage autour du Monde, le nom de Courant en certains endroits, particulierement prés de Guatulca, dans le Continent de Mexique; mais en effet c'eſt une Marée, qui monte à l'Eſt, & décend à l'Oüeſt. Là le flux & reflux eſt d'environ cinq pieds, comme dans la plûpart de cette côte.

A Ria Leja, il fluë & refluë environ 8. ou 9. pieds. A Amapala de même, où la Marée monte à l'Eſt, & décend à l'Oüeſt.

Dans le Golphe de Dulce & la riviere Neicoya, elle monte juſqu'à 10. ou 11. pieds. Elle

ne monte pas si haut dans la côte du Perou, sur toute cette côte, qui est entre le Cap saint François & la riviere Guyaquil, où la marée monte au Sud, & décend au Nord.

A l'Isle de Plata, la mer fluë & refluë 3. ou 4. pieds; mais depuis le Cap Blanc au 3. degré jusqu'au 30. degré de latitude Meridionale, elle ne fluë & refluë qu'un pied & demi, ou deux pieds. Dans cette côte la marée monte au Sud, & décend au Nord.

Dans toutes mes courses avec les Armateurs, j'ai toûjours pris connoissance de la hauteur des marées, pour connoître les meilleurs endroits de la côte, & les plus propres pour donner le suif aux Vaisseaux. Ce qui est d'un grand usage à tous les Armateurs.

Dans la plûpart des Indes Occidentales, la marée n'est guere plus haute que dans la Manche. Dans les Indes Orientales elles montent fort peu, & ne sont pas si regulieres qu'ici.

Les plus irregulieres que j'aye vûës sont à Tonquin, environ le 20. degré de latitude Septentrionale, & dans la côte de la Nouvelle Hollande, environ le 17. degré de latitude Meridionale. Dans ces deux endroits à peine peut-on discerner les basses marées. Celles de Tonquin sont amplement décrites par M. Dawenport, & publiées dans les Transactions Philosophiques de la Societé Royale où je renvoye le Lecteur.

Dans la Nouvelle Hollande, j'eus 2. mois de tems pour faire mes observations sur les marées, où la mer fluë & refluë environ cinq brasses, le flux étant à l'Est quart au Nord, & le reflux à l'Oüest quart au Sud.

La plus grande marée, tout le tems que je fus sur cette côte, n'arriva que trois jours aprés la pleine ou nouvelle Lune. Ce qui nous surprit d'autant plus, que nous ne vimes aucun changement dans le tems. Il est vrai que quelques-uns de nôtre équipage avoient fait cette observation dans les grandes marées qu'il y eut pendant que nous donnions le suif à nôtre Vaisseau sur le sable. Dans la marée où nous fimes état de partir, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque, se flaterent de mettre le Navire à flot la troisiéme marée aprés la nouvelle Lune. Mais ils furent bien surpris de voir, qu'il ne flota point ni cette marée, ni la marée ensuite, plusieurs s'imaginerent que le seul moyen de le mettre à-flot, étoit de creuser le sable pour le faire passer dans la mer. On revint enfin de cette consternation, lors que la sixiéme marée monta assez haut pour mettre le Navire à flot, ce que nous fimes promtement. La marée suivante se trouvant encore plus haute que celle-là, nous fûmes tous convaincus parfaitement que les marées ne sont pas regulieres dans ces lieux-là comme en Angleterre.

J'ajoûte à cette remarque, qu'il n'y avoit ici ni riviere ni lagune, qui pût causer ces grandes marées; mais il y a apparence qu'elles sont causées par ce grand détour de terre qu'il y a entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Autrement il se peut faire que la mer a quelque passage entre ces deux terres, comme quelques-uns le veulent; ou qu'il y a quelque grande, & profonde Baye.

Cette derniere suppositionpar oît la plus

vraisemblable, à cause du flux extraordinaire qu'il y a du côté de l'Est dans toute cette mer, entre la nouvelle Hollande & les Isles au Nord de ce païs là. C'est ce que nous découvrîmes sensiblement, en approchant de la nouvelle Hollande, & il faut de necessité qu'il y ait un plus grand receptacle, qu'une riviere ou une Lagune. Il y a même encore plus d'apparence, que la Marée a quelque passage entre la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée, ou qu'il y a du moins une Baye profonde, parce qu'elle passe le long du Continent, & qu'elle ne monte point parmi les Isles, au Nord de ce Continent. Outre que le Promontoire le plus Septentrional de la nouvelle Hollande avance presque jusques à la Ligne, qui semble lui servir de barriere de ce côté-là. Ainsi il est raisonnable de croire que la mer a quelque autre passage.

Au Détroit de Malaca la Marée monte à l'Est, & décend à l'Oüest : Dans la ville de ce nom, j'ai trouvé, par experience, que le flux & reflux étoient d'environ 6. pieds dans les plus grandes Marées.

A l'Orient de la côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Esperance & la Mer rouge, la Marée a son cours regulier. Elle monte au Sud, & décend au Nord, & dans les grandes rivieres de cette côte, particulierement celle de Natal au 30. degré de latitude Meridionale, la mer fluë & refluë, six pieds dans les plus grandes Marées. Je tiens cette relation du Capitaine Rogers, un homme d'esprit, & qui connoît parfaitement bien cette côte.

Passons maintenant à la description des

Courans, qui different des Marées à plusieurs égards. Dans celles-ci les eaux avancent & refoulent deux fois en 24. heures. Les Courans au contraire courent un jour, ou une semaine, & quelquefois davantage d'un côté, puis ils s'en retournent de l'autre. Il y a même des endroits où ils courent six mois d'un côté, & six mois de l'autre. En d'autres endroits ils ne courent d'un côté qu'un jour ou deux, environ la pleine Lune ; puis ils retournent d'une grande force, & reprennent ensuite leur premier cours.

La force des Marées se fait sentir generalement prés des côtes ; au lieu que les Courans en sont éloignez. On ne s'apperçoit pas des effets de ceux-ci, comme de ceux des Marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les Marées poussent du côté de terre.

C'est une observation generale parmi les gens de mer, que par tout où les vents reglez prédominent, le Courant se régle par le vent, & court du même côté. Mais cela ne se fait pas toûjours de la même force, & l'on ne s'en apperçoit pas si bien en haute mer, qu'auprés de quelque côte, principalement prés des Caps qui avancent fort loin dans la mer. Autour des Isles les Courans se font aussi sentir plus ou moins, suivant qu'elles sont exposées aux vents reglez. Pour preuve de cela je n'ai qu'à citer la Barbade, & les autres Isles Antilles.

Les Isles qui sont plus grandes, comme Hispaniola, Cuba, & la Jamaïque, n'ont que quelques Caps, ou pointes exposées aux Courans. Comme sont le Cap Tiberon dans Hispaniola, la pointe de Pedro & la pointe

au Nord-Eſt de la Jamaïque, le Cap de Crux & les Caps Corrientes, & Antonio dans Cuba. Mais de toutes les Iſles dans les Indes Occidentales, il n'y en a point de plus expoſées aux Courans, que Corriſao & Aruba; & dans le Continent il n'y a aucun Cap ſi remarquable à cet égard que les Caps Roman, Coquibaco, & la Vela.

Les Courans au Cap la Vela retournent rarement. C'eſt pourquoi les Vaiſſeaux qui font voiles au vent pour le doubler, n'approchent pas de terre; mais courent au large, juſqu'à ce qu'ils ſoient en veuë d'Hiſpaniola, & reviennent de-là juſqu'à 6. ou 8. lieuës du Cap, ſans en approcher davantage. Mais dans la ſaiſon du vent d'Oüeſt, depuis Octobre juſqu'au mois de Mars, il vient ſouvent des vents d'Oüeſt qui durent 2. ou 3. jours, à la faveur deſquels, on peut facilement faire route à l'Eſt.

Entre le Cap la Vela & le Cap Gratia de Dios, les Courans different beaucoup de ce qu'ils font vis-à-vis du Cap, ce qui ſemble provenir de la figure de la terre. Car la côte entre les deux Caps court Sud, & fait une grande Baye, qui a une plus grande varieté de vents & de Courans, que toute autre partie des Indes Occidentales.

Ici le Courant, dans la ſaiſon du vent d'Oüeſt, court inceſſamment à l'Oüeſt; mais plus rapidement en certains tems, qu'en d'autres. A quatre lieuës de terre, ou environ, il ſe fait ſentir juſqu'à 20. 25. ou 30. lieuës. Enſuite on trouve un vent d'Eſt, & s'il y a quelque Courant, il court auſſi à l'Oüeſt. De-là vient que les Navires qui font route à l'Oüeſt, ſont obligez de faire 30. ou 40.

lieuës ſur mer, pour gagner le vent ; & s'ils ont peu de chemin à faire, il faut qu'ils rangent la côte, pour être à portée d'ancrer quand bon leur ſemble. Autrement ils ſeroient emportez à l'Eſt 14. ou *16*. lieuës dans une nuit. Cela même leur arriveroit avec un petit vent d'Eſt, qui eſt aſſez commun dans la ſaiſon des vents d'Oüeſt.

A l'Eſt du Cap Roman, auſſi loin que l'Iſle Trinidado, on ne trouve qu'un petit Courant, qui ſe porte à l'Oüeſt, hormis prés de ces lieux qui avancent le plus dans la mer, comme autour des petites Iſles qu'on appelle Teſtegos, entre leſquelles, & le Continent, on trouve un Courant aſſez fort. De-là vient qu'il eſt mal-aiſé d'y faire route à l'Eſt. Mais dans toute la côte, entre le Cap Roman & la pointe qui avance du côté de Teſtegos, on peut faire voiles avec les vents de mer & de Terre.

De là on trouve un Courant fort rapide juſqu'au bout Oriental de l'Iſle Trinidado. Et d'ici juſqu'à Surinam on trouve un Courant qui va Eſt, mais qui n'eſt pas invincible aux vents de Terre & de mer.

De Surinam juſqu'au Cap Blanc on peut auſſi en venir à bout, quoi qu'on ne manque point d'y trouver des Courans qui courent Oüeſt, hormis environ la pleine Lune. Alors dans toutes les côtes ſuſdites on trouve communément un Courant qui va Eſt ; &, s'il ne court pas à l'Eſt, du moins ſes forces diminuent. Mais, quand on a fait ſon cours Eſt juſqu'au Cap Blanc au Nord du Breſil, on trouve toûjours un Courant tout contraire, & de-là du côté du Sud, juſqu'au Cap S. Auguſtin, un Cap qui avance ſi fort

dans la mer, & qui est par consequent exposé aux vents de mer, & aux Courans qui regnent entre l'Afrique & le Bresil, qu'il n'y a pas de Promontoire si difficile à gagner. Car il ne se peut qu'il n'y ait toûjours un rapide Courant qui court Nord Oüest.

J'ai remarqué ci-devant, que dans tous les lieux où les vents reglez prédominent, on trouve un Courant qui suit le vent; mais qui n'est pas si perceptible en haute mer, qu'auprés des côtes. Il est vrai semblable que les vents du Sud dans la côte d'Afrique, & le vent reglé general entre elle & le Bresil, meuvent tout doucement la surface de l'eau, & que le vent reglé étant la plûpart Sud-Est, chasse la mer du côté du Nord, en biaisant vers la côte de Bresil. La mer se trouvant là bornée par la terre, se tourne vers le Cap saint Augustin, & aprés avoir doublé ce Promontoire, elle décend avec moins de rapidité jusqu'à la côte de Surinam, &c. La raison est qu'alors ayant plus d'étenduë, son Courant se ralentit, étant agitée par le vent reglé, qui est communément Est-Nord-Est au Nord de la Ligne, & qui porte la mer de biais le long de la côte à l'Oüest. De-là vient apparemment qu'on trouve les Courans toûjours plus forts auprés de ces Caps. Au lieu qu'à la Barbade, & generalement dans toutes les Isles Antilles, on ne trouve qu'un petit Courant, qui semble n'être que l'effet de la durée des vents reglez qui y regnent. Et de fait il n'est pas croyable que ce soit un Courant d'origine, venant du Midi de la mer Atlantique, qui comme je viens de dire, double le Cap saint Augustin, & suit la côte d'assez prés.

Les

Les Courans autour de l'isle de la Trinité, à Curaſao & Aruba, & ceux qu'il y a entre elles & le Cap Roman, nous ſemblent indiquer la même choſe. Il en eſt de même des Courans, entre le Cap Roman, & le Cap la Vela.

Depuis ce dernier Cap les Courans ſe portent toûjours à l'Oüeſt, vers le Cap Gratia de Dios; mais en droite ligne, & ſans biaiſer vers la côte. Car, comme j'ai dit ci-devant, la Baye eſt grande, & les Courans ſe portent d'ordinaire d'une pointe à l'autre. De ſorte que les Bayes n'ont preſque point de Courant; ou ſi elles en ont, ce ne ſont que des Contre-courans, qui vont d'une pointe à l'autre, ſans ſe mêler des petites Bayes qui ſe trouvent entredeux. Et il n'eſt pas moins probable, que ces Contre-courans qu'on trouve en cette Baye dans leur propre ſaiſon, ayant fait le tour de la Baye, & avancé juſqu'au Cap la Vela à l'Eſt, retournent de là à l'Oüeſt.

Depuis le Cap Gratia de Dios, le Courant court au Nord-Oüeſt vers le Cap Catoche, & paſſe de-là au Nord entre le Cap Catoche en Jucatan, & le Cap Antonio dans l'iſle de Cuba.

Dans le Canal entre ces deux Caps on trouve d'ordinaire un rapide Courant, qui ſe porte au Nord. Je le ſai par experience.

Au Nord de Juçatan, paſſant dans la Baye de Campêche, on trouve un petit Courant qui ſe porte à l'Oüeſt, juſques au fond du Golphe de Mexique; mais du côté Septentrional du Golphe, il ſe porte à l'Eſt. Et c'eſt peut-être la raiſon pourquoi les Eſpagnols venant de la Vera Cruz, rangent cette côte. Il eſt auſſi vrai-ſemblable que le Cou-

rant qui ſuit la côte depuis le Cap S. Auguſtin juſqu'au Cap Catoche, n'entre jamais dans le Golphe de Mexique; mais panche du côté du Nord, juſqu'à ce qu'il ſe trouve borné par la côte de Floride. D'où tournant à l'Eſt juſqu'à ce qu'il ſoit venu plus prés de l'embouchure du Golphe, & s'étant joint avec le petit Courant qui court aux parties Septentrionales d'Hiſpaniola & de Cuba, paſſe avec ce Courant d'une grande force par le Golphe de Floride, fameux par ſon Courant, qui court toûjours au Nord d'un mouvement fort rapide. Cependant il y a des Marées de chaque côté du Golphe, ſur tout du côté de Floride; de ſorte qu'un Navire bien inſtruit de ces choſes, peut paſſer & repaſſer comme bon lui ſemble.

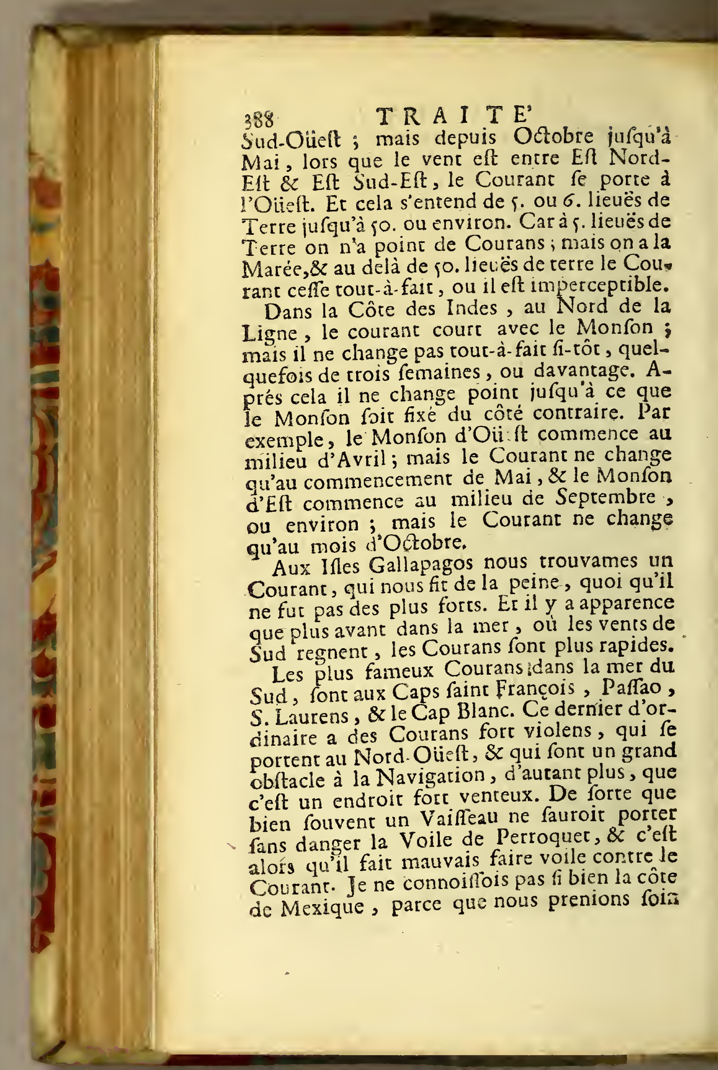
On croyoit autrefois qu'il y avoit grand riſque à être ſurpris dans ce Golphe par la Tempête qu'on apelle Nord. Pour l'éviter, nos Bâtimens de la Jamaïque faiſoient leur route Eſt dans la ſaiſon de ces Tempêtes, & paſſoient par les Cacuſes des bancs de ſable au Nord-Oüeſt d'Hiſpaniola. Ceux qui partoient du Port Royal dans la Jamaïque, avoient raiſon de le faire. Car ſi le Nord les prenoit à leur depart, il les avançoit dans leur route; au lieu qu'en paſſant par le Golphe, il les auroit repouſſez. Outre que quand le Nord ſurprend un Navire au Golphe, le vent qui ſoufle contre le Courant, enfle la mer d'une maniere extraordinaire, & les vagues ſe ſuivent de ſi prés, qu'à peine un Vaiſſeau peut y réſiſter. Cependant on paſſe a jourd'hui ce Golphe en tout tems de l'année. Et quand il arrive un Nord, on s'abandonne au vent & à la mer, avec une voile; quoi que le Courant

ſoit auſſi fort pour le moins qu'en tout autre tems, juſqu'à repouſſer le Navire la Poupe avant contre vent, & marée. La force du vent qui groſſit la mer en vague, & qui les emporte au Sud, n'empêche pas le Courant ſur la ſurface de l'eau de courir au Nord, & ce n'eſt pas une choſe extraordinaire de voir deux Courans oppoſez en même-tems, & en même lieu, la ſurface de l'eau courant d'un côté, & le reſte du côté contraire. J'ai vû moi-même étant à l'ancre, le cable emporté par deux courans contraires, le bas du cable tors d'un côté, & le haut d'un autre.

Au reſte, il eſt certain, que par tout les Courans changent leur cours à certains tems de l'année. Dans les Indes Orientales ils courent de l'Eſt à l'Oüeſt une partie de l'année, & de l'Oüeſt à l'Eſt l'autre partie. Dans les Indes Occidentales & dans la Guinée, ils ne changent qu'environ la pleine Lune. Mais il faut entendre ceci des Parties de la Mer qui ne ſont pas éloignées des Côtes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des Courans d'une force extraordinaire dans le grand Ocean, qui ne ſuivent pas ces regles; mais cela n'eſt pas commun.

Dans la côte de Guinée, le Courant ſe porte Eſt, hormis en pleine Lune, ou environ. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango juſqu'au 25. ou 30. degré, il court avec le vent du Sud au Nord, hormis vers la pleine Lune.

A l'Eſt du Cap de Bonne-Eſperance, depuis le 30. degré juſqu'au 24. dans la bande du Sud, le Courant ſe porte à l'Eſt-Nord-Eſt depuis Mai juſqu'au mois d'Octobre, & le vent eſt pour lors Oüeſt-Sud-Oüeſt, ou



Sud-Oüeſt ; mais depuis Octobre juſqu'à Mai, lors que le vent eſt entre Eſt Nord-Eſt & Eſt Sud-Eſt, le Courant ſe porte à l'Oüeſt. Et cela s'entend de 5. ou 6. lieuës de Terre juſqu'à 50. ou environ. Car à 5. lieuës de Terre on n'a point de Courans ; mais on a la Marée, & au delà de 50. lieuës de terre le Courant ceſſe tout-à-fait, ou il eſt imperceptible.

Dans la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le courant court avec le Monſon ; mais il ne change pas tout-à-fait ſi-tôt, quelquefois de trois ſemaines, ou davantage. Aprés cela il ne change point juſqu'à ce que le Monſon ſoit fixé du côté contraire. Par exemple, le Monſon d'Oüeſt commence au milieu d'Avril ; mais le Courant ne change qu'au commencement de Mai, & le Monſon d'Eſt commence au milieu de Septembre, ou environ ; mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre.

Aux Iſles Gallapagos nous trouvames un Courant, qui nous fit de la peine, quoi qu'il ne fut pas des plus forts. Et il y a apparence que plus avant dans la mer, où les vents de Sud regnent, les Courans ſont plus rapides.

Les plus fameux Courans dans la mer du Sud, ſont aux Caps ſaint François, Paſſao, S. Laurens, & le Cap Blanc. Ce dernier d'ordinaire a des Courans fort violens, qui ſe portent au Nord-Oüeſt, & qui ſont un grand obſtacle à la Navigation, d'autant plus, que c'eſt un endroit fort venteux. De ſorte que bien ſouvent un Vaiſſeau ne ſauroit porter ſans danger la Voile de Perroquet, & c'eſt alors qu'il fait mauvais faire voile contre le Courant. Je ne connoiſſois pas ſi bien la côte de Mexique, parce que nous prenions ſoin

d'être ordinairement à la portée des Marées. Mais dans la côte de Guatimala, dans la latitude de 12. degrez 50. min. & 13. degrez, nous rencontrames un Courant qui se portoit au Sud-Oüest, & il y a apparence qu'ici le Courant suit le Vent. Car, comme je l'ai déja dit, les Courans dans toutes les côtes, se reglent par le vent reglé de côte.

Ainsi j'ai fini cet utile Traité des Vents, des Marées & des Courans, fondé sur ma propre experience, & les Instructions de mes amis versez dans cette matiere. Je ne prétens pas le donner au Public pour un ouvrage parfait; mais plutôt pour une ébauche, que je laisse à finir à des Personnes plus capables. Tel qu'il est, il a son usage, & les Observations que j'y publie, pourront servir de fondement à ceux qui voudront encherir.

Le païs de Natal en Afrique étant peu connu en Europe, j'ai crû qu'une Description curieuse de ce païs-là pourroit être bien reçûë, & dans cette vûë j'ai jugé à propos de l'annexer ici. Je la tiens du Capitaine Rogers, mon intime Ami, qui est parti depuis peu pour ce païs-là, aprés trois differens Voyages qu'il y a faits.

CHAPITRE IX.

Description de Natal, dans l'Afrique.

LE païs de Natal contient environ trois degrez & demi de latitude du Nord au Sud, étant situé entre le 31. degré & 30. minutes & 28. degrez de latitude Meridionale. Il est borné du côté du Sud par un païs habité par un petit Peuple sauvage, que les Anglois appellent Wild-bush Men, c'est à dire, le Peuple aux buissons sauvages. Ils demeurent dans des Cavernes ou trous de rochers, & n'ont d'autres Maisons que celles que la Nature leur fournit. Ils sont basanez, & de petite taille, & ils ont les cheveux frisez. On dit qu'ils sont fort cruels à leurs ennemis. Leurs armes sont des fléches empoisonnées. Leurs voisins du côté du Sud sont ceux que l'on apelle Hottentots.

Du côté du Nord le païs de Natal est borné par la riviere Dellagoa, qui est navigable. Ceux qui habitent auprés de cette riviere, trafiquent avec les Portugais de Mozambique, qui les visitent souvent dans de petites Barques, & font negoce avec eux de dents d'Elephant, dont ils ont grande abondance. Quelques Anglois ont aussi été depuis peu dans ce païs-là pour faire le même negoce; entre autres le Capitaine Freak, dont j'ai fait mention ci-devant, qui aprés avoir negocié ici pour 8. ou 10. tonneaux de dents d'Elephant, eut le malheur de faire naufrage contre un Rocher proche de Madagascar.

Vers l'Eſt ce païs eſt borné par la mer, des Indes. Du côté de l'Oüeſt on ne ſait pas encore ſon étenduë.

Le païs eſt plat & uni, & bien garni de bois dans ſes Parties maritimes ; mais dans les Mediterranées il y a beaucoup de montagnes qui s'élevent inégalement l'une ſur l'autre. Entre ces montagnes, on voit d'agreables vallées, & de grandes plaines, diverſifiées par de belles prairies, & des bocages naturels. On n'y manque point d'eau ; chaque montagne produiſant de petits ruiſſeaux, qui ſe diſperſent en differens endroits ; dont quelques-uns, aprés pluſieurs tours & détours, ſe rencontrent, & font enſemble la Riviere de Natal, qui tombe dans la mer des Indes, au 30. degré de latitude Meridionale. Son embouchure eſt aſſez large & profonde pour de petits Bâtimens ; mais il y a une Barre, où l'eau ne paſſe pas dix ou douze pieds dans les hautes Marées ; quoi que l'eau ſoit aſſez profonde au dedans de la Barre. Cette Riviere eſt la principale de tout le païs de Natal, & a été depuis peu frequentée par quelques-uns de nos Vaiſſeaux Marchands, particulierement par un petit Bâtiment commandé par le Capitaine Rogers.

Il y a d'autres Rivieres qui vont du côté du Nord, & une entre autres à cent milles de la mer, ou environ, qui va directement au Nord, & qui eſt conſiderable par ſa largeur & par la longueur de ſon cours.

Les bois ſont compoſez de diverſes ſortes d'arbres, dont les uns ſont de haute futaye, & propres par conſequent pour des Ouvrages de Charpente, & les Savanas, ou Prairies, ſont auſſi revê-

tues de trés-bonne Herbe, & fort épaisse.

Entre les animaux terrestres, on trouve ici des Lions, des Tigres, des Elephans, des Bufles, des Bœufs, des Bêtes fauves, des Cochons, & des Lapins. Il y a aussi quantité de Chevaux de mer.

On y apprivoise les Bufles & les Bœufs, les autres sont tous sauvages. Les Elephans y sont en si grande abondance, qu'ils paissent tous par Troupeaux, 1000. ou 1500. tous ensemble. Tous les matins & les soirs on les voit manger l'herbe dans les Savannas; mais dans la chaleur du jour ils se retirent dans les bois. Ils sont fort doux, pourvû qu'on ne les fâche pas.

Il y a aussi grand nombre de Bêtes fauves, que les Naturels du païs laissent vivre paisiblement dans les Savannas, avec le bétail domestique.

Ce pays produit aussi diverses sortes d'oiseaux sauvages & domestiques. On y voit grand nombre de Canards, de coqs & de poules, & quantité d'oiseaux sauvages qui nous sont inconnus. Entre lesquels se trouve un Oiseau de la grandeur d'un Paon, avec de trés-belles plumes. Il paroît assez rarement. Il y en a d'autres qui ressemblent à peu prés à nos Corlis, dont la chair est noire; mais fort bonne à manger.

La mer & les Rivieres d'ailleurs abondent en poisson de diverses sortes; mais les Habitans du païs ne pêchent que des Tortuës, & cela principalement quand elles viennent à terre pondre leurs œufs. Quelquefois ils les pêchent dans l'eau de cette maniere, qui est celle de Madagascar. Ils prennent pour cet effet un poisson en vie, qu'on appelle Remore,

& ils lui mettent deux attaches, l'une à la tête, & l'autre à la queuë. Ils font couler le poiſſon dans l'eau à l'endroit où ſont de jeunes Tortuës. Le poiſſon s'attache bien-tôt au dos de la Tortuë, & dès qu'ils s'en apperçoivent, ils le tirent en haut avec la Tortuë.

Les Naturels du païs ne ſont que d'une taille mediocre ; mais aſſez bien proportionnez. Ils ſont d'une complexion noire, & leurs cheveux naturellement friſez, avec un viſage en ovale, le nez bien proportionné, les dents blanches, & une mine agreable.

Ils ſont agiles ; mais fort pareſſeux, peut-être faute de commerce. Leur principale occupation eſt l'agriculture. Ils ont quantité de Taureaux & de Vaches, dont ils prennent grand ſoin. Et quoi qu'ils s'entremêlent dans les Savannas, chacun connoît le bétail qui eſt à lui. Ils ſement auſſi du blé, & enferment leurs champs, pour empêcher les Bêtes d'y entrer. Ils font leur pain du blé de Guinée, & leur boiſſon d'un Grain, qui n'eſt pas plus gros qu'un Grain de moutarde.

Il n'y a point parmi eux de Profeſſion mécanique. Chacun fait pour ſoi les choſes qui ſont neceſſaires, ou qui ſervent d'ornement, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre.

Les Hommes bâtiſſent les maiſons, ils chaſſent, ils plantent, & font tout ce qu'il y a à faire hors de la maiſon. Les Femmes vont traire les Vaches, elles apprêtent à manger, & font tout ce qu'il y a à faire dans la maiſon. Leurs maiſons ne ſont pas grandes, ni richement garnies; mais elles ſont ſi ſerrées, & ſi bien couvertes, qu'ils y ſont à l'abri des injures de l'air.

Quant à leur vêtement, les Hommes vont presque nuds, ne portant d'ordinaire qu'une piece quarrée d'étoffe, faite de soie, d'herbe, ou d'écorce de Moha, & travaillée en forme de Tablier court. Aux deux coins d'en-haut il y a deux Attaches pour l'attacher autour de la Ceinture; le fonds, avec des franges de la même étoffe, pendante jusqu'aux genoux.

Ils portent des bonnets faits de suif de Bœuf, & hauts de 9. à 10. pouces. Ces bonnets leur coûtent beaucoup de tems à faire; car il faut que le suif soit bien épuré, pour l'employer à cet usage. Ils n'en mettent que peu à la fois, & ils le mettent si bien parmi les cheveux, qu'il ne se défait jamais. Quand ils vont à la chasse, ce qu'ils font assez rarement, ils en coupent la largeur de 3. ou 4. pouces en haut, afin qu'il se tienne mieux. Mais ils commencent le lendemain à le rehausser, & ils y travaillent tous les jours, jusqu'à ce que le bonnet soit d'une hauteur à la mode de ce païs-là.

Un homme y passeroit pour ridicule, qui voudroit paroître sans un Bonnet de suif sur la tête. Mais on ne permet point aux jeunes gens d'en porter. Il faut être d'un âge meur, pour s'en orner la tête. Les Femmes n'ont que des jupons fort courts, & qui ne passent pas le genoüil. Quand il pleut, elles se couvrent simplement d'un cuir de Vache, qu'elles jettent sur leurs épaules.

On ne vit ici ordinairement que de pain fait de blé de Guinée, de bœuf, de poisson, de lait, de canards, de poules, & d'œufs, &c. Pour étancher la soif, on boit aussi le plus souvent du lait, sur tout quand il est un peu aigre.

Pour ſe réjoüir on y fait une boiſſon forte du petit Grain dont j'ai déja parlé. Et quand on s'aſſemble pour ſe rejoüir, les Hommes ornent leurs bonnets tout autour de longues plumes de queuës de Coqs. Ils portent auſſi une bande de cuir de Vache, qu'ils attachent ſur le derriere en forme de queuë, & qui pend de la ceinture juſqu'à terre. Cette bande a environ ſix pouces de large, & chaque côté de la bande eſt orné de petites bagues de fer de leur façon.

Dans cet équipage, dés qu'ils ont la tête un peu échauffée par la boiſſon, on fait joüer la Muſique, chacun danſe gayement, & fait branler ſa queuë d'un bel air. Au reſte, ils ſont fort innocens dans la joye.

Chaque Homme eſt libre d'avoir autant de Femmes qu'il en peut entretenir ; mais il faut les acheter. Car les Femmes ſont la ſeule marchandiſe qu'on achete en ce païs.

Les jeunes Vierges ſont à la diſpoſition de leurs Peres, Freres, ou autre proche Parent qu'ils ayent. Leur prix eſt ſuivant leur beauté.

Comme il n'y a point d'argent dans ce païs, on troque des Vaches pour des Femmes. Ainſi celui-là eſt le plus riche, qui a le plus de Filles ou de Sœurs. Il eſt aſſuré d'avoir aſſez de bétail.

Ils ſe réjoüiſſent quand ils ſe marient, mais l'Epouſe pleure tout le jour des Nôces. Ils demeurent enſemble dans de petits Villages, & le plus vieux de tous gouverne le reſte. Car tous ceux qui demeurent dans un même Village, ſont Parens. Ainſi il leur eſt aiſé de ſe ſoûmettre à ſon Gouvernement.

Ils ont un grand fond de juſtice & d'équité, & ſont tout-à-fait civils aux Etrangers. Pour

preuve de ceci, je n'ai qu'à rapporter la maniere dont ils ont traité deux Matelots Anglois, qui ont vêcu cinq ans parmi eux. Leur Navire étant peri dans la côte, les autres Matelots prirent leur route vers la Riviere Dellagoa. Ceux-ci demeurerent ici jusqu'à ce que le Capitaine Rogers vint ici par accident, & qu'il les prit avec lui. Ils avoient appris la Langue du païs, & les Habitans leur avoient fait present de Femmes & de Vaches. Ils étoient aimez de tous, & on avoit pour eux des égards tout particuliers. Quand ils quitterent le païs, plusieurs jeunes gens se mirent à pleurer, parce qu'ils refuserent de les prendre avec eux.

FIN.



TABLE DES MATIERES ET DES CHOSES LES PLUS REMARQUABLES,

contenuës dans ce II. Volume.

A

B

C

E

F

I

L

M

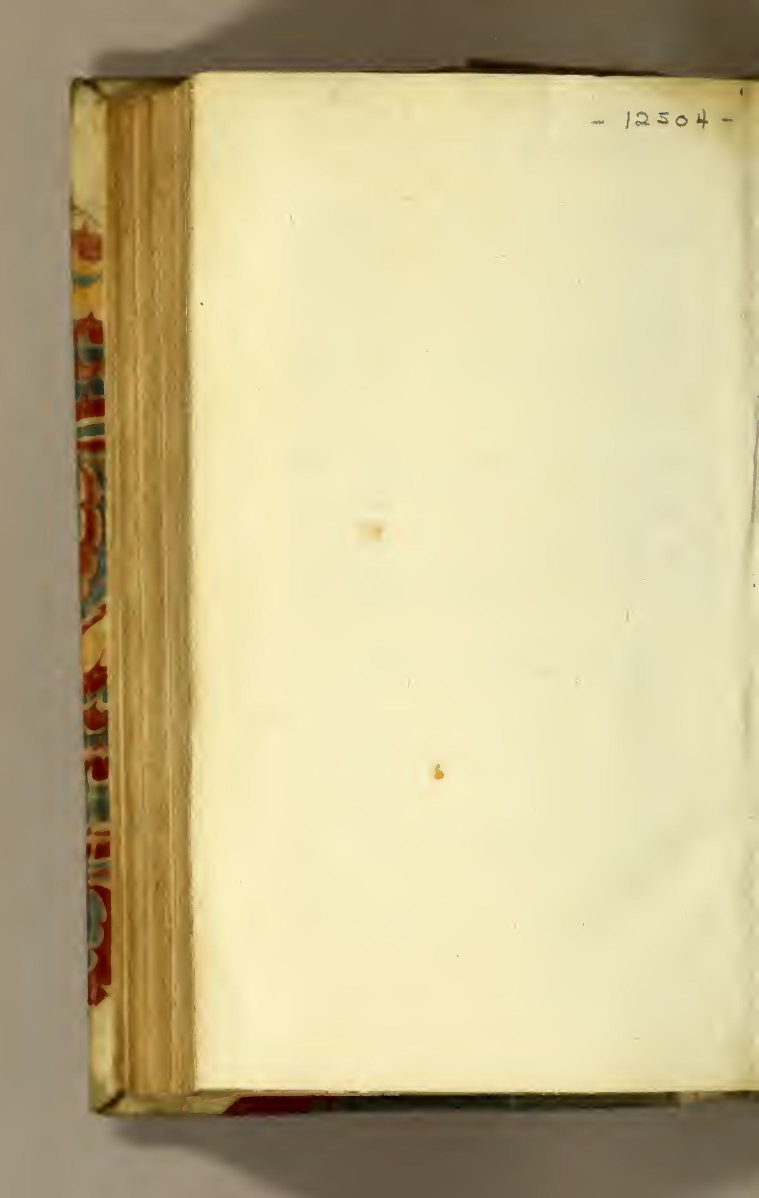
N

P

T

V

Fin de la Table des Matieres.


- 12504 -


D723
D166
v.2

